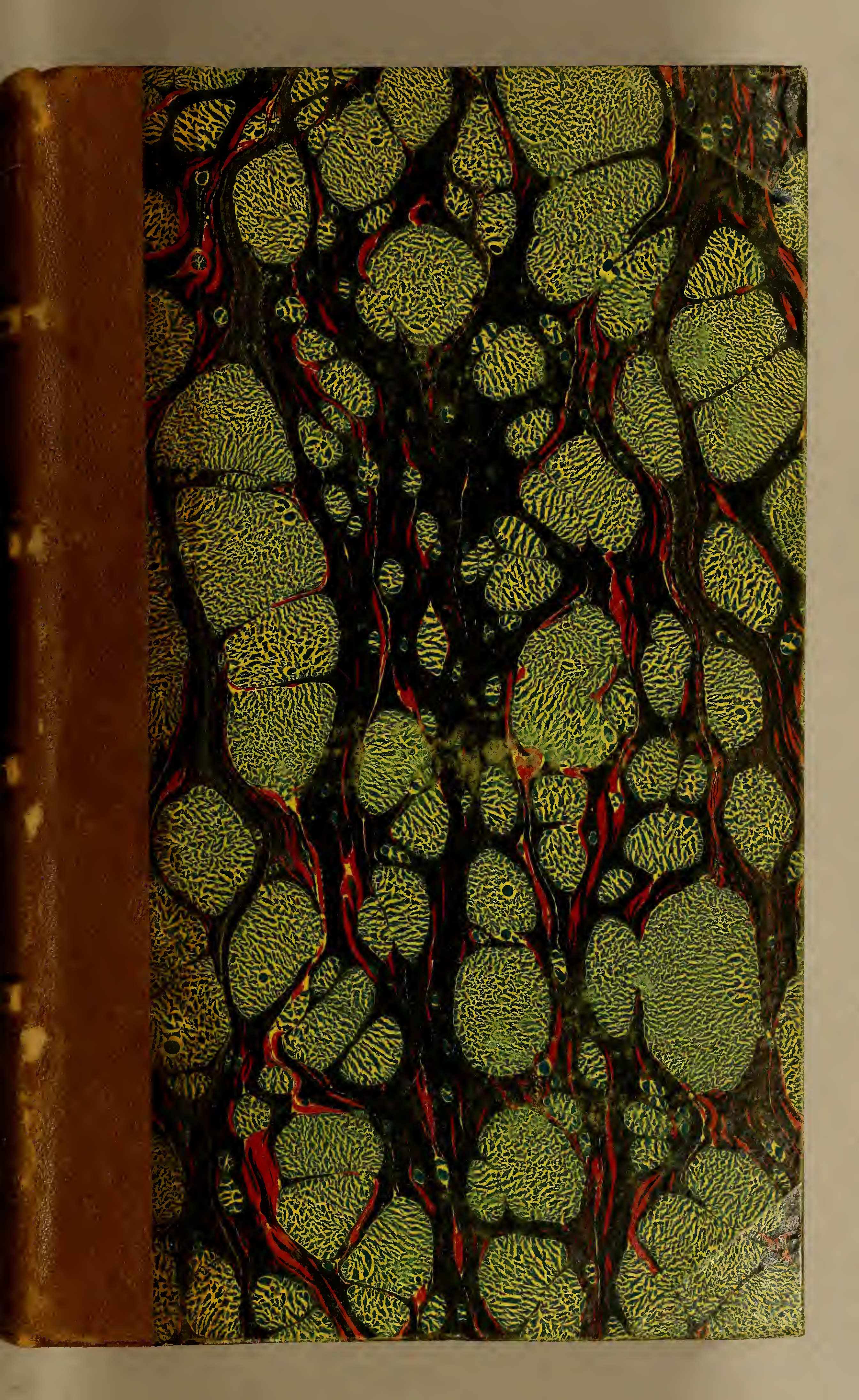
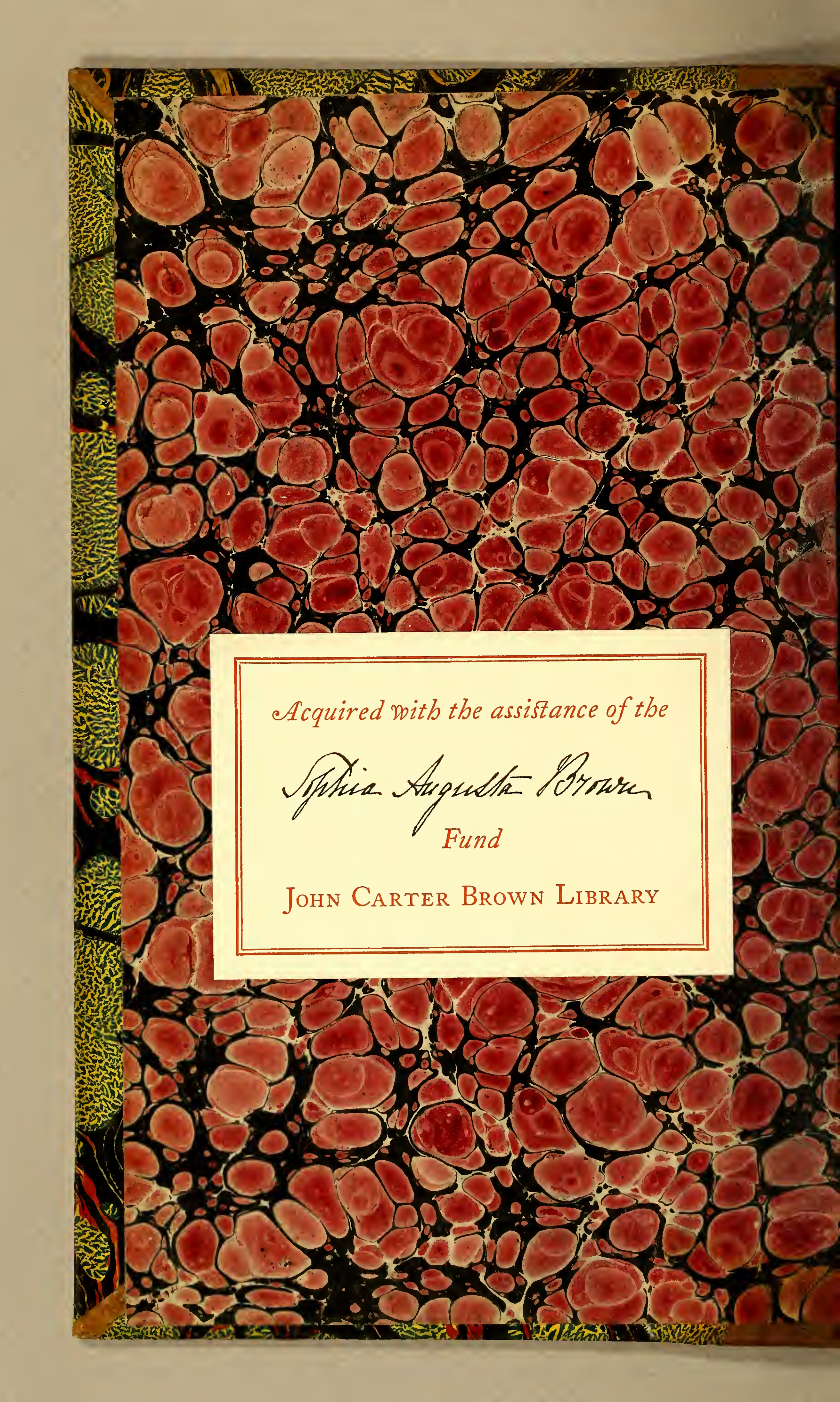
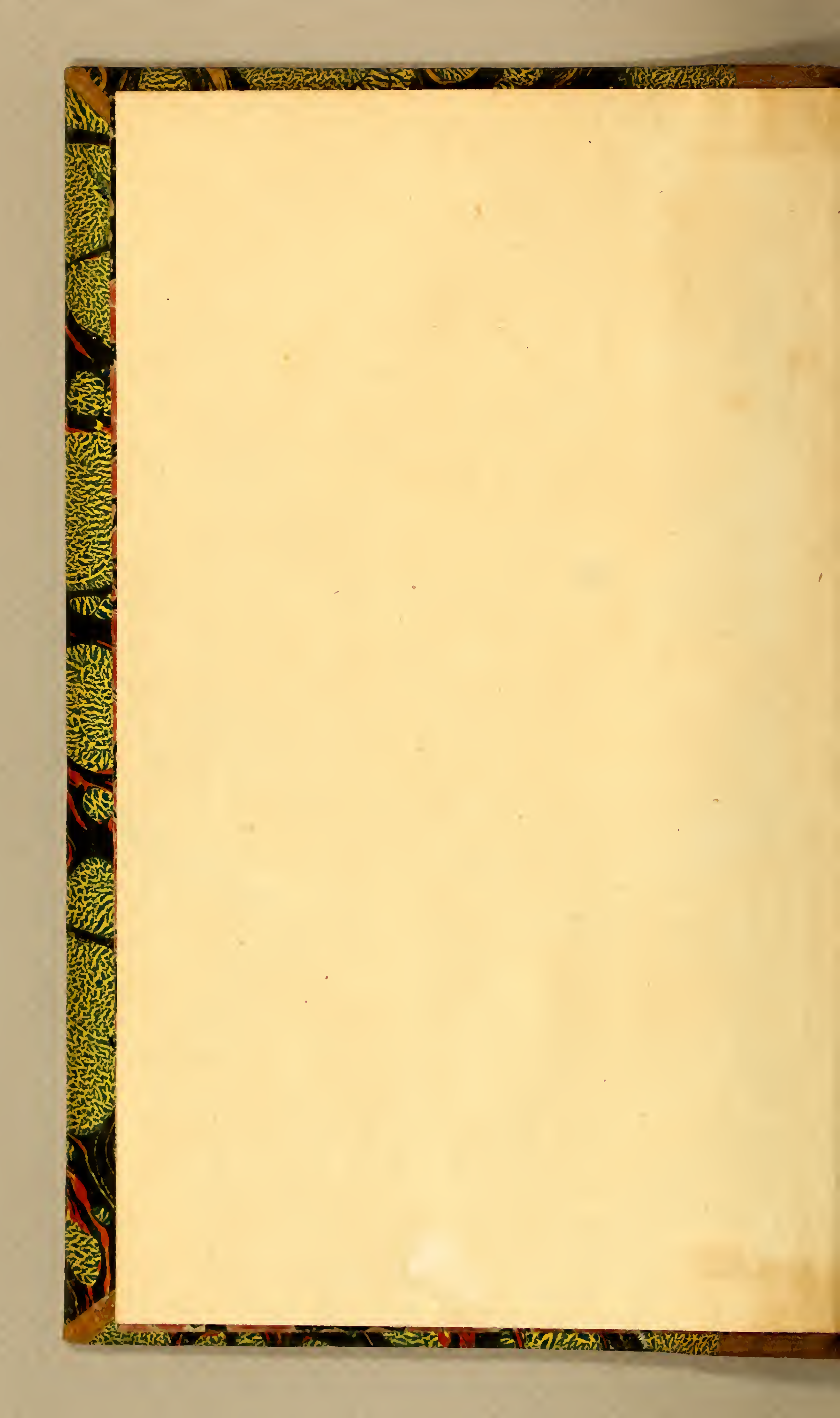
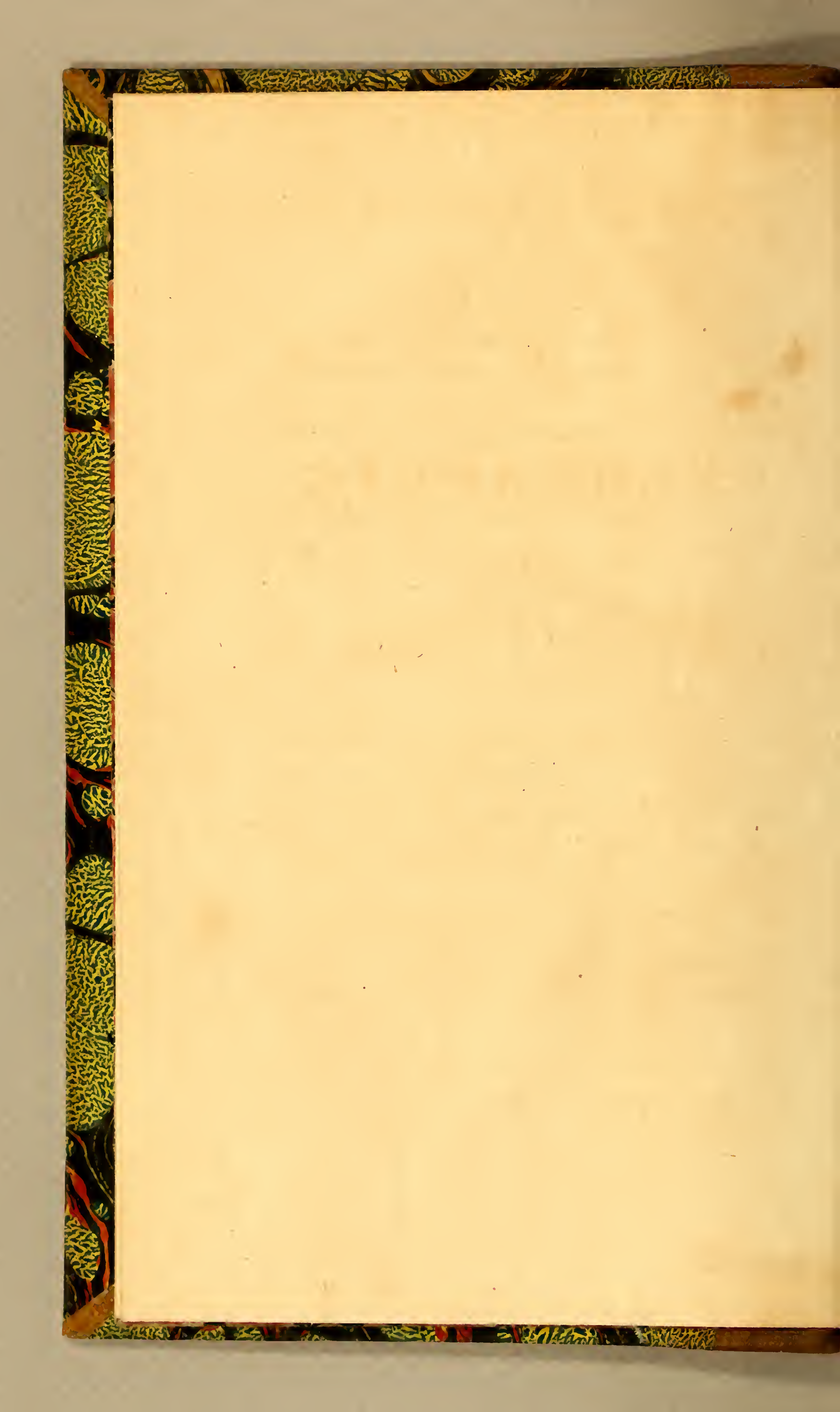



Acquired with the assistance of the
Sophia Augusta Brown
Fund
John Carter Brown Library



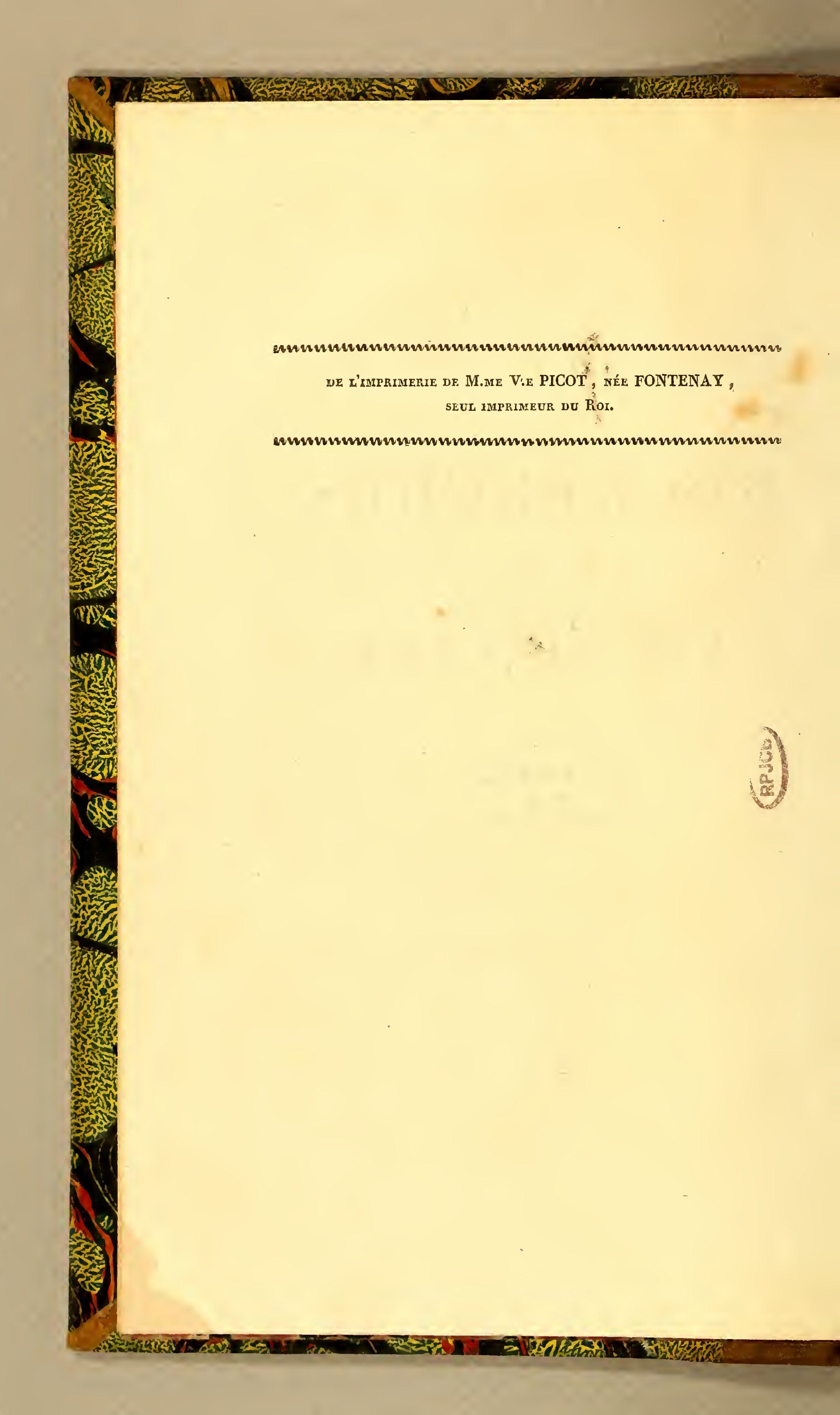




RECHERCHES

SUR

LES FIÈVRES.



DE L'IMPRIMERIE DE M.ME V.E PICOT, NÉE FONTENAY,
SEUL IMPRIMEUR DU ROI.

RECHERCHES
SUR
LES FIÈVRES,

SELON QU'ELLES DÉPENDENT DES VARIATIONS DES SAISONS, ET TELLES QU'ON LES A OBSERVÉES A LONDRES PENDANT VINGT ANNÉES CONSÉCUTIVES;

Avec des Observations de pratique sur la meilleure manière de les guérir.

PAR M. GUILLAUME GRANT, D. M.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. LE FEBVRE DE V. B.

SUIVIES DE

L'HISTOIRE
DES CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES
DE SAINT-DOMINGUE,

ET DE

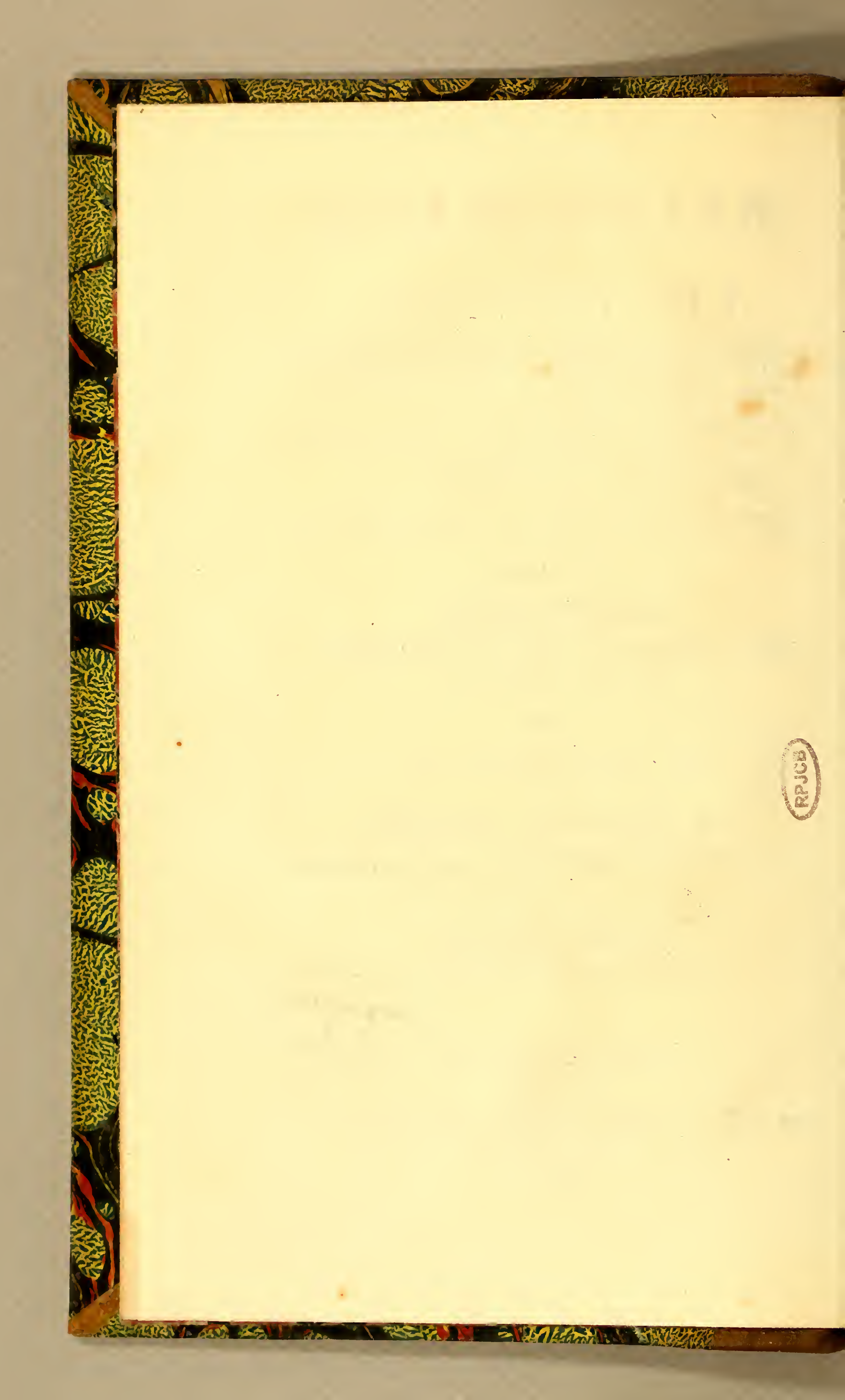
LA DESCRIPTION
DE
LA FIÈVRE JAUNE,

PAR M. POUPPÉ DESPORTES, MÉDECIN DU ROI.

TOME PREMIER.

A MONTPELLIER,
SE VEND
CHEZ { M.me V.e PICOT, Imprimeur, place Louis XVI;
Auguste SEGUIN, Libraire, Place-Neuve.

1821.


RPJCB

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

CE n'est ni l'envie de préconiser cet ouvrage, ni de donner à l'auteur les éloges qu'il mérite, qui m'engage à joindre ici quelques réflexions préliminaires. Le ton affirmatif, ordinaire aux interprètes, ne peut non plus (1) en imposer qu'à l'ignorance, et c'est à des gens sensés que j'ai intention de parler. L'introduction de l'auteur semblerait m'avoir dispensé de ce que je puis dire ici : si je l'avais cru, je me serais tu, et j'aurais peut-être évité un reproche qui n'est pas toujours bien fondé. *Si tacuisses, philosophus mansisses.*

Comme l'intention de l'auteur a été d'instruire les jeunes médecins, en même temps qu'il voulait se rendre utile à des gens plus éclairés, j'ai pensé qu'il était permis de suivre ses vues, et de chercher à s'instruire avec lui, en comparant ses grandes

(1) Σφαλερὴ γὰρ καὶ εὔπταιστος ἡ μετ' ἀδολεσχίης ἰσχύρησις. Praecept. sect. 1, page 29.

vues de pratique avec celles du plus habile maître de tous les médecins.

Le but de l'auteur est de traiter des *épidémies* ordinaires, telles qu'elles ont lieu successivement pendant le cours de l'année. Mais il ne faut pas s'abuser sur le mot d'*épidémie ;* tous les auteurs qui, depuis Hippocrate, ont traité de ces maladies, ou ont commenté les œuvres de ce grand maître, n'ont considéré ces maladies, même celles qu'ils ont appelées *simples*, que comme la conséquence des écarts considérables de la nature dans la température de l'air ou des saisons. En ce cas, ce sont les Aphorismes 11, 12, 13, 14 de la troisième section qu'il faut considérer, et c'est aussi là le fond des détails épidémiques d'Hippocrate. Ce n'est pas là le plan de notre auteur. Il ne considère ces maladies, ou plutôt *les fièvres ordinaires*, qu'autant qu'elles sont l'effet des différentes constitutions successives de l'année. En ce cas, il a dû appeler *épidémies*, des maladies qui attaquent un certain nombre de sujets, *comme par une cause commune*. Mais, ces maladies étant le résultat ordinaire des constitutions annuelles, on voit que c'est d'après les Aphorismes 20, 21, 22, 23 qu'il faut envisager son plan.

Pour mieux faire sentir la vérité des assertions de notre auteur, je crois donc devoir présenter ici en bref la doctrine d'Hippocrate, tous les jours cité, peu lu, et encore moins étudié pour le malheur de l'humanité. Ce grand maître, toujours attentif à ne parler que d'après la nature, et à la saisir dans les détours les plus obliques, possédait le grand art d'ignorer quand il ne voyait rien, mais savait aussi combien le *moindre hasard*, le symptôme le moins intéressant en apparence, *devenait important dans l'occasion* (1). Persuadé que la nature agit toujours par les voies les plus simples, c'est aussi de cette manière qu'il nous propose ses opérations. La troisième section de ses aphorismes est particulièrement destinée à nous exposer tout simplement comment le corps humain est affecté des changemens et des constitutions particulières des saisons. C'est à ce détail que je m'arrête un instant, en reprenant les choses par les plus simples.

Selon Hippocrate, il est des constitutions, 1.º de jours ; 2.º de saisons ; 3.º d'années.

---

(1) Προσέχειν οὖν δεῖ περιπτώσει τε τῇ ὡς ἐπιτοπολύ. ib.

1.° *Effet des constitutions journalières.* « Pendant
» les jours où le vent est au nord, les corps se
» resserrent; on est plus fort, plus agile; on a
» meilleure couleur; l'ouïe est plus fine, le
» ventre plus resserré; les yeux cuisent, et les
» douleurs de poitrine antérieures se font sentir
» plus vivement.

» Les vents du midi relâchent les corps, les
» rendent humides : l'ouïe est alors dure, la tête
» pesante; on a des étourdissemens; les yeux
» sont appesantis; le corps ne se meut qu'avec
» indolence, et le ventre est relâché, aphor. 7,
» sect. 3. »

Ce principe était si clair et si vrai pour Hippocrate, qu'il nous avertit, Aphorisme 5, que nous devons nous attendre à ces phénomènes dans les maladies qui arriveront pendant ces deux circonstances.

2.° *Effet des constitutions des saisons.* Comme ces saisons sont chacune la somme d'un certain nombre de constitutions journalières plus ou moins suivies, *mais prédominantes les unes ou les autres dans la révolution de chaque saison*, on voit aisément que le principe précédent, quoique suscep-

tible de beaucoup de modifications, n'est pas si inappréciable qu'on le croirait d'abord. Hippocrate prévient lui-même la difficulté, et nous fournit les données nécessaires à la solution du problême. La nature de nos différentes humeurs, et leurs changemens, sont, comme on le voit, ce sur quoi il faut se fixer ici. « La pituite, dit Hippocrate, domine en hiver; il se fait une augmentation de sang au printemps; la bile jaune s'accroît pendant l'été, et l'atrabile est très-abondante et très-active en automne, et ainsi tous les ans, etc., *de nat. hom.* Comme il arrive donc que, pendant le cours de l'année, chaque saison domine à son tour, de même aussi chacune de nos humeurs l'emporte successivement sur les autres. *Le médecin doit donc traiter les maladies* (1), *en faisant une attention particulière à ce qui prédomine dans le corps de chaque individu, par rapport à la saison différente de*

(1) Voici l'original de ce passage si intéressant que les médecins modernes semblent avoir méconnu. Και τὸν ἰητρὸν οὕτω χρὴ ἰῆσθαι τὰ νοσήματα, ὡς ἑκάςου, τουτέων ἰσχύοντος ἐν τῷ σώματι κατὰ τὴν ὥρην τὴν ἑωυτῷ κατὰ φύσιν οὖσαν μάλιςα. sect. 3, page 7.

» *l'année, et selon qu'elle est analogue au tempé-*
» *rament du sujet*, de nat. hom. »

Ainsi, en considérant les effets particuliers des vents du *nord*, et ceux des vents du *sud*, connaissant ensuite quelles sont les différentes humeurs qui dominent successivement dans chaque saison, on peut, je pense, pressentir aisément les maladies qui en seront la conséquence; car je dois supposer ici qu'on ait lu dans les différens traités d'Hippocrate, comment nos humeurs s'altèrent réciproquement. Sa théorie est simple, mais précise, et plus que suffisante pour la pratique dans les cas qu'il a eu lieu d'observer. Les médecins physiciens ne nous donnent que des conjectures, au lieu que ce grand maître ne raisonne qu'après des faits, et même très-peu.

Voici donc les maladies qui, suivant lui, paraissent dans les différentes saisons:

« Pendant l'hiver, des pleurésies, des péripneumonies, des léthargies, des coryses, des enrouemens, des toux; des douleurs de poitrine, de côté, des lombes; des étourdissemens, des apoplexies. » Aphorisme 23. *J'ai repris celui-ci le premier pour suivre le détail d'Hippocrate*, page IX.

« Au printemps, des manies, des mélancolies, » des saignemens de nez, des épilepsies, des squinancies, des coryses, des enrouemens, des lèpres, des toux, des *lichen*, des dartres farineuses, beaucoup d'éruptions purulentes, des tubercules, des douleurs articulaires. » Aph. 20.

« En été, quelques-unes des précédentes, des » fièvres continues, des ardentes, des fièvres » tierces, des fièvres quartes, des vomissemens, » des diarrhées, des ophthalmies, des douleurs » d'oreilles, des exulcérations à la bouche, des » pourritures aux parties génitales, des échauboulures. » Apho

« En automne, grand nombre de celles de l'été; » des fièvres quartes, des fièvres erratiques, des » engorgemens à la rate, des hydropisies, des » phthisies, des stranguries, des lienteries, des dysenteries, des sciatiques, des squinancies, des » asthmes, des volvules, des épilepsies, des affections maniaques et des mélancolies. » Aph. 22.

On pourrait objecter qu'il est dans cet exposé des maladies communes à différentes saisons, et que, conséquemment, la distinction des saisons, par rapport aux différens états de nos humeurs,

n'est pas bien fondée. Je dirai d'abord que, s'il est des maladies qui soient réellement les mêmes dans différentes saisons, notre auteur en fera voir la raison dans ses détails, qui ne feront que confirmer la théorie d'Hippocrate. Je répondrai ci-après plus directement à l'objection.

Hippocrate sentait bien que ces détails ne suffisaient pas encore pour estimer au juste les effets des constitutions annuelles; il fallait, outre cela, connaître les différentes révolutions que le corps peut subir dans les différens âges, dans son accroissement, son état et sa décadence. *L'homme*, dit-il, *naît, s'accroît et finit comme toutes les productions de la nature*, de Nat. hom. Voilà sans doute ce qui fit dire à Aristote, que la *vie de l'animal, considéré physiquement, était la même que celle des plantes*, de Générat. anim. l. 2, c. 3. C'est cet objet sur lequel Hippocrate se fixe, depuis l'Aphorisme 24 jusqu'à l'Aphorisme 31 de la même section. Mais il nous avertit encore, « que les mêmes » maladies sont plus ou moins violentes, à pro- » portion de la jeunesse ou de la vieillesse, de » la force ou de la faiblesse des sujets, » l. 1, *de Morb.*

Tout ce que nous venons de voir, suppose toujours que les dérangemens des saisons et des humeurs ne sont pas extraordinaires. Le cas pouvait cependant arriver. Hippocrate n'a pas non plus perdu de vue ce point important, c'est ce dont il s'occupe depuis le 11.e jusqu'au 14.e Aphorisme, *ib.* Il y expose même quelles seront, dans une saison subséquente, les maladies qu'on doit regarder comme les effets de la saison précédente, ou comme la suite et le résultat de la combinaison des deux. C'est là le fond de ses détails sur les maladies qu'on appelle communément *épidémiques*; mais, dans ce cas, il faut souvent remonter à des temps bien antérieurs, comme le dit Cartheuser, Patholog., t. 2, p. 729.

3.° Quant aux constitutions des années, il s'explique très-succinctement.

« En général, les grandes sécheresses ne sont » pas si malsaines que les pluies considérables: » il meurt moins de monde pendant les premières. » Aph. 15.

Il est singulier qu'un Aphorisme aussi clair ait paru si obscur, et que les raisons qu'on a apportées pour et contre soient également fausses.

Quelques cas particuliers qui n'ont eu lieu que par la manière de vivre de certains cantons, ou par la situation des lieux, n'étaient pas ce qu'il fallait produire ni pour ni contre un fait d'expérience générale.

« C'est pendant les pluies que paraissent surtout les fièvres de longue traite, les cours de ventre, les pourritures, les épilepsies, les apoplexies, les squinancies; mais, pendant les sécheresses, on voit paraître les phthisies, les ophtalmies, les douleurs articulaires, les stranguries, les dysenteries. » Aph. 16.

Quoique ce troisième article sorte en quelque manière de notre objet, il n'est pas déplacé ici. C'est un troisième terme de comparaison qui aura son application dans le corps de cet ouvrage. On voit donc par tout ce qui vient d'être dit précédemment, que la bénignité ou la malignité des maladies n'est pas une chose absolument incompréhensible en bien des occasions; mais Hippocrate prévient encore son lecteur:

« Quand les temps sont bien réglés, et que les constitutions des saisons *sont dans l'ordre de la nature* (ὡραίως τὰ ὡραῖα ἀποδιδῶσιν), les maladies

» qui paraissent alors parviennent aisément à
» leur état, et la solution s'en fait aisément; mais,
» lorsque les saisons sont déréglées, les maladies
» ne parviennent pas à un état déterminé, et
» la solution en est difficile. » Aph. 8.

Non-seulement la solution en est difficile dans ces déréglemens, mais il peut encore arriver *qu'une même maladie se prolonge pendant le cours des quatre saisons.* Cette observation est de la dernière importance, et Sydenham ne s'est d'abord si fort mépris sur la nature de sa nouvelle fièvre, que pour n'y avoir pas fait attention. *Toute maladie*, dit Hippocr., *qui passe les termes ordinaires, pourra durer toute l'année*, de Nat. hom. J'ai été surpris que notre auteur n'eût pas rappelé ce grand principe en examinant aussi pertinemment qu'il l'a fait cette erreur de Sydenham.

Quant aux médicamens, l'école d'Hippocrate nous avertit, « que ce serait une imprudence d'as-
» surer que tel remède fera effet dans telle ou telle
» maladie, parce qu'il est des circonstances où
» les maladies se prolongent opiniâtrément par
» des cas et des changemens particuliers (*Præ-*
» *cept.*); et que souvent même les maladies de-

» viennent considérables, ou très-longues par les
» plus petites causes externes. » (*De Affect.*) On verra avec quelle prudence notre auteur a fait usage de ces réflexions.

Dans ces circonstances fâcheuses, quel parti prendre ? Hippocrate nous en présente trois ; 1.° savoir ne rien faire, et remettre le traitement d'une maladie à un temps plus convenable pour pouvoir profiter et de la température et de la disposition du corps, et d'une méthode plus sortable, *de Morb.*, l. 1 ;

2.° De tenter de rappeler la maladie à son origine, et de la rajeunir, *de Loc. in. hom.* ;

3.° Ou d'abandonner à elle-même une maladie devenue incurable, et, sans rien faire, de laisser mourir plus tard un sujet qu'il n'est plus possible de sauver. Car, ajoute-t-il, il est des sujets avec qui les maladies doivent vieillir et finir ensemble (*de Morb.*, l. 1.), parce que ce qui est maladie dans un temps ne l'est plus dans un autre, *de Alim. Mais le grand point*, dit cet habile maître, *c'est de savoir, en toute circonstance, estimer les quantités à leur juste valeur.* Ibid.

On verra combien notre auteur a su profiter

de ces préceptes si bien réfléchis. Je ne crois pas devoir ajouter ici qu'Hippocrate conseillait non-seulement les voyages pour profiter du changement d'air dans la cure des maladies, mais qu'il voulait encore que, dans des maladies devenues communes à un certain nombre de sujets, on changeât même l'emplacement et la situation des lieux, pour profiter de tout, autant qu'il est possible. Ce sont des principes que des gens éclairés n'ignorent pas. Notre auteur nous fait voir l'avantage considérable qui peut en résulter. Mais il faut ici de la prudence, et bien connaître la nature du climat où va passer le malade, et la nature de la maladie, pour pouvoir juger s'il n'y aurait pas de nouvelles combinaisons ou une métamorphose à craindre plutôt qu'une guérison à espérer : c'est une réflexion qu'on ne doit pas manquer de faire. Le cas rapporté par Hoffmann nous la présente naturellement. Voyez *Consult.*, *sect.* 4, *cas.* 191.

Reprenons la difficulté qui suit les Aphorismes des quatre saisons. Il est, dit M. Desmars, comme bien d'autres, des maladies communes à quelques saisons. Soit : je réponds d'abord avec Hippocrate, *que ce n'est nullement par la nomenclature des maladies qu'il faut juger de leur identité, ou de*

leur différence, *de Rat. vict. in acut.* Un érysipèle au printemps ou en automne est sans doute un érysipèle; une fièvre quarte, en quelque saison, à quelque âge que ce soit, est une fièvre quarte; mais l'érysipèle du printemps, si la constitution de la saison est légitime, sera une affection inflammatoire; au lieu qu'en automne, ce sera principalement une maladie compliquée d'atrabile, ou au moins de bile acrimonieuse. La fièvre quarte n'est pas non plus indifféremment la même maladie. Hippocrate le fait assez sentir en disant, *de Nat. hom. in fine* : « La fièvre quarte a lieu, et se » fait sentir depuis l'âge de vingt-cinq ans jusqu'à » quarante-cinq, parce que c'est entre ces deux » âges surtout que le corps est le plus sujet à » l'atrabile. Si donc un sujet est attaqué de cette » fièvre en tout autre âge que celui-là, et en une » autre saison qu'en automne, soyez sûr que cette » fièvre ne durera pas long-temps; à moins qu'il » n'y ait dans le corps d'autre raison de cette » maladie (1). »

---

(1) Il y a une faute essentielle dans la phrase précédente de la version latine. *Bilis enim*, etc., lisez *atrabilis enim*, etc., selon le grec.

Cette fièvre n'est donc pas toujours le seul produit de l'atrabile; donc elle n'est pas non plus la même maladie en tout temps, quoiqu'il soit vrai qu'elle est plus ordinairement la même maladie en automne qu'en été, ou qu'en toute autre saison.

Ceci, dira-t-on, suppose au moins des exceptions à la règle. Cela est juste; et si Hippocrate ne l'avait pas vu, il n'aurait pas placé des maladies de même dénomination dans des saisons différentes, quoique ces maladies fussent essentiellement différentes. C'est au médecin à chercher la raison de l'exception dans le cas possible; mais cela n'a pas empêché Hippocrate de dire que ses observations étaient également vraies dans les trois parties du monde connues alors, et où il avait eu lieu de voir des malades. Hippocrate n'ignorait certainement pas les variétés extrêmes de la température de nos climats de l'Europe, ni les effets de ces fréquentes variations, puisqu'il dit que cela doit même y influer *sur le principe de la génération*, ἐν τῇ συμπήξει τοῦ γόνου. *de aëre. loc. aq. in fine.* Ce serait donc en vain qu'on objecterait aussi, contre les observations de notre auteur, que les fièvres qui s'observent en Angleterre ne sont pas

les mêmes que les nôtres. M. Zimmermann a si amplement répondu à cette objection dans son Traité allemand, *de l'Expérience du Médecin*, que je me crois dispensé de rien dire à cet égard.

Mais notre auteur n'a pas éludé la difficulté qu'on pouvait faire contre son système, qui est celui d'Hippocrate, ou plutôt celui de la nature. Il fait voir, pag. 474, qu'il aurait répondu plus amplement s'il l'avait jugé à propos. *Si*, *par exemple*, *etc.* Prenons une maladie qu'il est encore plus important de bien connaître, parce qu'elle est très-souvent épidémique. La petite vérole, que tout le monde croit bien connaître, et pouvoir traiter en se jouant, n'est certainement pas la même en tout temps, quoiqu'elle se manifeste indifféremment en toutes saisons. Des médecins polygraphes et anti-inoculateurs ont voulu nous le faire croire, en nous donnant pour cette maladie un traitement général, qui, dans leur spéculation, est la chose la plus simple du monde; mais qu'on lise notre auteur, page 7, et l'on verra ce qu'on doit penser de ces traitemens généraux.

Ceux qui liront ce que l'illustre Eller a écrit

sur cette maladie, se rangeront certainement du parti de notre auteur, et seront bien éloignés d'en faire la même maladie à tout âge et en toutes saisons. Voyez Eller, page 150. Ils se rappelleront aussi que l'art y reste souvent sans aucune ressource, dans ces temps surtout où cette maladie, devenue épidémique, enlève, de l'aveu de M. Eller, plus des deux tiers de ceux qu'elle attaque. Si les écrivains qui nous ont donné leurs compilations mal digérées sur les fièvres, ou leurs journaux, ou plutôt ceux des gardiens de leurs maladies, avaient senti combien ils péchaient dans le principe le plus intéressant de l'observation, ils auraient moins vu, moins écrit, et peut-être dit beaucoup plus. Il y a lieu de croire qu'une lecture attentive de la récapitulation que l'auteur nous a donnée de son ouvrage, leur fera voir qu'ils se sont embarqués sans boussole, quand ils nous ont voulu parler des fièvres, sans nous instruire auparavant de la constitution de la saison; je crois même pouvoir avancer que le meilleur commentaire qui ait été écrit sur les quatre Aphorismes rapportés ci-devant, est la récapitulation intéressante de cet ouvrage.

Un autre avantage qui résulte de la théorie de notre auteur, c'est la facilité qu'il nous procure de discerner plus justement le caractère des maladies sporadiques. Ces maladies, traitées le plus souvent aussi légèrement, que ceux qui les suivent en examinent peu la nature ou en différencient mal les variétés, n'étaient pas un objet peu important aux yeux d'Hippocrate. L'expérience lui avait appris que *ces maladies d'espèces si différentes, font quelquefois périr plus de monde que les épidémies (de rat. vict. in acut.)*. Aussi n'a-t-il pas oublié de les rapporter dans ses constitutions épidémiques, quoique son but ne fût pas d'en détailler les symptômes; mais au moins semble-t-il avoir voulu nous indiquer pour combien ces diverses maladies entraient dans les symptômes de l'épidémie qu'il expose, à quel degré ces constitutions épidémiques pouvaient affecter divers tempéramens, chacun selon leur caractère particulier. C'est une réflexion que j'ai souvent faite en lisant ces détails. Galien disait *qu'il n'y a pas un seul mot d'inutile dans les vrais écrits d'Hippocrate;* aurait-il eu tort?

Dès qu'on est assuré, par des observations aussi

bien vues que celles d'Hippocrate, et confirmées par notre auteur, que telle saison doit plutôt produire dans nos corps tel dérangement que tel autre, il ne s'agit plus, dans le cas de maladies sporadiques, que d'examiner attentivement les circonstances que nous détaille Hippocrate, *de Morb.*, *lib.* 1, et *de nat. hom.* : « La saison, le lieu, » l'âge, le sexe, le régime commun ou particu- » lier ; les excès dans le travail, le repos, les » exercices ordinaires, ou le défaut dans les » mêmes ; les maladies antérieures, leur suite ; » mais ce n'est pas, dit-il, en apprenant seule- » ment la nomenclature de ces maladies, ou en » louant ou blâmant la méthode curative de tel » médecin, qu'on apprendra à les guérir ; c'est » en les étudiant, » *de rat. vict. in acut.* On verra dans cet ouvrage, que l'auteur n'a négligé aucune de ces circonstances, lorsqu'il a cru devoir en faire mention ; il était trop persuadé de cette maxime d'Hippocrate : « Tout ce qui se passe dans la nature » n'est pas indifféremment utile, ou nuisible à » tous les corps. Une chose incommode l'un, et » fait du bien à un autre, parce qu'un corps » diffère d'un corps, une constitution d'une cons-

» titution, un aliment d'un aliment, *de Flatib.* »

Toutes ces réflexions sont fort ordinaires, dira-t-on; cela est vrai. On en avait fait la plupart avant Hippocrate; mais c'est justement parce qu'on croit les bien connaître, qu'on manque tous les jours à ce qu'il y a de plus intéressant. Est-on auprès du lit d'un malade, on tâte le pouls aux bras, aux mâchoires, aux tempes; on examine les yeux, la langue, la bouche, les urines, etc., et l'on manque de saisir un ou deux phénomènes, les seuls par lesquels la nature sait s'expliquer à ceux qui ont le rare talent de ne voir que très-peu de choses. Le malade *migrat ad plures*, parce qu'on savait trop, et qu'on a trop vu: peut-être en serait-il réchappé, si l'on n'avait rien vu du tout.

En voici un exemple. Celui chez qui je loge tomba malade en octobre dernier. Il y avait plus de trois mois que je l'avais averti de se précautionner, ou qu'il essuierait infailliblement cette maladie. Plein de confiance sur sa force et sa jeunesse, il ne voulut rien faire, et fut pris d'une vraie maladie atrabilieuse. Son épouse, qui se reposait en un médecin qui avait, sur une tête de soixante ans,

accumulé près du double de mon âge, appelle du secours. Le médecin voit un poitrinaire décidé, un corps délabré qu'il n'était pas possible d'exposer au moindre mouvement sans tout risquer. Le pouls, les urines, la parole, tout indiquait, selon lui, une ruine prochaine. Je ne voyais que l'atrabile, et j'insistais sur le vomitif indiqué par les fréquentes euvies de vomir du malade. Le médecin s'opposa formellement à mon avis, et se retira après avoir ordonné *un gros de thériaque;* on fut assez prudent pour n'en rien faire après mes représentations; mais on ne voulut pas entendre parler d'émétique. Deux jours après, le médecin ordonna des bols de quinquina. Je ne pus m'empêcher de m'élever contre l'odieux de sa conduite. La fièvre, un peu étourdie par ce remède, laissa quelque relâche au malade. Il crut pouvoir manger. Le lendemain, la fièvre revint, et prit un très-mauvais caractère. Le médecin vint me demander, en nombreuse compagnie, ce qu'il y avait donc à faire. Purgez, lui dis-je, ou votre malade n'en reviendra pas. Il me représenta l'état ruineux de la poitrine de son malade. « A moins que vous » ne l'ayez rendu tel, lui dis-je, depuis que vous

» êtes venu, je ne m'en suis pas encore aperçu. » Enfin, l'épouse du malade se rangea de mon parti, et le médecin revint de temps en temps, admis uniquement par bienséance. Je prescrivis au malade tout ce que conseille notre auteur en pareilles circonstances, et le malade en réchappa, parce que je ne pus voir rien de ce que le médecin avait vu.

On pourra remarquer dans la plupart des traitemens de l'auteur, qu'après avoir vu bien des choses, il perd aussitôt de vue tout ce qu'il croit ne devoir plus voir dans sa méthode curative, et que souvent même c'est à un seul symptôme qu'il s'arrête. Telle était aussi la manière de voir d'Hippocrate. Il ne faut que lire ses épidémies pour se convaincre combien il lui a fallu de sagacité pour voir aussi peu qu'il a vu. Mais aussi est-il aisé de reconnaître les maladies qu'il expose. *C'est cela.* On peut le dire après lui. Au lieu que quand on a lu Boërhaave et mille autres, on n'ose même en bien des cas se dire, *cela peut être.* On peut voir ce que pensent les médecins de Breslaw sur ce fatras obscur de symptômes dont les *novateurs*, disent-ils, *ont surchargé les descriptions des maladies*, p. 413, éd. Haller.

Si l'on faisait une sérieuse attention à la conduite d'Hippocrate, on ne verrait pas si souvent dans les fièvres τὸ θεῖον, ce *divinum quid*, ou ces principes de malignité incompréhensible; et ces maladies ne deviendraient pas tous les jours *meurtrières au suprême degré*, φονικωτάτοι; on sentirait au contraire que, *bien loin qu'il y eût quelque malignité dans leur nature*, *tout ce qui peut en être résulté de mauvais est le seul ouvrage d'une mauvaise manœuvre*, comme le dit encore Hippocrate (1) d'une autre maladie; et l'on deviendrait plus prudent en voyant que les symptômes les plus redoutables des maladies vraiment malignes, se laissent maîtriser par la prudence et la sagacité du médecin. *Hoffm. consult. cent.* 3, *cas.* 200; et Eller, *de Fébr. catarrh.*, nous en fournissent deux exemples dignes de notre attention.

Quant à ces maladies terribles, à ces fléaux qui de temps à autre dévastent des provinces entières, je crois ne devoir en parler qu'en passant. Cela n'est pas du plan de cet ouvrage. Les maladies

---

(1) ὥστε μηκέτι τὸ θεῖον αἴτιον εἶναι, ἀλλά τι ἀνθρώπινον. *De morb. sacr.*

épidémiques pestilentielles ou vraiment malignes, ne sont cependant pas si rares qu'on le croit; mais je pense ne pas me tromper en disant que si elles ne sont pas plus fréquentes dans nos climats, ce n'est qu'à l'extrême variété de la température que nous en sommes redevables. Toutes les recherches que l'on a faites jusqu'ici sur la cause de ces maladies ont été infructueuses; et elles devaient nécessairement l'être, parce que jamais nous ne connaîtrons à quel point les différens principes dont l'air est surchargé en certains lieux et en certains temps, peuvent se combiner successivement, et décharger leur fureur sur l'humanité. Toutes ces maladies étant produites par des causes particulières aux temps où elles se manifestent, on ne peut en discerner le caractère qu'après une trop malheureuse expérience. La cause de ces maladies, laquelle est, selon Hippocrate, une *excrétion morbifique* de l'air, *est*, comme le dit fort bien Fernel, *un hétérogène délétère qui ne peut être adouci, ni réduit par nos mouvemens organiques, de manière à parvenir à une résolution et à être ainsi assimilée à notre nature. Cet hétérogène peut tout au plus être chassé dehors,*

s'il n'est pas en trop grande quantité, de Abd. rer. caus. c. 11. Tel est aussi le sentiment de notre auteur, sur le principe nuisible des maladies vraiment malignes, page 120. *Voyez* les médecins de Breslaw, page 214--221. Cet article est important.

Hippocrate est encore le seul qui ait donné le meilleur avis pour discerner ces maladies malignes dès leur première apparence, et savoir comment on doit se régler dans les vues générales de la méthode curative, *de Nat. hom.* Ceux qui ont répété son avis ne paraissent même pas en avoir senti toute la valeur.

Notre auteur a fait assez sentir le danger des meilleurs fébrifuges, pour me dispenser d'en parler. Je joins ici ces deux mots de Hoffman pour confirmer ses assertions, et montrer combien ces remèdes sont souvent dangereux, ou même impuissans après toutes les précautions requises :

« Tous les médicamens que l'on regarde particulièrement comme de vrais fébrifuges, et parmi » lesquels nous comptons le quinquina, n'agissent » qu'en modérant l'impétuosité des mouvemens » de nos solides moteurs, et en suspendant avec

» promptitude et efficacité les paroxysmes de la
» fièvre ; mais en agissant ainsi, leur action ne
» tend pas au point de l'état de santé, bien loin
» d'en rétablir l'intégrité, parce qu'ils ne détrui-
» sent pas la cause efficiente de la maladie, ni
» la matière peccante, loin de l'expulser hors du
» corps. Leur qualité astringente resserre et ré-
» trécit les tubes et les canaux de nos viscères,
» qui sont déjà dans un état morbifique, et ce
» rétrécissement ôte une issue avantageuse à l'hu-
» meur corrompue, dont il faut dégager le sang.
» Il faut donc, avant et après l'usage des fébri-
» fuges et du quinquina, lever les obstacles qui
» pourraient être survenus dans les conduits ex-
» crétoires de ces viscères. Car autrement la ma-
» tière qui a causé la fièvre, retenue intérieu-
» rement, ne pourra que produire une autre
» fièvre, souvent même plus mauvaise que la
» première, ou des symptômes beaucoup plus
» dangereux. C'est ce qui est donc arrivé après
» cette fièvre tierce mal traitée, et suivie de cet
» érysipèle, etc. *Consul.*, *sect.* 4, *c.* 177.

» Non que je pense qu'il faille bannir de la
» pratique un médicament aussi excellent que le

» quinquina; mais il faut une extrême prudence » pour l'administrer, ou il en résultera une dis- » position décidée aux maladies chroniques, et » même des dommages irréparables. » *Ibid.* 180.

Une autre observation non moins intéressante, et perdue pour un grand nombre de lecteurs dans les ouvrages volumineux de cet habile homme, peut trouver ici sa place. Voici comme il s'explique sur le traitement d'une fièvre tierce devenue fièvre lente après l'usage de tous les moyens curatifs : « L'exposé de cette maladie nous fournit quel- » ques observations importantes. 1.° Nous y voyons » combien peu l'on doit compter sur les remèdes » évacuans les plus actifs, tels que l'émétique et » les purgatifs, pour domter les fièvres inter- » mittentes qui tiennent d'un caractère épidémi- » que; et combien peu ces remèdes empêchent » le retour de ces fièvres arrêtées par l'usage pré- » cipité des astringens. On n'en sera pas surpris » si l'on réfléchit que la cause de ces fièvres n'est » pas tant la quantité nuisible des humeurs que » leur intempérie, ou le défaut d'une juste pro- » portion dans leur mélange. Les fièvres de cette » classe, aussi-bien que toutes les maladies épidé-

» miques, ne doivent leur origine qu'aux mau-
» vaises constitutions de l'air et des saisons. Il
» résulte du défaut des excrétions ordinaires, une
» acrimonie des plus subtiles dans la masse des
» humeurs; et l'on peut juger par-là que les re-
» mèdes, qui adouciront cette acrimonie, et ren-
» dront à la peau son ton naturel, pousseront
» ces impuretés au dehors par la transpiration,
» seront alors plus avantageux dans plusieurs de
» ces maladies, que tous les médicamens qui
» feront évacuer par haut et par bas. *Ibid.* 182.

» 2.° Nous voyons par-là combien c'est fausse-
» ment qu'on s'imagine, d'après un consentement
» presque général, que le quinquina (et tous les
» autres fébrifuges sans exception) est une res-
» source assurée dans la cure des fièvres inter-
» mittentes, ou ne nuira pas après les remèdes
» généraux, comme on les appelle. Car dans
» le cas présent on n'en avait omis aucun, et
» leurs qualités combinées ensemble n'ont pas
» été assez puissantes pour empêcher les retours
» si fréquens de cette fièvre. Ce n'est pas que les
» remèdes généraux n'aient leur avantage, quand
» il faut évacuer une surabondance d'humeurs
» impures, etc.

» 3.º On ne peut plus douter, après ce traitement, combien les vomitifs sont préjudiciables » dans les fièvres, quand ils sont donnés sans » connaissance de cause, et non au moment convenable. L'estomac en est si affaibli, que le » malade est près de vomir, ou vomit même au » retour de chaque accès. *Ibid.*

» 4.º Cela nous apprend que les rechutes et les » retours de ces fièvres sont d'un bien plus mauvais » caractère, et accompagnés de symptômes beaucoup plus graves que les premiers accès ; que, » par conséquent, le médecin doit s'y prendre » tout autrement pour les traiter, qu'il ne le » fallait lors de la première fièvre ; sans quoi le » malade sera dans l'état le plus triste après ces » récidives qui ne sont que trop aisées. *Ibid.*

» 5.º Il est aisé de s'apercevoir que les fièvres » intermittentes, arrêtées avant que leur cause » ait été entièrement détruite, laisseront au moins » après elles les symptômes les plus graves, si » toutefois elles n'ont pas de récidive. Ces symptômes seront une chaleur lente et une faiblesse » générale dans tout le corps; une langueur dans » les membres, une bouffissure, une œdématie,

» la perte de l'appétit, un sommeil troublé, des » spasmes, et des *anxiétés précordiales*, des » douleurs très-vives dans les sujets accoutumés » à des évacuations sanguines. *Ibid.*, etc. » Des obstructions souvent incurables au foie, à la rate, au pancréas ; ces dernières sont presque toujours sans remède : la phthisie pulmonaire, etc. Voyez notre auteur.

LE FEBVRE.

INTRODUCTION.

« On ne peut guérir les maladies par les secours » de l'art, si l'on ne connaît pas auparavant » comment elles se terminent lorsqu'elles sont » abandonnées aux seuls efforts de la nature. » Telle était la réflexion d'un ancien médecin des plus recommandables : ce fut lui qui me guida dès le commencement même de mes études médicales, et régla, par ce seul axiome, mes travaux et ma pratique.

Un animal dûment formé, et né à son temps propre, parvient par degrés à la maturité et à la perfection de son espèce : s'il continue de subsister selon l'ordre de ses facultés naturelles, sa santé se voit rarement interrompue pendant une partie considérable du période que la nature a fixé à son existence. Si par quelque accident il lui survient une maladie, la nature seule en général, lui rétablira la santé par des voies lentes à la vérité, mais sûres. Rien de plus avantageux, et par conséquent rien de plus agréable pour un bon esprit, que d'aider à temps et convenablement la nature dans cette opération salutaire. Rien au contraire de plus pernicieux et de plus révoltant, que de la troubler ou de s'opposer à ses

efforts. La juste application des remèdes dépend de la connaissance exacte de la nature des maladies, de l'effort de la nature, lequel il s'agit de seconder, et des médicamens ou autres substances qui ont les qualités requises pour opérer l'effet que l'on se propose.

Chaque maladie a une cause qui affecte toujours le même corps de la même manière, s'il est d'ailleurs sain et en santé. Plus la cause est simple, plus la maladie l'est aussi. De tous les maux, le plus simple est une plaie récente, pour la cure de laquelle nous voyons que l'on pratique un traitement régulier, toujours le même. Le second est le furoncle. Le traitement en est également régulier, uniforme, jusqu'à ce que la matière soit évacuée, le pus absolument détergé, et que l'ulcère soit réduit à l'état d'une plaie récente: alors on pratique un traitement différent, mais toujours régulier et uniforme, et le même que celui que l'on a pratiqué pour une plaie récente; de sorte que le cataplasme et la fomentation, dont on s'était servi d'abord par nécessité pour aider l'effort de la nature, deviennent dès-lors inutiles. Les maux de la classe suivante sont ceux qui ont lieu par un défaut particulier de la constitution. Ceux de la quatrième proviennent des fautes que l'on peut avoir faites contre les choses *non naturelles*, telles que dans le boire, le manger, ou le sommeil, etc., soit par excès, soit par défaut,

Ceux de la cinquième proviennent de l'augmentation ou diminution de quelques-unes des sécrétions et excrétions naturelles. Ceux de la sixième proviennent des altérations qui arrivent aux qualités sensibles de l'air. Ceux de la septième proviennent des changemens réguliers des différentes saisons de l'année.

Les maladies des six premières classes ont été bien comprises ; les causes, les symptômes et les indications curatives en ont été suffisamment développés ; mais celles de la septième classe, lesquelles proviennent *du changement régulier des saisons*, non pas uniquement de la température de l'air, mais *du passage d'une température à une autre*, ne me paraissent pas avoir été considérées avec l'attention qu'elles méritent. On a bien considéré séparément les maladies de cette classe, mais non pas relativement à la connexion qu'elles ont avec les différentes saisons ; non pas comme se succédant les unes aux autres tous les ans dans un ordre régulier, soit simples, soit compliquées avec d'autres maladies. Or, ce point me paraît de la dernière importance, d'autant qu'il instruira toujours le médecin, de la nature au moins d'une maladie qu'il pourra trouver compliquée avec une autre.

J'ai tenu depuis plus de seize ans un journal très-exact des maladies épidémiques. J'en ai marqué la première apparence, l'accroissement, l'état,

j'ai aussi marqué quand elles pouvaient être regardées comme stationnaires, et leur déclin. Le résultat de toute mon expérience à cet égard, m'a convaincu que si la constance et la régularité du temps et des vents étaient en raison de la longueur des jours et des nuits, les épidémies se succèderaient les unes aux autres, aussi régulièrement que les jours de chaque mois; mais nous avons en Angleterre un temps sec et humide dans toutes les saisons : les effets en sont tout opposés. Nous avons aussi en toute saison des vents de tout point; et l'effet d'un vent d'est au nord, est opposé à celui d'un vent d'ouest au sud; c'est pourquoi ces causes peuvent bien empêcher la succession régulière de nos épidémies. Ces effets contraires du froid et du chaud ne sont pas non plus en raison du degré de chaud ou de froid qui se font alors sentir; quand le froid succède à la chaleur, comme au commencement de l'hiver, il resserre beaucoup plus que si la chaleur n'avait pas précédé. Si l'on compare avec soin les fièvres de septembre avec celles de mars, on y trouvera une différence extrême, quoique la longueur des jours soit la même, et que la température de l'air, l'humidité, les pluies, présentent peu de différence : s'il y en a cependant, on doit y avoir égard.

L'on m'a dit que, vers le milieu de notre continent, où les saisons sont régulières, on prédit

avec beaucoup de certitude le retour des épidémies; tandis que, dans nos climats variables, il faut toujours être sur ses gardes pour trouver quand une constitution commence à décliner, et à faire place à une autre. Mais, quoique nous ne puissions pas prédire la durée de chaque constitution, nous connaissons cependant exactement l'ordre de leur succession; nous savons que tous les étés produisent une disposition aux fièvres que nous appelons *putrides;* que la nature en opère la solution par les selles, la peau et les urines; que cette disposition ou constitution se termine par la *fièvre dysentérique* de Sydenham, laquelle a sa solution en partie par la peau et les urines, mais surtout par les selles.

Nous savons aussi que, vers l'équinoxe d'automne, la nature semble disposée à déterminer (1) *l'épaississement morbifique* vers les intestins par-

---

(1) L'auteur se sert ici du mot *lentor*, qu'il a conservé dans tout son ouvrage, pour rendre ce que les Grecs entendent par γλισχρότης, *viscosité* ou *épaississement*. Je le rends par *épaississement*. Il sera facile de voir ce que l'on doit entendre par ce mot, en jetant les yeux sur deux passages, l'un de Théophraste, et l'autre d'Aristote, que Pline rend à sa manière; les voici :

Εγγίνεται δέ τι ῥητινῶδες ἐν τούτοις, και γλίσχρον. *Fert terebinthus lentorem resinosum.* Αἱ πορφύραι ποιοῦσι τὴν καλουμένην μελίκηραν. *Purpuræ lentorem cujusdam ceræ salivant.*

ticulièrement, pour être évacuée en une fois par un *cholera morbus*, ou par de fréquentes évacuations, mais peu considérables; ce qui constitue *le flux d'automne*, ou par des évacuations qui ont lieu chaque second ou troisième jour, comme dans la *fièvre nouvelle* de Sydenham ; et ces déterminations de la nature distinguent ce que l'on appelle *constitution bilieuse*, en conséquence de la sécrétion plus abondante de la bile, et de la couleur des évacuations, quoique la sécrétion plus considérable de la bile soit l'effet, et non la cause de la maladie. Cette constitution se termine par une *fièvre érysipélateuse*, qui diffère à quelques égards de l'érysipèle du printemps.

Alors paraît la constitution *glutineuse spontanée*, qui se manifeste sous deux formes; savoir : la *fausse péripneumonie* de Sydenham, et *l'atrabile* ou *affection hypocondriaque avec matière*. Celle-ci continue généralement jusqu'à ce que les gelées blanches se soient fait sentir : alors cette constitution est suivie de la *constitution inflammatoire*, qui continue plus ou moins, selon le temps et les vents, durant tout l'hiver et une partie du printemps; mais, dans le printemps, elle est compliquée avec des épidémies particulières à cette saison, savoir : avec la *fièvre catarrheuse*, *fièvres* d'accès de printemps, *flux*, *érysipèles*, *fièvre humorale* ou *synoque non putride* des anciens. Cette constitution dure à quelque dégré

jusque vers le solstice d'été, et fait place alors à la *synoque putride*.

Si donc il paraît que la succession des saisons produise invariablement des altérations dans nos corps, lesquelles altérations les disposent à ces différentes maladies qui, suivant qu'elles affectent un grand nombre de sujets, comme par une cause commune et en même temps, sont pour cela appelées épidémiques; on accordera sans doute que personne n'est en état d'exercer la médecine, si l'on ne sait discerner ces maladies au premier coup d'œil, et dans leurs différens degrés, soit simples, soit compliquées les unes avec les autres, ou même avec toute autre maladie, soit aiguë, soit chronique; qu'ainsi, prescrire des médicamens pour une fièvre, sans connaître la constitution actuelle, c'est être charlatan, et mériter par-là d'être banni de la société civile comme une peste.

Cette influence des saisons nous démontre auss l'absurdité de ces prétendus remèdes universels, et la folie qu'il y a de courir après ces spécifiques que l'on veut pouvoir donner indifféremment en toutes saisons pour des maladies de même dénomination, ou qui sont les mêmes en apparence, sans avoir égard à la différence de l'âge, du sexe, ou à la constitution actuelle. Cela nous montre aussi le danger d'adopter aucun systême, où de déduire de la même cause, des maladies qui ont

une même dénomination, et de suivre ce que l'on appelle routine, en quelque saison que ce puisse être.

J'ai lieu de craindre que cette erreur ne soit assez commune, même parmi des praticiens réguliers d'ailleurs; et je vais montrer cette erreur par un exemple fort sensible. Nous savons, par les grands succès de l'inoculation, que la petite-vérole est une maladie simple dans les sujets bien portans; les boutons paraissent après une fièvre d'assez peu de durée, mûrissent doucement, et disparaissent sans laisser aucune mauvaise conséquence, quoique l'on n'administre aucun remède, et que l'on n'observe même pas de régime rigoureux. Mais la petite-vérole peut se trouver compliquée avec les épidémies de toutes les saisons; les médicamens et le régime deviendront donc alors indispensablement nécessaires. Si d'ailleurs on ne les adapte pas à la nature de l'épidémie, ils feront plus de mal que de bien : ainsi celui qui s'est fixé une méthode invariable dans le traitement de la petite-vérole, fera périr autant de malades qu'il en pourra guérir. Supposons qu'un sujet d'un tempérament bilieux, accoutumé à manger beaucoup de viandes et à boire beaucoup de liqueurs spiritueuses, soit attaqué de la petite-vérole dans la saison où la constitution bilieuse est épidémique; ces médicamens échauffans, un air chaud et l'opium le feront infailliblement périr;

au lieu qu'il se tirera probablement d'affaire par les mêmes purgatifs, le même air, la même eau, les mêmes acides et les mêmes fruits qui sont nécessaires dans la fièvre bilieuse quand il n'y a pas de petite-vérole. Que l'on guérisse la fièvre bilieuse, la petite-vérole ne causera plus beaucoup d'inquiétude ni de peine. Mais je suppose encore que la petite-vérole attaque un sujet gras, bouffi, ayant le cou court et respirant avec peine; que cela, dis-je, lui arrive au plus haut point où la fausse péripneumonie est la constitution actuelle, et que l'éruption ait lieu le quatrième ou cinquième jour, sans que sa respiration devienne plus libre, ce sujet ne demande-t-il pas d'être traité avec les mêmes oxymels, squilles, antimoniaux et vésicatoires, qui auraient été requis si la petite-vérole n'était pas survenue à l'épidémie de cette saison? N'est-ce pas à l'expectoration qu'on doit particulièrement fixer son attention dans ce cas-ci?

Supposons, troisièmement, que dans le fort de l'hiver, durant un vent sec et froid de nord-est, un sujet soit attaqué d'une vraie fièvre pleurétique, et que la petite-vérole se manifeste bientôt après, ne doit-on pas réitérer les saignées? Tous les breuvages du malade ne doivent-ils pas être tièdes? Son appartement ne doit-il pas être modérément chaud? Et, sans s'arrêter à la petite-vérole, ne doit-on pas tourner toute son attention vers la pleurésie et l'état inflammatoire de la maladie; et administrer

les sels et le nitre au lieu du quinquina ? Enfin, je suppose que la petite-vérole attaque un sujet atteint d'une fièvre catarrheuse du printemps, les breuvages tièdes, de doux pectoraux, de doux anodins ne deviennent-ils pas nécessaires? Ainsi, tous les mois peut-être, ou toutes les semaines, il arrivera dans la constitution épidémique un changement qui obligera de pratiquer un traitement différent pour la guérison des mêmes maladies, et pour le recouvrement de la santé.

Que le jeune médecin s'instruise donc d'abord bien exactement des constitutions épidémiques, et qu'il observe soigneusement l'effet du froid et du chaud dans chacune d'elles, l'effet d'un froid sec, et d'une chaleur sèche, celui d'un froid humide, et d'une chaleur accompagnée de moiteur, et ceux des différens vents, lesquels effets sont tout autres que ceux de ces températures; qu'il considère les effets de chaque constitution épidémique avec toute cette variété de circonstances, relativement aux sujets dont le tempérament et la constitution ne sont pas les mêmes; car la même combinaison de circonstances, laquelle produit une pleurésie dans un sujet, ne fera que resserrer tout dans un autre, au point d'une parfaite santé. Il faut donc avoir égard au lieu qu'habite le malade, et à sa manière de vivre; à l'indisposition à laquelle sa famille est le plus sujette, sa contrée et sa profession sont le plus

exposées, et quel effet le changement des saisons produit ordinairement sur lui. En observant ces règles, si un médecin est patient, adroit, attentif, il peut, avec le seul bon sens, distinguer les épidémies successives de l'année, les discerner les unes des autres, et il découvrira si elles sont simples, ou compliquées les unes avec les autres, ou avec des maladies communes à toutes. Ainsi il aura beaucoup d'avantages sur ceux de sa profession, lesquels n'ont rien qui puisse diriger leur jugement, que les symptômes présens, et le détail imparfait que fait toujours un malade troublé, ou une garde stupide, par lesquels le médecin peut être induit en une erreur dangereuse, au point d'ordonner des saignées réitérées dans le cas de bile, ou de forts émétiques dans ceux où il y a inflammation.

Ces instructions, que je ne mets ici que pour les jeunes médecins, me mènent naturellement à quelques avis de précaution, de la dernière importance pour le malade. S'il est vrai qu'il n'y a pas moyen de guérir les maladies par l'art, sans savoir auparavant de quelle manière la nature en opère la solution, il est donc de la dernière importance de suivre pas à pas la marche de la nature; mais, dans cette métropole, cela est trop souvent impossible, parce que la nature est presque toujours arrêtée avant que le médecin soit appelé. Un sujet est-il attaqué d'une maladie aiguë? aussi-

tôt l'on administre un médicament dès qu'il peut avoir été préparé. Dès ce moment, les symptômes de la maladie sont si confondus avec les effets de la drogue, qu'il est toujours difficile, et quelquefois impossible de les distinguer les uns des autres. Je voudrais donc qu'un malade fût patient, et le médecin réservé ; qu'on ne prît rien sans avis, et que le médecin n'ordonnât rien sans être bien assuré, par le caractère particulier de la maladie, que le remède est indubitablement indiqué pour la cure.

Je dois à présent observer ici qu'il y a des fièvres que l'on peut considérer comme épidémiques, outre celles qui deviennent telles par l'influence prédominante des différentes saisons. Elles sont de deux sortes. Premièrement, une contagion particulière, *sui generis*, de son genre propre, et particulière à une contrée: secondement, des combinaisons accidentelles qui peuvent arriver dans une contrée. De la première sorte sont les affections pestilentielles, la petite-vérole, et différentes autres maladies, productions naturelles de quelques contrées, et qui ont été transportées par le commerce d'un pays avec un autre, et propagées par contagion. De la seconde sorte sont les fièvres des camps, des prisons, des hôpitaux, des vaisseaux, et d'autres lieux analogues, lesquelles fièvres ne peuvent s'étendre au-delà du lieu de leur naissance, que par communication.

De cette espèce sont aussi les fièvres qui proviennent des changemens accidentels de l'air, du régime et du temps ; mais ces dernières se trouveront aussi plus ou moins affectées de la constitution épidémique de la saison ; et, de vrai, nous trouvons qu'une saison en avance, une autre en retarde, ou même en arrête entièrement les progrès. Ces maladies sont rarement simples, et la complication en est un objet digne de la plus grande attention.

Pour développer et éclaircir ces principes, j'ai pris le parti de traiter d'abord de la fièvre qui revient par accès, pour plusieurs raisons : 1.° parce qu'elle est très-connue ; 2.° parce que, quand elle est simple, elle n'est pas dangereuse ; 3.° parce que, dans cet état, un spécifique suffit pour l'arrêter ; et 4.° parce qu'elle est commune à toutes les saisons de l'année, et se complique par conséquent tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre constitution épidémique qui prédomine dans chaque saison ; circonstance qui me donnera lieu d'exposer et d'éclaircir la grande variété que l'on remarque dans cette fièvre, et dans un grand nombre d'autres.

Je vais donc procéder, en donnant un détail aussi succinct que je le pourrai de chacune des fièvres ordinaires, dans le même ordre qu'elles se succèdent les unes aux autres dans le cours de l'année. Comme ce détail forme un cercle, il

n'importe par laquelle je commence ; car il est impossible d'en bien comprendre une sans comprendre le tout. Comme la fièvre d'accès se trouve compliquée avec l'une ou l'autre de ces fièvres particulières, il faudrait continuellement y revenir, si je n'en avais auparavant traité toutes les variétés dans un chapitre particulier. Or, cela une fois fait, le reste de mon ouvrage formera une suite régulière, et non interrompue par la nécessité d'y faire revenir des matières dont je serais obligé de parler plusieurs fois.

N. B. Il est essentiel que le lecteur consulte la petite note qu'on a placée avant les recettes de l'auteur, à la fin de l'ouvrage. Il se mettra par-là au fait des poids dont il est fait mention dans les différentes ordonnances. On a cependant eu l'attention, dans tout le corps de l'ouvrage, surtout lorsqu'il s'est agi de régler le régime des malades, de réduire les poids et les mesures anglaises, aux poids et aux mesures françaises.

RECHERCHES
SUR
LES FIÈVRES.

DE LA FIÈVRE D'ACCÈS.

La fièvre d'accès n'est jamais la même maladie dans toutes les saisons de l'année; elle a différentes terminaisons, si elle est abandonnée à la nature; c'est pourquoi l'art doit s'y prendre de différentes manières pour la traiter. En automne, ou pendant la moisson, c'est une espèce de maladie aiguë qui dégénère communément en quelque maladie chronique. Une fièvre d'accès, au printemps est une maladie demi-aiguë, qui se termine par une vraie maladie aiguë, ou par une parfaite santé; car le froid rend intermittentes les fièvres d'accès informes; la chaleur, au contraire, rend continues les fièvres intermittentes, ou les fait bientôt aboutir à une crise complète. Les médicamens rafraîchissans et les échauffans produisent à quelque degré des effets analogues, de sorte que, quoique la fièvre d'accès, tant de la

moisson que du printemps, soit spécialement la même fièvre épidémique, cependant le traitement doit en être différent. Les saignées nécessaires pour guérir une fièvre d'accès au printemps, sont rarement nécessaires dans la moisson.

Dans toutes les contrées où cette fièvre est endémique, on observe que les sujets qui ont une disposition à ces fièvres, y sont tous affectés de l'impression de vents particuliers. Plusieurs d'entr'eux peuvent même dire, avant de sortir du lit, si le vent souffle d'un point entre l'est et le nord. S'il y a eu des pluies vers la fin de juillet ou au commencement d'août, et que les vents du nord aient succédé, ces sujets sont alors dans une disposition somnolente, et plusieurs d'entr'eux seront assoupis pendant quelques jours de suite. Mais si le vent souffle long-temps de quelque point du nord, spécialement s'il est accompagné de pluie, ou de pluie et de neige tout ensemble, ou de neige seule, alors il se manifeste une fièvre qui n'est pas du tout inconnue à ces sujets; si on l'abandonne à la nature, elle deviendra en peu de jours une espèce de fièvre intermittente, analogue à la constitution de chacun d'eux, soit tierce, quarte, soit double tierce, double quarte; de sorte que les mêmes causes externes qui produisent une tierce dans l'un, peuvent produire une quarte dans l'autre : dans certaines années, cependant, la fièvre quarte prédomine, malgré la

différence de la constitution et du tempérament.

Parmi les étrangers, certains sujets qui n'avaient jamais eu de fièvre d'accès auparavant, des enfans, et le pauvre peuple qui vit avec peine ; ceux qui ont des maisons humides et mauvais feu ; ceux qui ne sont pas assez vêtus, ou qui sont trop exposés à la moiteur de la nuit ; ceux qui boivent de mauvaises eaux, ou des liqueurs vapides ; ceux qui mangent beaucoup de légumes, des fruits passés, et même des poissons mollasses ; ces sujets, dis-je, tombent dans une langueur, perdent l'appétit, ce qui aboutit bientôt à une fièvre. Cette fièvre, il est vrai, devient rémittente en peu de jours, mais, très-souvent, il se passe bien du temps avant qu'elle devienne intermittente, surtout s'il ne se fait pas sentir de froid vif. L'homme sans souci, qui a bon feu, bonne nourriture, habits chauds, échappe, à moins qu'il n'ait été abattu par les évacuations. C'est cette maladie que l'on appelle *fièvre d'accès informe* ; mais, quoique tous les auteurs praticiens s'accordent en ce qu'il faut soigneusement la distinguer de toute autre fièvre, je ne l'ai cependant jamais trouvée assez caractérisée.

1.° Elle est rare dans cette ville, et ne paraît que dans certaines saisons, lorsqu'il y a une constitution épidémique fiévreuse, et de fréquens vents du nord ou nord-est.

2.° Le froid, au premier accès, y est plus grand que dans la plupart des autres fièvres, et généra-

lement plus long, de sorte que le malade désespère même de se réchauffer.

3.° A ce, succède une fièvre ardente avec tous ses symptômes, laquelle semble monter par degrés à son état, et a pour lors de la rémittence. Un léger frisson se fait aussitôt sentir, ou le malade sera près de suer, ou les selles paraîtront avec liberté, ou il se fera quelques sécrétions plus abondantes du fluide aqueux. Pendant ce temps-là, le pouls est irrégulier, quelquefois très-plein et fort, quelquefois petit et dur, et quelquefois assez mou, mais toujours plus fréquent qu'il ne devrait être. Les urines varient aussi : quelquefois elles sont pâles et crues, quelquefois crues et hautes en couleur. Quand elles sont refroidies, il y aura en un temps un nuage, bientôt après point; et cependant, quelques heures après, elles deviennent troubles aussitôt qu'elles sont refroidies. La douleur du malade est à la tête, aux épaules, au dos, à l'abdomen, et fort changeante. Il y a autant d'irrégularité dans la fièvre, que dans les symptômes concomitans ; ce qui fait une marque caractéristique de la fièvre d'accès informe, ou d'une fièvre qui pourra devenir intermittente au bout de quelques jours.

4.° En peu de jours, la rémittence est fort sensible ; alors cette fièvre d'accès ressemble à ce que quelques-uns ont appelé *fièvres lentes nerveuses*, *bilieuses* ou *miliaires*. Elle est distinguée de la

fébricule, 1.° par le nombre des vraies fièvres d'accès qui règnent alors, et dénotent la constitution épidémique. 2.° La fébricule s'accroît lentement par degrés, mais la fièvre d'accès ressemble à une fièvre ardente, presque même dès le commencement : elle commence par un frisson plus considérable, et ce froid dure plus long-temps ; après quoi la chaleur et la fièvre sont considérables. 3.° Dans la vraie fièvre lente nerveuse, le pouls est plus petit et plus serré lors du paroxysme, et alors la peau est fort chaude ; mais, dans la fièvre d'accès, la chaleur ou la fièvre et le pouls sont en même raison. L'urine, dans la fièvre d'accès informe, n'est pas long-temps pâle, mais changera même de couleur trois ou quatre fois le même jour ; elle sera même très-haute en couleur, fort saturée, et déposera un sédiment briqueté, et cependant la fièvre d'accès sera toujours informe. J'ai communément vu, dans la fébricule, de petits filets semblables aux anguilles du vinaigre, quand l'urine avait été rendue dans un verre ; et quand l'urine devenait froide, le nuage formé au haut du verre avait la forme d'un réseau de couleur blanche, si l'urine en avait été décantée avec dextérité. Dans la fièvre d'accès informe de la moisson, le nuage de l'urine est, pour la plupart du temps, brun ou rougeâtre, et s'étend depuis la superficie jusqu'au milieu ou au fond même du verre ; le tissu en est plus lâche. 4.° Il y a une autre diffé-

rence que j'ai fréquemment remarquée, quoique non toujours constante; les fièvres rémittentes, de l'epèce des continentes, sont les plus modérées, depuis huit heures du matin jusqu'à trois de l'après-midi; mais les fièvres de l'espèce des intermittentes ont leur rémittence à différens temps, et quelquefois même deux rémittences et deux paroxysmes, et même plus en un même jour. Les fièvres qui proviennent d'une oppression ou d'une irritation des nerfs, tiennent le malade à la torture, sans mettre le médecin en état d'apprécier les symptômes. Elles ressemblent à des affections *quasi sine materiâ*, où *il n'y a point de matière*, tandis que la fièvre d'accès est évidemment une fièvre *avec matière* qui provient d'une constitution morbifique de l'air, laquelle se joint au relâchement de solides; d'une transpiration arrêtée, d'un certain degré d'*épaississement morbifique* qui se trouve dans le sang, ou de crudité dans les premières ou secondes voies; de sorte que le malade semble, dans un jour fort chaud, être comme accablé par un fardeau fort pesant.

5.° Presque toutes les fièvres d'accès informes de la moisson commencent par cette fièvre rémittente, qui continue informe jusqu'à ce qu'elle ait détruit les causes, ou que le temps devienne sensiblement plus froid. De là, plus elle commencera de bonne heure dans la saison, plus elle sera longtemps à se former, *cœteris paribus*, et *vice versâ*.

La différence des fièvres d'accès du printemps et de celles de la moisson, est considérable ; car les fièvres intermittentes du printemps, lesquelles étaient telles dès le commencement, dégénèrent fréquemment en fièvres continues, à proportion que le temps devient plus chaud ; et s'il survient subitement une chaleur humide (ce qui arrive souvent dans les Pays-Bas et au printemps), la fièvre d'accès peut se changer partout en fièvre continue, comme il serait arrivé par l'administration maladroite de remèdes échauffans ; quoiqu'en certains cas, on puisse la rappeler à son type par des évacuations convenables, cependant, en bien des cas, elle se terminera en fièvre putride ou en inflammations locales. De même, si, dans la moisson, il se fait sentir subitement un froid mordant, les fièvres intermittentes prendront le type de la constitution épidémique, ou deviendront la même fièvre d'accès que celle que les malades ont coutume d'avoir.

Plusieurs observateurs disent que les maladies du temps de la moisson sont plus dangereuses que celles du printemps ; mais j'ai examiné, pendant plusieurs de ces dernières années, les registres de différens hôpitaux et les succès de la pratique particulière ; après l'attention la plus exacte, j'ai trouvé que le nombre des morts, proportionnément à celui des malades, depuis le milieu de janvier jusqu'à la fin de mai, surpassait celui des

autres huit mois. Je souhaite que d'autres, qui sont plus à portée que moi, se donnent la peine de faire des recherches à cet égard (1). Maintenant je pense que les affections d'automne sont plus nombreuses, moins dangereuses, et plus aisées à guérir vers l'approche du printemps; et que celles du printemps sont moins nombreuses, plus dangereuses, et plus aisées à guérir vers les approches de juillet, quand elles ont parcouru leurs périodes, et que la constitution épidémique d'une saison fait place à celle d'une autre.

La cause ou le siége de la fièvre rémittente de la moisson, est principalement dans les premières voies; mais, après qu'elles ont été suffisamment nettoyées, on peut soutenir la force des malades avec les cordiaux, sans craindre de rendre la fièvre continue; car le froid l'empêche, resserrant les fibres, et convertissant la rémittence en intermittence. Mais, au printemps, les chaleurs qui s'approchent, produisent dans le sang une tendance à la dissolution ou à la putréfaction : l'air est imprégné d'exhalaisons, et chargé d'animalcules; le sang se dissout aisément (j'allais presque dire qu'il fermente), et les mêmes causes qui produisent l'abattement des forces, s'opposent absolument à ce qu'on les rétablisse par les cordiaux, et

(1) M. De Haen n'avait pas encore publié son *Ratio medendi*, quand ceci fut écrit.

ſont risquer davantage de rendre la fièvre continue, après en avoir détruit la rémittence. Le quinquina même, quoique le moins chaud et le meilleur de tous les cordiaux, ne peut pas toujours être employé, ni même, en certains cas, aucun vin : de sorte qu'alors tous les médicamens se réduisent au petit-lait, aux sucs végétaux, aux sels neutres, aux acides et autres choses semblables ; et, pendant ce temps-là, le malade tombe toujours de plus en plus par le manque de forces et de soutien que ces médicamens ne peuvent lui procurer, et que le médecin n'ose donner au malade par aucun autre moyen.

Pour peu qu'un sujet saisi d'une fièvre ardente dans la moisson, ne fît autre chose que de boire beaucoup d'eau froide, il vomirait probablement, et serait purgé; après quoi sa fièvre pourrait avoir de la rémittence, et ensuite devenir fièvre régulière, soit quotidienne, soit tierce ou quarte, sans le secours de l'art : mais, au printemps, la gradation est toute contraire ; car alors une fièvre tierce régulière peut d'abord devenir quotidienne, ensuite seulement rémittente, de là, ardente, et enfin putride, surtout si l'on a mis en usage des médicamens échauffans. Bref, il est difficile, dans la moisson, d'abréger les intervalles d'une fièvre d'accès bien formée, et au printemps, de les prolonger ; de sorte que, dans la moisson, une fièvre d'accès sera une fièvre qui, mal traitée, peut

se terminer par une affection chronique, et, au printemps, une affection qui peut devenir une fièvre fort dangereuse. Le petit-lait, le lait, une diète végétale, les eaux minérales purgatives, et les sels neutres de même qualité, sont les fébrifuges du printemps; tandis que de bons fruits, quelques liqueurs généreuses, sont les fébrifuges de l'automne, après que les premières voies ont été nettoyées.

Les fièvres d'accès de la moisson sont rares dans les pays les plus méridionaux de l'Europe; ce qui, je pense, est dû aux bons fruits bien mûrs, au temps doux et net de la fin de la moisson, ou du commencement de l'hiver. Mais celles du printemps sont fort communes (surtout dans les pays de la communion romaine, vers la fin du carême): on y saigne, pour ces fièvres, sans crainte; et l'on y purge avec grand succès, parce que les chaleurs approchent; mais la même méthode ne serait peut-être pas si praticable dans les pays qui sont plus au nord.

Mais, pour revenir à mon sujet, quand cette fièvre irrégulière a continué pendant plusieurs jours, la rémittence devient plus longue et plus régulière: les paroxysmes, quoique plus courts, sont plus violens; les sueurs ou les excrétions séreuses plus abondantes; et le malade se plaint d'affaiblissement. Alors les urines deviennent fort troubles; il se fait une crise parfaite, et, selon

toutes les apparences (excepté seulement la fréquence du pouls), la fièvre paraît finir pendant quelques heures. Le malade, pendant ce temps-là, a un sommeil profond, rafraîchissant, quelqu'appétit quand il s'éveille, et sent un grand soulagement; change de linges; croit sa maladie finie; mais enfin se plaint bientôt de lassitude; bâille fréquemment: il est saisi d'une douleur dans le dos, à la tête, dans les membres, a un sentiment de froid partout le corps. A ce, succède un frisson qui commence aux dents, aux mâchoires; ses ongles pâlissent, sont quelquefois livides, aussi-bien que ses lèvres et son nez; sa respiration est courte, prompte, *trémuleuse* et pénible; suivent une oppression ou anxiété, des nausées, quelquefois un vomissement; le pouls devient dur, petit, fréquent; la bouche et le gosier sont d'une sécheresse brûlante; l'urine est pâle et claire, ou de couleur de flamme, et crue: tels sont les phénomènes qui accompagnent le frisson ou le premier période de la fièvre d'accès.

Je n'ai vu mourir personne en cet état; mais, dans les frissons de la fièvre quarte, j'ai vu, outre ces communs symptômes mentionnés, de violentes douleurs de coliques, tout le ventre ramassé en différens pelotons durs, la poitrine gonflée, et comme près de crever, les yeux hagards, les mâchoires serrées l'une sur l'autre, la face toute tournée, le pouls fort agité, les jointures craquer, tout le corps convulsé, et les extrémités fort

froides. A ce spasme universel succède un relâchement accompagné de faiblesse; le malade paraît plus tranquille; sa respiration est plus pleine et entrecoupée de soupirs; le pouls commence à battre plus distinctement, quoique toujours fréquent et dur; le malade se lèche les lèvres, et tire de temps en temps une longue inspiration: la chaleur se fait alors sentir tout autour de la poitrine, se répand par degrés, par tout le corps, s'augmente considérablement; le pouls est fort, le visage rouge, l'œil étincelant, et le délire se manifeste à certains degrés, assez fréquemment: les autres incommodités continuent. S'il vient des urines, elles sont hautes en couleur, et crues; le malade demande toujours à boire, ne boit que peu à chaque fois, et a tous les symptômes d'une fièvre ardente; ces symptômes continuent jusqu'à ce qu'il paraisse une moiteur au creux de la main, autour de la tête, au cou, à la poitrine, enfin par tout le corps. Dès que la main devient moite, le pouls devient aussi plus mou, quoique toujours également plein: le visage reste rouge, mais la chaleur de la peau diminue, la soif s'appaise, le malade ne boit plus que rarement, quoiqu'il soit alors plus affaibli par une sueur abondante et universelle; mais, quand il boit, il le fait assez copieusement. Quoiqu'il ne se remue pas volontiers, cependant il a bientôt besoin d'uriner; l'urine pourra venir abondamment, trouble

comme de la petite bière : elle fait bientôt départ, et laisse tomber au fond un sédiment pesant, dont il s'attache aussi une partie aux parois du vase; on y voit une pellicule à la surface, semblable à celle d'une eau minérale. Si l'on examine ce sédiment, on y trouve quelque chose qui ressemble assez à une poudre briquetée, quoique non toujours en même quantité.

J'ai souvent vu les urines, rendues à ce période des maladies d'automne, présenter une couleur aussi rouge que si elles étaient mêlées de sang; alors tout le sédiment est briqueté. Autant que j'ai pu l'observer, Sydenham est exact dans les observations qu'il a faites sur la poudre briquetée, ou le sédiment bilieux des urines des fièvres intermittentes de la moisson; car ce phénomène n'est pas des fièvres d'accès du printemps. L'envie de dormir prend enfin le malade : au bout de quelques heures, il s'éveille sans se plaindre que de faiblesse, de fatigue et d'un peu de soif : le pouls est mou, non plein et un peu fréquent. On penserait qu'après ces grandes sueurs, les selles devraient être dures; point du tout : elles sont souvent très-libres et abondantes, et toujours molles, si la crise est complète, et c'est là la marque de la crise complète, et ce qui la distingue des autres crises incomplètes ou partielles. Car la fièvre, étant un spasme et une constriction universelle, une crise parfaite est aussi un relâchement uni-

versel, et une ouverture qui se fait pour toutes les secrétions et excrétions; au lieu qu'une crise partielle n'est autre chose qu'un cours libre qui s'ouvre en particulier à quelques sécrétions et excrétions, les autres restant toujours obstruées.

On voit de là ce en quoi une fièvre lente, qui emploie beaucoup de temps pour son accroissement, son état et son déclin, diffère d'une fièvre ardente, qui parcourt ses périodes avec violence et en peu de temps, et se termine par une crise complète. On voit aussi pourquoi il y a une apyrexie plus parfaite durant les intervalles d'une fièvre quarte, que dans ceux d'une fièvre tierce, et dans ceux d'une fièvre tierce, plus parfaite aussi que dans ceux d'une fièvre quotidienne; car le paroxysme d'une fièvre quarte est beaucoup plus violent que celui d'une tierce, et celui d'une tierce, plus violent aussi que celui d'une quotidienne.

Il y a encore diverses autres distinctions à observer dans les fièvres d'accès. S'il n'y a qu'un accès qui parcourt les trois périodes sans revenir, cette fièvre s'appelle *éphémère*; s'il revient tous les jours, elle est quotidienne; s'il laisse un jour libre entre deux, elle est tierce; s'il a lieu tous les troisièmes jours, elle est quarte; s'il vient tous les quatrièmes jours, elle est quinte, et ainsi du reste, en comptant toujours les jours d'intervalle et ceux du paroxysme inclusivement. Il s'est vu

des fièvres d'accès qui revenaient après un période de plusieurs semaines, même de quelques années; mais, si le paroxysme est incertain, quant au jour de son retour, ou s'il excède l'intervalle de trois jours, cette fièvre est ordinairement appelée *fièvre d'accès irrégulière.* On doit donc admettre différentes distinctions dans les dénominations de la fièvre d'accès; savoir : la fièvre *exquise*, qui parcourt ses trois périodes en moins de douze heures; la fièvre *simple*, qui emploie plus de douze heures, mais dont les intervalles sont plus longs que le paroxysme; la fièvre *prolongée*, *producta* ou *extensa*, dans laquelle le temps du paroxysme excède celui de l'intervalle; ce qui l'approche de la fièvre continue, et mérite beaucoup d'attention, même pendant la moisson.

Les écrivains anciens et modernes ont fait une autre distinction dans les fièvres d'accès sous le nom de fièvres erratiques *trithæophyes*, *hémitritées*, *doubles*. Ceci est fort commun quand il y a différentes fièvres d'accès compliquées ensemble, ou qu'une fièvre d'accès est compliquée avec une fièvre continue; ce qui n'est pas rare. Galien en a marqué la différence avec beaucoup d'exactitude. Il appelle *trithæophye* ou tierce, une fièvre d'accès informe, ou une fièvre continue, dans laquelle le paroxysme revient tous les deux jours; et hémitritée, une fièvre d'accès informe, dont le paroxysme revient tous les jours. Celse appelle

hémitritée, une fièvre dans laquelle le paroxysme revient tous les deux jours, mais dont l'accès est prolongé de manière à employer trente-six heures dans les quarante-huit, et cette fièvre a rarement un intervalle absolument libre. Si maintenant nous ajoutons à cette fièvre la complication d'une fièvre de l'espèce des continentes, avec l'accession d'une intermittente qui revient à certain période, nous avons trois distinctions de fièvres erratiques, qui peuvent être d'une utilité très-grande dans l'histoire et le traitement des fièvres.

La fièvre d'accès est *double quotidienne*, quand il y a un accès tous les jours, mais qui a lieu à différens temps du jour. Si l'accès est modéré un jour, et plus fort un autre alternativement, on l'appelle *double-tierce*. Par exemple, la fièvre sera telle, si le lundi l'accès est modéré, fort le mardi, modéré le mercredi, et fort le jeudi, ce qui fait la fièvre d'accès double de la moisson, la plus commune à Londres. Mais, s'il y a un jour d'intervalle, que l'accès soit un jour modéré et fort le jour suivant, on l'appelle *double-quarte*, et elle suivra ce cours. En Hollande, l'accès est assez ordinairement modéré le lundi, fort le mardi; point d'accès le mercredi; l'accès est modéré le jeudi, fort le vendredi, et ainsi de suite; mais cela ne va pas ainsi à Londres.

Si, au lieu du retour de ces périodes réguliers qui se succèdent les uns aux autres dans l'ordre

ci-dessus mentionné, le malade est saisi seulement d'accès avec froid, et chaleur ensuite, sans sueur, mais avec un flux d'urines, des crachats, ou une diarrhée, alors il n'y a jamais d'apyrexie, ou très-rarement, pendant les intervalles. Mais, si ces accès de chaud et de froid ne sont pas suivis d'évacuation aqueuse, alors il y a lieu de craindre que la maladie ne prenne la forme de quelque espèce de fièvre continue, si on ne le prévient : c'est cependant toujours une fièvre d'accès informe, ou fièvre bilieuse. Mais si l'accès avec chaleur a lieu, sans que l'accès avec froid ait précédé, et qu'il soit suivi d'une sueur colliquative, d'une grande perte de forces, et d'une tendance à de fréquentes sueurs partielles exténuatives, alors on dit que la maladie est dégénérée en fièvre hectique, ce qui est le plus ordinaire au printemps.

Les fièvres hectiques sont des intermittentes quotidiennes du printemps, et doivent être distinguées de ce que nous appelons ordinairement *fièvre d'accès.* Il y en a communément de trois sortes.

1.° La fièvre hectique anglicane, ou l'*anastomose* de Boërhaave, très-fréquente dans notre pays, est une maladie du printemps, laquelle a lieu parmi la jeunesse, depuis l'âge de puberté jusqu'à vingt-cinq ans. Le degré de fièvre en est à peine sensible ; mais, dès que les sujets sont échauffés dans leur lit, ils éprouvent une sueur abondante,

ou même (ce qui est plus ordinaire au matin) cette sueur est accompagnée de quelque petit écoulement de sang des narines, de perte d'embonpoint et de forces, et d'un teint fort clair. Un régime restaurant, la rhubarbe, l'élixir de vitriol, avec les antiscorbutiques, les frictions, les bains froids sont les meilleurs moyens curatifs. Les jeunes femmes qui alaitent, et qui sont d'une belle complexion, d'un beau teint, et qui ont les fibres lâches, sont sujettes à cette maladie du printemps.

2.º La fièvre hectique qui provient de grandes évacuations, ou de l'écoulement de l'ample ouverture d'un ulcère considérable. Celle-ci a bien les mêmes symptômes, mais peut avoir lieu en toute saison.

3.º La fièvre hectique qui provient de la résorbtion de la matière d'un ulcère interne, ou qui succède aux fièvres inflammatoires. Celle-ci n'a que de petits intervalles de libres, savoir, depuis dix heures du matin jusqu'à deux après midi ; et le pouls est constamment fréquent, même à midi. Quand il y a un sédiment dans l'urine, il ressemble beaucoup à du pus. De toutes les fièvres hectiques, celle-ci ressemble le plus à une fièvre d'accès, par rapport aux fréquens froids légers, et aux frissonnemens qui arrivent le soir, peu de temps avant que la chaleur et la fièvre reparaissent. Mais, en la comparant avec ce que nous avons dit, on peut, je pense, la distinguer aisé-

ment d'une fièvre d'accès informe, et d'une quotidienne régulière, mais prolongée. Elle est précédée de symptômes qui indiquent qu'il se forme du pus en quelqu'endroit, de pus même dans l'urine, de manque de sédiment briqueté, et d'un extérieur particulier au malade, extérieur qui échappe difficilement aux médecins qui ont de l'expérience, et qu'on ne peut indiquer à ceux qui n'en ont pas : ce qui est aussi vrai de plusieurs autres incommodités concomitantes.

Quant à l'issue des fièvres d'accès de la moisson, il est certain que si elles durent long-temps, elles occasionnent même par la suite une disposition fiévreuse. Le sujet a l'air pâle, jaune, a la fibre lâche, est faible, abattu, épuisé par les sueurs, et exposé à toutes les maladies chroniques que ces symptômes indiquent ou produisent. Mais si une fièvre d'accès est trop tôt arrêtée, ou forcée à prendre un autre cours par l'usage maladroit que l'on aura fait des médicamens prétendus spécifiques, elle pourra devenir fièvre continue, surtout si elle est quotidienne et qu'elle survienne au printemps. Quoique ces fièvres ressemblent d'abord à une fièvre d'accès informe, qui aura peut-être précédé l'intermittente, cependant elles pourront se fixer sur quelqu'organe particulier et devenir dangereuses, si elles ne reviennent promptement à leur type.

Comme les fièvres d'accès de la moisson tien-

nent en quelque chose des fièvres bilieuses, elles causeront des obstructions dans les principaux viscères, si on les arrête trop tôt; de là l'asthme, l'hydropisie et autres maladies chroniques que l'on guérit rarement, à moins qu'on ne fasse renaître la fièvre. Aussi Boërhaave disait-il que s'il pouvait rappeler une fièvre aussi-bien qu'il saurait l'arrêter, il serait le plus grand médecin qu'on eût jamais vu. J'ai entendu les Hollandais se féliciter l'un l'autre du retour de leur fièvre; et il est certain qu'une fièvre emportera la plupart des maladies chroniques dans les jeunes gens et les sujets vigoureux, si on la ménage adroitement.

Pour faire la recherche des causes des fièvres d'accès, il est à propos d'examiner certains faits: 1.° les pays où les fièvres d'accès sont endémiques, sont ordinairement coupés par un grand nombre de rivières d'un cours fort lent, pleins d'endroits bas, marécageux; 2.° le temps y est pluvieux, changeant, soit froid, soit chaud. C'est pourquoi nous voyons que les fièvres d'accès sont fort communes dans quelques-unes de nos îles sous le vent, aussi-bien que dans les climats froids de l'Angleterre et de la Hollande.

Mais, quand le climat et le sol seraient même avantageux, la nourriture chétive de poissons bourbeux, de mauvais légumes, de mauvaises eaux, de misérables boissons fermentées, et de fruits insipides, occasioneraient toujours une dis-

position fiévreuse; et c'est, je pense, ce pourquoi la fièvre d'accès ne se manifeste que vers la fin du carême, et parmi le pauvre peuple dans les pays catholiques fort hauts. Toutes les graisses des viandes rôties et bouillies, surtout si elles sont enfumées, sont très-propres à rappeler une fièvre d'accès arrêtée. Aussi fait-on beaucoup d'usage en Allemagne de bœuf, de jambon, de lard enfumés pour cette fin.

Un sujet exténué par une vie chétive, de grandes évacuations, une maladie, est sûr d'être atteint d'une fièvre d'accès dans les pays où elle est endémique. C'est ainsi que, dans les garnisons de Flandres, où l'on traite la gonorrhée par de fréquens purgatifs, cette affection est toujours suivie en peu de temps d'une fièvre d'accès; et si la fièvre survient avant que la gonorrhée soit guérie, la fièvre l'emporte souvent. On me demanda fréquemment dans ce pays-là, si je pensais qu'il pût résulter une vérole à la suite d'une gonorrhée virulente, qui aurait été arrêtée par une fièvre d'accès qui fût survenue alors? Mais je n'ai jamais vu de vérole résulter de cette cause.

Quand les Français prirent Berg-Op-Zoom, ils ne trouvèrent là que de mauvaises eaux, n'eurent que peu de provisions fraîches : on regarda cela comme la cause de la fièvre épidémique qui fit tant de ravages dans leur armée. Quoique la fièvre eût une intermittence régulière dans quelques-uns,

cependant grand nombre mouraient avant que cette intermittence eût lieu : car on les saignait de deux jours l'un, jusqu'à ce que la fièvre devînt intermittente, ou que le malade mourût. Un de leurs chirurgiens me raconta les observations qu'il avait faites sur le sang des malades. Il me dit que, vers le commencement de la fièvre, le sang ne paraissait pas tout-à-fait si épais que quelques jours après; que dès que l'intermittence paraissait, le sang redevenait plus dissout de jour en jour, et que si l'on n'arrêtait promptement la fièvre, le sang devenait tout aqueux, et qu'enfin l'hydropisie se manifestait.

Il faut donc deux choses pour produire une fièvre d'accès : 1.° une constitution épidémique dans l'air, capable de produire cette sorte de fièvre; 2.° une disposition du sujet, qui le rende propre à être affecté de cette constitution épidémique de l'air. Or, la disposition du corps, qui peut rendre le sujet susceptible de prendre une fièvre d'accès, résulte du relâchement et de la faiblesse des facultés qui servent à la digestion, soit que ces défauts soient naturels ou accidentels; car, par-là, le sujet amasse des crudités dans les premières et secondes voies; les gros viscères sont engorgés, le corps se gonfle, grossit et devient comme inactif. Si, pendant qu'il est dans cet état, il survient une constitution fiévreuse, et qu'il néglige de prendre des vomitifs, de la rhubarbe, des

martiaux ou des amers, il peut sûrement s'attendre à la maladie régnante.

Mais les vivres malsains ou les purgatifs drastiques détruisent le ton de l'estomac et des intestins en très-peu de temps : on peut donc aussi les regarder comme des causes éloignées des fièvres d'accès, avec tout ce qui d'ailleurs détruit le ton des solides, surtout des premières voies, et produit de mauvaises digestions, des crudités ; ce qui détruira bientôt l'idiosyncrasie du sang, causera des obstructions dans les principaux viscères où la circulation est la plus lente, mais surtout au foie. C'est un bonheur que la fièvre survienne pour enlever ces crudités, discuter cet *épaississement*, et lever ainsi toutes les obstructions. Qu'il est donc dangereux d'arrêter alors la fièvre, avant d'être parvenu à ces fins !

Quoique dans tous pays il y ait des sujets en qui se trouve, soit naturellement, soit accidentellement cette habitude du corps, laquelle est supposée être la cause interne et prédisposante des fièvres d'accès, cependant il y a des contrées où l'on voit à peine de ces fièvres : de sorte que, pour produire une telle fièvre, il faut encore autre chose que des amas de crudités, des obstructions partielles, ou même autre chose qu'une putréfaction. C'est pourquoi je regarde certaine qualité particulière de l'air, comme la cause externe prochaine de ces fièvres. C'est ce

que j'appelle constitution fiévreuse; elle prévaut surtout dans les saisons où ni le froid ni le chaud ne sont extrêmes, dans un temps calme, et quand l'air est fort chargé d'humidité. La fièvre d'accès est endémique dans les pays où l'air est chargé des exhalaisons que répand un terroir gras et fertile, ou une eau morte.

On m'a même dit qu'il y a une habitation entière à Antigoa, devenue si malsaine par une simple écluse, que les habitans en général y avaient une fièvre d'accès en toute saison, s'ils fixaient leur habitation près de cet amas d'eaux.

Rien de surprenant donc si la fièvre d'accès est endémique dans tout pays bas, plat, marécageux, que le climat soit chaud ou froid. On sait néanmoins, par expérience, que les fièvres d'accès des pays chauds sont les plus dangereuses, et très-opiniâtres, parce que les exhalaisons y sont le plus putrides, et les fibres le plus relâchées. Les hauts pays stériles, où les rivières sont nettes et les courans rapides, n'exhalent rien de nuisible; et les vallées qui les coupent, étant toujours comme balayées par des vents frais perpétuels, n'y retiennent aucunes vapeurs. L'atmosphère en est sèche, la transpiration régulière; un principe vital, et des esprits animaux toujours nouveaux, animent le corps, le portent à l'exercice, favorisent toutes les fonctions naturelles. Ainsi, quand le climat ne fournit aucune des causes externes efficientes

ou prochaines des fièvres d'accès, le corps n'en produira pas non plus les causes antécédentes; de sorte qu'une fièvre d'accès aura rarement lieu dans ces pays, ou n'y durera pas long-temps.

Une moisson pluvieuse est toujours suivie d'une constitution fiévreuse, et qui accompagne la fièvre bilieuse, ou la nouvelle fièvre de Sydenham.

Ces observations nous en découvrent donc la cause, savoir : les vapeurs humides qui s'élèvent du sol, et les mauvaises nourritures provenant de grains altérés. Mais on ne voit pas si clairement comment les vents du nord produisent ou prolongent les fièvres d'accès, quoique cela soit très-certain; car, supposons que ces vents soient plus chargés de nitre, et plus froids que ceux qui viennent d'ailleurs, comment cela pourra-t-il produire dans un sujet une disposition fiévreuse, peut-être même somnolente pendant plusieurs jours, et affecter toutes les parties de son corps, même avant qu'il sorte de son lit chaud? Je ne hasarde pas d'en donner la raison; mais le fait n'en est pas moins vrai.

La constitution fiévreuse de l'air, ou la constitution qui rend la fièvre d'accès épidémique, produit une fièvre *sui generis*, de son genre, et différente de toute autre fièvre à plusieurs égards; et celui qui l'a déjà eue une fois, en est atteint de nouveau plus facilement. Pour expliquer en quelque sorte les symptômes de cette fièvre, je consi-

dère l'invasion avec froid d'une fièvre d'accès uniquement, comme le froid fébrile, *frigus febrile*, et la *rigueur* commune à toutes fièvres, mais à un plus haut degré. Qu'un enfant bien portant d'ailleurs, soit attaqué de petite-vérole, il est saisi du même froid par tout le corps, de la même douleur à la tête, dans le dos, du même malaise à l'estomac qu'il éprouverait dans une fièvre intermittente, excepté que la rigueur sera peut-être moins considérable; de sorte que le frisson est évidemment une affection des nerfs irrités par des particules mordicantes, que la constitution épidémique de l'air a introduites dans le corps, et qui y restent sans être altérées, parce que les vaisseaux n'ont pas assez d'élasticité, ou que les sécrétions et excrétions sont diminuées, ou par toutes ces causes ensemble.

Or, ceci peut se démontrer par les symptômes mêmes. Il y a une tension ou un spasme universel de tous les nerfs; de là l'horreur, le tremblement, que les Français expriment fort bien par le mot de *frissonnement*; alors il se fait une constriction de tous les vaisseaux capillaires, la circulation y devient languissante, les sécrétions et excrétions diminuent, la bouche est aride, et l'urine pâle. Mais comme la chaleur du corps (avant que la putréfaction commence,) dépend du dégré de circulation, dès que la cause devient inégale, la chaleur qui en est l'effet doit devenir obscure. De là

ce sentiment de froid universel; car le malade se sent plus froid lui-même, que le médecin qui le touche. Dès que le mouvement des fluides commence à se ralentir dans les plus petits vaisseaux, la nature fait d'elle-même les efforts nécessaires pour pousser le sang, par des bâillemens, des pandiculations, et autres choses semblables. Ces efforts restant sans effets, la maladie va en augmentant, tous les endroits colorés du corps pâlissent; et s'il y a quelque part un étranglement, on y aperçoit des taches livides ou pourprées. Pendant ce temps-là, le sang s'amasse dans tous les gros vaisseaux, ce qui empêche leur contraction, et semble accroître la *rigueur*.

Nous jugeons par le pouls, de la différence qu'il y a de la plus grande distension de l'artère, à la moindre; mais quand il se rencontre un sang visqueux qui ne passe qu'avec grande difficulté à travers les vaisseaux capillaires, il s'y fait une résistance proportionnelle au cours du sang dans les artères plus considérables, de sorte qu'elles ne peuvent plus se contracter convenablement; nous sentons un pouls très-petit, quoique les artères soient près de crever; et le cœur poussant toujours une plus grande quantité de sang dans les artères déjà pleines, leur tunique devient si tendue, qu'elles nous paraissent fermes et dures. Dans la circulation ordinaire, nous ne sentons l'artère qu'au moment de la diastole, et immédiatement

après la systole, de sorte qu'elle devient molle, et échappe au tact jusqu'à la diastole suivante. Mais dans le cas où c'est une partie nerveuse même, ou sensible, qui est attaquée, comme l'estomac et les intestins, et que conséquemment il y a un spasme universel, les vaisseaux capillaires sont extrêmement resserrés; le sang éprouve alors tant de résistance dans les grosses artères, qu'on les sent constamment telles qu'une corde tendue, et qu'au lieu d'apercevoir une diastole et une systole régulières, on n'y sent qu'un mouvement trémuleux. De-là le pouls petit, dur, serré, irrégulier, fréquent, et l'augmentation de la force du pouls, après une saignée faite à propos.

Le sang amassé dans les gros vaisseaux, irrite le cœur, le force à de fréquentes systoles, afin de se débarrasser et de vaincre la résistance; c'est là l'anxiété fébrile, *anxietas febrilis*, sensation qui ne peut bien s'exprimer. Mais cette anxiété ne se sent pas toujours exactement dans la même partie; car, comme il y a trois systêmes différens de gros vaisseaux, qui forment chacun une circulation particulière, il paraît qu'il y a aussi trois différentes sortes d'anxiétés fébriles, presqu'indépendantes l'une de l'autre, et que l'on peut distinguer par leurs symptômes particuliers. Il faut donc les distinguer ici, car le traitement en est fort différent. Le premier systême est celui des artères pulmonaires qui transmettent le sang au

poumon ; le second, celui de l'aorte ; le troisième, celui de la veine-porte.

Supposons que les vésicules du poumon soient subitement contractées par les vapeurs de l'huile de vitriol en ébullition, on sent aussitôt un serrement aux hypocondres, qui ne peut se dissiper que par l'admission d'un air frais, élastique, et par les vapeurs de l'eau chaude : or, c'est-là l'anxiété qui provient de la circulation difficultueuse du sang dans les artères pulmonaires. Supposons ensuite que la circulation soit arrêtée dans les petites ramifications de l'aorte, par une immersion subite du corps dans l'eau froide, on éprouvera alors l'anxiété occasionée par la congestion du sang dans le système de l'aorte, ce qui cessera par les frictions externes. Mais la plus commune anxiété des fièvres d'accès, est au dessous du diaphragme, autour des intestins et de la veine-porte, et provient de spasme, d'une circulation languissante ou interrompue dans le foie et les gros intestins, ou de congestions crues et mordicantes dans ces parties-là. Si l'on ne fait pas attention à ce point essentiel, on ne peut que faire de grandes fautes en traitant les fièvres, surtout au commencement.

Mais, pour revenir à l'invasion avec le sentiment de froid, si ce spasme est absolument universel et assez violent pour interrompre tout passage dans les vaisseaux capillaires, alors toute la

masse du sang étant ramassée dans les gros vaisseaux et dans le cœur, elle empêche le mouvement régulier de ces organes; il y a plutôt un trémoussement qu'un battement ; les poumons s'engorgent, la face est livide, les extrémités froides, et le malade, comme étranglé, fait de si grands efforts, que la tête des os craque d'une manière étonnante dans les articulations qui se relâchent, et sont abreuvées d'une quantité considérable de synovie. Quand la *rigueur* est à son plus haut point, le malade doit bientôt périr s'il n'obtient quelque relâche; mais si la cause de la *rigueur*, le spasme, cesse, l'effet cessera aussi, et le malade, quant à cet accès, sera hors de danger. Ceci a lieu aussi-bien dans la fièvre d'accès que dans les affections spasmodiques, si quelque traitement maladroit n'en vient troubler le cours : car tout tombe aussitôt dans l'*atonie* ou dans l'impuissance d'agir, quand le spasme est monté à certain degré; et c'est cette atonie qui commence le relâchement et la solution du paroxysme. Dès que la constriction a cessé, les petits vaisseaux se dilatent, et sont forcés de céder à l'impulsion du sang qui est poussé par les gros vaisseaux et par le cœur. Le sang qui y aborde des gros troncs, y est si trituré, et la chaleur qui en résulte si grande, que j'ai souvent craint, en touchant la peau, que cette chaleur excessive ne détruisît les parties les plus tendres : voilà le second période de la fièvre

d'accès qui discute l'*épaississement* du sang, et en rend une grande partie propre aux excrétions, force et dégage les obstructions, même dans les replis si compliqués des viscères; change les humeurs du corps, guérit les affections chroniques, cuit tous les fluides, et les dispose, aussi-bien que les vaisseaux qui les contiennent, à une crise complette, qui fuit bientôt par les sueurs, les urines, les selles, les crachats, ou par quelques-unes des excrétions, ou par toutes ensemble.

Si nous examinons les urines dans les différens périodes, nous pouvons en établir le jugement de toute la maladie. Dans le premier période, l'urine est presque insipide, pâle, aqueuse, comme dans les hystériques, dans les inflammations des viscères et dans toutes les affections spasmodiques. Dans ces diverses affections, les canaux excrétoires sont si resserrés, qu'ils n'admettent que les parties aqueuses du fluide qui circule, et même en petite quantité, comme on le voit par la sécheresse du nez, de la bouche, du gosier, etc. Mais, si le spasme n'est que partiel, nous remarquons souvent que la bouche, etc., est toute sèche, et qu'il vient une très-grande quantité d'urines pâles; ce que j'ai souvent observé dans l'affection hypocondriaque, et quelquefois dans les fièvres intermittentes. En un autre temps, l'urine sera moins abondante, mais il s'écoulera, des deux côtés de la bouche, une

quantité prodigieuse d'eau claire, jusqu'à tremper l'oreiller. On voit donc par-là que la plus grossière partie du sang est retenue, tandis que la seule partie aqueuse est rejetée par les excrétions, de sorte que ce qui reste doit être fort épais, et qu'il faut un degré convenable de chaleur pour résoudre et discuter l'*épaississement*, et qu'il n'y a qu'une fièvre ardente qui le puisse faire.

Au second période, l'urine paraît communément âcre, fétide, haute en couleur, mais crue, telle que dans les fièvres ardentes; car alors ce sont des sels exaltés, et des huiles comme brûlées, qui ont à passer dans des vaisseaux un peu flasques.

Mais, au dernier période, l'urine est devenue non-seulement âcre, fétide, très-rouge, mais encore bourbeuse et cuite, c'est-à-dire, qui se résout elle-même aisément en ses principes constitutifs; car la crudité étant le mélange confus de toutes les parties des fluides du corps, de manière qu'ils ne peuvent point être distribués dans leurs propres couloirs, la coction est la séparation, et la résolution des fluides circulans, en leurs parties constitutives, de manière à correspondre à l'état de vie que se propose la nature, et à être débarrassés par les différens excrétoires de ce qui n'est pas propre à la vie du corps : c'est pourquoi l'urine d'une véritable crise doit contenir non-seulement les parties excrémentitielles salines

et oléagineuses qui n'ont pu s'évacuer durant la fièvre, mais encore toutes les parties terreuses qui ont été enlevées (*abrasæ*) des solides par le mouvement violent du sang. Elle doit contenir aussi en partie, non-seulement la matière morbifique qui aura d'abord pu produire la fièvre, mais encore la partie du sang que la chaleur et la violence du mouvement ont rendue excrémenteuse, et qui redeviendrait une matière morbifique si elle était retenue. Le sédiment briqueté, que Sydenham regarde comme la marque caractéristique de la fièvre, se voit dans la plupart des fièvres bilieuses. Il est assez lourd; mais il y a plus communément un sédiment encore plus pesant, tout au fond, qui contient le plus de principes salins, tandis que les huiles qui donnent la couleur à l'urine, sont suspendues dans la partie aqueuse.

Ce que nous avons dit de l'urine, dans cette crise parfaite, peut aussi se dire de toutes les autres sécrétions et excrétions du corps; car, comme il fallait une invasion avec chaleur, ou une fièvre ardente, subséquente à la rigueur, pour opérer la coction, de même il est besoin d'une évacuation critique universelle pour enlever toutes les parties excrémenteuses; et quoique cette évacuation commence par une sueur abondante, qui, outre les autres excrétions, est l'évacuation naturelle et la plus convenable à cette fièvre, cependant il n'y a jamais une crise parfaite, ni

d'apirexie totale, à moins que les autres excrétions ne soient proportionnelles à la fièvre qui a précédé.

Différentes fièvres ont leurs évacuations critiques différentes selon leur nature particulière. Les unes se terminent comme d'elles-mêmes, par les selles surtout; et si l'on entreprend de les traiter en portant la matière à la peau, elles changent aussitôt d'apparence, deviennent miliaires, acquièrent un grand degré de malignité qui n'y était pas originairement, et qui n'a lieu que de ce qu'on a interrompu le cours de la nature, ou de ce qu'on a usé de médicamens chauds, et tenté imprudemment de pousser les sueurs au commencement de la maladie. Les autres font leur solution en se jetant aux autres parties glanduleuses du corps; celles-ci, en déposant du pus dans un endroit particulier; celles-là, par la peau, savoir, par des pustules ou par des sueurs : voilà pourquoi Sydenham observe que si l'on doute de la nature de la fièvre, il faut faire attention aux évacuations qui soulagent le plus le malade; et toute évacuation qui ne soulage pas la nature, n'est que symptomatique, surtout avant la coction. Mais, s'il y a des signes évidens de coction, et ensuite quelques évacuations naturelles, il en résulte ordinairement un grand soulagement, ne fût-ce même qu'une crise partielle. Si on l'aide, ou qu'elle soit souvent répétée, elle emportera même

la fièvre; ce qui n'est pas rare, comme, par exemple, en purgeant dans les fièvres bilieuses. Mais il est certain que dans les fièvres intermittentes, une sueur abondante universelle est la plus avantageuse évacuation, celle qui a le plus grand effet (si elle n'est pas forcée), après que les intestins ont été nettoyés. Cette évacuation abondante, et une boisson copieuse et délayée, doivent bientôt régénérer tous les fluides, en la répétant souvent; et conséquemment elle guérira, non-seulement cette fièvre, mais même une affection vérolique ou toute autre maladie contagieuse, si le sang en était atteint alors; mais en même temps, le sang sera tout dissous, les vaisseaux relâchés, le genre nerveux sans force, si la maladie est de trop longue durée. Il en peut résulter une espèce d'éthisie, des sueurs colliquatives, des amas de sérosité, et une disposition habituelle à la fièvre.

D'un autre côté, si l'on arrête la fièvre avant que la cause soit détruite et l'*épaississement* discuté, on a tout sujet de craindre des obstructions de différentes espèces, surtout dans les principaux viscères et au système de la veine-porte, ou dans un organe particulier, qui aura été jadis affecté dans quelque maladie provenant d'obstruction à cet organe-là.

Si, d'ailleurs, nous voulons arrêter une fièvre d'accès, en tout temps, avant la crise et l'évacuation nécessaire, il y a lieu de croire que la

grande quantité des matières âcres et excrémenteuses (qui sont en partie l'effet de la fièvre précédente), chargeant le sang, occasioneront des fièvres nerveuses, putrides, pétéchiales, ou au moins feront dégénérer une fièvre d'accès formée, en une informe ou irrégulière; ce qui fait toujours une maladie fort longue et même quelquefois dangereuse.

Il est donc évident qu'on ne doit pas trop pousser les sueurs, ni les arrêter trop tôt, et qu'elles doivent être en raison de la fièvre précédente, et de la quantité de matière excrémenteuse qui doit être évacuée. Les évacuations requises pour emporter tout ce qui est propre aux excrétions, ont leur degré; mais si cette évacuation salutaire est portée trop loin, elle exténue le malade, trouble la nature, et s'oppose aux coctions futures; de sorte qu'il y a une grande différence entre suer vingt heures de suite, et vingt heures par intervalles, dans l'espace peut-être de quatre ou cinq jours.

Ce que nous disons de la sueur est applicable à toute autre évacuation; et la mesure en doit être prise du soulagement qu'elles procurent, et de l'effet qu'elles font sur les forces du malade. Mais, dans la fièvre d'accès, il n'y a d'évacuation vraiment critique qu'avec les sueurs, et je n'ai jamais vu de vraie apyrexie dans cette fièvre particulière, sans quelques sueurs.

Il est si naturel à une fièvre d'accès de se terminer par les sueurs, que j'ai vu, surtout dans les jours critiques, la sueur commencer avant que j'eusse vu aucun signe de coction, et procurer un grand soulagement en peu d'heures. Le pouls devenait fort mou, mais était toujours fréquent et plein; alors le malade tombe dans un sommeil interrompu ou un assoupissement, et dans une sorte d'insensibilité qui fait qu'il n'est pas aisément incommodé du bruit ou de la lumière. Alors il rend quelques urines beaucoup plus colorées qu'auparavant, retombe dans le lit, ferme les yeux, paraît respirer plus librement, quoique sa respiration soit toujours prompte et interrompue par plusieurs gémissemens. On l'entendra peut-être remuer, mais il a toujours les yeux fermés; il restera quelquefois plusieurs heures dans cet état, et fort souvent il paraît des signes de coction dans les urines qu'il rend ensuite : les bords de sa langue semblent se nettoyer; on voit y poindre sur la croûte blanche quelques papilles rouges, semblables à la chair nouvelle d'un ulcère. Si on l'abandonne au cours de la nature, il fera ordinairement une selle avant la nuit; mais un médecin qui saura l'aider, la lui procurera plus tôt, par le moyen d'un lavement émollient ou laxatif.

Quant aux sueurs, j'ai observé qu'elles arrivaient quelques-uns des jours critiques, et qu'elles étaient

précédées d'un *trouble critique* considérable (*perturbatio critica*). J'ai souvent vu que quoique ces sueurs ne promissent pas d'abord un grand soulagement, on en obtenait une crise parfaite en les soutenant un peu, surtout si le lavement procurait des selles, ou occasionait une sorte de purgation naturelle. Quelquefois la fièvre était totalement enlevée; en une autre occasion, il y avait une intermittence réelle, suivie d'une fièvre d'accès bien formée et régulière.

J'ai tâché jusqu'ici d'assigner les causes des fièvres intermittentes, savoir : un air humide, le régime, une digestion crue ou difficile, les grandes évacuations; tout ce qui peut affaiblir les nerfs, supprimer la transpiration; les crudités et congestions dans les premières voies, et certain *épaississement* du sang; toutes causes qui, à l'aide des miasmes morbifiques de la constitution fiévreuse, occasionnent ce spasme universel appelé rigueur, ou accès avec frisson. J'ai considéré l'accès avec chaleur comme la conséquence nécessaire de la rigueur, et les sueurs comme l'évacuation critique ou la crise de l'accès avec chaleur. Quand cette crise n'est pas complète, il ne résulte qu'un soulagement et des symptômes moins considérables; mais la fièvre n'a pas cessé entièrement pour cela; il n'y a pas non plus de vrais signes de coction; de sorte qu'il reste une fièvre continue rémittente. Mais les signes de coction pa-

raissent, et l'absence réelle de la fièvre a lieu quand la crise est complète.

Il me reste maintenant à dire, 1.° pourquoi, malgré cela, cet accès avec frisson, ou la fièvre, revient encore? 2.° Pourquoi elle revient à certains périodes ou autrement? 3.° Pourquoi ces périodes sont différens dans différens sujets, durant la même saison, ou parmi les mêmes sujets, en différentes saisons, tandis que la maladie passe par les mêmes périodes ou autrement? 1.° Pourquoi une fièvre d'accès informe devient intermittente? 2.° Pourquoi cette fièvre intermittente est-elle quotidienne, tierce, quarte, etc., et régulière? 3.° Pourquoi ces quotidiennes, etc., sont-elles quelquefois doubles et irrégulières dans les paroxysmes, ou confondues ensemble, ou compliquées avec d'autres affections?

Quant à la première question, je dis qu'une fièvre d'accès informe est une fièvre continue, et sera telle jusqu'à ce qu'il y ait une coction convenable et ensuite une crise complète, et alors il y aura apyrexie; au lieu que si la crise est incomplète, il n'y aura qu'une rémittence. Mais si les mêmes causes qui ont produit la fièvre, continuent, le même effet aura lieu comme premièrement, c'est-à-dire, que la fièvre reviendra et sera suivie d'une autre coction et d'une crise, comme la précédente; de sorte que le second paroxysme semble être plutôt une seconde fièvre qui ne pro-

vient point de la première, mais de causes semblables, et lui ressemble en apparence. Cette ressemblance de symptômes dans plusieurs accès subséquens, est peut-être la raison pourquoi toutes ces fièvres ont été regardées comme la même fièvre intermittente, quoique en effet ce soient autant de fièvres distinctes provenant de la continuation de la même cause, ou de causes semblables; et c'est là la véritable marque qui distingue une fièvre intermittente bien formée, d'une fièvre rémittente.

On peut dire, à la seconde question, que l'invasion avec froid, ou le frisson, est une affection spasmodique, analogue à un accès hystérique ou tout autre semblable. Or, nous savons que, dans toute affection spasmodique, le second accès a lieu plus aisément que le premier, le troisième que le second, etc. Si, par exemple, une femme est saisie d'un accès hystérique par une frayeur subite, une frayeur beaucoup moindre la jettera dans un second accès; elle en éprouvera un troisième par une frayeur encore moindre. Si même ces frayeurs et ces accès sont réitérés régulièrement pendant quelque-temps, ces accès lui deviendront périodiques avec le temps, quoiqu'elle n'éprouve plus aucune frayeur; et la même chose est vraie de toutes les affections spasmodiques. Si donc une fièvre intermittente provenait originairement de crudités, d'épaississement, etc., ces vices,

en moindre raison que la première fois, suffiront pour produire un second accès, et ainsi des accès subséquens. Si ces paroxysmes sont souvent répétés, le retour de la fièvre sera régulier, même après la disparition de toutes les causes originales. Ces observations nous montrent pourquoi ces fièvres d'accès ont leur période régulier, et en même temps pourquoi les sujets qui en ont été attaqués, y ont toujours une disposition par la suite.

Quant aux fièvres intermittentes formées, mais irrégulières, ou aux fièvres d'accès, fièvres doubles, elles ne sont pas si communes qu'on le pense; elles sont souvent dues à quelqu'irrégularité de régime, au manque de patience dans le temps de la crise, et à l'usage maladroit des fébrifuges. Cependant les plus fréquentes sont les fièvres doubles-tierces, doubles-quartes, qui sont bien formées. J'ai souvent vu de ces fièvres bien formées compliquées avec d'autres affections, quoique je n'aie jamais vu une double-quotidienne que je pensasse être bien formée. Qui peut donc expliquer ceci? Laissons là les conjectures, pour nous fixer sur les faits. Premièrement, voyons les pronostics :

1.º Les fièvres d'accès, en général, ne sont pas dangereuses. J'ai toujours observé que les fièvres accompagnées d'un pouls fort, d'urines hautes en couleur, de moiteur à la peau, de ventre libre,

s'il n'y avait pas d'inflammation, parvenaient à une coction et à une crise en peu de jours, pourvu qu'on les traitât bien ; et je puis avancer qu'il y a plus de danger à trop faire que trop peu dans une fièvre qui ressemble à une fièvre d'accès informe. Néanmoins la constitution particulière du sujet, la manière de vivre, les maladies précédentes, le climat, la saison, la constitution épidémique, peuvent mettre un médecin en état de déterminer à certain degré si la fièvre rémittente se terminera en une fièvre intermittente, et quelle espèce d'intermittente elle deviendra.

2.° La nature d'une fièvre d'accès est d'autant plus bénigne, que cette fièvre se forme promptement, et *vice versâ.* Car si une fièvre continue se change en intermittente, c'est un signe que la matière qui occasionait la fièvre est en grande partie cuite, et appropriée pour l'expulsion ; mais, s'il est besoin d'une fièvre fort longue pour opérer cette coction, on peut conclure alors, ou que la matière a quelque degré de malignité, qu'elle ne peut être réduite que difficilement par les vaisseaux, ou que les vaisseaux sont dans une atonie qui les prive de leur énergie, ce qui, l'un ou l'autre, pronostique une maladie longue et ennuyeuse ; et si ces fièvres d'accès informes arrivent au printemps, elles se terminent fréquemment par quelques fièvres longues, ou se jettent sur quelque organe particulier, et produisent dif-

férentes maladies, surtout dans les sujets âgés. Les vieillards ou les gens usés sont en effet, *cœteris paribus*, plus sujets à ces sortes de fièvres de longue durée et aux maladies chroniques. Les jeunes gens et les sujets vigoureux ont des accès violens; la coction et les crises se font parfaitement chez eux; mais ils sont exposés à de dangereuses obstructions et aux maladies fort aiguës qui en résultent si on les traite mal.

On observe dans les Pays-Bas que les fièvres d'accès durent long-temps informes en automne, si la gelée ne se fait sentir de bonne heure dans la saison; mais qu'enfin elles se forment et se terminent en une régulière intermittente. Au lieu que les fièvres d'accès informes, accompagnées des mêmes symptômes au printemps, se terminent fréquemment en fièvre putride toujours dangereuse. De-là leur proverbe, « une fièvre d'accès informe est longue en automne, mais dangereuse au printemps. »

Un temps sec, ou les vents d'est ou de nord, déterminent promptement les fièvres d'accès; elles sont, au contraire, fort longues à se former dans les temps humides, accompagnés des vents d'ouest et du sud; de sorte qu'elles se passent même quelquefois sans avoir pris de caractère, et se changent dans un autre temps en fièvres malignes, par les grandes chaleurs, le régime et les médicamens. En un mot, une fièvre d'accès in-

forme est une affection dangereuse en toute saison, si l'on fait trop de chose pour la guérir; autrement, je crois qu'elle est beaucoup moins dangereuse que toute autre fièvre rémittente. En effet, j'ai vu les forces tomber tout-à-coup (ce que je regarde comme le signe d'une putréfaction prochaine, et de malignité dans les maladies aiguës), mais le sujet recouvrer ses forces d'une manière étonnante, après deux ou trois accès de fièvre qui enlevèrent tout.

Quant aux fièvres d'accès formées, la fièvre tierce est la vraie dépuratoire, et tient le milieu entre les quartes de la moisson et les quotidiennes du printemps; et je crois que *Forestus* a bien vu, quand il dit que personne ne meurt d'une fièvre tierce, à moins qu'elle ne dégénère en fièvre continue. C'est donc un bon signe quand une fièvre quarte devient tierce, parce qu'il y a moins à craindre de maladies chroniques, et que les accès en sont plus tolérables. C'est de même un bon signe quand une quotidienne devient tierce; car il y a moins à craindre une fièvre continue. Les autres pronostics, lesquels sont à peu près les mêmes en toutes fièvres, seront rapportés plus convenablement quand je traiterai de la méthode curative de chacune de ces fièvres.

MÉTHODE CURATIVE.

Pour donner le plan de la cure, il faut suivre l'histoire de la maladie; ainsi, nous avons à considérer, 1.° la fièvre d'accès informe; 2.° la fièvre d'accès formée, mais irrégulière; 3.° la fièvre d'accès formée et régulière; 4.° les régulières quotidiennes, tierces, quartes, etc. Mais comme il arrive rarement que la fièvre d'accès informe soit simple au commencement, étant, en général, le résultat de quelques autres maladies mêlées avec la fièvre d'accès, je dois quitter cet ordre, et commencer par la fièvre d'accès bien formée : celle-ci une fois bien comprise, nous mettra à même d'exposer la fièvre d'accès informe, ou la maladie composée, résultant d'une fièvre ajoutée à une autre affection, c'est-à-dire, qu'il nous faut traiter toutes les fièvres communes avant de donner une véritable idée de la fièvre d'accès informe. Ainsi, par exemple, la fièvre d'accès informe du printemps est une double affection dont la fièvre d'accès ne fait qu'une partie, même la moindre: la disposition inflammatoire du sang et la synoque non putride de cette même saison en fait l'autre partie beaucoup plus considérable.

Pour guérir une fièvre d'accès informe, il faut d'abord tâcher d'en rendre les accès réguliers et bien caractérisés; ce qui ne peut être avant

d'avoir réduit l'inflammation, dissipé la synoque; après quoi la fièvre prendra son type, et non auparavant.

La fièvre d'accès informe de la moisson est semblablement une maladie qui consiste en une fièvre bilieuse ou atrabilieuse, compliquée avec une fièvre d'accès. Il faut faire cesser la fièvre bilieuse ou atrabilieuse, avant que l'autre puisse prendre son type ; de sorte que je dois différer l'examen de la fièvre d'accès informe, jusqu'à ce que j'aie exposé la nature des autres fièvres composées avec elle. En exposant les autres fièvres communes, je les considérerai, 1.° solitairement ; 2.° comme compliquées avec une fièvre d'accès, ce qui fera voir la nature et les variétés de la fièvre d'accès informe. Maintenant je vais considérer la fièvre d'accès comme la seule, ou au moins comme la principale maladie, et, dans ce cas, bien formée.

Après avoir donné l'histoire de la fièvre d'accès en général, je commence donc, en prescrivant la méthode curative, par la fièvre d'accès formée de la moisson. On la connaît bien, et chacun peut la guérir, et, ce qu'il y a de singulier, par des remèdes opposés. L'un la guérit par des acides, l'autre par des alcalis; celui-ci par des astringens; celui-là par des émoliens, des délayans, par des évacuations; tantôt par la chaleur et les spiritueux, tantôt par le froid et le nitre. Chacun de ces remèdes a eu souvent ses succès, mais a aussi

souvent manqué la cure. Chaque pays a ses spécifiques, souvent efficaces, mais aussi souvent insuffisans. Le quinquina même n'a pas toujours réussi. Cette variété, cette incertitude, ont leur cause; cherchons-la, nous saurons pour lors quand il faut des évacuans, des rafraîchissans, des échauffans, des acides, des alcalis, des astringens, du quinquina.

Premièrement, j'observe qu'il est bien différent d'arrêter le cours d'une fièvre d'accès ou de la guérir; car non-seulement on retarde la cure de la fièvre si l'on en arrête le cours, mais on occasionne aussi d'autres maladies d'une nature encore plus dangereuse, et plus difficiles à guérir que la fièvre. Je me contente pour le prouver, de prendre, entre un grand nombre de cas que j'ai rassemblés dans mes journaux, deux exemples frappans. Il vint, en 1748, dans un hôpital d'Edimbourg, une femme de moyen âge, incommodée d'une hydropisie ascite. Le docteur Rutherford l'ayant examinée, vit que c'était l'effet du quinquina pris trop tôt dans une fièvre d'accès de cette saison. Conséquemment, on lui ordonna de laver copieusement avec une décoction apéritive pendant deux jours, après quoi elle prit un émétique vigoureux, ensuite une purgation assez vive qui fit évacuer une grande partie des eaux. Elle prit après les pilules, n.° 15, et l'apozème, n.° 16, par l'usage desquels la fièvre revint.

On réitéra l'émétique entre les accès, et la médecine une fois. Elle continua les pilules et l'apozème, la fièvre tomba par degrés, et l'hydropisie fut radicalement guérie. Je dirai, en passant, que l'on devrait avoir toujours dans les boutiques de l'*extrait de suie* : c'est un fort bon médicament.

L'autre cas est en partie de même nature, et dépend de la même cause. Un jeune homme étant à ses affaires, dans la Caroline, fut saisi, au milieu de la moisson, d'une fièvre épidémique qui devint d'abord rémittente, enfin intermittente. Il prit le quinquina pendant quatorze jours, pendant lequel temps il n'avait point d'accès avec froid, mais avec chaleur; outre ceci, de légères sueurs, une grande anxiété, point de repos, et un grand abattement. On lui donna une médecine; immédiatement après on réitéra le quinquina pendant plusieurs jours. On s'aperçut alors que ses yeux étaient tout décolorés, le corps amaigri, les forces tombées, l'appétit perdu, les nausées fréquentes, et l'esprit abattu. On lui ordonna de repasser ici, et de prendre des amers restaurans pendant la traversée. C'est dans cette situation que je le trouvai dans ce pays-ci.

Après l'avoir bien examiné, je lui trouvai la langue fort décolorée et sale, et m'aperçus d'une tumeur considérable à la région du foie. Je lui ordonnai aussi de laver avec une décoction apéritive et le petit-lait, tour à tour, dans lequel il y

eût un peu de tartre soluble et de sel polycreste. Alors je lui donnai un fort vomitif, ensuite une purgation. Il parut reprendre un peu de courage; son pouls devint plus mou ; il n'était plus si assoupi pendant le jour, et dormait mieux la nuit. Les nausées cessèrent, mais les autres signes d'obstructions restaient. J'ordonnai la mixture de squilles et la décoction n.º 6, durant plusieurs jours. Ceci le fit vomir une ou deux fois par jour, et lui tint le ventre toujours libre. Enfin, la fièvre reparut avec une invasion assez vive; je réitérai la purgation après l'accès, et la mixture, n.º 17, lui fut ordonnée. Environ trente heures après, l'accès revint, mais non si violent, après quoi je réitérai le vomitif, et continuai la mixture en y ajoûtant une infusion d'un peu de fleurs de camomille. L'accès tomba par degrés, la couleur jaune de la peau et la fièvre disparurent entièrement. Il parut bien pendant quelques jours; et, quoique fort mince et pâle, il était assez vif, et montait tous les jours à cheval.

Il me vint trouver un matin, se plaignant de l'estomac, et de manque de digestion, malgré toutes les courses à cheval, et les exercices qu'il faisait. Sa langue était nette, la peau fraîche le pouls modéré; je pris cela pour un relâchement de l'estomac, et lui prescrivis un scrupule de quinquina le matin, à midi et au soir, avec quelques grains de rhubarbe. Je pensais que cet amer

répondait à mes vues; mais tous les symptômes antérieurs reparurent en peu de jours; une nouvelle maladie, une nouvelle jaunisse se remontrèrent. Je lui ordonnai le vomitif, une purgation et la mixture de squilles précédente, comme auparavant, et de continuer l'usage des pilules scillitiques de la pharmacopée des pauvres d'Edimbourg, et une mixture saline pendant long-temps, variant la quantité selon l'effet : ce qui le guérit radicalement. La femme avait une fièvre d'accès qui devint intermittente dès le commencement même : la fièvre d'accès du jeune homme avait succédé à une fièvre intermittente; et, dans les deux cas, la fièvre avait été arrêtée trop tôt, et avait été près de perdre les deux sujets : peut-être même que ni l'un ni l'autre n'en serait réchappé, si la fièvre n'avait reparu. Je conclus donc qu'on peut arrêter une fièvre trop tôt. D'un autre côté, on peut aussi tomber dans le cas d'en laisser revenir les accès trop long-temps.

C'est ce que je puis inférer, après l'avoir vu, dans ce cas, devenir quelquefois mortelle, et par les phénomènes que présentèrent les sujets après la mort, comme j'ai eu occasion de le voir à Rouen sur plusieurs cadavres. Il est vrai que le quinquina n'était pas aussi estimé alors dans cette ville qu'il aurait dû l'être. D'ailleurs la diète du bas peuple y était fort chétive, et les évacuations peut-être trop abondantes. Nous trouvâmes dans

ces sujets les veines du cerveau fort distendues, et plus d'eau que de coutume dans les ventricules: les poumons étaient surchargés de sang, comme si ce viscère n'avait pas pu s'en débarrasser. Plusieurs avaient beaucoup d'eau dans la poitrine; tous les vaisseaux du cœur étaient très distendus, et les gros vaisseaux beaucoup élargis : il y avait des concrétions polypeuses dans plusieurs (1), lesquelles pouvaient avoir été la cause ou l'effet de la mort : tous avaient le ventricule et les intestins fort tendus par de l'air : dans un grand nombre, il y avait des taches gangréneuses, et quelques-uns avaient des excoriations dans le ventricule; tous une eau jaunâtre répandue par tout l'abdomen : le foie était volumineux et pâle, et les vaisseaux de la veine-porte distendus par un sang noir; la rate considérable, parsemée de taches pourprées: dans l'un, la vésicule du fiel était engorgée de bile, et le conduit commun semblait être tors et dans un état de spasme : le foie de ce sujet était aussi d'une taille prodigieuse; ses jambes œdémateuses. Dans plusieurs, les glandes mésentériques étaient durcies et fort grosses; mais l'inci-

---

(1) Voyez M. de Haen, sur la génération des Polypes, part. II, c. 7, *Rat. med.* M. Cartheuser dit aussi de très-bonnes choses sur l'origine et la nature des Polypes. *Patholog.* T. I, p. 653. On verra, en conférant ces deux médecins, comment on doit entendre ici M. Grant.

sion ou la division en faisait sortir une humeur aqueuse jaunâtre. Le pancréas de quelques-uns avait aussi été affecté, et tout le corps privé de sa graisse. Or, tout ceci prouve la vérité de ce que d'autres ont remarqué, c'est-à-dire, qu'une fièvre peut bien être de trop longue durée.

De tout ceci je conclus, 1.° qu'il y a des circonstances où il est mal-à-propos d'arrêter une fièvre; 2.° qu'il y en a où il convient de le faire; 3.° que dans d'autres il le faut absolument; 4.° qu'il y a moyen d'arrêter une fièvre, de manière à la guérir radicalement sans risque.

Pour établir chacune de ces circontances, il faut distinguer la fièvre d'accès formée en ses deux espèces. Premièrement, la fièvre d'accès qui succède à une fièvre rémittente; secondement, la fièvre d'accès qui devient intermittente dès le commencement. Quant à la première, si la fièvre continue devient intermittente, ou qu'on l'ait rendue telle, elle est déjà, en grande partie, guérie, et cesse communément sans retour par l'usage continué des remèdes qui l'ont rendue intermittente. C'est-là la voie la plus désirable pour guérir une fièvre d'accès qui succède à une fièvre rémittente, parce que c'est le moyen le plus sûr, et conséquemment celui qui expose le moins aux rechutes et à de fâcheux inconvéniens. On doit donc d'abord tenter toujours cette méthode, en observant les effets de chaque accès.

Il n'est pas mal de donner le fébrifuge, si le malade reprend du courage, de l'appétit, de la couleur, est soulagé de ses maux précédens; si l'on voit un amendement sensible à chaque accès; si ces accès deviennent de plus en plus modérés et plus courts; s'il y a eu des symptômes d'obstruction dans les viscères, ou des affections chroniques qui semblent céder aux paroxysmes de la fièvre. Nous savons que la fièvre d'accès guérit la mélancolie et la folie; convient-il donc de donner un fébrifuge quand cette fièvre survient à ces affections? S'il a précédé une jaunisse ou une hydropisie causées par obstruction, si le malade est sujet à quelques affections goutteuses ou rhumatismales, ne devons-nous pas diriger le traitement de la fièvre, de manière à la rendre avantageuse à ces affections si opiniâtres, nous souvenant toujours qu'il est en notre pouvoir d'arrêter la fièvre, mais non pas de la rappeler?

Une fièvre d'accès, suivant moi, doit être considérée sous le même point de vue que les évacuations naturelles des autres fièvres; il faut la soutenir doucement quand elle soulage, surtout si elle est modérée ou si les symptômes urgens sont tels qu'on puisse les retenir dans de justes bornes Bref, avant d'entreprendre d'arrêter une fièvre d'accès, il faut bien considérer l'âge, le sexe, la force et les affections antérieures du malade; la saison, la nature de l'épidémie précédente, et celle

de la constitution particulière qui règne. Mais il faut aussi faire une distinction exacte entre les affections idiopathiques qui avaient lieu avant que la fièvre parût, et aux symptomatiques qui sont plutôt les conséquences de la fièvre. On doit aussi bien distinguer, entre les maux que la fièvre soulage, et ceux avec lesquels elle est seulement compliquée, ou qu'elle irrite ; car, comme ces sortes de fièvres, si elles sont bénignes et bien conduites, sont souvent salutaires en quelques pays, dans quelques saisons et dans quelques constitutions, de même aussi sont-elles d'une nature maligne en quelques contrées, en quelques saisons, en certaines années, en plusieurs constitutions et dans la vieillesse. Or, pour découvrir ceci, il faut donc encore bien considérer le climat, le pays, la saison, le temps, les épidémies antécédentes, la nature et les particularités de la constitution qui règne alors, les affections qu'elle peut produire, l'âge, le sexe, la force et la constitution individuelle des sujets ; les maladies auxquelles ils sont sujets, ou dont ils sont susceptibles, et celles avec lesquelles la fièvre d'accès est ou peut être compliquée. Celles-ci seules peuvent nous instruire du plus ou du moins d'inconvénient qu'il y a d'arrêter une fièvre d'accès, et de la manière dont il faut s'y prendre pour la guérir radicalement et sans risque.

En effet, il est impossible de fixer des règles pour déterminer absolument, et avec précision,

quand on doit arrêter ces fièvres, de même qu'on ne peut non plus concevoir tous les cas et toutes les circonstances qui peuvent survenir. Mais on peut toujours les arrêter, quand on y découvre certain degré de malignité, la malignité seule étant une raison suffisante pour le faire. Il y a aussi de ces fièvres qui n'ont rien de malin d'elles-mêmes, et que l'on doit cependant arrêter, par rapport à certaines circonstances qui les accompagnent; par exemple, quand le malade a souffert quelque faiblesse particulière dans un organe, on remarque que cet organe est si affecté du paroxysme, que chaque accès présente beaucoup de danger. J'ai vu de violens maux de tête dans les uns, des engorgemens et étranglemens dans d'autres, de violens vomissemens, douleurs, crampes considérables, gonflement de l'abdomen dans ceux-là; symptômes fort dangereux dans leurs conséquences, et qui, paraissant avec l'accès, ne pouvaient être arrêtés qu'en arrêtant la fièvre. J'ose même dire que toute fièvre quarte, simple ou double, a plutôt de la malignité, et qu'on doit l'arrêter. Si la fièvre dure long-temps, et résiste au simple traitement; si les accès ne soulagent pas, que le malade au contraire perde sa couleur, ses forces, l'appétit, se décharne; que les accès causent des hémorragies, la jaunisse, gonflement à l'abdomen, enflures aux extrémités, et que l'on ait raison de soupçonner que ces symptômes pro-

viennent de spasme ou de faiblesse, plutôt que d'obstruction; alors nous verrons que, pour les guérir, il faut arrêter la fièvre, et que la cause et l'effet disparaîtront ensemble.

Quant aux circonstances qui accompagnent ces fièvres (outre les affections qui les ont précédées, ou qui, s'y trouvant compliquées, sont irritées par la violence de l'accès), on doit faire attention au tempérament particulier de chaque individu. Les blonds, les sujets faibles, les petits enfans et les vieillards (1) se trouvent rarement mieux de ces fièvres, quand elles durent long-temps. Les femmes grosses, celles qui nourrissent, sont toujours en danger par la violence des accès.

La saison fait aussi une différence considérable. *Cœteris paribus*, plus l'hiver est proche, plus la saison est pluvieuse, plus l'affection a duré de temps, et plus les intervalles sont grands entre les accès, moins il y a de danger à donner les fébrifuges; car, tous les médicamens de ce nom étant ou amers, ou échauffans, ou as-

(1) Le roi Jacques I était sujet, au printemps, au retour d'une fièvre semblable, et s'en trouvait bien après. Il avait coutume de dire, pour cette raison : *Une fièvre est, au printemps, une médecine pour un Roi;* ce qui passa en proverbe. Mais, ayant été saisi de la même fièvre sur le déclin de l'âge, un de ses amis vint pour l'en féliciter, en lui répétant son propos. Le bon vieillard répondit : *Oui, mais pour un jeune Roi*; et il en mourut.

tringens, plus ils deviennent nécessaires, surtout quand la maladie tend à quelque affection chronique ; mais jamais quand on risque de faire cesser l'intermittence, et de rappeler la fièvre rémittente qui a précédé, excepté dans le cas d'une grande nécessité, et quand la fièvre produit les plus dangereux symptômes, ou d'autres affections. La même doctrine peut s'appliquer aux fièvres d'accès qui deviennent intermittentes à leur première apparence. Elles sont de deux sortes; les unes si traitables, que la garde-malade même n'y peut faire aucun mal; les autres si opiniâtres, que le médecin trouve beaucoup de difficulté à y porter remède. Ce sont communément des retours de fièvres d'accès antérieures, et qui, dans ce cas, ressemblent aux premières.

Mais nous avons vu de ces fièvres prendre un type dès le commencement, et devenir ensuite très-embarrassantes et très-obstinées. Il serait fort dangereux, dans tous ces cas, de les arrêter avant que les évacuations nécessaires aient eu lieu, et que l'*épaississement morbifique* ait été discuté. J'ai vu naître des fièvres continues dangereuses par ces tentatives, et une régulière intermittente se changer en affection anomale, qui devint rebelle à tous les remèdes, au changement de climat, aux voyages de mer, aux eaux minérales, et à de longs voyages à cheval. L'administration précipitée du quinquina, et le fond que l'on fait sur l'aug-

mentation de la dose empêchent souvent les effets que l'on en attendait. Si au contraire le malade est bien conduit par les différens périodes de l'accès, et que l'on procure les évacuations nécessaires pendant les intervalles, l'apyrexie deviendra de jour en jour plus parfaite, les accès plus traitables, et cesseront peut-être à la fin, sans aucun fébrifuge; or, c'est, comme je l'ai ci-devant observé, ce que l'on doit le plus désirer. Mais, si les accès s'aggravent à proportion que les intervalles deviennent plus longs, on peut alors faire fond sur une large dose de quinquina, après le traitement prescrit ci-devant; peut-être n'aura-t-on pas besoin d'autre médicament. Nous considérerons les médicamens ci-après; fixons-nous sur la maladie.

Au commencement, les fièvres d'accès de la moisson sont la plupart doubles, savoir : double-tierce, double-quarte; car il n'y a aucune fièvre réellement quotidienne dans la moisson, comme il peut s'en voir au printemps; du moins je n'en ai vu aucune. J'ai vu de doubles-tierces que l'on appelait *quotidiennes*, mais, après l'examen convenable, j'ai aperçu une différence notable dans les symptômes, et que les jours alternes se correspondaient. Or, il est d'une grande conséquence de découvrir, au commencement même, si la maladie est de la classe des fièvres tierces ou quartes; car, quoiqu'elles soient du même genre, et puis-

sent se produire l'une l'autre, elles sont cependant de différentes espèces, et demandent un traitement différent. Je m'arrête donc ici un instant.

Il y a trois choses à considérer dans l'accès avec frisson : 1.° le froid et l'horripilation ; 2.° la rigueur fébrile ; 3.° l'anxiété fébrile. C'est en ces trois points que consiste la première différence qu'il y a entre la double-tierce et la double-quarte. Dans la fièvre tierce, le malade se plaint d'un grand froid, mais ne paraît pas si froid à ceux qui le touchent que dans la fièvre quarte : les lèvres ne sont pas tout-à-fait si pâles, ni les ongles aussi blancs, ni le bout des doigts aussi livide, ou aussi pourpré : les pieds sont froids, mais ne causent pas, comme dans la fièvre quarte, ce sentiment contre nature qui ressemble à ce que l'on sent en touchant un cadavre : l'*horreur* n'est pas si considérable ; le malade parle librement. Mais, dans la fièvre quarte, le tremblement est souvent si considérable, que le malade n'a pas une parole de libre.

Secondement, le *degré de rigueur*. C'est la marque caractéristique de la fièvre quarte : le malade a comme des crampes dans tous les muscles, des douleurs de rhumatisme à toutes les jointures, ou, pour parler le langage de ceux que j'ai vu se plaindre, ils se sentent comme battus, brisés, roués.

Troisièmement, l'*anxiété*. C'est une sorte de rigueur interne ; c'est la crampe à l'estomac, aux

intestins; le spasme des excrétoires des gros intestins ; la surcharge des poumons, des gros vaisseaux sanguins, et du cœur ; une obstruction, et un retard universel de la circulation : bref, le frisson de la fièvre quarte est, à tous égards, plus violent que celui de la tierce, et en même temps plus long. Le frisson de la tierce dure communément un peu plus d'une heure ; s'il en passe deux, la fièvre tend, le plus souvent alors, à la fièvre quarte. La chaleur suit plus promptement le froid dans la fièvre tierce, et monte plus haut proportionnément. Le danger est plus grand dans la fièvre tierce, pendant la chaleur, que pendant le froid fébrile. Je fus obligé de faire tirer du sang à M. W. G. pendant la chaleur fébrile, parce que le pouls était prodigieux, les yeux enflammés, le délire et le mal de tête insupportables. Cet expédient eut un bon effet : aussitôt il put se tenir au lit ; la crise parut dès-lors, et tout se passa heureusement. La peau est communément plus chaude et plus rouge dans la fièvre tierce, et présage des sueurs abondantes. Une servante fut quinze heures dans le frisson d'une fièvre quarte ; la chaleur qui suivit fut une bagatelle, et la sueur ne fut que partielle, et peu de chose, quoiqu'elle bût une grande quantité de petit-lait fait avec du vin blanc et de l'esprit de corne-de-cerf. Bref, la fièvre tierce est celle des sujets qui sont dans la force de l'âge ; la fièvre quarte, celle de ceux qui sont sur le déclin,

ou épuisés, ou réduits par la peine ou les maladies.

J'ai remarqué même à Londres, mais il y a peu d'années, une constitution fiévreuse qui produisait des fièvres quartes plus que d'ordinaire, lesquelles ne cédaient pas aisément aux traitemens accoutumés, et exigeaient une grande quantité de quinquina, avec des alexipharmaques. Ne pouvons-nous donc pas conclure que la fièvre tierce étant la plus inflammatoire, exigera, *cæteris paribus*, un traitement plus anti-phlogistique que la fièvre quarte? Et que celle-ci, attaquant plus les nerfs, exigera, *cæteris paribus*, des médicamens et un régime plus chauds, plus restaurans, plus nervins? Que plus tôt nous distinguerons l'une de l'autre, mieux vaudra, et que le défaut de cette distinction est une raison pourquoi l'on dit que les fièvres d'accès se guérissent par des méthodes opposées? J'ai vu de ces fièvres guéries par les purgatifs, le nitre et le tartre soluble, après que le quinquina eut été administré à large dose entre les accès, et continué long-temps inutilement. J'ai vu aussi ces méthodes être préjudiciables dans ces mêmes fièvres, où le quinquina seul n'aurait pas réussi, mais eut tous les succès, joint à d'autres remèdes. Je voudrais que nous connussions au fond la nature des maladies; nous aurions peu d'occasions d'user des spécifiques.

Mais observons encore, relativement aux fièvres d'accès, que si nous ne considérons pas la nature

de la maladie que la constitution régnante rend épidémique, si nous ne savons pas de quelle espèce est la fièvre tierce ou quarte, et que nous n'examinions pas avec discernement quelles maladies ont précédé, quels sont l'âge et la constitution du malade ; nous pourrons commettre de funestes erreurs dans la dose du fébrifuge, dans la réitération ou continuation de son usage, dans la diète et les médicamens que nous prescrivons en même temps, dans les évacuations qui suivront nécessairement, et par rapport à la nature et à la cure des symptômes qui resteront.

Avant de décrire la méthode curative que j'ai trouvée la plus avantageuse pour les fièvres d'accès en général, il est nécessaire de considérer les symptômes urgens qui accompagnent communément les fièvres d'accès formées de cette saison, surtout quand elles sont doubles. Premièrement, il y a deux sortes de mal de tête (outre *la migraine* dont je parlerai ci-après en récapitulant les maladies du printemps) : l'un est spasmodique, et accompagne tout le frisson ; l'autre est inflammatoire, commence et s'accroît avec la chaleur fébrile : il ne se passe pas en entier avec la crise, mais se fait sentir de temps en temps durant l'intervalle ; et je l'ai vu dans toute sa force, après que la fièvre eut été arrêtée par le quinquina. Il faut distinguer avec soin le premier du second, parce que le traitement en est opposé. Le pre-

mier s'enlève avec les fébrifuges, et le second par les saignées seules : ni vomitif, ni purgatif, ni vésicatoires, ni fébrifuges n'y feront rien. J'ai vu tout cela employé en vain, et le symptôme guéri par la saignée. Il y a donc un cas où la saignée devient nécessaire dans une fièvre d'accès formée, même dans la saison de la moisson : il est plus fréquent dans les doubles-tierces ; les accès, après la saignée, en deviennent plus doux, et les intervalles communément plus longs. Quelquefois, après la saignée, une des tierces disparaît ; ce n'est plus qu'une fièvre d'accès simple. Jamais je n'ai vu non plus la saignée préjudiciable, quand le pouls conservait quelque dureté, que les intervalles devenaient plus courts, et que l'on risquait de voir cesser l'intermittence. Au contraire, elle rappelle souvent la maladie à son propre type, après quoi l'on peut donner le quinquina avec plus de sûreté. J'ai souvent fait saigner pour ce mal de tête, en donnant même le quinquina, et avec de fort bons succès, en observant soigneusement l'effet qu'il produisait durant l'opération. Il y a donc aussi une espèce de mal de tête, dans lequel les vésicatoires font plus de mal que de bien.

Le symptôme urgent qui suit celui-là, est une sorte d'étranglement durant le frisson. J'ai vu ce symptôme résister aux vomitifs, aux médicamens volatils, aux pectoraux, et cependant cesser par le moyen d'un grand vésicatoire. Il diffère de ce

qui se voit communément au commencement de l'hiver, quand la fièvre d'accès est compliquée avec une fausse péripneumonie (j'en parlerai en son lieu); il semble venir d'un spasme, plutôt que de pituite épaisse. Il y a donc un symptôme dans les fièvres de la moisson, qui se dissipe par les vésicatoires; et j'ai vu une douleur à la poitrine produite par un spasme durant le frisson, enlevée par le même remède appliqué sur la partie affligée, et ce dans la même saison.

Les nausées, les violens vomissemens qui accompagnent certaines fièvres d'accès, font ensemble un autre symptôme urgent que l'on doit bien distinguer, parce qu'il est de deux sortes. Le premier est celui qui est commun à la plupart des fièvres qui viennent de crudités et de congestions accompagnées de saleté sur la langue, d'haleine puante, et de signes de plénitude : il est le plus violent au commencement de la maladie, quand on a négligé les évacuations nécessaires. Bref, il est *avec matière*, et se guérit par les vomitifs et les purgations. Mais l'autre est *comme sans matière*, l'effet d'un spasme ou d'une excoriation, ne donne jamais de soulagement, mais fatigue beaucoup, et s'irrite par les vomitifs, les purgatifs, ou par les médicamens salins: il commence communément quand la maladie a déjà duré quelque-temps. Quand il ne vient que de spasme, il paraît et se passe avec l'accès, et se guérit par les fébrifuges; mais s'il vient d'exco-

riation, il est à quelque degré l'effet des vomissemens précédens, continue même pendant les intervalles, et ne cède qu'aux anodins les plus doux.

Le gonflement du ventre, ou l'enflure des extrémités, méritent pareillement attention, pouvant venir de causes opposées; et exigent ainsi des traitemens différens. Il s'agit de savoir si cela vient de spasme ou de faiblesse, et quand d'obstruction. Si les évacuations ont été poussées vivement, et répétées souvent; si l'affection a duré long-temps; si les accès sont longs et considérables; si les intervalles durent long-temps; si la saison est fort avancée; si le blanc de l'œil est de couleur perlée vive; si le régime a été chétif et aqueux; si le pouls est mou et petit entre les accès; s'il n'y a point de constipation; si les accès augmentent les symptômes, plutôt que de les diminuer, malgré les vomissemens et les sueurs; si, après les accès, on voit des marques de fatigue et de langueur; si la langue paraît blanche et comme argentée, et non pas chargée; s'il y a toujours eu une petite envie de boire, mais point d'appétit: alors on peut conclure que l'enflure est l'effet de la maladie, et cèdera à l'usage des fébrifuges.

Mais si, au contraire, on a négligé les évacuations; si le régime a été chaud; si l'on a fait usage de viandes, bu des liqueurs spiritueuses; si le visage est bouffi, si les yeux sont prominens et jaunes, et les vaisseaux de la tunique albu-

ginée pleins, si la peau est de couleur de cire, la langue chargée et jaune, avec une haleine puante, le pouls plein et dur pendant les intervalles, si les accès sont irréguliers, et les intervalles peu longs; si ces accès semblent diminuer plutôt que d'augmenter les douleurs; s'il y a un appétit vorace, et que le malade mange en même raison entre les accès; si la saison ne fait que commencer, et que la constitution bilieuse soit bien passée; alors les fébrifuges augmenteront plutôt les symptômes que de les diminuer, ce qui continuera même après que la fièvre aura été arrêtée; et les symptômes ne cesseront peut-être que par le retour de la fièvre. En effet, il est bien avantageux que la fièvre revienne d'elle-même, ou soit aisément rappelée par les vomitifs, les purgatifs, et les remèdes désobstruans, comme j'en ai vu plusieurs exemples, quand elle a été arrêtée par le quinquina, avant que les causes prédisposantes originaires aient été détruites. Mais ceci ne doit pas encourager une pratique téméraire; car j'ai vu des cas où cela avait été tenté inutilement, et sans que la fièvre revînt, et que les obstructions fussent levées.

En voilà assez sur les symptômes urgens les plus communs. Voyons le traitement que j'ai trouvé le plus avantageux dans la cure des fièvres d'accès de la moisson. J'ai un traitement pour les tierces doubles et simples, un autre pour les

quartes doubles et simples, lesquels traitemens sont la base de ma pratique, quoique non de mon invention. J'y fais cependant les modifications requises dans le cas; c'est pourquoi je dois commencer ici par les intermittentes qui succèdent à une fièvre rémittente continue, et suivre ces fièvres, d'abord jusqu'à la fin de la double, et de là jusqu'à celle de la tierce simple : pour lors, je prendrai les fièvres quartes où elles commencent à être doubles, pour les suivre jusqu'où elles deviennent simples, et montrer comment elles se passent. Enfin je considérerai les fièvres qui commencent par des intermittences réelles, mais qui donnent lieu de craindre qu'elles ne deviennent continues; ce qui embrasse toutes les périodes et toutes les formes de cette maladie, tant qu'elle est selon sa vraie nature, simple et sans mélange d'aucune autre affection.

Toutes les fois que nous pourrons apercevoir une intermittence réelle, il est évident que la maladie est changée en mieux; et l'on ne doit pas s'inquiéter, comme je l'ai déjà observé, de changer la méthode curative qui a conduit la fièvre à cet état désirable. Mais quoiqu'il y ait une véritable intermittence, elle n'est que fort courte; car en peu d'heures la *rigueur* reviendra, quoique faiblement; et il suivra pendant plusieurs heures une fièvre avec excès de chaleur, et ce sans intermittence : peut-être même ira-t-elle

si loin, qu'il faudra tirer un peu de sang, surtout si le malade est pléthorique. C'est pourquoi j'attends avec patience, n'ordonne rien qu'une boisson copieuse de petit lait fait avec du vin blanc faible, de l'eau de gruau d'avoine, ou une infusion de fleurs de sureau; je rends cette boisson acidule avec la crême de tartre, dans les fièvres d'accès de la moisson, et je l'adoucis avec un peu de miel, si le malade s'en accommode.

Supposons, par exemple, que cette intermittence, ou le premier frisson ou tremblement, arrive dans l'après-midi le lundi; alors je dis qu'il n'est besoin que de cette copieuse boisson délayante, jusqu'à ce que la seconde période de l'accès soit assez bien passée. Mais si je trouve que les sueurs commencent à diminuer (car rarement elles sont de durée au pemier paroxysme), alors j'ordonne un petit verre de la tisane purgative, n.º 8, à chaque heure, jusqu'à ce que je procure une selle. J'ai intention par-là de prolonger les intervalles suivans, et de rendre l'apyrexie plus complète. Dès que la médecine commence à faire son effet, j'ordonne de prendre, de temps en temps, du bouillon fait avec de l'oseille ou de l'orge, et rendu acidule avec assez de jus de limon pour le rendre agréable. Il faut bien s'assurer et prendre note du temps de l'invasion, du degré, de la durée de chaque période de cet accès, parce qu'il faudra en faire la comparaison

avec ce qui doit arriver au mercredi prochain : il ne faut pas non plus négliger la dose du purgatif, malgré l'inconvénient de la nuit. Un sujet malade n'a ni jour ni nuit à sa disposition ; il dort quand il peut. Après l'opération du purgatif, le malade dormira mieux, et plus long-temps le matin suivant, le mardi; il se trouvera fort soulagé, sans avoir pris ni opiat, ni cordial. Ce soulagement ne sera cependant pas de longue durée, car on peut présumer que le frisson du second accès reviendra quelques heures plus tôt que l'accès de la veille, c'est-à-dire, du lundi; l'accès pourra être même plus vif; l'*horreur* sera plus considérable, plus longue, surtout le frisson.

Or, on doit soigneusement noter ceci, parce que c'est le premier accès de la seconde fièvre. On fera aussi une exacte comparaison entre cet accès et celui du lundi : on en notera toutes les différences, 1.° pour s'assurer de celui qui est le plus fort; 2.° pour pouvoir, le jeudi suivant (le lendemain du retour de la fièvre du lundi), déterminer si la fièvre du mardi décroît ou non. Si la fièvre de ce jour se trouve plus forte, ce qui n'est pas rare, c'est-à-dire, si le frisson et les symptômes sont plus forts et plus longs, alors on peut attendre une apyrexie plus longue le mercredi matin, et une fièvre intermittente complétement formée. Ainsi, quand la sueur a duré une heure environ le mardi, je prescris la mixture saline avec l'in-

fusion de camomille, n.o 17 et je les réitère toutes les deux, trois ou quatre heures, si le malade ne dort pas. En effet, si l'envie de dormir ne vient pas après que le malade a changé de linge, que le lit est refait, j'ajoute quinze gouttes de la *teinture d'opium* à une prise de ces boissons; ce que j'ai toujours vu suivi de succès Pendant ce temps-là, j'accorde du bouillon au malade, du petit lait fait avec le vin blanc, ou du vin et de l'eau, ou un verre de vin pur, s'il est fatigué. Mais s'il a la langue sale (1), je préfère le vieux vin du Rhin

---

(1) Je remarque une variété considérable en examinant la respiration et l'intérieur de la bouche. Outre les aphthes, qui sont une sorte d'éruption critique, comme nous le verrons en son lieu, il y a aussi sur la langue un tapis mince, argentin, sec au commencement des constitutions inflammatoires, et durant les vents secs N. E. du printemps. Cette substance qui tapisse la langue, diffère de celle qui la tapisse au temps de la moisson : cette dernière est moite, sale, épaisse, jaune, bilieuse. Elle diffère aussi de la croûte brune, sèche, dure, brute, qui a lieu quand la constitution putride commence à paraître. Or, comme nos fièvres sont la plupart compliquées, il est de la dernière conséquence de connaître tout ce qui peut nous aider à découvrir jusqu'à quel point la condition d'une fièvre tend à la rapprocher de l'une ou de l'autre.

Nous voyons rarement à Londres, durant l'été, de ces vraies inflammations qui cèdent aux saignées, au petit lait, au nitre seul : on y voit plus communément quelque miasme putride apporté de quelque prison, d'un hôpital, ou d'une chambre de malade, ou d'un cloaque; lequel miasme se

aux autres vins; et, après celui-là le vin de Bordeaux. Le mercredi suivant, je m'attends à le

---

complique avec l'inflammation, détruit les forces, abat les esprits, et doit enfin être évacué par la peau. Pendant la moisson, quand il y a des signes d'inflammation, il y a en même temps certain degré de disposition bilieuse qui doit s'en aller par les vomissemens, les purgatifs, ou par les deux ensemble. Je prouverai, par la suite, que la vraie simple péripneumonie, la pleurésie, l'angine, ne sont pas communes ici pendant l'été et l'automne; que les rhumatismes ne sont pas à Londres, la plupart du temps, simplement inflammatoires après le mois de juin, non plus que la néphrétique, l'hépatite et la frénésie. C'est pourquoi, en supposant la même affection dans la campagne, à la ville, dans une prison, un hôpital, parmi les gens qui travaillent, ou ceux qui ne travaillent pas, je conclus que les indications de la cure seront en partie différentes, et qu'il faudra varier le traitement suivant la saison, le degré d'inflammation, de putréfaction ou de congestion bilieuse.

J'ai vu aussi des fièvres bilieuses qui exigeaient des saignées au commencement, et les saignées soulageaient : ensuite ces fièvres exigeaient des vomitifs et des purgatifs : le soulagement en était même considérable; mais, malgré cela, ces fièvres n'étaient enlevées que par l'usage du quinquina, des alexipharmaques et des sueurs. J'ai même vu trois ou quatre fois une fièvre putride accompagnée d'enflure et de gonflement au gosier et aux glandes voisines, laquelle fièvre se passa par la salivation et une haleine fétide, de même que si le malade avait pris du mercure : les autres évacuations semblaient n'y rien faire. Notez que le quinquina fut donné en décoction avec l'*esprit* de *Minder*, et paraissait plutôt pousser que retarder la salivation critique.

trouver assez tranquille, et ne se plaignant seulement que de fatigue. Cependant je lui donne un vomitif, si je vois qu'il y ait orgasme (*materia turgeat*) vers l'estomac, et j'attends alors le retour de la fièvre du lundi, mais plus tard dans la soirée que le lundi précédent, et assez probablement plus faible Si elle ne revient pas de toute la soirée, je suis sûr que la fièvre du lundi est entièrement passée, et qu'il ne reste qu'une simple tierce, ou autrement une espèce de fièvre quarte. Néanmoins je continue la mixture saline et l'infusion de camomille, et j'attends le jeudi. Si l'accès de ce jour-ci ressemble à celui du mardi, j'espère alors qu'il n'y a plus qu'une simple tierce, et si l'accès avec frisson semble plus modéré que celui du mardi, j'ajoute un peu de *sel ammoniac cru* à la mixture, et j'essaie de guérir cette fièvre sans le quinquina; ce que l'on doit le plus désirer.

Mais, le vendredi est le grand jour qui détermine tout; car, s'il n'y a pas d'accès ce jour-là, c'est une preuve que je suis bien fondé à espérer que cette fièvre est une tierce simple qui ne causera pas de mal. Mais, s'il y a un accès grave ce jour-là, je vois alors que je me suis trompé; car, au lieu d'une simple tierce, la maladie est évidemment une double-quarte, et c'était la fièvre du lundi qui est revenue le jeudi, et celle du mardi qui est revenue le vendredi, toutes deux considérablement augmentées. En effet, je n'attends pas davantage,

mais j'ordonne le quinquina aussitôt que la sueur a bien paru, à moins qu'il n'y ait des raisons du contraire, comme je l'ai déjà dit, et comme nous le verrons par la suite, quand nous parlerons de la fièvre quarte.

La nature semble observer plus de régularité dans les fièvres intermittentes, que dans beaucoup d'autres fièvres. Car, rarement on voit une fièvre tierce jointe à une fièvre quarte, à moins que la nature n'ait été forcée de quitter son cours. Elle joint une fièvre tierce avec une tierce, une quarte avec une quarte, aussi long-temps que la maladie reste double; et, à la fin, une des fièvres s'arrêtera, tandis que l'autre continuera : une double-tierce finira par une tierce simple, et une double-quarte par une quarte simple. Rarement une intermittente double, ou plutôt deux fièvres se passent en même temps; mais la plus traitable part la première, et l'autre reste.

Mais, pour revenir à la fièvre tierce, supposons qu'il n'y ait pas d'accès le vendredi, ni avant le samedi matin, alors je compare celui du samedi avec celui du jeudi. C'est le troisième accès de la tierce simple qui reste : s'il n'est pas plus fort que celui du jeudi, j'ordonne au malade une diète régulière, de se vêtir chaudement, de prendre de l'exercice, et l'usage des médicamens susdits; un vomitif, une purgation selon l'occurrence, et je m'attends à voir l'accès diminuer par degrés, et à

parvenir à une cure parfaite, surtout si la transpiration se soutient bien. Pour cet effet, j'ordonne au malade de prendre, ces jours-là, une tasse d'infusion de *scordium* ou de *véronique*, avant de sortir du lit, et de se lever pour boire, petit à petit, une chopine d'infusion de fleurs de sureau en forme de thé, rendue agréable avec l'esprit de nitre *dulcifié*, en commençant une heure avant le temps où il attend l'accès : tout ceci, quoique fort simple, modère le frisson; j'ai ajouté pour les sujets qui ont le genre nerveux sensible, la *liqueur anodine*, et avec avantage, je pense. Telles sont les opérations du dimanche et du lundi, jusqu'au retour de l'accès qui est alors le quatrième, m'attendant à voir la maladie tomber visiblement. Mais si, contre mon attente, il y a plus de fièvre dans cet accès que dans le précédent, j'emploie tous les moyens pour en découvrir la cause.

Si la langue est chargée, l'haleine puante, que le malade ait des rots, un goût mauvais ou amer dans la bouche, ou des signes de congestions, je donne l'*émético-cathar*, n.° 1, et je procède ensuite comme auparavant. S'il paraît des signes de grande acidité dans l'estomac, ce que j'ai vu dans la moisson, je modère la quantité des acides dans la diète, augmente celle des amers, et j'ajoute des absorbans à la mixture. Mais si je remarque une quantité considérable de salive glutineuse dans la bouche, j'emploie une forte dose de *sel ammo-*

niac cru, immédiatement avant l'accès, ce qui réussira souvent dans ce cas-là : après quoi, je continue avec la mixture n.º 17, comme ci-devant, et j'attends le cinquième accès ; s'il est fort diminué, j'espère du succès de cette méthode.

Quand les symptômes ne sont pas diminués, et que cet accès au contraire paraît plus violent, plus long, ou fatiguer le malade, je donne le quinquina immédiatement après la chaleur fébrile ou après la sueur universelle. Je prescris une once de cette poudre avant l'accès suivant, observant en même temps les mêmes lois qu'auparavant, pour les habits et le lit du malade, la diète, les exercices; et je donne les infusions susdites. Je ne fais aucun fond sur une quantité moindre qu'une once de bon quinquina, pour arrêter une fièvre tierce régulière bien formée dans un adulte. On peut présumer qu'il y aura encore un accès pendant l'usage de cette poudre, et quelque chaleur irrégulière après la prise de cette dose de quinquina: dans ce cas, il faut en prendre encore une once le jour suivant. Mais une demi-once suffit pour empêcher le retour de la fièvre, si elle est arrêtée. Le malade en prend après, trois drachmes par jour, ensuite deux drachmes par jour, pendant quatre jours ; après cela, une drachme pendant plusieurs jours, ou aussi long-temps que dure la constitution fiévreuse : sans quoi je trouve que les rechutes sont fort fréquentes dans les fièvres

d'accès arrêtées par le quinquina; et je ne vois pas que le quinquina ait aucune mauvaise suite quand il est pris après les médicamens ordonnés ci-devant. Mais, si la maladie est sur son déclin, il en faudra moins pour l'arrêter et en prévenir le retour.

La même méthode m'a également réussi dans les doubles-tierces. J'ai seulement été obligé de donner le quinquina avant qu'une des deux fièvres se passât. Je le donne après le plus grand accès, parce que j'attends alors le plus long intervalle entre les accès. Je trouve que six drachmes arrêteront le plus faible accès, et qu'une once, en général, arrêtera l'accès subséquent dans ce pays-ci : il en faut toujours une plus forte dose en Hollande. J'en prescris une demi-once le jour suivant; après cela, deux drachmes par jour, pendant quatre jours, et ensuite une drachme comme ci-devant. Si le quinquina purge au commencement, il ne fait pas de mal; mais l'accès reviendra : il faut prévenir cela par quelques gouttes de *teinture d'opium* dans chaque dose. Si, au contraire, il occasionne une constipation, on tirera avantage de quelques grains de rhubarbe pris en même temps, de manière à procurer quelques selles, et la cure en sera plus radicale. Malgré tout ce qu'on peut dire du quinquina, il semble plutôt arrêter les effets que dissiper les causes de la fièvre. J'ai vu des sujets se trouver très-bien pendant qu'ils en continuaient l'usage, mais éprouver le retour de la fièvre toutes

les fois qu'ils le quittaient. J'ai vu aussi ces mêmes sujets guéris radicalement par des voyages de mer et de terre, par les eaux minérales, d'autres amers, les sels neutres et de forts désobstructifs.

Je pensai, en 1749, que je pourrais guérir les fièvres les plus invétérées par des vomitifs, le sel ammoniac, les fleurs de camomille et le petit lait de chèvre. Il passa alors dans le pays où j'étais fixé, un grand nombre d'invalides congédiés de la brigade Écossaise, au service de la Hollande, et qui la plupart avaient passé pour incurables dans ce pays-là, après l'essai de tous les remèdes. Je les guéris tous radicalement en peu de temps. J'emportai mon journal avec moi dans l'Ost-Frise, j'y attendais les mêmes succès ; mais trois mois me prouvèrent que ces pauvres soldats avaient été guéris plutôt par le climat que par mes remèdes. Ce cas, et d'autres observations faites en différens temps, me convainquirent que plus l'air est chargé de vapeurs, plus le quinquina est nécessaire, et plus il en faut ; que quand le temps est fort humide, nébuleux, il faut joindre nécessairement les diaphorétiques, la thériaque et quelques sels alcalis au quinquina ; que dans ces temps-là les vésicatoires aideront beaucoup la guérison ; et qu'au contraire, on y doit joindre le nitre, la rhubarbe, même la saignée, quand le temps est sec, clair, ou qu'il gèle sous les vents du nord ou d'est, et que par-là on parviendra à une guérison radicale.

Je trouve, en revoyant les journaux de mes sept dernières années, qu'il n'y eut que peu de fièvres d'été qui fussent devenues de vraies intermittentes régulières avant la fin de la canicule : je ne trouve non plus aucune fièvre quarte avant l'équinoxe d'automne. J'ai eu plusieurs fièvres intermittentes en quelques années, mais non des fièvres quartes; d'où je conclus que ces dernières ne sont pas si communes à Londres, que je les ai vues en Hollande.

J'ai dit ci-devant, que quand je vois une fièvre se terminer par une quarte bien formée, simple ou double, j'ai recours aussitôt au quinquina; parce que je ne vois que cela pour la guérir. J'ai aussi essayé d'anticiper sur la chaleur des accès et sur les sueurs, par de légères infusions diaphorétiques abondantes, et le petit-lait après les vomitifs et les purgatifs; et, à l'aide d'un peu d'*esprit* de *Minder*, et de plusieurs couvertures sur le lit pour pousser vivement les sueurs, j'ai retardé par-là l'accès d'une fièvre quarte, mais je n'en ai jamais tiré d'avantage : l'accès, au contraire, revenait avec plus de vigueur. J'ai vu une double-tierce guérie radicalement en faisant prendre deux drachmes de *sel ammoniac* dans une écuelle de petit lait fait avec du vin blanc, tout au commencement de l'accès, et ensuite une infusion diaphorétique copieuse dans le lit. En effet, il y aura peu de fièvres doubles-tierces qui résisteront à la troisième

épreuve ; mais j'ai vu aussi cette méthode ne pas convenir à la fièvre quarte simple ou double ; c'est pourquoi je ne m'en servis pas pendant plusieurs de ces années passées, dans les fièvres quartes; mais je mets toujours en usage avec succès cette méthode hollandaise dans les fièvres tierces, quand elles durent long-temps doubles, que le malade est gras, joufflu, flegmatique et jeune. On objecte, 1.° qu'il est des estomacs qui ne s'en accommodent pas ; 2.° que le malade ne se prête plus à la troisième épreuve, si la première ou la seconde ne réussissent pas; 3.° que cette méthode manque quelquefois, quoique rarement ; qu'alors on est obligé d'avoir recours au quinquina. 4.° J'ai observé trois ou quatre fois que cette méthode affaiblit l'estomac à certain degré ; mais j'ai rétabli l'estomac, en donnant un peu de quinquina avec de la rhubarbe dans des décoctions amères.

Pour revenir aux fièvres quartes, dès que ces fièvres sont bien formées, je tente de les arrêter par le quinquina, à moins qu'il n'y ait contre-indication : 1.° parce que je sais qu'il n'y a que le quinquina qui les puisse arrêter avec certitude ; 2.° parce que je ne puis attendre les mêmes avantages des fièvres quartes que des fièvres tierces. Une fièvre quarte n'est pas une fièvre dépuratoire ; au contraire, si on en laisse la guérison à la nature, ou qu'on la tente sans quinquina, la fièvre durera si long-temps, et avec tant de force dans certains

sujets, que la plus forte constitution en pourra être ruinée, et qu'il en pourra résulter diverses maladies chroniques : le malade pourra même mourir dans l'accès, surtout s'il est infirme, âgé ; si la saison est froide, et que le temps et les appartemens soient humides. Il est vrai que j'ai vu des signes d'obstruction après avoir arrêté des fièvres quartes ; mais j'ai toujours réussi à les lever par la mixture et la décoction n.º 6. La fièvre revint, il est vrai, mais elle était tierce, et fut guérie par la continuation des apéritifs et des amers.

Plusieurs personnes d'une pratique fort expérimentée dans les pays fiévreux, m'ont assuré qu'ils avaient tenté tous les moyens sur quelques jeunes sujets vigoureux attaqués de fièvres quartes avant que la saison fût fort avancée ; qu'ils avaient attendu long-temps, dans l'espoir de rendre tierces ces fièvres quartes ; mais que rarement ils en avaient tiré quelque avantage ; que la maladie devenait plus opiniâtre, et qu'enfin ils avaient été obligés de recourir au quinquina ; que la convalescence en était plus fatigante, et laissait après elle plus de disposition fiévreuse ; qu'ainsi ils pensaient qu'il fallait, s'il était possible, traiter sans quinquina une fièvre de la moisson, qui, après avoir été traitée dès le commencement comme une fièvre bilieuse, prenait la forme d'une intermittente typique de l'espèce des fièvres tierces ; que, quant à une fièvre d'accès de l'espèce des quartes, on

devait, sans perdre de temps, donner le quinquina à larges doses entre les accès, et long-temps, à moins qu'il n'y eût de raison particulière du contraire. Si la saison n'est pas fort avancée, une once et demie arrêtera l'accès d'une fièvre quarte; et la cure deviendra complète, si l'on en prend tous les jours une demi-once jusqu'à la consommation de quatre onces, y comprise la première once et demie, et ensuite deux gros chaque jour, pendant sept jours. De plus, s'il procure quelques purgations pendant ce temps-là, on les arrêtera en joignant au quinquina quelque opiat chaud. S'il est besoin d'une selle, on y joindra quelque petite dose de teinture spiritueuse de rhubarbe, ce qui n'en retardera pas l'opération. On se sert, dans les pays bas de la France, avec grand succès, de l'électuaire appelé l'*opiat de le Cat*, n.º 18. On en donne une drachme toutes les trois heures, jour et nuit, jusqu'à ce que la fièvre soit arrêtée; ensuite toutes les quatre, cinq, six heures, prolongeant ainsi les intervalles par degrés, de manière à ne le plus prendre qu'une fois par jour: je l'ai souvent ordonné avec grand succès.

Mais, en parlant du quinquina, je dois observer ici qu'il le faut bien choisir; car il se fait plus de fraude concernant ce simple, qu'en aucun autre que je connaisse.

La même méthode aura lieu pour les fièvres d'accès formées dès le commencement. Il faut

1.° considérer si la saignée est nécessaire; alors on nettoie les premieres voies avec le n.° 1, autant que faire se peut. Mais, quand la saison est avancée, et que les maladies, comme dit Hippocrate, sont au-dessus du diaphragme, la fièvre demande alors un traitement différent, parce qu'il est fort probable qu'elles sont compliquées avec l'affection atrabilieuse, ou avec une fausse péripneumonie; maladies qui varient considérablement chaque année, comme j'espère le faire voir par la suite: en attendant, j'observerai seulement que l'engorgement et la toux sont en partie des affections bilieuses au commencement de la saison; qu'alors les vomitifs, les purgatifs et les acides sont avantageux. 2.° Quand la saison est fort avancée, les acides (excepté les seuls fruits mûrs) n'auront pas tant de succès que les diaphorétiques et les acidules; et de petites sueurs fréquentes donnent du soulagement. Mais il est souvent besoin d'employer les médicamens vivement stimulans, et les plantes alcalines à la fin de cette constitution, à moins qu'il n'y ait des vents secs de l'est, et de la gelée; dans lequel cas, ces affections vraiment inflammatoires surviendraient certainement aux autres. On peut observer ceci tous les ans, quoique ces changemens ne paraissent pas exactement dans la même saison, mais arrivent tantôt dans un mois, tantôt dans un autre; étant, je suppose, dus à l'incertitude du temps de notre pays, et à la diffé-

rence des fruits, des grains des années différentes.

Cependant ils ont lieu dans l'ordre suivant: 1.° vient la fausse péripneumonie bilieuse; 2.° l'atrabilieuse; 3.° la pituoso-visqueuse, qui est celle de Sydenham, ou la glutineuse spontanée. Si le temps est fort froid et mordant, on voit alors paraître la fausse pleurésie et la péripneumonie demi-aiguë; on ne voit guère qu'après Noël la vraie inflammatoire, excepté parmi les jeunes gens, et le peuple qui travaille, ou ceux qui font de grands exercices. Les angines observent exactement le même cours, et quelquefois accompagnent les péripneumonies de toute espèce; mais communément elles se passent les premières, et laissent la péripneumonie, surtout quand on s'y est mal pris. Voilà la raison pourquoi l'on dit que les toux et les rhumes se passent de tant de manières différentes, tantôt par une diarrhée bilieuse, tantôt par de grandes sueurs, tantôt par une éruption critique à la peau, tantôt par des aphthes critiques ou des hémorragies semblables. De là, il arrive que la même personne est sujette au retour d'un même rhume, d'une même toux dans la même saison, et que cela se passe presque dans le même temps, et de la même manière tous les ans.

Que devons-nous donc penser de ces gens qui ordonnent des teintures spiritueuses balsamiques dans toutes les toux, dans tous les rhumes, en toute saison, pour toute constitution et à tout âge?

Je suis assuré que les toux et les engorgemens des poumons ne sont pas si simples en soi-même qu'on le pense communément, et qu'il y a d'autres maladies compliquées avec, comme je le ferai voir.

Je dirai ici que les toux d'hiver sont souvent compliquées avec la fièvre d'accès; et qu'une telle fièvre exige un traitement différent de celui que j'ai exposé ci-devant; parce que, dans ce cas, la péripneumonie est la principale affection, et que la fièvre ne doit être considérée qu'après elle. Il est impossible, par cette raison, de donner un traitement suivi pour la cure des fièvres d'accès; et l'on voit aussi par-là l'absurdité de ceux qui prétendent ne guérir qu'une des deux maladies à part; car la science du médecin doit réunir la connaissance de toutes les maladies, autrement il sera toujours en défaut dans chaque maladie en particulier. En effet, comme la fièvre d'accès du commencement de la moisson était compliquée avec la constitution bilieuse, c'est-à-dire, avec la diarrhée, la dysenterie, les aphthes, la fièvre bilieuse ou l'érysipèle, de même elle peut, vers la fin de la saison, être compliquée avec différentes espèces de fausses péripneumonies (rarement avec la vraie péripneumonie inflammatoire), d'atrabile, d'affections hypocondriatique et hystérique *avec matière*, avec des hémorroïdes ou la goutte.

Je finirai ce chapitre en citant un endroit du docteur Alston, leçon 49, *sur la Matière médicale.*

« Le quinquina se donne en poudre jusqu'à deux drachmes ; demi-once en infusion ou décoction ; un scrupule en extrait : les teintures spiritueuses ne doivent pas excéder une once, du moins en une fois. Ou plutôt, si la dose doit se réitérer deux ou trois fois par jour, il faut en régler la quantité et les intervalles, de manière que le malade puisse le soutenir, et comme la maladie le demande.

» Mais, pour être plus exact ici, il y a trois doses pour le quinquina, dans les fièvres intermittentes : 1.° la quantité qu'il en faut prendre convenablement, ne doit que rarement excéder une drachme (à cet égard, il ne diffère pas d'autres médicamens d'une même gravité spécifique); 2.° la quantité suffisante, pour prévenir le retour du paroxysme suivant, varie selon le genre de la fièvre. Il en faut ordinairement tout au plus, pour une quotidienne, deux drachmes en poudre ; demi-once pour une tierce ; une once pour une quarte. Ces doses, divisées en drachmes ou en plus petites portions, et prises à des intervalles convenables, pendant les intermittences, manqueront rarement leur effet, et donneront temps d'en prendre la troisième dose, c'est-à-dire, autant qu'il en faudra pour prévenir la rechute, et compléter la cure. Pour cet effet, les fièvres quotidiennes en exigent communément une once, les tierces deux onces, les quartes trois ou quatre

onces, y compris cependant ce qui avait été pris pour prévenir le premier paroxysme, et donnant de ce qui reste, un scrupule ou environ, deux, trois ou quatre fois par jour, jusqu'à la consommation du tout. Comme il y a toujours plus de danger à en prendre moins que trop, il est quelquefois nécessaire, et même toujours plus sûr de répéter la troisième dose une ou deux fois pour les fièvres quartes, après une ou deux semaines. Il est vrai que de moindres quantités suffisent souvent; ce qui dépend beaucoup de l'état du malade et de la fièvre. Si cependant la fièvre d'accès revient, il est sûr que le quinquina a été donné trop tôt; et ce serait en vain qu'on la voudrait guérir par le quinquina, et l'on exposerait la constitution du malade à un plus grand danger, si on ne laissait durer quelque temps les paroxysmes, et si l'on y joignait aussi d'autres remèdes.

» Quant à la quantité qu'on en peut prendre en décoction, je puis seulement dire que, quand une fièvre a été ainsi guérie, il faut en continuer l'usage jusqu'à la cure complète, quelle qu'en soit la quantité.

» La poudre de quinquina peut se prendre dans du vin, ou en forme d'électuaire, ou en pilules, selon que le malade l'aime mieux : on prend un verre de vin à chaque dose. Tout sirop peut servir d'excipient, sans autre addition que le *laudanum*, pour en prévenir l'effet purgatif. » « Ceux qui ajou-

» tent au quinquina autre chose que le véhicule
» nécessaire pour l'introduire dans le ventricule,
» ou pèchent par ignorance, comme il me semble,
» ou c'est une fourberie dont tout honnête homme
» doit avoir une véritable horreur. » Sydenham, *Epist. resp.* 1. 308. L'extrait de quinquina se fait avec de l'esprit de vin rectifié, ou avec de l'eau. Qu'entend-on par un peu de sel de tartre? (Pharm. Edimb. 149.) Le nouveau Dispensaire de Londres ne se sert que d'eau, et répète cette décoction jusqu'à ce que la liqueur reste transparente, quand elle est refroidie : procédé ennuyeux! Le *Codex medic.* fait la décoction avec du vin et de l'eau, pendant deux heures (dans l'édition de 1748, il n'est prescrit que de l'eau), et cela une seule fois. J'aimerais mieux le faire digérer dans l'eau-de-vie, que toutes ces méthodes.

» Je pense qu'il est d'accord avec la raison et l'expérience, que le quinquina peut être pris trop tôt. Je sais que de savans médecins ont pensé le contraire; car, disent-ils, plus la maladie continue, plus le malade s'affaiblit, plus la cure devient difficile, et la conséquence dangereuse. En effet, si ces fièvres étaient toujours nuisibles à la constitution, et qu'il y eût plus à souffrir en les laissant durer quelque-temps, qu'en les arrêtant au commencement, on ne pourrait jamais donner le quinquina trop tôt; mais point du tout, ces fièvres doivent être assez souvent regardées non comme

une maladie, mais plutôt comme un remède. La douleur, l'inflammation et l'enflure du pied ne sont pas la maladie principale de la goutte, mais des métastases critiques que la nature opère pour sa guérison; de même aussi les fièvres intermittentes sont communément l'instrument qu'emploie la nature, ou la conséquence de l'effort qu'elle fait pour cuire et expulser ce qui autrement pourrait être nuisible, même funeste.

» Quoique ce ne soit pas toujours le même cas dans toute fièvre d'accès, ce l'est cependant dans celles que l'on appelle proprement *sympathiques*, où la fièvre n'est pas la principale maladie, mais la tentative que fait la nature pour la guérir. Dans de tels cas, on doit aider la nature, jusqu'à ce que le principal ennemi soit vaincu; loin de la désarmer, et de la priver de ces paroxysmes salutaires: alors la nature peut être dépouillée de ses armes avec facilité, et la fièvre se guérira sans rien risquer. Les fièvres d'accès ont rectifié plusieurs constitutions viciées ou défectueuses, et guéri d'autres maladies opiniâtres, que l'art n'avait pas pu vaincre autrement.

» M. A. K., étudiant en médecine, âgé d'environ vingt ans, fut attaqué d'une fièvre tierce en novembre 1724. Le premier jour, il eut un accès très-régulier; le second, il fut tout-à-fait sans fièvre, et se trouvait fort bien; le troisième, il eut un paroxysme un peu plus fort que le premier jour.

Ce paroxysme (ou le troisième, car je ne m'en souviens pas bien) commença par un vomissement dans lequel il rendit plus d'une livre de matière crue et muqueuse; à ce, succéda frisson, chaleur, sueur dans l'ordre ordinaire. Le jour libre suivant, il prit une dose d'*ipécacuanha*, qui opéra bien, mais ne fit sortir rien de muqueux. Le paroxysme suivant commença comme les précédens, et il rendit une égale quantité de matière muqueuse; cela continua ainsi pendant dix ou quatorze jours, pendant lequel temps il jeta plus ou moins de cette mucosité à chaque accès, usant alors de quelques amers, et tenant une diète exacte : enfin cette matière disparut. Comme il était jaloux de suivre ses études, je lui ordonnai, après un ou deux paroxysmes ultérieurs, une dose de quinquina. Il se trouva bien tout l'hiver. Pendant plusieurs années, il avait été menacé de consomption au printemps et à l'automne : ce, considéré, je lui conseillai, entr'autres choses, si la fièvre revenait, comme il était fort probable, au mois de mai suivant, de ne point l'arrêter de tout l'été, mais de prendre le quinquina en automne, si elle durait jusque là, ou si même elle se passait elle seule, afin de s'assurer de sa santé. Trois ou quatre ans après, il revint à la ville, et me dit que sa fièvre était revenue en mai, et qu'il avait toujours joui d'une parfaite santé, après avoir suivi mes conseils. Il me parut si changé, que j'eus peine à le recon-

naître du premier abord. Était-il donc avantageux de lui ordonner le quinquina, plutôt dans la fièvre d'acces d'automne, que du printemps? Non certes.

» Je dois convenir cependant que le quinquina administré au commencement même des fièvres d'accès idiopathiques, surtout quand elles étaient épidémiques, eut du sucès, et que ce fut sans risque. Mais j'ai toujours cru que, quand il était nécessaire, il y avait moins de danger à le donner plus tard que plus tôt, même dans ces fièvres; car, s'il y a une bonne constitution qu'il n'est pas possible d'améliorer, je sais aussi qu'on ne peut découvrir la nature d'une maladie, et où elle tend, avec tant de certitude, qu'en observant soigneusement ses symptômes, et les progrès qu'elle fait durant le cours de plusieurs paroxysmes. »

Je conclus en faisant, comme le docteur Willis, quelques remarques sur le même sujet. Voici ce qu'il dit: « Quoique le quinquina soit le seul re-
» mède que l'on ait trouvé jusqu'ici pour chasser
» la fièvre quarte, puisqu'il en arrête les paroxys-
» mes aussi-bien que ceux des autres fièvres inter-
» mittentes, mais pour un temps seulement; ce-
» pendant on ne doit point douter qu'il n'y ait
» dans la nature des médicamens également fébri-
» fuges; et l'on peut espérer que les médecins,
» encouragés par cette découverte nouvelle, seront
» portés à rechercher soigneusement des vertus
» que l'on ignore presque encore dans les plantes.

» En suivant ainsi les tentatives des autres, et en
» joignant la médecine *raisonnée* à l'*empirique*, on
» parviendra à guérir plus heureusement la fièvre
» quarte, et d'autres maladies des plus rebelles.
» J'ose le promettre d'autant plus volontiers à ce
» siècle-ci, ou du moins à la postérité, que, guidé
» par l'analogie du quinquina, je trouvai, il y a
» peu de temps, un médicament qui ne doit pas
» être méprisé, et que j'ai continué de donner aux
» pauvres avec de bons succès, en place de tout
» autre. » *De Febr.*, *cap.* 6.

Le quinquina nous a aussi fait connaître que quand on le donne à une drachme ou deux, il ne donne qu'un certain répit, et qu'il faut le donner par onces pour compléter une cure. Ainsi les autres altérans, donnés en même quantité, pourraient aussi fort probablement procurer de plus grandes guérisons. « Le docteur Coysh, dit Morton, m'a
» souvent assuré avec sincérité qu'il avait éprouvé
» avec les plus heureux succès les vertus des fleurs
» de camomille pulvérisées, très-fin, données dans
» un véhicule convenable, et réitérées à propos
» par intervalles, et que ses succès avaient été les
» mêmes qu'avec le quinquina. » *De Febr.*, *cap.* 6.
Morton nous dit aussi qu'il guérit, par le remède suivant, trois fièvres intermittentes, rebelles au quinquina : *fleurs de camomille*, p. ij, *sel d'absinthe* et *antim. d'iaph.* de chacun p. j ; *F. P.* Ce fut la seule fois que Morton vit le quinquina sans effet.

Une infusion d'absinthe dans de là petite bière a guéri plusieurs gens de la campagne, quand la fièvre régnait parmi nous. Il est assez probable que bien d'autres amers, spécialement un peu astringens, tels que l'écorce de frêne, de germandrée, administrés comme le quinquina, seraient aussi avantageux dans cette maladie que dans beaucoup d'autres (1).

Une personne de province m'a assuré que le bol suivant, pris après l'accès, et réitéré toutes les huit heures jusqu'au temps du paroxysme prochain, avait souvent guéri une fièvre d'accès bien formée; qu'il n'avait jamais vu manquer ce remède dans ce temps-là; et que trois pareilles doses suffisaient, en général, pour la cure parfaite : jamais il ne vit qu'il fût besoin d'en prendre plus de six.

Prenez une grande araignée; écrasez-la, et mêlez-la avec de la gelée de groseille pour faire un bol (2).

---

(1) J'ajouterai à ces réflexions de M. Grant, que des gens de la campagne, et un médecin digne de foi, m'ont assuré que la seconde écorce de noyer avait pour le moins autant de vertu que le quinquina, sans en avoir les inconvéniens.

(2) Si M. Grant disait qu'il eût vu lui-même l'efficacité de ce remède, on le croirait sans hésiter; mais ayons recours à d'autres remèdes qui ne soient pas suspects. Le seul soupçon est une défense pour un médecin honnête homme.

DE LA CONSTITUTION
INFLAMMATOIRE.

LA cause prédisposante des maladies inflammatoires est *un état phlogistique* ou *inflammatoire* du sang; lequel état est le plus ordinaire quand le temps est net, le mercure élevé dans le baromètre, et que le vent vient du nord ou nord-est, ou d'entre ces deux points. Ceci arrivera surtout si le froid s'y joint; circonstances auxquelles nous sommes plus exposés dans ce pays-ci, depuis le milieu de décembre jusqu'au milieu ou jusqu'à la fin de juin.

Les sujets dont le sang a le plus de disposition à cet état, sont les jeunes gens à la fleur et dans la vigueur de leur âge, qui mangent avec grand appétit, et prennent de fortes nourritures, dont la digestion se fait parfaitement et promptement, et qui par-là font beaucoup de sang en peu de temps; les gens de travail qui se nourrissent fort et bien; les habitans des pays hauts et secs, éloignés de la mer; les jeunes femmes, en toutes provinces, surtout celles qui sont grosses.

Il n'est peut-être pas si aisé qu'on le pense de déterminer exactement, par la couenne qui se forme à la surface du sang tiré d'une veine, à quel degré le sang est inflammatoire, parce que cela dépend beaucoup de l'idiosyncrasie du sujet;

mais je pense que c'est prononcer trop légèrement, que de dire que le sang tiré dans les fièvres ne peut nous instruire de rien à l'inspection, parce que la couenne n'est due, comme quelques-uns le prétendent, qu'à la manière dont il sort dans la saignée. Si le sang d'un sujet en bonne santé sort à plein canal, il présentera plus ou moins ce phénomène. Si l'on agite ce même sang avec une baguette, pendant la saignée, et encore un peu de temps après qu'il a été reçu dans le bassin, ce phénomène paraîtra davantage; mais le sang se dissoudra entièrement, et sera tout fluide, si on continue long-temps la même agitation.

Les maladies putrides semblent produire quelque chose de semblable, et détruire la contexture du sang; c'est pourquoi le sang ne fournira pas cette couenne, si l'on en tire vers le déclin de ces maladies : on ne la verra pas non plus, si l'on agite le sang dans le bassin, quelque considérable que soit la colonne du sang qui sort. Je conclus de là qu'il faut une certaine contexture dans le sang, et certain degré de mouvement pour former cette couenne; sans quoi elle n'aura pas lieu. J'ai, dans plusieurs cas, pris la peine de faire couler en bavant le sang dans le bassin, lorsque l'inflammation était très-grande; mais il paraissait toujours bleuâtre, avant de se refroidir entièrement; et la couenne en était ensuite fort épaisse. Certains sujets ont un sang qui, comme

celui d'un agneau, est si tendre, que la partie rouge et la sérosité se mêlent aisément ensemble, en l'agitant avec le doigt : dans d'autres, il est d'une contexture forte et ferme, et sans couenne; de sorte que l'on en peut enlever le caillot, sans même tacher la sérosité : dans quelques autres, il est si délié et si dissous au fond, que le moindre mouvement teint la sérosité, quoiqu'il y ait une couenne verdâtre à la superficie.

En examinant le sang au toucher, je m'aperçois quelquefois qu'il y a une aussi grande différence qu'entre la chair d'un enfant rachitique et celle de celui qui se porte très-bien. Que l'on prenne égale quantité de lait de différens bestiaux; qu'on le chauffe au même degré, et qu'ensuite on jette dans chacun égale quantité de la même présure, l'un formera de forts caillots, et l'autre de très-mous; ils diffèrent aussi par la quantité du caillot : c'est un moyen de juger de l'âge du lait depuis qu'une vache a vélé; de sa santé et de sa nourriture. Pareillement, quoiqu'en examinant le sang d'un malade pendent sa fièvre, nous ne puissions pas déterminer exactement le degré d'inflammation, vu que cela dépend d'autres circonstances du sujet, c'est cependant un des meilleurs moyens que nous ayons de découvrir si le sang est dissous ou inflammatoire; et nous sommes, à certain point, à même de juger de l'état des solides ou des vaisseaux qui l'ont formé, lorsque nous connaissons sa texture.

On sent une pesanteur, une oppression, des douleurs vagues, quelque-temps avant les fièvres inflammatoires ; et l'on prévient souvent ces fièvres en vidant assez les vaisseaux, soit par les saignées, soit par l'abstinence. Le sang tiré au commencement n'a que peu de couenne, mais beaucoup quand la fièvre a duré quelques jours ; de sorte que cette qualité du sang semble être plutôt une conséquence, que la cause de la fièvre. Mais le sang phlogistique est fort élastique, et susceptible de grande expansion. Par ce moyen, les vaisseaux peuvent toujours rester pleins, le pouls devenir quelquefois dur et ferme, après de grandes et de fréquentes saignées, si la chaleur continue, et qu'on ne lève pas l'obstruction qui s'oppose au libre cours du sang. Supposons, par exemple, qu'une sujet, dans l'état naturel, contienne cent onces de sang, et qu'il faille, pour cette quantité, autant de pouces cubiques d'espace dans les vaisseaux, il est évident que si la chaleur est augmentée de dix degrés, les vaisseaux doivent aussi éprouver une distension proportionnée. Si, dans ce cas, on tire dix onces de sang, les vaisseaux resteront toujours étendus à leur degré naturel, et le malade se sentira soulagé de cette anxiété qu'il éprouvait par la distension forcée des vaisseaux. Mais, supposons que la chaleur augmente encore de dix degrés de plus, il faudra encore tirer dix autres onces de sang pour

rétablir l'équilibre naturel entre le sang et les vaisseaux. Si cependant je puis prévenir par quelques moyens cette augmentation de chaleur, et lever l'obstruction qui cause la résistance, j'empêche en même temps cette distension forcée des vaisseaux, et je rends la seconde saignée moins nécessaire.

Pour donner une juste idée de l'inflammation, telle que nous la voyons tous les jours, il faut la diviser en deux espèces; la première, *simple*, et la seconde, *compliquée*. J'entends par une inflammation simple, la fièvre qui survient à une habitude pléthorique, par le pur abus de quelques-unes des choses non naturelles; et par une inflammation compliquée, j'entends une fièvre survenue à une habitude pléthorique, par quelque *épaississement morbifique* qui s'y joint, lequel augmente la chaleur et le mouvement du sang par ses qualités stimulantes.

1.° L'inflammation simple est donc précédée d'un sentiment de pesanteur et d'oppression, et d'une espèce d'anxiété qui dure peut-être quelques jours de suite avant qu'on puisse traiter cela de fièvre déterminée. Ces affections constituent seulement ce que l'on appelle les avant-coureurs de la maladie, *terrentia morbi*, et que l'on néglige assez souvent jusqu'à ce qu'il survienne certain degré de *rigueur*, avec une augmentation considérable du pouls et du mouvement du sang.

Quoique le pouls ne soit pas si fréquent que dans plusieurs autres fièvres, la *quantité du mouvement* est grande, parce que les vaisseaux sont forts, et le sang épais.

Si l'on détruit la pléthore à ce premier point de fièvre déterminée, de manière à rétablir l'équilibre du sang et des vaisseaux, avant qu'il se produise un *épaississement* phlogistique, toute l'affection actuelle se passe souvent, et la nature reprend ses fonctions. Mais, si l'on souffre cette augmentation de mouvement, assez long-temps pour qu'il se forme une quantité considérable de cet *épaississement* phlogistique, alors les évacuations procureront bien du soulagement; mais la fièvre doit durer quelques jours de plus pour cuire et expulser cet *épaississement morbifique*, avant que la santé puisse reparaître.

Dans cette fièvre, comme dans toute autre, la coction (1) se fait dans les vaisseaux par un cer-

(1) Hippocrate et les *systématiques* ses sectateurs, se servaient du mot de *coction* pour exprimer cette altération que les facultés vitales et animales font subir aux substances hétérogènes, quand elles sont mêlées avec le sang. Il s'opère par-là deux choses : 1.° l'assimilation de la partie saine; 2.° l'expulsion de la partie nuisible. Par exemple, si je mange de la viande, du fruit, du pain, des légumes, chacune de ces choses me nourrit; non qu'elles soient toutes de même nature, mais parce que mes organes peuvent en faire la coction, c'est-à-dire, les assimiler à mon corps, en extraire ensuite ce qui peut m'être salutaire, et en rejeter la partie excrémenteuse. Tous

tain nombre de révolutions ; mais l'expulsion de cet *épaississement morbifique* s'opère, après la coction, de deux manières, 1.° par les émonc-

---

les organes semblent même participer à ces mêmes facultés, et extraire de la masse commune nutritive ce qui peut leur être analogue. C'est ainsi que les grains osseux se forment dans les os, les fibres musculaires dans les muscles, et la substance glanduleuse dans les glandes.

Nos alimens sont donc pris crus, digérés avant d'entrer dans la masse commune des fluides en circulation, cuits avant de devenir nourriture, et le reste est élaboré avant d'être évacué, de sorte qu'il a perdu sa forme naturelle, et est devenu un troisième être. Mais, pendant la digestion, la coction et l'expulsion, il y a une espèce de fièvre ou de trouble dans le corps. La nature en agit de même à l'égard de cet épaississement morbifique, soit, comme Celse le dit, que cela arrive par une cause connue et évidente, ou par une cause inconnue et obscure.

Quand la nature a assez de force pour opérer la coction et l'expulsion, alors elle l'emporte, et la santé se rétablit ; mais, si elle est trop faible, cet épaississement morbifique prend le dessus, et donne la mort. Dans l'un ou l'autre cas, la crise (ou le jugement) est également parfaite. La nature est, en bien des cas, assez forte pour opérer la coction, mais si fatiguée par le combat qu'elle a dû soutenir, qu'elle ne peut opérer l'expulsion : alors la crise est imparfaite, et il en résulte une nouvelle maladie. La nature, en bien des occasions, ne fait la coction et l'expulsion qu'en partie ; de sorte qu'une partie de la matière morbifique peut bien être cuite et expulsée, mais il reste encore assez de crudités pour contrebalancer les efforts de la nature ; ce qui nous donne l'idée d'une crise imparfaite : alors il faut de fréquens assauts pour une victoire com-

toires naturels du corps, communs à toutes les fièvres; 2.° par celle qui est plus particulière à cette fièvre, c'est-à-dire, par un flegmon ou le dépôt de la matière, lequel a lieu dans une ou

---

plète. Conformément à cette doctrine, il est évident que la force et la durée du combat dépendent, 1.° de la nature de l'épaississement morbifique, comparée avec les facultés des organes destinés à la coction; 2.° des différentes combinaisons qui ont lieu au premier état ou à la fin du conflit.

Après avoir ainsi exposé la doctrine générale, Hippocrate passe à l'énumération de tous les phénomènes qui accompagnent en général une crise parfaite salutaire, une crise imparfaite salutaire, une crise fatale, une crise imparfaite qui peut produire une nouvelle maladie, ou devenir fatale à la fin. De là il passe à celle des phénomènes qui en général présagent chacune de ces crises, et le jour où elles peuvent arriver pour la plupart: enfin, il considère chaque affection distinctement, tous les symptômes qui la distinguent de toute autre, tous les phénomènes qu'il y a remarqués salutaires ou dangereux; et de là touche, en passant, le régime, les médicamens, ou l'opération, qu'il a reconnus propres à soutenir les phénomènes salutaires, ou à arrêter et éloigner les contraires, tâchant partout d'aider la nature dans ses efforts et ses démarches, et non de lui ouvrir une voie inconnue. Jamais il ne l'inquiétait pour opérer la coction, ne la forçait jamais pour exécuter l'expulsion, qu'elle n'eût auparavant présenté tous les signes de coction; car il avait appris que, dans toute maladie, la coction doit précéder, l'excrétion venir ensuite, et la matière morbifique qui vient d'être cuite, passer ainsi par l'issue que la nature lui indique, ou que des expériences réitérées ont fait voir être la plus salutaire dans des affections particulières.

plusieurs parties où la suppuration doit alors se former, et où la matière cuite doit être évacuée, par degrés, par un ulcère qui semble coopérer avec les émonctoires communs, ce qui fait comme une issue accessoire pour évacuer le pus surabondant. L'augmentation du mouvement produit la matière *couenneuse* dans une fièvre inflammatoire simple; cette matière cuite engendre du pus, et le pus, ainsi produit, doit être évacué par les émonctoires communs, ou, s'il est trop abondant, par un ulcère à quelqu'une des surfaces externes ou internes du corps, ou aux deux ensemble, ou successivement à l'une et à l'autre : j'ai vu plusieurs exemples de cette succession, et je remarque qu'on l'a appelée *fièvre purulente*. Elle a lieu quand quelque portion du pus a été retenue dans quelque partie du corps après la coction, qu'il s'y aigrit de manière à produire un nouveau *stimulus*, et à renouveler ainsi la fièvre qui a besoin pour lors d'une seconde coction et d'une seconde crise.

Nous sommes fondés à croire, après des observations réitérées, qu'une inflammation simple donnera des signes de coction, en quatorze jours au plus tard, depuis la première rigueur fébrile, et fréquemment au troisième jour et demi. Dès que ces signes paraissent, la fièvre tombe considérablement, parce que l'*épaississement morbifique* est en partie cuit, et même évacué; mais un examen

attentif nous fera voir que, dès que cette matière n'est pas cuite et expulsée, la fièvre ne peut pas être terminée. Je dis donc que la coction est commencée au premier jour de la crise; mais la coction et l'excrétion doivent continuer quelques jours de suite, avant que la matière soit cuite, et le sang convenablement dépuré.

Toute la fièvre se peut diviser en deux périodes. Le premier est celui qui précède la coction, et c'est celui de *crudité ;* le second est celui qui suit le commencement de la coction, et peut s'appeler *état suppuratoire*, état durant lequel la matière phlogistique est cuite ou convertie en pus, et évacuée par degrés, dès qu'elle a été élaborée convenablement. Les signes de crudité reparaîtront immédiatement, si l'excrétion du pus a été arrêtée par quelque erreur, durant l'état de suppuration. C'est ce dont on convient; mais je dis encore que le malade éprouvera une grande perte de forces, et que l'on reverra des signes de crudité, si quelqu'une des excrétions critiques a été portée au-delà d'un certain degré; ce qui montre que c'est une témérité que de précipiter les opérations de la nature, aussi bien que de les retarder dans cet état, qui souvent dure au moins plusieurs jours.

La même observation est également vraie pour les flegmons, soit produits par l'art avant la coction, soit venus naturellement après. Si l'on fait une profonde incision dans une partie charnue,

durant la crudité d'une fièvre inflammatoire, il n'en sortira du pus louable que quand la coction aura commencé : une ancienne issue même, d'où découlait un pus louable tous les jours, quand le sujet était en bonne santé, deviendra sèche et noire aussitôt que l'état de crudité de la fièvre inflammatoire aura lieu, et ne fournira qu'une sanie délayée, ou de la sérosité, jusqu'à ce que la coction de la fièvre se fasse : dès-lors, cette ancienne ouverture redevient moite, et le pus en découle librement. L'on sent une tumeur douloureuse rouge, avec battement, dans l'endroit où la nature est déterminée à former un flegmon; si donc on l'ouvre immédiatement, dans l'espérance d'avancer la suppuration, bien loin d'avancer la cure, on produit tout le contraire ; au lieu que si l'on attend la coction avec patience, cette tumeur suppurera, rendra un pus véritable, au grand soulagement du malade. Si, d'un autre côté, l'on applique sur ce flegmon, lorsque la matière en coule bien, quelques substances âcres, dans l'espérance de procurer une grande décharge de pus, pour diminuer les autres symptômes, il s'ensuivra un autre inconvénient ; c'est que l'écoulement, quoique abondant, ne sera qu'une sanie, et non du pus ; au lieu que si l'ulcère est tenu chaud et mollement, il en découlera spontanément autant de pus que la nature le demande; et les forces du malade augmenteront, plutôt que de diminuer par l'évacua-

tion. Un pus louable est dans son état naturel un fluide bénin, doux, et restera tel long-temps, si on ne l'inquiète point, et si on le garantit de l'impression de l'air ; mais, s'il est trop remué dans les vaisseaux, ou exposé au contact de l'air, il s'aigrit aussitôt, et devient irritant.

La terminaison naturelle d'une inflammation simple est la formation d'un pus d'une nature bénigne, soit dans les vaisseaux, soit dans le tissu cellulaire; et rarement ce pus produit la gangrène, à moins que le flegmon ne soit formé sur quelque partie membraneuse, rigide ou fort nerveuse; mais il en est tout autrement de l'inflammation composée, parce que le pus y est mêlé et infecté d'une matière hétérogène d'un nature plus acrimonieuse. Si, par exemple, un homme en parfaite santé et dans la force de l'âge, est, pendant la constitution inflammatoire, attaqué de quelque contagion, il survient une fièvre inflammatoire qui peut exiger un traitement antiphlogistique; enfin, il se forme un flegmon critique, c'est-à-dire, une tumeur douloureuse brûlante, dure, rouge, avec battement. Mais cette tumeur, au lieu de parvenir à une suppuration louable, peut incontinent dégénérer en vraie gangrène, ou en ulcère malin : on doit donc en séparer et en ôter une grande partie, avant d'attendre une suppuration convenable ; peut-être même n'y parviendra-t-on qu'après que la matière contagieuse aura été évacuée ; et cette matière qui

en découle contiendra toujours le germe de la contagion originale. Si la matière morbifique est déposée dans les glandes de l'aine, des aisselles, de la mâchoire inférieure, la même doctrine aura également lieu. On ne gagnera rien à forcer la tumeur de se décharger avant que la coction ait précédé, c'est-à-dire, que la nature doit premièrement séparer cette matière offensive, des humeurs saines, et la déposer au flegmon, mêlée avec le pus, ou la matière phlogistique cuite qui s'était produite durant la fièvre; là, cette matière offensive doit encore subir une autre opération, avant d'être évacuée régulièrement et convenablement. Toutes les inflammations qui ont quelque malignité, sont analogues entr'elles, relativement à ces circonstances; et il faut toujours se rappeler que la crise totale ne peut pas toujours se faire par les émonctoires communs, mais qu'une partie doit s'opérer par un flegmon, *sui generis*, particulier aux circonstances, selon la nature et la quantité de la matière maligne.

On voit donc clairement qu'il y a deux choses à considérer dans toutes les inflammations composées : 1.° le degré de l'inflammation ; 2.° la nature de la cause stimulante hétérogène qui s'y joint. Je dis premièrement le degré d'inflammation, parce que c'est ainsi qu'il faut agir dans la pratique. Supposons une inflammation vénérienne assez considérable pour produire tous les symptômes d'une

fièvre ardente, ne serait-ce pas une folie impardonnable que de donner le spécifique avant d'avoir détruit l'inflammation, soit par résolution, soit par suppuration ? La voie que prend ordinairement la nature dans les maladies contagieuses, pour se délivrer des miasmes malins, paraît être celle-ci. Les miasmes introduits dans le corps humain, stimulent le cœur et les vaisseaux, les excitent à de fréquentes et de violentes contractions ; ce qui produit alors certaine quantité d'*épaississement* phlogistique ; les miasmes en sont enveloppés et embrassés, et enfin évacués sous la forme de pus, avec l'*épaississement* cuit. Telle paraît être aussi l'origine de la gonorrhée virulente, des boutons de petite-vérole, bubons, parotides, etc., par lesquels la nature se débarrasse des miasmes virulens, n'étant pas capable d'en changer la qualité. Il n'est donc pas étonnant que le pus qui provient de tels flegmons, soit malin et contagieux, étant imprégné d'un virus que la force de nos vaisseaux ne peut réduire.

La cause d'une maladie maligne est donc une matière offensive que nos facultés naturelles ne peuvent amender, mais seulement expulser. Si l'on me demande si toutes les fièvres malignes sont dues à des miasmes offensifs externes introduits dans le corps, je réponds que non ; car la bile, le lait, les lochies et les autres humeurs peuvent se corrompre assez pour acquérir certain

degré de malignité. Toutes nos humeurs, quoique saines dans leur état naturel, changent aisément, et sont évacuées par des organes appropriés, tant que ces organes sont capables de faire leurs fonctions. Si elles sont retenues par quelque événement, elles restent asez souvent dans le corps très-long-temps sans causer aucune fièvre, comme on le voit dans les affections ictériques; mais la nature peut en être assez altérée par un régime et des médicamens peu sortables, pour acquérir des qualités capables de produire des fièvres malignes et contagieuses, telles que des fièvres pourprées et dysentériques.

Quant à la manière dont il faut conduire une fièvre inflammatoire simple, il faut d'abord considérer si la nature paraît disposée à former un dépôt local. Il y a lieu de ne pas craindre aucun flegmon local, tant que la fièvre n'est pas accompagnée de douleur aiguë fixe, à quelque degré que monte la fièvre; cependant il est nécessaire, pour modérer l'impétuosité de la nature, d'observer alors la même méthode que si l'on était menacé d'un flegmon interne, vu que la violence de la fièvre pourrait bien mettre quelques parties tendres en danger, surtout le cerveau. C'est-là la *vraie fièvre ardente inflammatoire*, quoique Hippocrate, *de Morb.*, *lib.* 1, *s.* 27, fasse mention d'une autre fièvre ardente avec les extrémités froides, laquelle il appelle *causos*, parce que toute la chaleur est

interne. Il a aussi observé ce symptôme dans les fièvres bilieuses ; mais elles se terminent autrement. Le *causus* inflammatoire se termine, comme une pleurésie, par une péripneumonie et par l'expectoration d'un pus cuit, à moins que le malade ne périsse de la violence de la fièvre, avant que la nature ait eu le temps d'opérer la coction, au lieu que le *causus* bilieux se termine par un vomissement, dans les cinq premiers jours, et par un flux, s'il dure plus long-temps.

Cette fièvre ardente se peut aisément distinguer des fièvres putrides par la violence du pouls, la sécheresse étonnante de la peau, du nez, de la bouche et des intestins, et par le manque total des sécrétions. Quelques symptômes semblent diminuer et s'abattre dans le cours de cette fièvre, mais à peine assez pour mériter le nom de *bonnes rémittences*; car la dureté du pouls et le trouble du cerveau ne diminuent point, que la maladie ne commence à tomber. Depuis Celse, les sentimens ont tous été d'accord sur le traitement de cette fièvre. On doit persévérer dans la méthode antiphlogistique, conformément aux indications, durant tout le temps de crudité ; modérer les symptômes urgens ; suivre de près les sécrétions et excrétions, en attendant patiemment que la nature opère la coction ; et l'on ne doit précipiter ni hâter rien témérairement. On parle de la méthode antiphlogistique, mais chacun ne la com-

prend pas. Je vais donc en dire quelque chose, pour n'y pas revenir par la suite.

Le véritable *causus*, ou fièvre ardente, est particulier aux sujets pléthoriques, vigoureux et jeunes; à ceux dont le sang est riche, dont les vaisseaux sont élastiques, et les nerfs bien tissus et robustes. Hippocrate regardait ce point de parfaite santé comme dangereux, parce que le corps devant nécessairement subir des changemens continuels, l'état qui n'en peut devenir meilleur, doit absolument empirer.

Il est évident qu'il doit se produire une grande quantité d'*épaïssissement* phlogistique dans une telle complexion, s'il s'y manifeste une fièvre de quelque espèce que ce soit, et qu'elle dure longtemps. Conséquemment, la circulation deviendra difficultueuse, et il résultera grand nombre d'obstructions différentes. Pour les prévenir, il faut aussitôt vider les vaisseaux par de copieuses et de fréquentes saignées, jusqu'à ce que le pouls devienne plus mou. On tiendra le corps libre avec des purgatifs et des lavemens qui ne puissent rien irriter. Le sang qui reste sera délayé par une diète rafraîchissante. On relâchera les fibres par les vapeurs de l'eau tiède et le repos; on adoucira, on calmera le genre nerveux par de douces émulsions, avec les sucs légers de fruits mûrs, par une grande tranquillité, et moyennant un air libre, tempéré, et un petit jour: on fera

tenir le malade debout, pendant quelques heures au moins, tous les jours, pour précipiter aux parties inférieures le sang qui se porte rapidement à la tête.

Tous les médicamens que l'on peut appeler *antiphlogistiques*, sont de doux mucilages et les farineux bien délayés, du petit-lait de présure clarifié; le sucre, le miel, les fruits mûrs, le nitre; le tout fort délayé : et l'on ne doit point en employer d'autres, que la violence de la maladie ne soit tombée. En effet, on voit alors les symptômes diminuer; la moiteur du nez, de la bouche, de la peau, des intestins, des reins, présage l'approche de la coction, laquelle doit avoir lieu nonobstant tout ce que l'on a fait : alors la nature doit être soutenue un peu par une diète plus substantielle. On peut même ajouter aux autres médicamens un peu de *chaux d'antimoine*, et le *camphre*, si l'on voit que le pouls devienne lent; mais on aiguillonnera la nature par un vésicatoire, au onzième ou quatorzième jour, si elle paraît indolente. Mais, quoique ces vésicatoires soient nécessaires en un petit nombre de cas, vers le déclin de la maladie, quand la nature est trop fatiguée par la violence et la durée du combat, cependant on ne doit pas les ranger parmi les antiphlogistiques : car, si on les emploie trop tôt, ou vers l'état de la fièvre, ils pourront faire beaucoup de mal.

Il paraît assez fréquemment, vers la conclusion, une sueur critique salutaire, des urines cuites, et des selles suivies d'un grand soulagement. Qu'on se donne de garde de les arrêter, ni de les pousser au-delà de certain degré. On est maintenant assez revenu de la coutume absurde de donner des médicamens échauffans dans les maladies inflammatoires : les gens ne craignent plus tant un air libre, ni d'être levé. Mais il y a encore une autre erreur à détruire, savoir : l'administration des antiseptiques en place des antiphlogistiques. C'est ainsi qu'on emploie souvent les acides grossiers des fruits non mûrs, ceux du règne minéral, dans les vraies inflammations du printemps, parce que l'on trouve que ces acides modèrent la chaleur et l'anxiété des fièvres putrides de l'été ; mais certes, on devrait considérer que le danger dans une maladie putride, provient de la dissolution du sang et du relâchement des solides ; au lieu que celui que présente l'inflammation, avant la suppuration, provient d'une cause opposée, savoir : de la contexture ferme du sang, et des solides. Les acides grossiers susdits, le quinquina et les astringens rafraîchissans conviennent à un sang dissous et à des solides relâchés ; mais il faut d'autres médicamens, quand la texture du sang et des solides est trop ferme : les anticeptiques ne conviennent pas aux maladies inflammatoires, ni les antiphlogistiques aux putrides.

Dès que la coction a commencé à se faire, les malades en général éprouvent un tremblement ou un degré de *froid fébrile*, mais peu de *rigueur*. A ce, succède une augmentation de chaleur, et le paroxysme de la fièvre, sans quoi la crise est rarement parfaite. Cette chaleur ou *trouble critique* (*perturbatio critica*), est la fin du premier état de la fièvre (celui de crudité), et le commencement du second (celui de suppuration); car la coction suivra ordinairement ce paroxysme critique, et le pus s'évacuera, en peu de temps, par les issues communes, si la nature n'est pas affaiblie. On ne doit donc pas arrêter cette sueur par des évacuations qui auraient été nécessaires au commencement de l'état de crudité; car on ne ferait que retarder les opérations de la nature, et rendre la fièvre de longue durée et anomale. Tout ce que l'on doit faire, c'est de délayer copieusement, afin que le pus ayant moins de consistance, passe aisément par les différens couloirs. Depuis ce moment, on doit examiner soigneusement les excrétions, et soutenir modérément la sécrétion qui paraît en défaut, afin de rendre la crise aussi parfaite qu'il est possible; faisant toujours attention en même temps de ne pas rallentir celle qui donnait d'abord le plus grand soulagement au commencement de la crise.

La suppuration et l'expulsion de la matière vont quelquefois régulièrement jusqu'à la fin de

la crise, sans retour d'aucun frisson; mais je ne me souviens pas d'avoir vu une crise parfaite qui n'ait pas commencé par un sentiment de froid obscur; froid qui est alors suivi d'une augmentation de chaleur, et enfin des signes de coction qui se manifestent, soit par les sueurs, soit par les selles ou les urines, soit même par la salive. C'est-là l'idée que j'ai de la *résolution*; car quoique plusieurs inflammations se dissipent dès le commencement même, par la saignée, comme Sydenham le dit, sans qu'il faille attendre ou coction ou crise, ceci ne peut cependant avoir lieu qu'avant qu'il se soit formé beaucoup d'*épaississement* phlogistique; de sorte que la fièvre doit éprouver une espèce de coction et de crise, quand elle a seulement duré peu de jours.

Il est souvent pernicieux de donner le quinquina aussitôt que les signes de coction paraissent, mais surtout dans les fièvres inflammatoires simples, spécialement quand il y a lieu de présumer qu'elles se dissiperont par les émonctoires ordinaires.

Si la fièvre est accompagnée d'une douleur fixe, avec battement en quelque endroit, on a de fortes raisons de croire que la nature médite là le dépôt d'une partie de la matière phlogistique, laquelle partie doit ensuite être évacuée par un ulcère. Un tel ulcère peut alors être regardé comme un nouvel émonctoire. Comme il supplée

souvent au défaut des autres, on doit le soutenir et l'animer, pourvu cependant que le siége en soit dans quelque partie qui puisse suppurer sans danger, comme dans l'*aine*, etc.; mais si la partie est membraneuse ou nerveuse, comme les testicules, il faut prévenir la suppuration, résoudre le flegmon; ce qui cependant n'est que le moindre des deux maux; car ceci retarde souvent la crise ou la rend moins parfaite. Si, par exemple, il résulte une fièvre inflammatoire lente, pour avoir répercuté le lait, et qu'il se fasse un dépôt critique à une mamelle ou aux deux, l'usage des répercussifs prolonge souvent la fièvre, et met la vie en danger; au lieu que si l'on met un cataplasme sur la partie, et que l'on excite la suppuration, tout aboutira doucement à un abcès qui en fera la terminaison, pourvu que l'on n'ouvre pas l'abcès avant qu'il soit bien mûr; à moins que l'on ne voie que le pus est résorbé par une fièvre hectique qui serait survenue. Quand il s'agit de résoudre un flegmon, ou de prévenir la suppuration, on ne peut le tenter qu'en diminuant la force vitale, *vis vitæ*, ou la coction, par une diète peu nourrissante, les saignées, et en augmentant les évacuations par les émonctoires communs. Pour cet effet, on emploie les diurétiques, les cathartiques comme antiphlogistiques; mais ce procédé retarde les opérations de la nature, et l'on change par-là en maladie mo-

dérée, mais longue, celle qui était violente et de courte durée. Nous savons cependant, par expérience, que, dans tous les cas de flegmons internes, il est plus sûr d'obliger la nature à s'écarter de sa route et de tenter la résolution, parce que fort souvent le pus ne peut trouver une issue.

Mais c'est fréquemment sans succès que l'on emploie les meilleurs moyens pour résoudre un flegmon et prévenir la suppuration. Alors, dès que l'on voit que l'abcès est formé, ou que le pus s'est épanché intérieurement, il faut changer de traitement, et procurer un passage au pus, conformément au siége qu'il a pris. Quand la fièvre inflammatoire est accompagnée d'une toux sèche et courte, de souffrance et d'oppression aux poumons, et de douleur poignante au côté, on doit penser que la nature médite un flegmon dans la poitrine, et l'intention de la cure doit être de la résoudre. Si, après avoir suivi le traitement antiphlogistique, dans ces vues, pendant quelques jours, la respiration devient plus aisée, le pouls plus plein et plus mou ; que la matière cuite soit copieusement expectorée par une toux plus grande, et le malade soulagé, il est clair que la nature, en dépit de l'art, a produit un émonctoire nouveau par les poumons. Il ne faut plus alors faire baisser le pouls par les mêmes saignées et les mêmes purgatifs que l'on suppose avoir pro-

curé du soulagement au commencement de l'état de crudité de la fièvre ; mais on doit aider l'expectoration par de doux pectoraux rafraîchissans, par les vapeurs de l'eau chaude, par des fomentations, et favoriser la suppuration, en augmentant la nourriture, afin de fortifier les facultés concoctrices, et de les mettre en état de compléter la crise. Il faut laisser le ventre se resserrer, et cependant délayer abondamment. On pratiquera le même traitement durant la crudité, si le dépôt se fait au foie : il en sera de même après la coction, excepté que, comme dans la péripneumonie, on emploiera les pectoraux et les vapeurs pour nettoyer les poumons, on usera de doux purgatifs pour nettoyer le foie dans l'*hépatite*. Mais il ne faut, ni dans l'un, ni dans l'autre cas, affaiblir davantage l'état du corps du sujet; c'est pourquoi l'on renoncera à la saignée et aux puissans antiphlogistiques dans cet état de la maladie.

Dans les inflammations simples, on distingue les fièvres les unes des autres, par le nom de l'organe sur lequel la nature paraît disposée à former un flegmon. Mais, dans les inflammations composées, les fièvres ne sont pas tant distinguées par le siége du flegmon, que par ses particularités. Supposons qu'un jeune sujet sanguin, d'une parfaite santé, ayant le sang riche, soit attaqué d'une fièvre contagieuse, durant les gelées et les vents de N.-E., il en résulterait certainement une fièvre

inflammatoire, et il serait aisé de découvrir que l'inflammation n'était pas simple, et que peut-être il paraîtra une éruption ; mais on ne donnerait jamais à cette maladie sa vraie dénomination, avant que le flegmon ait paru avec ses marques caractéristiques. C'est ainsi qu'on distingue à peine, avant le septième jour de l'éruption, une petite-vérole bénigne, d'une petite-vérole volante d'une grande étendue. De même aussi, quand une fièvre d'accès attaque un sujet d'une constitution fort inflammatoire, la maladie ressemble à une fièvre ardente; et l'on ne peut distinguer la fièvre d'accès, que l'inflammation ne soit calmée en partie: c'est ce que l'on peut appeler l'état de crudité de la fièvre d'accès, lequel exige le traitement le plus antiphlogistique. Mais, quand l'inflammation est assez calmée pour permettre à la fièvre d'accès de se former, alors l'état suppuratoire de la fièvre composée commence, et le même traitement fort antiphlogistique n'est plus nécessaire. Au contraire, il faut fortifier la diète pour favoriser la coction et la crise, comme je l'ai dit ci-devant à l'inflammation simple. On doit prendre pour loi ce que la nature demande alors. Avant que la fièvre devînt intermittente, le malade ne pouvait rien souffrir que de léger et de rafraîchissant ; mais après l'intermittence, il désire des nourritures solides, et la nature exige quelque chose de plus substantiel pour se soutenir. Il vaut toujours mieux gra-

duer ainsi la diète, que de donner les médicamens stimulans que l'on emploie quelquefois dans ces mêmes vues ; médicamens dont on ne doit user qu'avec nécessité, quand la nature paraît engourdie.

Dans les cas semblables à ceux que je rapporte ici, j'ai toujours trouvé que les cordiaux ordinaires sollicitaient l'évacuation de la matière dans l'état même de crudité ; ce qui fatiguait plutôt la nature que de la ranimer ; que l'on faisait aussi par-là disparaître quelquefois l'intermittence, ou qu'on occasionait une nouvelle inflammation, et qu'on se mettait dans la nécessité d'avoir recours de nouveau au traitement antiphlogistique pour ramener la fièvre à son type. Quelques-uns ont recours au quinquina aussitôt que la fièvre devient intermittente ; en effet, il semble d'abord répondre à leurs vues (le quinquina étant le moins échauffant et le plus fort restaurant de tous les cordiaux) ; la fièvre s'arrête, tout paraît assez bien disposé ; mais le plus souvent on a lieu de se repentir de sa précipitation. La matière que l'on a retenue par-là, cause d'autres maladies d'une conséquence peut-être plus mauvaise que la maladie originale, et plus difficiles à guérir ; au lieu que si l'on avait attendu patiemment, et soutenu le malade convenablement durant les intervalles, jusqu'a ce que la nature eût pu cuire et évacuer la plus grande partie de la matière offen-

sive, tout serait sorti entièrement, et le quinquina aurait pu être donné convenablement et avec avantage.

D'autres tombent dans une erreur opposée, en persistant à procurer les évacuations, et à user du traitement antiphlogistique au second état de l'inflammation, comme il le fallait au premier état (celui de crudité). Entr'autres exemples, je me rappelle celui d'un médecin, qui, trouvant que les saignées, les purgatifs et une diète mince avaient, en peu de jours, rendu intermittente une fièvre inflammatoire, conclut précipitamment qu'il pouvait persister dans la même pratique pour évacuer toute la matière ; mais il en résulta que la nature ayant été troublée dans ses opérations, il revint une fièvre continue, beaucoup plus mauvaise que la première.

Le froid de l'hiver accompagné d'un temps sec, détruit d'une manière étonnante les acrimonies quelconques de nos humeurs ; c'est pourquoi nous voyons quelquefois des inflammations simples que l'on peut guérir par la saignée seule, sans attendre de coction ni de crise. En effet, il en est quelques-unes qui n'exigent pas d'autre évacuation. J'ai vu une fièvre pleurétique enlevée par une seule saignée copieuse, et cela en peu d'heures. Mais si le froid de l'hiver ajoute une disposition inflammatoire à une acrimonie déjà existante, le cas alors est différent, comme le dit Sydenham dans

sa fausse pleurésie et *péripneumonie*, de l'an 1675, c. 5, art. 1. « Le temps, dit-il, fut en 1675 aussi
» chaud qu'en été, par extraordinaire, jusque
» ves la fin d'octobre; et la fièvre bilieuse fit sentir
» sa fureur tout ce temps-là. Mais, vers la fin
» d'octobre, la froideur et l'humidité subite de
» l'air épaissirent toutes les humeurs, produi-
» sirent une toux et une douleur de poitrine,
» avec un assez grand degré de fièvre, ce qui
» trompa bien du monde, et fit prendre cette
» maladie pour une véritable pleurésie et périp-
» neumonie essentielle; mais ce n'était réellement
» que la continuation de la même fièvre bilieuse,
» avec l'accession de ces symptômes, lesquels
» provenaient du changement subit du temps,
» *art.* 2; car cela commença, comme il arrive
» toujours, par une douleur à la tête, au dos, aux
» lombes, ce qui faisait les symptômes de toutes
» les fièvres de cette constitution, excepté seu-
» lement que la matière fébrile une fois déposée
» abondamment au poumon et à la pleure par
» la violence de la toux, occasionait les symptômes
» particuliers à ces parties. Néanmoins, la fièvre,
» autant que je pus l'observer, était la même que
» celle qui domina jusqu'au jour où la première
» toux parut : ce que prouvèrent aussi les remèdes
» qui furent suivis de succès. Quoique la douleur
» poignante de côté, la difficulté de respirer, la
» couleur du sang que l'on tirait, et les autres

» symptômes ordinaires à la pleurésie, semblassent
» indiquer que c'était une pleurésie essentielle,
» cette maladie ne demandait cependant d'autre
» traitement que celui qui convenait à la consti-
» tution actuelle, et n'admettait aucun de ceux
» qui convenaient à la vraie pleurésie : joint à cela
» que quand la pleurésie est la maladie primitive,
» elle arrive sur la fin du printemps ; au lieu que
» la maladie dont il s'agit commença dans diffé-
» rens temps, et ne doit être regardée que comme
» un symptôme de la constitution atrabilieuse,
» accompagnée d'une toux accidentelle. »

Il nous marque conformément, art. 10, sa méthode curative, à l'occasion du fils aîné de F. Windham : « Je ne le saignai qu'une fois, lui appliquai
» un grand vésicatoire sur le dos, ordonnai des
» clystères tous les jours, des tisanes rafraîchis-
» santes et des émulsions, quelquefois du lait et
» de l'eau, de la petite bière pour boisson, lui
» conseillant de se lever quelques heures chaque
» jour : par cette méthode, il recouvra la santé
» en peu de jours ; et une purgation compléta la
» cure. »

DE LA CONSTITUTION
CATARRHEUSE.

Après avoir ainsi donné un court exposé de l'origine, des progrès et de la terminaison de l'inflammation simple, et décrit la nature de l'inflammation composée en général, je passe à un détail succinct de ces *épaississemens morbifiques*, qui, lorsqu'ils se joignent à une disposition inflammatoire, constituent les fièvres que nous voyons ici tous les hivers.

J'ai déjà fait mention de la première, c'est-à-dire, de la fievre d'hiver de Sydenham, comme étant le produit direct du commencement de la constitution inflammatoire, et le résidu de l'atrabile. En effet, si tout l'hiver est fort serein, cette fièvre devient fréquente et longue ; mais, vers la fin de janvier, quand la constitution inflammatoire a subsisté quelque-temps, elle fait place à un épaississement morbifique de nature différente, que j'appelle *épaississement catarrheux*, et qui, se joignant à la disposition inflammatoire, se manifeste sous quatre formes différentes : ce sont, 1.° la toux ; 2.° le rhumatisme ; 3.° l'érysipèle ; 4.° la dysenterie. Ces maladies me paraissent assez de la même nature, parce que, pendant les quatorze années dernières, elles ont régulièrement et constamment paru en même temps, et ont exigé le

même régime et le même traitement. Je les ai aussi vues se changer l'une en l'autre par une méthode indiscrète ; et elles diffèrent principalement par le siége du *flegmonoïde* (tumeur qui tient de la nature du flegmon), ou par l'organe sur lequel elles se jettent. *Hip. de Morb. sect.* 4, fait mention d'un érysipèle des poumons avec une expectoration ténue, copieuse, qui produisit une péripneumonie ; et il observe que la péripneumonie cessa dès que la matière expectorée devint épaisse. *De vet. Med. sect.* 33.

On éprouve dans toute l'Europe cet *épaississement catarrheux* pendant cette saison. La fluxion de poitrine est aussi-bien connue en France, que la toux catarrheuse du printemps en Angleterre. Mais la maladie est beaucoup plus dangereuse en Angleterre, pour deux raisons : 1.° à cause du passage subit du froid au chaud, et *vice versâ* ; 2.° à cause de l'humidité de notre printemps. Le premier inconvénient jette le trouble dans le genre nerveux ; le second arrête la transpiration ; de sorte que dans cette saison nous sommes plus susceptibles d'amasser l'acrimonie appelée *scorbut* ; joint à cela, l'usage constant que nous faisons des nourritures animales et des liqueurs fermentées qui sont nos seules boissons. La viande et les liqueurs fermentées ont plus détruit d'Anglais, que l'épée, la peste et la famine ; et il est impossible dans ce pays-ci de prévenir ou de guérir un catarrhe dans des complexions qui en

sont naturellement susceptibles, sans multiplier les vêtemens et affaiblir le régime.

Il y a quatre choses à considérer dans les maladies de cette constitution : 1.° le degré d'inflammation qu'il faut modérer par un traitement antiphlogistique convenable ; 2.° le degré d'acrimonie qu'il s'agit de délayer et d'envelopper par une diète douce et rafraîchissante, telle que le miel, le sucre, les légumes, les semences, le lait de présure, les fruits mûrs conservés, ou secs, ce qui modère la douleur, et conséquemment la violence du mouvement et de la chaleur; 3.° l'état des solides soit rigides, soit relâchés; car il est bien difficile de détruire un rhumatisme dans les vieillards d'une complexion rigide, quoiqu'ils se tirent aisément d'une toux catarrheuse. Mais le catarrhe est de longue durée, et dangereux dans les jeunes gens qui ont la fibre délicate et les poumons tendres, et cela depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-six; 4.° l'état des fluides, lequel ne dépend pas toujours de celui seul des solides ; car j'ai vu un homme âgé, fort, laborieux, dont les fibres étaient fermes et élastiques, et dont le sang était en même temps âcre, et même dissous par un régime acrimonieux, et par un *épaississement* (1) *scorbutique*. D'un autre

---

(1) L'idée de M. Grant se trouve bien développée par Cartheuser. « Cet épaississement muqueux très-tenace, et qui, dans » cette maladie, couvre le sang d'une saignée, d'une croûte » semblable à du lard, contracte, par sa stagnation conti-

côté, j'ai vu de jeunes filles, d'une mine délicate, ayant la peau tendre et d'un beau teint, avoir le sang fort épais.

Ces considérations nous mènent aisément aux moyens nécessaires pour traiter cette espèce de fièvre dans les complexions différentes, jusqu'à ce que la nature ait eu le temps d'exécuter la coction: alors elle nous conduira à l'expulsion dans le temps propre, et de la manière qui convient le mieux à chaque complexion. Je suivais, en écrivant ceci le 23 février 1769, trois différentes personnes attaquées de fièvres erysipélateuses, et actuellement convalescentes après l'expectoration aisée, modérée, d'une matière bien cuite qu'elles rejetèrent des poumons. J'ai vu un rhumatisme aigu se terminer en partie par une fluxion sur les poumons, mais plus fréquemment par une dysenterie, ou par des selles fort douloureuses. C'est peut-être ce qui engagea Sydenham à traiter le rhumatisme par les saignées et les purgatifs seuls, avant qu'il eût découvert les effets du petit-lait de présure et d'une diète sévère, comme on le voit par ses derniers ouvrages. En effet, l'erreur que l'on commet le plus ordinairement de nos jours dans la manière de conduire toute cette constitution, c'est de ne

» nuelle, une corruption *putrilagineuse ;* les sels mixtes s'alca-
» lisent indifféremment, prennent une nature très-pénétrante,
» et toute la masse muqueuse se résout en un fluide extrêmement
» caustique. *Pathol.*, T. II, p. 753.

pas avoir assez égard à la diète. On devient même impatient avant les quarante jours révolus ; on n'observe pas la diète convenable ; on se fonde sur des drogues, et des recettes secrètes qui empêchent souvent la coction, et rendent impossible la cure radicale. Au lieu que si l'on se mettait à la diète des farineux, du pain, des fruits, des légumes, du petit-lait de présure pendant un temps convenable, la nature effectuerait une coction parfaite, lentement, il est vrai, mais avec sûreté ; et l'*épaississement morbifique*, ayant été totalement cuit, pourrait être évacué aisément, librement et sans reste ; et certes le vrai moyen de se tirer d'affaires dans ces affections, c'est, conformément au vieux proverbe, *d'être long-temps malade*. Cependant, il faut faire attention au siége du flegmon, et la méthode curative doit être variée en conséquence.

Il est donc évident, par cet état du cas actuel, qu'il y a dans tout catarrhe quatre indications pour la cure : 1.° de faire cesser l'inflammation ; 2.° de délayer et d'envelopper l'*épaississement morbifique;* 3.° de l'évacuer petit à petit, proportionnément à la coction qui se fait, et cela par l'issue qui soulage le plus, tâchant en même temps de défendre et de garantir de sa destruction l'organe affecté ; 4.° de ramener les parties solides à leur ton naturel.

Ce que nous avons dit du traitement antiphlogistique, répond à la première indication. On rem-

plira la seconde par un régime adoucissant très-exact, en y ajoutant les remèdes que l'on sait avoir quelque efficacité pour guérir l'acrimonie particulière de chaque sujet, comme sont la bile, la goutte, le scorbut, les dartres, les écrouelles ou la vérole.

La troisième indication étant d'évacuer convenablement l'*épaississement morbifique*, il faut beaucoup de vigilance et de prudence, pour plusieurs raisons. 1.° La coction est difficile, lente et partielle; 2.° la matière est fort âcre et irritante; 3.° elle n'est jamais toute évacuée par les émonctoires communs; il s'en décharge toujours quelque partie par le flegmon, ou par le siége où la nature a dirigé la fluxion. Or, le flegmon se formant souvent sur une partie noble, il pourrait y avoir du danger de molester cette partie-là; de même que nous n'osons employer les répercussifs, de crainte d'augmenter la fièvre. J'ai même remarqué que les répercussifs paraissent plutôt augmenter le mal des parties affectées, que de l'arrêter. Il n'est donc pas étonnant que l'on commette plusieurs erreurs à ce période de la maladie. Le temps considérable qu'il faut pour conduire le tout comme il est besoin, la douleur de la partie affectée, l'ennui du régime, et la grande difficulté de porter remède aux symptômes urgens, sans courir le risque de retarder les efforts salutaires de la nature, tout concourt à rendre la cure fort difficile.

Quand je considère ces différentes espèces d'acrimonies inhérentes à chaque constitution, le nombre des maladies, les petites-véroles, les rougeoles, les toux convulsives, et plusieurs autres fort communes dans cette saison-là, et compliquées avec la constitution catarrheuse épidémique; quand je vois le régime impropre, que la plupart des sujets tiennent pendant cette saison et les irrégularités où ils tombent alors; l'administration maladroite de médicamens très-actifs, je suis étonné qu'un si grand nombre de gens échappe à cette phthisie incurable, si fatale à la jeunesse des deux sexes de ce royaume. Il faut cependant observer que ceux qui n'en sont pas péris, ont eu la constitution ruinée par le traitement téméraire et ignorant de ce qui avait l'apparence d'un petit rhume.

Il y a quelques années qu'un jeune homme, d'une bonne santé, d'un tempérament sanguin, fut attaqué d'un *coryze*. L'écoulement du nez était si âcre, qu'il excoria les narines et la lèvre supérieure. Il eut une petite inflammation au gosier, avec quelque enrouement le second jour, ce qui fut suivi d'un léger prurit, et de toux le troisième jour. On traita cette affection de rhume, et on le regarda comme la suite d'une transpiration répercutée. On lui fit donc prendre beaucoup de diaphorétiques, mais sans rien changer à sa diète. Il prit tous les jours quantité de mixtures hui-

leuses volatiles, et de nuit une potion avec l'élixir parégorique. Je le vis au troisième jour de ce traitement, le sixième de sa maladie. Il avait le gosier de couleur pourprée sombre, telle que celle d'un érysipèle : le gosier, à la vérité, était peu enflé, mais brûlant et douloureux. Toute la gorge était même si douloureuse, qu'il était contraint d'arrêter sa toux, malgré la peine que lui faisait le prurit. Des deux côtés, il sentait tout le long des fausses-côtes une douleur poignante rhumatismale, qui lui affectait la respiration. Il avait des boutons érysipélateux sur les épaules et derrière le cou ; de fréquentes envies d'aller à la selle, avec beaucoup de douleurs de colique et un ténesme : il paraissait avoir le visage et la tête enflée ; on voyait évidemment qu'il ne respirait qu'avec peine, et qu'il était fort entrepris. Son pouls était mou, plutôt petit, ne passant pas cent battemens dans une minute, mais irrégulier : il rendait peu d'urines, et ces urines étaient hautes en couleur et crues. Mais il y avait eu dans quelques-unes un sédiment jaune, la veille du jour que je le vis. Sa peau était chaude, la bouche sèche, la soif continuelle ; bref, il présentait tous les symptômes de cette constitution ; érysipèle à la peau, aux poumons, aux intestins et un rhumatisme. Dans ce cas, je pensai qu'il y avait eu défaut de sécrétion et d'excrétion, ce qui avait été cause de cette matière catarrheuse, et d'un degré d'inflam-

mation à la *membrane de* (1) *Schneider* : je crus aussi que les alcalis volatils et l'élixir parégorique avaient augmenté l'acrimonie et rendu l'inflammation universelle; que la difficulté de respirer et l'engorgement des poumons étaient directement la cause de ce pouls mou, petit, irrégulier, et que les douleurs de colique et les selles venaient en partie de la même matière âcre qui s'était manifestée au gosier, aux lèvres, au nez et aux épaules. Il y avait donc une vraie inflammation compliquée, et qu'il fallait traiter selon les indications ci-devant énoncées. A cet effet, j'ordonnai de copieuses saignées, un clystère émollient avec du miel, et une infusion de graine de lin, rendue fort acide, à prendre chaude continuellement. Sa boisson fut adoucie avec du miel, et les poumons furent souvent fomentés avec les vapeurs de la même boisson chaude. Quelques heures après, les tranchées augmentèrent, ce qui fut attribué au miel et à l'acide. Je substituai le sucre au miel; mais j'insistai sur les oranges de Séville, et j'ordonnai une purgation avec la manne et le tartre soluble dans une émulsion d'amandes.

Le septième, jour j'examinai le sang au matin, je le trouvai couvert d'une couenne jaune, épaisse; la sérosité en était fort jaune, et en petite quantité. Le malade avait fait plusieurs selles durant

---

(1) *Voyez* Barthol. Anat. L. III, ch. 12.

la nuit, sans tranchées; ses intestins étaient libres; le pouls devint plus plein et plus prompt; la respiration était fort soulagée; mais la toux était toujours fort pénible, et les douleurs rhumatismales augmentaient. Tout ceci me confirma dans l'opinion qu'il fallait évacuer; que l'aggravation de la toux et du rhumatisme n'était que l'effet d'une circulation plus libre. Je ne vis pas les urines; la douleur du gosier était diminuée, et il prit beaucoup de breuvages acidules de différentes espèces. L'après-midi, plus de colique, ni de dévoiement; les urines étaient plus abondantes, moins colorées, mais crues. Sa grande souffrance était une toux dure et fréquente, et une douleur violente aux deux côtés. J'ordonnai une seconde saignée copieuse pour faire cesser ces symptômes, et de continuer les boissons comme auparavant, y ajoutant un *looch* d'égales parties de miel, d'huile et de gelée de groseilles. Le soir, le pouls était mou, égal et fréquent; la respiration bonne, la toux fréquente, et semblait entretenir la douleur des deux côtés. J'ordonnai de fomenter aussi les côtés; j'ajoutai un peu de *diacode* au *looch*, et un peu de nitre avec de l'oxymel simple aux boissons, qui étaient une infusion de graine de lin, des décoctions pectorales, et du petit-lait de beurre. La diète était du *Sagou* (1), de la panade,

(1) *Voyez* le Nouv. Dispens. de M. Lewis.

du gruau, du pain avec du fruit, ou des gelées de fruit. La couenne du second sang était plus ferme et plus épaisse que celle du premier; il y avait dans ce second plus de sérosité, et elle n'était pas si jaune.

Le matin du huitième jour, je trouvai qu'il avait un peu dormi, et ne se plaignait pas tant du gosier ni de la poitrine. Mais la douleur des deux côtés était excessive; ces parties semblaient même enflées, et douloureuses au toucher; j'y fis appliquer les ventouses, et il se trouva mieux le soir. Le pouls ne battait qu'environ cent fois, mou et égal. Les éruptions du cou et des épaules étaient éteintes, la respiration bonne; la peau n'était plus chaude, mais fort sèche. Le malade prit un lavement le soir, parce qu'il n'avait pas eu de selles.

Ce traitement fut ainsi continué jusqu'au quatorzième jour, que les douleurs rhumatismales se passèrent entièrement ; mais la toux persévérait toujours forte et sèche. Les battemens du pouls allaient toujours à cent environ ; les urines étaient variables , mais assez abondantes , et les selles bien régulières. Il commença à prendre une émulsion d'amandes avec le camphre, l'esprit de *Minder* et la chaux d'antimoine, et il mit plus d'oxymel dans ses boissons.

Au vingt-deuxième jour , ses crachats parurent un peu teints de sang, ce qui augmenta jusqu'au

vingt-quatrième que je lui ordonnai de quitter l'émulsion ; il ne prit plus de drogues que l'oxymel, parce que l'expectoration était alors assez poussée. Je lui tins le corps libre par les lavemens, fis ouvrir un cautère aux deux bras, le mis à la diète du lait, du fruit et des farineux. Il continua de tousser, cracher jusqu'au quarante-deuxième jour qu'il commença à reprendre des forces. La toux fut plus modérée et moins fréquente ; mais elle ne cessa qu'au soixante-cinquième jour. Alors il commença à prendre un peu de viande une fois par jour, quelque exercice, et l'air de la campagne.

Il est donc évident qu'une partie de cet *épaississement* morbifique se précipita par les intestins au commencement ; qu'il s'en déchargea une plus grande quantité par la peau, mais que l'évacuation principale s'en fit par les poumons, ce qui continua quarante jours pleins, avant que le sang fût parfaitement épuré. Il ne faut donc pas être surpris de l'opiniâtreté des rhumatismes, des fluxions et des toux qui arrivent au printemps.

J'ai constamment remarqué que les jeunes gens d'environ dix-huit , dix-neuf ou vingt ans , qui étaient attaqués d'un catarrhe au mois de janvier ou février , et qui se rétablissaient en avril ou juin, n'échappaient jamais le retour du catarrhe au printemps suivant (quoiqu'ils fussent bien selon toutes les apparences durant l'été, la moisson et l'hiver),

jusqu'à ce qu'ils eussent passé vingt-cinq ans, à moins qu'ils ne fussent bien fortifiés durant la moisson et l'hiver avec des restaurans et des antiseptiques, ou ne fussent heureusement attaqués d'une fièvre d'accès, laquelle les guérissait radicalement du catarrhe, si elle était bien conduite. Mais, si on l'arrête mal-à-propos avant que la constitution soit entièrement changée, la maladie s'opiniâtre, et, assez communément, dégénère alors en phthisie : en voici un exemple.

Miss P. A., âgée de dix-sept ans, après avoir dansé quelques heures, fut saisie, en 1765, d'une douleur à la région du foie, à laquelle succéda une jaunisse. Cette douleur fut dissipée entièrement en deux mois ; mais elle en éprouvait le retour au premier effort violent qu'elle faisait. Au commencement de février 1757, elle fut prise d'un rhume, et d'une petite toux qu'elle négligea jusqu'au onzième jour qu'elle éprouva la première rigueur réelle d'une fièvre. Les symptômes étaient, 1.° une toux sèche, fréquente ; 2.° une douleur constante à la partie antérieure de la tête ; 3.° le retour de l'ancienne douleur de côté ; 4.° la peau très-chaude ; 5.° un pouls fréquent, mais peu plein ; 6.° des urines pâles et crues ; 7.° le ventre resserré, avec grande inquiétude ; 8.° la langue blanche, mais pas trop chargée. On traita cela de fièvre nerveuse de Huxam. On donna donc à la malade la *potion saline* de ce médecin, avec ordre de garder

le lit, de boire une infusion de menthe, et du petit-lait fait avec du vin de Canarie. Je fus appelé le soir, quatorze de février, lequel était le quatrième jour de la fièvre déterminée. Je la trouvai toute en sueur; elle se croyait même par-là un peu soulagée du mal de tête. J'ordonnai de joindre deux gros de manne à chaque prise de sa boisson, et de lui donner un lavement aussitôt que la sueur aurait cessé.

Le matin suivant, cinquième jour, je trouvai que la sueur ne l'avait point soulagée, tous les symptômes étant même augmentés : la langue était devenue chargée, quoique le lavement et la manne eussent procuré trois selles copieuses. Le pouls était devenu ferme ; le visage bouffi, avec un tintement d'oreille fort inquiétant : elle avait une toux fréquente, dure, sèche, et une augmentation considérable de douleur à la région du foie. Je fis tirer deux onces de sang. La malade s'évanouit, revint promptement, mais le pouls ne baissa pas. J'ajoutai dix grains de nitre à la potion saline, pour en prendre toutes les quatre heures.

Sixième jour. Nuit inquiète, petite sueur, point de soulagement; toux fort pénible. J'ordonnai une émulsion d'amandes, de graines de pavots, de sirop de limon, avec les boissons.

Septième jour. Même état à peu près, excepté qu'elle ne se plaignait de la tête que quand elle toussait. Petite quantité d'un sédiment blanc,

comme de la fleur de farine dans l'urine. Elle avait eu une selle délayée pendant la nuit ; mais elle n'avait pas d'envie de sortir du lit. Je continuai les mêmes médicamens.

Huitième jour. Pouls un peu plus mou, quelque sédiment dans un verre d'urine, anxiété un peu moindre ; on l'avait levée pour faire le lit, mais elle ne le soutint pas ; toux fort pénible, augmentation de douleur de tête et de côté : mêmes médicamens continués. Le soir, les règles parurent en petite quantité, comme il lui était ordinaire, mais plutôt moindre que de coutume.

Neuvième jour. Les règles continuèrent, mais en fort petite quantité. Point de sédiment dans l'urine. Pouls fréquent et petit, mais point dur. J'ajoutai vingt gouttes de *teint. castor. sel. volat.* à chaque prise de la boisson : la même émulsion fut continuée.

Dixième jour. Les règles étaient un peu augmentées ; les urines beaucoup plus foncées : les autres symptômes modérés. Elle avait un peu sué, comme elle avait coutume, pendant la nuit ; mais n'avait point eu de selles depuis cinquante heures : alors le lavement fut réitéré. Boisson et émulsion continuées.

Onzième jour. Le lavement lui procura trois selles et un grand soulagement. Mêmes médicamens continués ; mais la diète un peu moins rigoureuse.

Douzième jour. Sédiment dans toutes les urines : selles abondantes pultacées. Les règles cessèrent totalement : beaucoup de mieux à tout autre égard. Pouls toujours un peu fréquent. Les potions salines données seulement soir et matin. Une prise d'infusion de camomille à midi, et un verre de vin rouge après dîner.

Treizième jour. La nuit du douze à celui-ci, deux grandes selles noirâtres ; et la malade était toujours mieux. Même traitement, excepté que nous augmentâmes l'infusion de fleurs de camomille, permîmes quelque peu de viande légère au dîner et un autre verre de vin.

Quatorzième jour. Vers les dix heures du matin, elle semblait beaucoup mieux ; mais, à quatre heures après midi, elle fut saisie d'un spasme à l'estomac, qui paraissait, au tact, resserré en un dur peloton. Son visage devint violet ; le pouls petit. Ceci fut regardé comme un symptôme hystérique : ainsi elle prit une potion volatile avec de l'*élixir parégor*. On lui mit un emplâtre de thériaque avec de l'huile de *macis* sur l'estomac. J'ordonnai l'eau de poulet, et le petit-lait fait avec du vin ; mais il n'y avait pas eu de selles pendant vingt-quatre heures.

Quinzième jour. Nuit assez passable. En effet, la peau avait toujours été moite ; mais point de soulagement ; car la chaleur était grande, le pouls plein, très-fréquent, mais point dur. Urines abon-

dantes ; beaucoup de sédiment dans chaque verre. Bouche sèche ; soif continuelle. La dureté qui s'était manifestée à l'estomac, s'étendait du côté droit, le long de la région du foie. La malade y sentait une oppression, et paraissait fatiguée et abattue. Je réitérai les potions salines avec la manne, ordonnai un lavement, et ajoutai un parégorique pour la potion de la nuit seulement.

Seizième jour. Le soir de ce jour, elle empirait; elle eut un tremblement, après quoi parut une sueur abondante universelle. Un lavement opéra une fois. Je ne vis point de mieux ; car la douleur et la dureté de l'estomac persévéraient, et les yeux jaunissaient. La selle était fort jaune : la malade vomit un peu de bile, avait une soif inépuisable ; la langue sale et chargée, le pouls plein, fréquent, mou ; la peau très-chaude et moite. Les forces de la malade se soutenaient étonnamment : le lavement fut réitéré. Elle prit, toutes les six heures, une émulsion avec deux onces de manne, une potion saline avec du sirop de violette. Elle eut trois selles le soir, et fut beaucoup soulagée sur les dix heures du même soir. Elle changea de linge après la sueur, parut avoir envie de dormir. Sédiment dans les urines.

Dix-septième jour. La nuit précédente, elle avait encore eu trois selles. Les yeux étaient plus clairs, la tête sans douleur ; la fièvre diminuée ; la sueur plus modérée ; la chaleur et la soif moindres, la

langue assez nette, l'urine foncée et chargée, et les selles n'étaient plus si jaunes; mais la toux revint, fut fort pénible, et lui fatiguait le côté. Elle expectora avec difficulté, et les crachats étaient tenaces : il parut une éruption à l'os *sacrum* et aux os innominés, laquelle l'empêchait d'être couchée sur le dos. Elle ne pouvait, sans difficulté, rester sur le côté droit affecté, et point du tout sur le gauche.

Dix-huitième jour. Je trouvai, le matin, qu'elle avait eu beaucoup de mal à l'estomac pendant la nuit, et qu'à l'aide de quelque peu d'infusion de camomille, elle avait rejeté une matière fort teinte de bile; après quoi, le lavement fut réitéré : elle eut deux selles. Mêmes potions continuées. Elle se trouva fort à l'aise : le pouls se modéra; il parut par tout le cou et l'estomac une éruption miliaire considérable. La fièvre revint à la nuit, quoique non aussi violente qu'auparavant. L'éruption augmenta; toux modérée; vésicatoires appliqués sur le dos; potions continuées.

Dix-neuvième jour. Nouveau mal à l'estomac; vomissement d'une matière en grande partie jaune; après quoi, quatre selles de même espèce. Potions continuées, et beaucoup d'eau de poulet, très-légère. On ôta les vésicatoires à midi : beaucoup de mieux apparent à huit heures du soir. L'urine avait été fort épaisse tout le jour, et déposa un sédiment copieux.

Vingtième jour. Ce matin , je trouvai qu'elle avait assez bien reposé ; que la fièvre était peu de chose, le pouls mou et grand. Elle avait cependant été assez incommodée , avait vomi , et avait été purgée comme le jour précédent ; mais le soir elle fut délivrée de sa douleur et de son mal d'estomac.

Vingt-et-unième jour. Elle continua de se trouver mieux ; mais elle fut purgée, et vomit comme auparavant. J'ajoutai donc une *teinture vineuse* de *rhubarbe* aux potions. Le soir, elle put se tenir levée, dit qu'elle se sentait un peu d'appétit. Elle mangea donc un peu de poulet du pot, et avec goût.

Vingt-deuxième jour. Le mieux continuait au matin. J'ajoutai aux potions d'hier quelques gouttes de *teinture* de *quinquina* de Huxam. Le vomissement reparut de bonne heure dans la matinée , quoiqu'elle eût eu une très-bonne nuit. A midi , elle se trouvait fort à l'aise. Les urines étaient toujours jaunes , mais avec moins de sédiment. On fit passer la malade dans une plus grande chambre ; après quoi elle eut deux ou trois selles tous les jours , se refaisait petit à petit jusqu'au vingt-six que la fièvre revint le soir , avec difficulté d'avaler ; mais elle se passa par degrés, moyennant quelques selles abondantes, vers le vingt-septième et le vingt-huitième ; durant tout lequel temps mêmes potions et même diète.

Vingt-neuvième jour. Deux selles copieuses ce jour-là. La malade parut mieux.

Trentième jour. Point de mal d'estomac, de toux, de douleur, qu'en avalant. En examinant le gosier, je remarquai des aphthes blancs, d'une apparence de lard. Mêmes potions, même diète, jusqu'au trente-troisième jour que les aphthes devinrent très-incommodes. J'ordonnai alors une décoction de quinquina avec un gargarisme de *jus de navet*, de *miel rosat* et *d'esprit de soufre.* Ceci fit disparaître les aphtes en quatre jours. Après quoi la malade parut se refaire d'un jour à l'autre; les mois revinrent comme de coutume le 4 d'avril; et au commencement de mai elle fut parfaitement rétablie.

En examinant soigneusement cette fievre, je crois avoir raison de conclure que l'on avait négligé beaucoup de choses qui méritaient attention, surtout la toux légère, et le rhume qui avait précédé la fièvre déterminée, comme ses avant-coureurs, *terrentia morbi.* Quand un jeune sujet est pris au printemps des symptômes ordinaires de rhume, tel que de *coryze*, douleur au gosier, toux avec prurit, et autres semblables, il faut les considérer comme les avant-coureurs d'une fièvre catarrheuse : ainsi l'on doit réduire la diète dès l'instant. Les malades doivent être garantis de l'air de la nuit, se coucher de bonne heure, et rester le matin au lit un peu plus que de coutume; s'abstenir aussi de tout fort exercice, jusqu'à ce que ces symptômes tombent; mais, s'ils ne s'abat-

tent point sous quatre jours, il faut une saignée le matin du cinquième, et prendre un vomitif le soir. Si les symptômes persistent, il faut purger le matin du sixième, et donner un lavement tous les jours, jusqu'à ce que la chaleur diminue enfin, ou qu'il paraisse une expectoration douce, aisée; pendant ce temps-là, il ne faut pas que le malade reste au lit tout le jour, ni pousser les sueurs du matin, quoiqu'il résulte beaucoup de soulagement d'une douce transpiration naturelle pendant les heures ordinaires du sommeil. Mais, dans le cas détaillé ci-devant, l'on avait tenu la malade dans une transpiration abondante continuelle, depuis le premier jour de la fièvre jusqu'au quatrième, par le moyen de la chaleur du lit, du petit-lait de vin, des boissons salines et d'autres médicamens semblables, sans, au préalable, avoir fait précéder aucune évacuation. Le quatrième jour, celui où je la vis la première fois, la sueur était excessive; je craignis même de la troubler : j'ajoutai cependant la manne aux potions, et je lui lâchai le ventre par un lavement; mais je différai la saignée jusqu'au matin suivant, au lieu de la faire changer de linge, et de la saigner immédiatement : ensuite on aurait dû donner un vomitif-purgatif, et, le matin suivant, un doux purgatif. Du cinquième jour, nous passâmes assez bien au septième. Les symptômes paraissaient beaucoup diminuer ce jour-ci; il y eut des signes de coction, tant par une

petite expectoration, que par un petit dépôt dans les urines. Le huit, les signes de coction paraissaient encore plus caractérisés par ce sédiment des urines, par le faible flux des règles avec grande diminution des symptômes; mais il n'y eut point de selles, ni ce jour, ni le précédent. Le neuf, le ventre était toujours resserré; l'urine devint plus foncée et plus crue. Dans cet état, au lieu de lâcher le ventre par un lavement, comme nous l'aurions dû pour enlever la matière morbifique par la voie qui avait soulagé, nous ajoutâmes vingt gouttes de *teint. castor.* et autant de *sel volat.* pour solliciter les règles. Le dix, cependant nous découvrîmes notre erreur; nous donnâmes un lavement purgatif qui fit faire trois selles, et produisit de favorables apparences le onze. Le douze, tout allait bien; mais, non contens de cela, nous lui fîmes prendre six onces d'infusion de camomille comme fébrifuge, et l'augmentâmes jusqu'à neuf onces le treize et le quatorze, ordonnant en même temps quelques nourritures animales un peu solides, et un verre de vin à midi. L'effet fut un spasme à l'estomac, et plusieurs autres symptômes de fièvre putride; car la matière morbifique avait été retenue, au lieu d'être évacuée après la coction; la viande et les amers l'avaient même aigrie. Le seize, il est vrai, il en sortit une partie par les selles, mais il y en avait encore de mêlée avec

la masse du sang, et qui fut déterminée par la nature à se jeter sur l'os *sacrum* et les os innominés, en forme d'érysipèle : une autre partie se jeta sur le foie, où elle causa de l'enflure et de la douleur. Il en revint un peu sur les poumons, et la toux en fut augmentée. Le dix-huit, il parut de soi-même un vomissement : on le soutint convenablement, et on lâcha le ventre à propos par un lavement. Cela fut suivi d'une éruption miliaire; mais tout cela procura un grand soulagement. Nous tombâmes néanmoins dans une autre faute ; car, attendant grand avantage de cette éruption, nous voulûmes la soutenir préférablement aux autres évacuations; nous appliquâmes donc un vésicatoire. La nature prit néanmoins une bonne voie : le dix-neuf au matin, les vomissemens et les selles reparurent; ce qui dura en partie jusqu'aux 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27 et 28.e La douleur de gosier vint ce dernier jour, comme l'avant-coureur des aphthes qui emportèrent la fièvre entière, le trente-troisième jour : ce fut alors que la malade prit le quinquina et commença à se refaire de jour en jour.

Je suis maintenant convaincu que la malade ne serait jamais retombée, si elle avait été traitée convenablement du huit au quatorze, et que l'on pouvait même tout prévenir dès le commencement; et, quoique son rétablissement parût entier, je soupçonne cependant qu'il resta toujours quel-

que faiblesse au foie et aux poumons; ce qui peut-être ne put jamais être guéri par la suite. Depuis ce moment-là, je résolus de traiter les fièvres catarrheuses autrement. Cette jeune fille fut attaquée, l'année suivante, vers la même saison, d'une fièvre semblable. On la saigna aussitôt; on lui donna un vomitif le même soir, un lavement le matin suivant, et on lui tint le ventre libre : on fit usage de médicamens rafraîchissans et laxatifs durant toute la fièvre. Elle n'était pas encore alitée de jour, ne prenait plus de viandes. La fièvre devint bientôt intermittente, et, en neuf jours, régulière intermittente. On commença l'usage du quinquina le quinze; il arrêta bientôt la fièvre. Mais la toux persévéra plusieurs semaines; et je me repentis d'avoir fait usage de ce remède. La malade se rétablit cependant en juin par une diète appropriée, l'air de la campagne et l'exercice.

La même fièvre revint le printemps suivant avec plus de violence que jamais. Le même traitement antiphlogistique la rendit intermittente. Mais on demanda alors s'il fallait l'arrêter, ou la laisser aller? Après bien des raisons, on résolut de la laisser suivre son cours. Mais les gens s'impatientèrent. Chacun proposait des remèdes pour cette fièvre, et nous fûmes contraints de donner une décoction de quinquina : cette fièvre intermittente fut plus obstinée que la première. Nous

ajoutâmes donc le quinquina en poudre à la décoction : il arrêta la fièvre, mais la toux resta fort pénible. L'été, la diète au lait et l'air de la campagne appaisèrent la violence de la toux ; mais il en restait toujours assez le matin, pour que l'irritation des poumons causât un crachement de sang, même après que la malade eut recouvré son embonpoint et sa couleur pendant l'été. On le fit cesser par la saignée faite à propos, le fruit, le lait de beurre. La petite toux persévérait cependant ; elle fut confirmée par le retour de la fièvre catarrheuse du printemps, et se termina enfin en une vraie phthisie pulmonaire. En vain essaya-t-on tous les remèdes pour cette maladie, il nous fut impossible de la sauver ; elle mourut en octobre suivant.

Qu'on se souvienne donc de cette preuve des mauvais effets du quinquina dans une fièvre de printemps, accompagnée d'une fluxion sur les poumons : j'en ai vu plusieurs autres semblables. C'est pourquoi j'ai abandonné depuis plusieurs années le traitement que je suivais, et en ai pris un autre avec plus de succès. Un enfant de sept ans, fils de M. F., etc., fut attaqué au printemps dernier 1769, d'une coqueluche (1) : après une diète et des évacua-

(1) Quoiqu'il soit faux que l'estomac soit toujours le siége de ces toux convulsives, on pourrait croire par le détail de M. Grant, que ce n'était pas ici d'abord une affection essentielle des poumons.

tions convenables, il parut une fièvre intermittente qui devint bientôt double-tierce régulière. Une des deux fièvres se passa après de fréquens petits vomissemens, une diète végétale exacte, et en tenant le ventre libre. Il resta une simple-tierce fort vive avec la coqueluche. Je fus d'avis d'abandonner la maladie à la nature; mais, comme elle pouvait durer plusieurs mois, je conseillai de prendre l'avis de M. Guillaume Duncan. Il fut de mon avis; la même diète fut donc continuée, et l'on abandonna l'enfant aux accès qui revenaient de deux jours l'un, et ce pendant trois mois. Les deux maladies se passèrent en juin, sans laisser de mauvais effets. On vit après, que les poumons n'avaient point souffert; car, en septembre suivant, l'enfant fut pris d'une mauvaise sorte de rougeole, d'une toux violente, et était comme suffoqué. Après la première saignée, qui fut copieuse, il eut une expectoration libre et abondante; après la seconde, la toux et la rougeole se passèrent ensemble fort doucement: or, si les poumons avaient été offensés par la coqueluche, cela ne serait probablement pas arrivé, vu qu'il n'y a point de maladie si propre que la rougeole à produire une suppuration, s'il y a obstruction, ou tubercules aux poumons.

Dans tous ces cas, on doit considérer le catarrhe dans les jeunes gens, comme la maladie la plus dangereuse, et la fièvre d'accès du printemps

comme une suite peu importante, quand elle durerait même plusieurs mois : principe qui était bien connu avant qu'on eût découvert les vertus du quinquina. Je ne suis pas fâché de voir une fièvre d'accès dans les jeunes gens sujets aux catarrhes du printemps, parce que j'ai lieu d'espérer de guérir radicalement le catarrhe à l'aide de la fièvre, si l'on suit exactement mes ordres. Mais, quand il n'y a pas de fièvre pour détourner la matière des poumons, qu'il y a une fluxion de matière acrimonieuse à enlever par la toux et l'expectoration, que le sujet est jeune, qu'il a les poumons faibles, et fait beaucoup de sang, il y a tout à craindre qu'il n'arrive une phthisie, surtout dans notre climat.

Si le catarrhe du printemps n'est pas bien conduit, il produira des obstructions, des tubercules, une suppuration et des fièvres hectiques; ce que l'on ne voit que trop malheureusement en mai. Au lieu que si on le conduit bien, tant en procurant les évacuations convenables, qu'en observant rigoureusement une diète légère et adoucissante, il finit en été comme s'il n'avait jamais existé. On doit cependant se souvenir qu'il reviendra le printemps suivant, et qu'ainsi durant l'été, l'automne et l'hiver, on doit fortifier l'habitude du corps et les poumons par des voyages, le quinquina, les martiaux, les bains froids; mais il faut toujours observer la même diète antisep-

tique et adoucissante. Ces remèdes susdits sont fort puissans, et peuvent prévenir le retour de la maladie quand elle a été entièrement domtée ; mais ils perdront infailliblement le malade, si on les emploie trop tôt, ou avant que le catarrhe soit entièrement passé.

Il y a un moyen toujours plus efficace de prévenir le retour de cette maladie ; savoir, les climats fort chauds. Mes malades se sont très-bien trouvés des îles des Indes occidentales : c'est là que je les envoie, et qu'ils doivent rester jusqu'à ce qu'ils aient passé vingt-cinq ans. J'ai envoyé des malades dans toutes les parties de l'Europe : il en est réchappé quelques-uns ; mais le plus grand nombre est péri. Au lieu que ceux qui ont passé dans ces îles, se sont tous rétablis, excepté M. Louis Gordon, qui avait une phthisie confirmée avant de partir. Mais Guillaume Gordon, son frère, se rétablit à la Jamaïque, après avoir été condamné comme incurable. M. Malcom, un autre de mes malades, se refit dans les îles Françaises. Il était cependant hors de tout espoir par la force de son hétisie, la perte considérable de son embonpoint et de ses forces ; ce qui avait été la suite du quatrième retour d'un catarrhe du printemps. Mademoiselle Grant, fille d'un de mes amis, se rétablit à Antigoa, après même que moi et tous ceux qui l'avions vue, eussions pensé qu'elle était dans une consomption décidée. Elle avait été attaquée d'un catarrhe

trois ans auparavant; il revenait régulièrement tous les printemps, et l'avait réduite à cet état, malgré les eaux de Bristol, et tous les soins possibles.

Il faut faire beaucoup d'attention aux vents et au temps, en traitant un catarrhe confirmé, durant les mois de mars, avril, mai et même juin. Nous avons, durant cette saison-là, quelques vents secs et froids de nord-est, ce qui peut rendre la saignée nécessaire; quelques passages subits de cette température à un temps humide, chaud et étouffant, ce qui peut obliger de donner de légers vomitifs, qui sans cela ne seraient pas nécessaires. Le malade ne doit pas non plus aller trop tôt à cheval, ni même avant que la fièvre soit tombée; car il n'est pas besoin d'autre mouvement que la fièvre, tant qu'elle persévère : mais aussitôt qu'elle est tombée, le cheval devient le meilleur médecin, s'il reste une toux, en y joignant, si l'on veut, le lait d'ânesse.

Avant que l'expectoration soit copieuse, ou proportionnée à la toux et autres symptômes, il faut un air chaud pour l'exciter; mais l'air ouvert de la campagne devient le meilleur remède pour fortifier les poumons, quand la coction et l'expectoration ont été copieuses. Le lait pur de toute espèce quelconque est trop fort pendant que la fièvre s'accroît considérablement : le petit-lait de présure, s'il n'est pas trop salé, et les concombres sont plus convenables (1). Les acides miné-

---

(1) Le docteur Mussel, de Berlin, guérit une jeune femme,

raux ne sont pas non plus si convenables que les fruits et les acides végétaux, jusqu'à ce que tout ce qu'il y a d'inflammatoire dans la maladie soit assez bien dissipé; ce qui arrive en juillet, quand la constitution putride a lieu, et rend plus sûr et même nécessaire l'usage des forts antiseptiques. Mais, durant la saison de la synoque non putride, c'est-à-dire, entre le printemps et l'été, le catarrhe participe de la même nature, et s'y mêle aisément : c'est ce qui fait croire à quelques sujets, qu'ils sont dans une consomption décidée, tandis qu'ils ne sont incommodés que d'une fièvre humorale compliquée avec le restant de la toux d'un catarrhe du printemps ; ou que d'autres pensent avoir guéri une phthisie pulmonaire, ou une consomption réelle et confirmée, quand pareille maladie n'existait point. Il y a une grande différence entre les chaleurs du soir, les sueurs salutaires nocturnes de la fièvre humorale, et les sueurs colliquatives abondantes qui ont lieu le matin, dans la consomption confirmée, et ne proviennent que d'un pus résorbé qui avait été formé et accumulé dans des parties internes et inaccessibles. Mais c'en est assez de la constitution catarrheuse épidémique, et de l'effet que la fièvre d'accès peut y produire.

---

d'un catarrhe confirmé, en l'obligeant de vivre de pain et de concombres, *pour toute nourriture*, et de ne boire que de l'eau froide. Voyez *ses Observ. méd.*

DE LA SYNOQUE

NON PUTRIDE.

JE vais considérer présentement la constitution qui a lieu régulièrement tous les ans vers la fin de la saison inflammatoire, et qui est si générale en certaines années, qu'elle peut être appelée *épidémique*. Depuis que Huxham a écrit son Essai sur les Fièvres *lentes nerveuses*, plusieurs personnes l'ont regardée comme une fièvre nouvelle. Mais ceci ne vient que de ce qu'on n'a pas fait attention à ce que les anciens avaient dit sur ce sujet. Hippocrate s'inquiétait fort peu des noms. Il marquait les choses comme il les voyait dans la pratique, et rappelait la même observation dans différentes fievres, tant à l'égard du diagnostic, que du pronostic. Mais, en examinant soigneusement ses successeurs, on verra que l'*épiale*, la *fièvre pituiteuse*, la *synoque non putride*, et la *fièvre humorale* sont la même que la fièvre de Huxham, laquelle a quelquefois lieu ici en mars, et dure très-long-temps, souvent même jusqu'au solstice d'été. Les anciens distinguaient les différentes espèces de cette fièvre : 1.° par sa durée, de sorte que la synoque simple ne durait que quatre jours, ou sept au plus ; 2.° par les symptômes particuliers qui l'accompagnaient dans les différentes constitutions. Telles étaient celles qu'ils

appelaient *typhodes*, *assodes*, *lyngodes*, *phricodes*, *pituiteuse* et *lipyrie*. Mais leur pratique ne changeait pas pour cela ; ils suivaient la nature, et l'aidaient.

Un ancien médecin du premier ordre avait observé qu'un nouveau traitement changeait toujours une fièvre ancienne en une nouvelle : je me rappelai cette observation en lisant les douze commentaires du docteur Glass, sur les fièvres ; traité dont on doit lui savoir tant de gré. Je ne trouve de différence dans ces fièvres, que celle qui vient des différens usages, du climat et de la manière de traiter.

Mais, outre la constitution dominante, qui a lieu particulièrement dans une saison, on doit encore considérer les variations que les vents et le temps occasionnent dans cette saison. Or, nous avons en cela l'autorité même d'Hipp. Aph. sect. 3, n.º 5, que Celse nous a interprétée, liv. 2, ch. 1 : *Les longues pluies causent des fièvres, lâchent le ventre, relâchent le genre nerveux, etc. Le vent du midi rend l'ouïe dure, émousse les sens, cause des maux de tête, lâche le ventre, rend tout le corps stupide, humide, languissant* ; et ailleurs, sect. 3, n.º 2 : *Si les vents du nord ont régné pendant un hiver sec boréal, que le printemps ait été accompagné des vents du midi et de pluies, les yeux deviendront probablement chassieux ; on sentira des tranchées ; il y aura des fièvres, surtout dans les*

sujets d'une constitution molle; sect. 3, n.º 19 : *Non qu'en tout temps, en toute saison, les sujets de tout tempérament ne puissent être attaqués de toutes les espèces de maladies, et n'en meurent; mais il y aura plutôt telle maladie qu'une autre.*

Ceci semble confirmé par la présente constitution épidémique de mars 1769. Je ne me rappelle pas d'avoir entendu parler des fièvres lentes nerveuses, avant les chaleurs du commencement de ce mois-là ; j'en vis alors plusieurs. En comparant soigneusement les symptômes de cette fièvre avec l'*hémitritée* et la *tritæophye* des anciens, avec ceux de la *fièvre de Hongrie*, *gastrique*, *cholérique*, *mésentérique*, et avec ceux de la *fébricule* et de la *fièvre lente* des modernes, elles me semblent toutes venir d'une même cause ; et les premiers symptômes de toutes ces fièvres me paraissent être identiques avec ce que les anciens nous ont donné comme les signes d'*orgasmes* dans les premières voies, *materiæ turgentis.*

La *matière turgescente* dans l'estomac ou dans la partie supérieure du canal intestinal, était, selon Hippocrate, accompagnée de ces symptômes; savoir: lassitude universelle, faiblesse subite, tremblemens, langue sale, goût amer, dégoût, langueur, malaise à la région du cœur, gonflement à l'estomac, lequel cédait aisément à la pression, respiration serrée ou oppression de poitrine, douleur à l'estomac et au côté, au-dessous du dia-

phragme, pourvu qu'il n'y eût pas d'inflammation ; ensuite froid des extrémités, pesanteur, douleur par toute la tête, étourdissement, nuages devant les yeux, abattement d'esprit, défaillance, inquiétude, anxiété, agitation, pourvu toujours qu'il n'y eût pas de violente inflammation. Ces symptômes ne varient pas beaucoup, que la matière turgescente soit une bile jaune, verte ou noire, ou toute autre espèce de pituite, soit acide, soit putride, pourvu que l'humeur morbifique logée dans l'estomac soit acrimonieuse et piquante. Dans tous ces cas l'émétique était ordonné comme la voie la plus courte pour évacuer la matière offensive. Mais, quand la matière turgescente est dans le bas-ventre au-dessous de l'estomac, alors, dit le même, il y a pesanteur aux genoux, douleur aux lombes, tension au ventre, borborygmes, tranchées : les selles sont claires, liquides, fétides et acrimonieuses. Dans tous ces cas, les purgatifs étaient ordonnés, comme le seul moyen d'évacuer la matière morbifique, et conséquemment de soulager les symptômes, tant qu'il n'y avait pas d'inflammation considérable.

N'est-ce pas là un exact abrégé de la fièvre lente nerveuse de Huxham, durant les cinq ou six premiers jours, si l'on excepte le pouls et les phénomènes des urines? Quant au pouls, Hippocrate ne paraît pas l'avoir connu si bien ; mais il décrit l'urine de la fièvre pituiteuse assez exactement,

pour s'accorder avec les observations de Huxham, et, par-là, pronostique la durée, la coction et la crise. Les symptômes se montrent presque les mêmes au commencement des fièvres bilieuses, quand il y a orgasme dans les premières voies, quoique Hippocrate ait observé quelque différence. Si cette humeur amère, dit-il, que nous appelons *bile jaune*, s'amasse dans l'estomac ou dans les intestins, quelle chaleur, quelle anxiété, quelle langueur ne produit-elle pas! Si l'estomac est infesté d'une humeur mordicante, âcre, verdâtre, quel accablement d'esprit, quelle angoisse, quelles douleurs aiguës, quoique passagères, ne cause-t-elle pas! Il remarque aussi l'urine jaune, occasionée par l'*épaississement* bilieux; les urines pâles et crues, et l'urine trouble, causée par la pituite. Il décrit la bile comme une *viscosité* chaude et dessicative. Un *causus*, dit-il, ou fièvre ardente, provient de ce que les vaisseaux sanguins desséchés ont attiré ces humeurs âcres et bilieuses; la fièvre est alors violente, les selles bilieuses, la soif très-grande, et la bouche amère. Un *épaississement* bilieux occasionne alors une grande chaleur, une grande anxiété, de la faiblesse, une soif extrême, un goût amer dans la bouche, des selles bilieuses et des urines jaunes; au lieu que la matière pituiteuse cause un accablement de l'ame, un abattement d'esprit, des douleurs aiguës, passagères, une bouche pâteuse, le froid des extré-

mités, une soif légère, des urines pâles ou crues, et troubles en même temps. Ainsi s'énonce Hippocrate : on peut y ajouter que la matière pituiteuse succède à la constitution inflammatoire, et précède la putride. Il semble que c'est la gradation de l'un à l'autre extrême. Le froid de l'hiver, durant la constitution inflammatoire, a détruit l'acrimonie bilieuse ou jaune des humeurs, et a produit le flegme pituiteux ou clair, qui n'est pas âcre d'abord, mais le devient, s'il est long-temps retenu, et produit la plupart des symptômes de la bile la plus rance. Cette matière morbifique est plus commune au printemps, au lieu que la constitution bilieuse l'est plus en automne, quand la chaleur a exalté les huiles et les sels du corps, a dissous toutes les humeurs, et les a rendues acrimonieuses ; de sorte que la matière bilieuse est aisément mise en mouvement. C'est pourquoi, dit Hippocrate, si le malade n'est pas purgé de lui-même par les selles dans une fièvre bilieuse, qu'il se purge par bas avec de doux médicamens. *De Affect.* 519. Il ordonne encore d'user de fréquens lavemens d'infusion de *thapsia.* Celse (1), en traitant expressément des vomitifs et des purgatifs dans le cas de bile, assure qu'il ne faut pas user de médicamens drastiques pour remplir ces intentions. Cela est vrai de la bile, non pas tout-à-fait de la

---

(1) L. I, c. 3 ; et L. II, c. 18.

pituite : comme elle est une matière tenace, elle demande des médicamens plus actifs.

Galien observe, *Method. medendi*, « qu'il y a » des sujets qui commencent à sentir de la fièvre » avec un malaise à l'orifice de l'estomac, par » quelque indigestion ou autre chose semblable. » Les hypocondres s'élèvent ; le ventre paraît » enflé ; les malades ont le visage pâle, tirant » quelquefois sur le sombre, et livide ; le pouls » est toujours plus faible qu'on ne devrait l'attendre du degré de chaleur de leur chair ; il est » obscure et inégal. Avec ces symptômes, le malade est près de se trouver faible à la moindre » occasion ; car la nature étant opprimée et incapable d'expulser les humeurs excrémenteuses » morbifiques fort épaisses, abondantes ou très-visqueuses, soit que les passages soient obstrués, » soit par la faiblesse même de la nature, la matière, ainsi retenue long-temps enfermée, doit » nécessairement se corrompre ; car aucune autre » humeur, même en cet état, ne peut rester long-temps la même qu'elle était au commencement : » à plus forte raison, si elle est viciée au point » de ne plus pouvoir être entièrement amendée. »

Baglivi nous a rendu la même idée avec beaucoup d'étendue, dans son chapitre de la fièvre maligne mésentérique. « Les médecins en général, » aussi-bien que le vulgaire ignorant, sont trop » prompts à déclarer que telle ou telle fièvre est

» maligne, parce qu'elle est accompagnée de dif-
» férens mauvais symptômes qui deviennent d'autant plus à craindre que la fièvre avance dans ses périodes. Je ne nie pas que certaines fièvres ne soient produites par quelque ferment venimeux; mais cela est rare. Les fièvres malignes de nos contrées viennent de quelque inflammation, ou d'humeurs puantes, crues amassées dans les premières ou secondes voies. J'ai rarement vu des fièvres malignes dans les malades que j'ai traités dès le commencement de leur maladie : au contraire, j'ai remarqué mille différens symptômes qui n'étaient point produits naturellement par la maladie, quand d'autres médecins avaient commencé à les traiter sans suivre les indications de la nature ou les préceptes d'Hippocrate. Quelques fièvres, comme je l'ai souvent observé, deviennent fort dangereuses, presque dès le commencement : ce sont celles-là que le peuple appelle malignes; et, conséquemment à ce venin qu'il y suppose, il a recours aussitôt à des aromates, des alexipharmaques, enfin à des médicamens chauds, volatils de différentes espèces : par ce moyen, il augmente le danger qu'il voulait prévenir. Nous remarquons souvent à Rome des amas d'humeurs viciées, crues dans les premières voies, lesquels produisent ces fièvres que j'appelle *mésentériques* : mais ces humeurs ne sont pas si souvent dans le sang.

» Voici, d'après une exacte observation, les
» signes qui dénotent particulièrement quelque
» amas de ces humeurs dans les premières voies :
» amertume et très-mauvais goût dans la bouche,
» langue sale, mal d'estomac, surtout le matin ;
» haleine mauvaise ; dents sales et gluantes, selles
» et vents très-fétides; la tête est quelquefois pe-
» sante, le malade peut à peine la soutenir. Dans
» un autre temps, il a grand mal de tête avec pe-
» santeur et pulsation aux tempes ; symptômes
» qui le fatiguent plus après le dîner et le souper :
» il éprouve du bruit dans les oreilles ; l'urine
» est naturelle, ou presque telle. La fièvre aug-
» mente aussi après le dîner et le souper, et suit
» le type d'une double-tierce continue. Le malade
» sent une chaleur dans le creux des mains, ou
» sous la plante des pieds, ou vers les hypo-
» condres; il perd l'appétit, est pâle et resserré.
» Il faut remarquer surtout que, dans ces affec-
» tions, la tête souffre plus que le mésentère qui
» est le siége de la maladie. Les symptômes sont
» beaucoup plus mauvais dans les sujets hypo-
» condriaques, et dans ceux qui ont un esto-
» mac faible; car, dans ces sujets, si les humeurs
» sont fort corrompues, la langue noircit dès les
» premiers instans, le pouls est petit et les extré-
» mités froides; ils éprouvent une anxiété qui
» les accable : on attribue communément ces
» symptômes à la malignité de la maladie; mais

» c'est à tort qu'on le fait chez nous, parce que
» ces symptômes s'évanouissent aussitôt qu'on a
» corrigé et expulsé les humeurs qui infestaient
» l'estomac. » Ainsi s'explique Baglivi.

En 1661, et plusieurs autres années, Sydenham vit la même fièvre (qu'il regardait comme la plus vraie de toutes celles qu'il avait jamais observées), accompagnée de disposition au vomissement, de saleté et de sécheresse sur la langue, de manque subit de forces, d'urines troubles ou claires, deux signes de crudité. Au déclin de la maladie, il survenait une diarrhée qui opiniâtrait la maladie, faisait plus long-temps souffrir le malade, à moins qu'on ne la prévînt au commencement par un vomissement. Cette fièvre passait rarement quatorze ou vingt-et-un jours, et cessait alors par une douce moiteur de la peau. Voici la méthode curative de l'auteur: « Quand la fièvre est virulente, le malade jeune et fort, je saigne ; après la saignée, je m'informe exactement si le malade a vomi ou a eu de fortes envies de vomir quand la fièvre l'a pris. Si cela est, j'ordonne un vomitif, à moins que l'âge tendre du malade ou quelqu'autre faiblesse notable ne le défende. Il est si nécessaire de donner l'émétique quand ces envies de vomir ont précédé, que si l'on n'évacue pas les humeurs qui les ont occasionées, il en pourra résulter plusieurs dangereux symptômes qui embarrassent beaucoup le médecin durant tout le

temps de la cure, et exposent beaucoup la vie du malade. Le premier et le principal est une diarrhée, qui, le plus souvent, paraît au déclin de la fièvre, dans les cas où l'on aurait omis l'émétique quand il était indiqué au commencement. »

« En effet, quand la nature a déjà, pendant les progrès de la fièvre, réduit dans l'estomac une partie de l'humeur maligne, et l'a charriée dans les intestins, ceux-ci sont si irrités par le flux continuel de cette humeur mordicante qui tombe du ventricule, qu'il doit absolument survenir une diarrhée. Le danger de cette diarrhée est que le malade étant déjà fort épuisé par la maladie, il est encore par-là beaucoup plus abattu ; et les douces sueurs qui ont coutume de terminer ces fièvres en sont aussi prévenues et empêchées. Pour prouver que cette humeur logée dans l'estomac produira en peu de temps cette diarrhée, à moins qu'on ne le prévienne, on trouvera toujours, en examinant les cas où une diarrhée accompagne cette fièvre, que le malade a eu des envies de vomir au commencement de la maladie, et qu'on ne lui a point donné de vomitif. On trouvera encore que la diarrhée cessera en grande partie, en donnant un vomitif, quoique les envies de vomir soient déjà passées depuis long-temps. J'ai souvent été surpris comment les malades en étaient si fort soulagés ; car tous ces graves symptômes, savoir, maux d'estomac, anxiété, agitations, profonds

soupirs, noirceur de la langue, etc.; ces symptômes dis-je, qui vexaient les malades, effrayaient les assistans, diminuaient et disparaissaient ordinairement dès que le vomissement était passé; et le malade soutenait le reste de la maladie avec courage.

» Il faudrait donner un vomitif au commencement de la fièvre, si nous avions le choix; car on se met par-là en garde contre ces terribles symptômes qui proviennent d'humeurs viciées, surabondantes dans l'estomac et les parties voisines; on étoufferait même à sa naissance la maladie, qui, autrement, ne peut qu'augmenter, et se prolonger au grand danger du malade. La maladie étant entretenue par ces humeurs offensives qui sont ou transmises en substance par les vaisseaux, et confondues ainsi avec le sang, ou considérablement dépravées, ou au moins envenimées par le long séjour qu'elles ont fait dans les premières voies, communiquent de là leurs vapeurs malignes au sang. Nous avons un exemple de ceci dans le *cholera morbus*; car, si nous arrêtons mal-à-propos le vomissement dans cette maladie, les humeurs âcres et corrompues qui auraient dû être évacuées, étant par-là renfermées, exercent toute leur fureur sur le sang, allument une fièvre que l'on ne peut à peine dissiper qu'en donnant l'émétique, quoique le malade n'ait aucune envie de vomir, parce que cette fièvre est d'une nature maligne

et accompagnée de symptômes très-dangereux.

Mais s'il arrivait que nous fussions appelés trop tard, ce qui n'est que trop fréquent, et que nous n'eussions plus la commodité de donner l'émétique au commencement de la fièvre, je pense certainement qu'on devrait le donner en tous les temps de la maladie, pourvu qu'il n'y eût pas d'inflammation, et que le malade pût le soutenir.

» Quand le vomissement est passé, j'ordonne un lavement s'il faut encore s'opposer à la violence de la fièvre ; et si l'effervescence du sang est trop grande, je le répète chaque jour, ou tous les deux jours, selon le besoin, et même jusqu'au dix de la maladie. Mais, si le malade a perdu beaucoup de sang, ou est avancé en âge, je ménage les lavemens, quand l'effervescence du sang serait même très-grande ; car il y a à craindre qu'ils ne diminuent la force du sang au point de rendre la nature incapable de se délivrer de la maladie par une crise convenable. Mais, après le dixième jour, quand les évacuations convenables ont fait cesser le danger des symptômes occasionés par la grande effervescence, je tâche de faire resserrer le ventre du malade. Comme les humeurs tendent alors à se séparer, je pense que l'on devrait donner avec moins de réserve des médicamens chauds, ou des cordiaux qui poussassent la coction, et avançassent plus tôt la crise, ce qui généralement arrive vers le quatorzième jour par cette méthode. Mais, si l'on a

employé trop tard les rafraîchissans, et que l'*effervescence* en ait été modérée, il ne faut pas s'étonner si la fièvre va jusqu'au vingt-et-un, et même plus loin dans de faibles constitutions que l'on a mal traitées. Il faut encore observer que le trop fréquent usage des lavemens, ou d'autres purgatifs prescrits mal-à-propos au déclin de la maladie, paraissent quelquefois soulager un peu le malade, quelquefois même le délivrer de tous les symptômes fébriles; mais sous un ou deux jours, on voit s'allumer une nouvelle fièvre qui suivra le même train que la première, à moins qu'elle ne se change en intermittente. »

Huxham pensait que le *morbus cardiacus* de Celse, dont le siége était certainement dans l'estomac, était une espèce de fièvre lente nerveuse. Il nous en donne la principale idée (1), page 82: « Il me semble évident, dit-il, qu'une des causes » conjointes de la fièvre nerveuse, est la trop » grande viscosité des sucs lymphatiques, et des » autres humeurs trop exaltées du corps. Comme » la sérosité une fois coagulée par la chaleur » fébrile ne se résout jamais en fluide propre aux » usages de l'économie animale, mais se tourne » en une putridité acrimonieuse, de même aussi » je conçois que la lymphe visqueuse stagnante » passe par degrés à une putridité ichoreuse qui

(1) P. 125 de l'Ed. fr. de Cavelier, 1765.

» doit être expulsée du corps par les issues or-
» dinaires, ou par quelques dérivations artificiel-
» les. » De sorte que Glass et Huxham ne diffèrent que sur la partie du corps où cette lymphe visqueuse se forme premièrement, et sur la manière convenable de l'évacuer quand elle produit un orgasme dans les premières voies, avant qu'elle ait eu le temps de se trop dépraver, et d'être reprise dans le sang. En effet, Huxham recommande très-fort les vomitifs dès le commencement, et ensuite les lavemens tous les deux ou trois jours (1); et quoiqu'il défende les forts purgatifs, spécialement quand dès le commencement il y a orgasme dans l'estomac, cependant il ne réprouve pas la rhubarbe, la manne, etc., après le vomissement, s'il est besoin.

Il fait aussi mention dans sa dissertation *de Feb. nervosâ*, du soulagement qu'il a procuré, même au déclin de la fièvre, par les vomitifs et les purgatifs, ayant vu une fièvre continue se changer heureusement en intermittente. Baillou nous donne une exacte description des symptômes dûs à une pituite âcre, corrompue, amassée dans l'estomac, et conclut que la petitesse du pouls, l'abattement des esprits et l'extrême faiblesse sont la cause de la pratique abusive qui néglige les évacuations nécessaires. « Comme dans les fièvres

(1) P. 114 de l'Ed. fr. de Cavelier, 1765.

» tierces de la moisson, dit-il, les faiblesses sont » causées par une bile âcre, de même dans les » *épiales* du printemps, les défaillances et l'abat- » tement des esprits ne sont dûs qu'à une pi- » tuite visqueuse; et toute maladie qui a son » siége dans l'estomac, est toujours accompagnée » d'une grande prostration de forces. Les fièvres » qui viennent de pituite, ont coutume de pa- » raître par degrés quand elles sont vraiment de » cette nature, et avec l'alternative de petits fris- » sons et de faibles chaleurs. » Voilà certainement la description de la fièvre nerveuse de Huxham; et je suis convaincu, par ce que Glass a dit, et par ce que j'ai observé pendant plusieurs années, que la fièvre lente nerveuse de Huxham est la *fièvre flegmatique* des anciens; que l'ancienne méthode de la traiter telle que nous l'a donnée Galien le premier, ensuite Baillou, Baglivi et Sydenham, ne demande pas un grand changement; que, quand on adopte un autre traitement, ou qu'on néglige les évacuations dès le premier abord, on peut s'attendre à la même fièvre que Borelli décrit dans sa lettre à Malpighi, ou à celle que nous avons lieu de voir ici tous les jours, laquelle est appelée tantôt *putride*, tantôt *nerveuse*; quoique les symptômes de fièvre putride ou nerveuse viennent en grande partie de l'ignorance des assistans, plutôt que de la nature de la maladie; et que bien des maladies ne soient pas

d'une nature si différente qu'elles paraissent l'être, conséquemment aux symptômes différens qui les accompagnent, comme Boërhaave l'observe bien, Aph. 1056: « Il paraît que ces maladies, infinies » dans leur variété relativement aux symptômes, » n'ont pas une origine si compliquée, et qu'elles » n'exigent pas un si grand nombre de médica» mens, ni des traitemens si différens. »

Pour se former une juste idée de cette constitution épidémique, il faut rappeler ici, que quoiqu'elle ressemble, à plusieurs égards, à la constitution bilieuse de la moisson, tant que le siége de la maladie est fixé dans les premières voies, la matière en différencie cependant les symptômes, vu qu'elle est d'une espèce flegmatico-glaireuse, et qu'il faut, par conséquent, que la méthode curative soit en partie différente. Elle est plus souvent compliquée au commencement avec l'inflammation, que la fièvre bilieuse, et ne demande pas de si fréquens purgatifs après le déclin. La vérité de ces observations est confirmée par Sydenham. *Contin. Feb.* 1661, etc., art. 34: « Mais » il faut observer qu'il n'est pas si nécessaire de » purger après les fièvres du printemps qu'après » celles d'automne, parce que, etc. » Il s'explique de même, art. 42, relativement à la méthode antiphlogistique qu'il trouvait plus nécessaire dans les fièvres du printemps que dans celles d'automne, particulièrement les saignées réitérées et copieuses.

Je pense que cet *épaississement morbifique* n'est pas produit dans les intestins par indigestion, mais que c'est plutôt un flegme ou une pituite excrémenteuse, séparée du sang, et déposée dans l'estomac et les intestins; parce que j'observe toujours que les avant-coureurs, *terrentia morbi*, précèdent les signes de l'orgasme, *turgentis materiæ*. Si, durant ces préludes, on donne un vomitif, et ensuite un purgatif, tous les deux procurent du soulagement ; mais par-là, je n'ai jamais enlevé ce que Huxham compare au *frai de grenouille*. Je réitère le vomitif quelques jours après : quand les signes d'orgasme sont décidés, le flegme sort en grande quantité, se précipite même par bas de lui-même, ou est aisément entraîné par une purgation. C'est pourquoi je diviserais cette constitution en ces différens périodes-ci : 1.° les avant-coureurs de la maladie ; 2.° les symptômes qui paraissent quand elle est fixée dans les intestins ; 3.° quand une partie de la matière turgescente est résorbée dans le sang, quoiqu'il en reste une partie considérable crue et viciée dars les premières voies ; 4.° quand les intestins sont entièrement débarrassés, et que toute la crudité est dans le sang ; 5.° quand le sang commence à se dépurer lui-même, soit par un flux de salive, une éruption miliaire, des sueurs, soit par une dysenterie putride. Il semblerait que ce serait la viscosité catarrheuse du commencement du printemps, laquelle n'ayant pas été entièrement

évacuée par les crachats, etc., durant cette saison, aurait été déterminée par la nature vers les glandes et les lacunes du gosier, de l'œsophage, etc., destinées à l'évacuation du flegme, et du *mucus*, pour y être évacuée. Nous pouvons même observer qu'il faut tous les ans quelqu'une de ces évacuations aux sujets flegmatiques, de même que dans la saison que Sydenham appelle l'*intervalle du printemps à l'été* ; de sorte que si l'on considère la pituite du printemps et la bile de l'automne, on peut voir la raison de l'ancienne coutume de notre pays, de purger à chaque printemps, et à la chute des feuilles, pour prévenir les fièvres.

Madame Prior de Twyford, âgée de quatre-vingt-sept ans, était sujette aux fièvres de printemps, il y a environ cinquante ans. Le docteur Hales de Twyford, son neveu, lui fit prendre une médecine assez active, composée de rhubarbe, jalap, et crême de tartre, à quatre différens périodes du printemps : une vers la mi-mars, une vers la fin du même mois, une dans les premiers jours d'avril, et une vers le milieu d'avril. Il réitéra la même chose à chaque moisson : une vers la fin de juillet, deux dans le mois d'août, une vers le commencement de septembre ; et c'est à ce traitement qu'elle se disait redevable de la parfaite santé dont elle a toujours joui depuis.

Je vais à présent donner quelque détail de ce que j'ai observé à Londres pendant quatorze ans,

dans les différens états de cette constitution, parmi des gens riches et fort à leur aise.

1.° Dès que la nature commence à séparer du sang la pituite, et la dépose dans les glandes et les intestins, le malade se plaint de trouble et d'agitation dans le lit, de langueur, et de ne plus sentir ce rafraîchissement que procure ordinairement le sommeil. Quand il se lève, il a la bouche pâteuse, est fatigué par les grands efforts qu'il fait pour arracher le flegme de son gosier et de la gorge. Il perd la sensation de la faim, quoiqu'il mange assez copieusement aux heures du repas. Mais, incontinent, il s'appesantit, s'assoupit, se plaint de plénitude et d'indolence, de flatulence et de constipation : le pouls est lent, plutôt petit, l'urine ou pâle ou fort chargée, trouble, mais crue. Il se plaint rarement de soif ou de chaleur; la langue est le plus souvent sale le matin. Tels sont les préludes de la maladie, et qui en font le premier période. Mais il est certain que l'on peut aisément aider la nature à exécuter convenablement cette dépuration, selon la constitution et la manière de vivre de chaque sujet.

2.° Le second période se distingue plus aisément, parce qu'il ressemble à ce que les Français appellent *indigestion*, ou à ce que Sydenham appelle *surcharge*, ann. 1669, ch. 2, art. 1. « Il y a aussi une » indisposition causée par une *surcharge*; ce qui » arrive en tous les temps de l'année, et ressemble » par ses symptômes au *cholera-morbus*, cède au

» même traitement, et est cependant d'une espèce » différente. » Dans d'autres sujets, il est accompagné de quelques-uns des symptômes d'orgasme à l'estomac ou aux intestins, ci-devant mentionnés, et demande aussitôt des évacuations selon le siége de la matière turgescente. Mais, dans quelques autres, la matière est d'une nature inactive, réside dans le *duodenum*, empêche l'excrétion de la bile, de manière à causer la jaunisse, ce qui est bien plus commun en cette saison qu'en tout autre temps. Quelquefois la matière devient acrimonieuse, produit une espèce de diarrhée avec colique, et flatulences, et qui, selon Sydenham, ne peut se guérir sans vomitifs. J'ai vu le ventre si distendu par les vents et la pituite, qu'on aurait quelquefois pu prendre la maladie pour une tympanite, et d'autres fois pour une hydropisie ; tout se passa cependant en peu de temps par les vomissemens, les purgations, une diète apéritive et un peu d'exercice. La *colique sèche* avec constipation opiniâtre, si fréquente dans cette saison, paraît venir de la même cause, et cède aux mêmes traitemens.

La maladie peut aller jusque-là sans produire une grande altération dans le pouls; c'est pourquoi on ne peut encore l'appeler *fièvre déterminée*. C'est cependant un état de crudité universelle, un trouble général des sécrétions et excrétions naturelles; les règles sont obstruées chez les femmes; la goutte

ne prend pas de détermination ; les cautères se salissent ; et, au lieu d'hémorroïdes critiques, il n'y a que des tumeurs douloureuses et aveugles : symptômes qui disparaissent dès que la viscosité offensive est évacuée ; car la circulation reprend son libre cours dès que l'obstacle est levé, les fonctions naturelles s'exécutent selon les différentes complexions. Si, au contraire, on laisse se corrompre cette matière excrémenteuse, la partie la plus ténue est résorbée dans le sang, et il survient une fièvre.

3.° La fièvre, dit Sydenham, est la voie ordinaire que prend la nature pour chasser toute acrimonie du sang ; et le commencement de toute fièvre est un frisson. Tous les symptômes qui ont précédé ce frisson, et la rigueur fébrile, ne sont que les préludes ; et l'on ne doit regarder comme fièvre déterminée, que le premier froid, après quoi la chaleur vient naturellement pour opérer la coction. Si cette coction se fait sans qu'il survienne une nouvelle matière, l'évacuation critique de la cause morbifique est alors régulière et constante. Mais, s'il survient une nouvelle matière durant la chaleur fébrile, il y aura encore un nouveau frisson, au lieu d'une évacuation critique. Ces alternatives de froid et de chaud qui se succèdent souvent l'un à l'autre sans une évacuation considérable, efficace et critique, constituent la fièvre *épiale* des anciens, laquelle est

rapportée dans Hipp. l. *de A. L.* et *Aq.* 4, 7. l. 4, *Epid.* 10, 9. l. *de Supers.* 29, 3, et décrite par Galien l. 2. *de diff. Febr.* Tel est l'état dans lequel je suppose que la matière morbifique est en partie dans les premières voies, en partie dans le sang; ce dont voici un exemple.

Madame C. de P. G. Street fut saisie d'une fièvre avec les symptômes suivans : alternative de froid et de chaleur, faiblesse et anxiété, douleurs passagères à la tête, au dos, au ventre. Elle était en province où un apothicaire lui donna une potion saline. Voyant, trois jours après, que les urines étaient bourbeuses, et que les symptômes diminuaient fréquemment, il supposa que c'était une double-quotidienne, et lui donna le quinquina. Une once qu'elle en prit, fit disparaître la rémittence, et la fièvre devint beaucoup plus mauvaise. Elle repassa à la ville, où je la trouvai toute abattue; une sueur gluante lui couvrait tout le cou et la poitrine; le pouls était petit et fort fréquent; elle poussait de fréquens soupirs; elle avait la bouche sale et pâteuse, la peau fort chaude, le ventre enflé, une anxiété et une agitation continuelle, douleur à la tête, au dos, au ventre, aux hanches et au creux de l'estomac, mais point d'envie de boire; les urines ne venaient qu'en petite quantité, de couleur de petit-lait, mais crues: cependant point de signes d'inflammation, ni d'indication pour la saignée. J'ordonnai donc un

vomitif : ♃ *vin ipécacuan.* une once ; *vin antimon.* une drachme : mais n'en ayant point vu d'effet, je lui fis prendre, une heure après, *vin ipécacuan.*, demi-once ; *oximel scillit.*, deux drachmes. Alors elle commença à vomir, rendit beaucoup de pituite vitrée en buvant copieusement de l'infusion de raifort avec de l'hydromel. Le soir, elle prit un lavement, une potion faite de manne, de tartre soluble et de rhubarbe. Le matin suivant, je trouvai que la potion n'avait rien fait, et que les douleurs des lombes et des hanches étaient excessives, et le ventre distendu ; qu'elle avait, mais inutilement, de fréquentes envies d'aller à la selle : le pouls n'était cependant pas si petit, l'estomac était plus à l'aise ; elle commença à prendre un peu d'hydromel avec un peu d'oxymel dedans. J'ordonnai de réitérer le lavement, et de lui donner une tisane purgative à prendre d'heure en heure jusqu'à ce qu'elle allât à la selle. Ceci réussit ; car toutes les douleurs disparurent après quatre selles copieuses : elle dormit une heure de suite, et assez souvent, pendant la nuit.

Le pouls battait environ cent douze fois par minute, plus plein, et régulier. Les yeux étaient plus clairs ; le visage reprit sa couleur ; la bouche devint plus nette ; elle but copieusement, et était moins abattue. L'urine était couleur de paille assez pâle, toute crue, et abondante. J'ordonnai de prendre, toutes les six heures, un gros de *sel polyc.*

Cela lui tint le ventre libre pendant deux jours, après quoi la maladie fut abandonnée à la nature et à une diète convenable. Trois jours après, elle fut saisie d'un frisson dans la soirée ; il dura une heure, fut suivi d'une forte chaleur, de sueurs plus abondantes et universelles qui durèrent six heures. Elle fit alors deux grandes selles pultacées, et la fièvre la quitta. Alors elle commença à prendre de l'infusion de fleurs de camomille, ce qu'elle continua quinze jours environ, et n'eut pas de mal depuis cela.

On voit, dans ce cas-ci, qu'il fallait un fort vomitif pour faire vomir la malade, tandis que la pituite surchargeait l'estomac, et un fort purgatif lorsqu'elle surchargeait les intestins ; que quatre scrupules de *sel polyc.* suffirent pour tenir le ventre libre quand cette surcharge fut dissipée ; qu'après le septième jour, les premières voies se trouvèrent nettoyées, et toute la matière morbifique fut passée dans le sang ; que cette matière ayant été cuite, en quatre ou cinq jours de plus, elle fut entièrement évacuée par une crise parfaite, sans l'aide d'aucun médicament.

Pendant que je traitais cette dame, son fils, âgé d'environ quatorze ans, fut ramené de sa pension au logis, malade de la même fièvre, mais avec des signes évidens d'inflammation. Il fut donc saigné copieusement. Le sang n'avait point de couenne visqueuse, mais était d'une texture ferme et forte

quand il était refroidi. Le pouls devint mou vers le soir. Il se plaignait de grands maux de cœur, abhorrait sa boisson ; il prit un vomitif, ensuite une purgation, et tous deux firent un bon effet. Le jour suivant, il commença à prendre le *sel polyc.* trois ou quatre fois par jour ; et, en quatre jours de plus, la fièvre se termina par une sueur critique. Mais, comme il n'allait plus à la selle, il fut purgé avec la rhubarbe et la crême de tartre, et reprit bientôt ses forces et une bonne santé.

Je pourrais multiplier ici les observations de même espèce, s'il était nécessaire ; mais j'observerai, 1.° que tous ceux qui eurent des sueurs critiques au quatrième jour après les évacuations, eurent une crise parfaite au septième, après quoi la fièvre les quitta totalement, ou devint une intermittente régulière ; 2.° que l'urine trouble du commencement devint claire après les premières évacuations, et continua ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât quelque chose de critique ; 3.° que toutes les crises parfaites furent précédées par un frisson qui fut suivi de chaleur, de sueurs, d'urines troubles et de selles molles ; 4.° que quand les intestins sont nets, et que toute la crudité est dans le sang, les symptômes sont, conformément au traitement, exactement comme les a décrits Sydenham ; c'est-à-dire, que si l'on a évacué à temps, d'une manière convenable, et que ces

évacuations n'aient pas été portées trop loin, la fièvre se terminera régulièrement au quatorzième jour, ou même avant, peut-être même au septième, comme il est arrivé au fils de la dame C., ci-dessus mentionné. Mais, si l'on a néglige les évacuations, la fièvre sera de longue traite, et se terminera irrégulièrement. On peut, au contraire, s'attendre à tous les symptômes dangereux des fièvres miliaires, ou même des fièvres pétéchiales et putrides, si l'on a persisté dans l'usage des médicamens échauffans, au lieu de faire les évacuations à leur temps, et d'une manière convenable. Si l'on a continué la méthode antiphlogistique au-delà de certain terme et de certain période de la fièvre, on doit s'attendre aux signes de débilité, et que la nature ne pourra plus faire la coction ; à une fièvre de longue durée, à l'enflure des jambes, et à une très-longue convalescence : en voici un exemple.

Je vis M. J. B. dans le Strand, la première fois, le 3 d'avril 1769, c'était le vingt-quatre de sa fièvre. Il avait dès l'abord été copieusement saigné ; quelque-temps après, il prit un vomitif : on lui avait toujours tenu le ventre libre, et, dans les jours intermédiaires, il avait pris l'*esprit* de *Minder*, le *nitre* et autres choses semblables. La diète avait été très-légère, et les boissons aqueuses abondantes ; par ce moyen, il évita les symptômes effrayans, si communs dans cette fièvre quand on

emploie un traitement contraire, quoique la coction en eût cependant été retardée. Il n'avait pas beaucoup de maux de cœur, ni la bouche sale, ni selles violentes, ni tranchées, ni éruption miliaire, ni délire. Le pouls était fort bas, petit, fréquent, depuis cent pulsations, jusqu'à cent dix-huit en une minute. Son visage était pâle et tiré : il avait la peau très chaude par intervalles; point d'appétit, point de soif, point de sommeil; malaise constant; symptômes qui augmentèrent considérablement; grand mal de tête régulièrement tous les jours depuis deux heures après midi, ce qui durait toute la nuit : ce paroxysme se passa en grande partie sans aucune évacuation critique, à moins qu'on ne prenne pour telle une décharge extraordinaire d'urines pâles. On avait essayé le quinquina, qui fit perdre la rémittence, et augmenta beaucoup tous les symptômes.

J'ordonnai donc que le malade fût assis sur son lit une partie du jour, qu'il prît dès le matin un verre de décoction de gruau avec de l'orange et du vin, et de tâcher de dormir ensuite; mais qu'il faudrait le tirer du lit, s'il ne dormait pas, ou au moins s'il ne transpirait pas avant neuf heures. J'ordonnai pour midi une écuelle de bouillon léger fait avec du bœuf, avec un verre de vin de Madère par-dessus, ce qui était environ deux heures avant le paroxysme; qu'en retournant au lit, il prendrait une bonne dose de petit-lait

fait avec du vin, se tiendrait tranquille, et prendrait, toutes les six heures, la potion suivante :

℞ *Julep de camphre*,
Esprit de Minder,
de chacun, trois drachmes.
Eau de Menthe, *simple*,
une once.
Chaux d'antim. non lavée,
huit grains.

Il continua ce traitement sans aucun avantage, jusqu'au vingt-huitième jour que j'ordonnai un doux vomitif avant midi. Après cela, le paroxysme revint plus tard, mais parut le vingt-neuf à l'heure ordinaire. J'ajoutai un peu de rhubarbe à la potion de cette nuit, parce qu'il avait été plusieurs jours sans aller à la selle ; cela eut son effet le matin du trentième : mais point de changement à la fièvre qu'au trente-deuxième. Je fis alors appliquer un vésicatoire entre les deux épaules, et j'ajoutai un peu d'*espr. volat. aromat.* aux potions. Ces remèdes augmentèrent la chaleur, et la rémittence disparut de nouveau pendant deux jours.

Trouvant donc que toutes mes ordonnances étaient sans effet, que quelques-unes même avaient fait du mal, je renonçai aux médicamens, et tâchai uniquement de varier sa diète selon le pouls et les symptômes. La fièvre revint ensuite à l'ordinaire, et le malade reprenait tous les jours

de nouvelles forces. Je me hasardai de le faire passer à la campagne le trente-neuf; au bout de dix jours, il fut délivré de la fièvre, quoique son rétablissement fût si gradué que je ne pus remarquer aucune crise. J'ai depuis essayé le même expédient dans d'autres cas; et, après avoir bien nettoyé les intestins et quitté tout médicament, j'ai beaucoup mieux réussi que je n'avais jamais fait auparavant dans cette fièvre : la coction s'est faite en moins de jours, et la crise a été plus parfaite, soit que la fièvre se fût entièrement passée, soit qu'elle se fût changée en fièvre d'accès. Sydenham avait donc raison de dire que la nature est fort active dans cette saison, et demande rarement d'être aiguillonnée.

Après les premières évacuations convenables et efficaces, le pouls doit devenir plus mou et plus grand, l'urine claire et crue, de trouble et crue qu'elle était; les choses restent telles pendant quelques jours; alors l'urine redevient trouble, et la crise est près de paraître. Mais, pour réussir dans cette méthode, il faut bien être attentif à la diète, tant à l'égard du temps du manger, que des nourritures et des breuvages appropriés à la cure que l'on se propose. On peut régler la fièvre aussi-bien que par d'autres moyens, de manière à opérer la coction, et à retenir la fièvre dans de justes bornes, conformément au précepte de Sydenham. « Je ne saurais m'imaginer, dit-il, ce

» que les médecins entendent par les fréquens » préceptes qu'ils nous donnent pour l'administration des remèdes nécessaires à l'avancement » de la coction de la matière fébrile, de laquelle » ils nous parlent même au commencement de » la maladie. Il faut évacuer au commencement » pour modérer l'impétuosité de la nature ; mais, » vers la fin, il faut nourrir et soutenir pour » mettre la nature en état d'exécuter la crise. » *contin. Febr.* 1661, et art. 27. »

On voit donc que c'est plutôt empêcher qu'effectuer la cure, que de persister dans un traitement antiphlogistique rigoureux à tous égards, au-delà de certain degré et de certain période de la maladie. « Il faut remarquer, dit encore Sydenham (*loco* » *cit.* art. 18), que quoique le malade paraisse un » peu soulagé par les lavemens ou des purgatifs » donnés mal-à-propos à la fin de la maladie, et » peut-être même totalement délivré de sa fièvre, » cependant, un ou deux jours après, la première » fièvre ne paraît pas tant revenir, qu'une nou- » velle lui succéder ; car celle-ci est précédée par » le frisson et le tremblement qui sont bientôt » suivis de chaleur, et d'une fièvre qui prend le » cours ci-devant mentionné, à moins qu'elle ne » devienne intermittente. »

J'ai souvent vérifié cette observation pendant mon séjour en France, où j'ai vu persister trop et trop long-temps dans les saignées, les purgatifs et

dans une diète rigoureuse. Mais on donne plus souvent à Londres, aussi-bien que par toute l'Allemagne, dans un excès opposé. M. de Haen s'en plaint avec beaucoup de raison et de justice. Il semble que les progrès de la chimie sont cause de cette pratique pernicieuse de l'Allemagne. Les phénomènes nouveaux et surprenans de la chimie ont porté plusieurs personnes à substituer des hypothèses aux expériences, et leur ont persuadé qu'il était possible de corriger, séparer, expulser ou précipiter quelques-unes des parties constitutives des humeurs d'un animal vivant, avec autant de facilité et de certitude qu'on le ferait d'une liqueur dans un flacon. Cette illusion se trouve malheureusement d'accord avec l'intérêt de bien des marchands qui vendent ces prétendus médicamens, et d'imprudens et ignorans charlatans qui, à la honte des lois, commettent leurs meurtres avec impunité. Mais la vraie pratique de la médecine est fondée sur la connaissance exacte des maladies, des opérations de la nature, et de ce que requiert le temps, la patience et l'observation.

Je connais deux médecins, tous deux fort en pratique, et honnêtes gens, qui ont constamment traité cette fièvre par des méthodes tout opposées, et avec erreur. L'un persévérait trop long-temps dans la méthode antiphlogistique, et l'autre trop peu; l'un évacuait trop librement et

trop souvent, l'autre trop peu et trop rarement ; l'un ne donnait jamais ni cordiaux, ni opiates, ni bonne nourriture; l'autre n'ordonnait que cordiaux, opiates et diète animale après les quatre premiers jours : un composé des deux aurait fait un excellent médecin. Leur erreur n'était cependant pas également funeste. Les malades du premier mourraient rarement, mais leur rétablissement était lent et imparfait; ils avaient les jambes enflées, grande faiblesse, défaut d'appétit, et tout le cortége des symptômes qui viennent d'une fibre lâche. Ceux du second mouraient souvent ; et ceux qui se tiraient d'affaire, avaient été si maltraités par la violence de la fièvre, qu'ils étaient ensuite sujets à la goutte, aux rhumatismes, à l'*impétigie*, et à d'autres symptômes provenant d'humeurs âcres et d'obstructions des viscères. *L'erreur phlogistique*, si je puis parler ainsi, est donc plus dangereuse que l'antiphlogistique dans les fièvres du printemps, même de l'espèce des *fièvres pituiteuses.* C'est Sydenham que j'ai toujours suivi pour guide à l'égard de ces fièvres. Je me suis quelquefois écarté de sa pratique, mais toujours avec cette défiance, et avec les précautions que doit inspirer son savoir.

C'est avec cette modération que je vais considérer les questions suivantes : 1.° Quand le traitement antiphlogistique est-il nécessaire ? à quel degré doit-on le porter ? et combien doit-on y

persévérer ? 2.° A quel période de la fièvre faut-il prendre un autre traitement ? à quel degré doit-on porter cette méthode restaurative ou cordiale ? et combien doit-on aussi y persister ?

En répondant à ces questions, je ne parlerai pas des symptômes irréguliers ou étrangers qui viennent d'une pratique erronée, parce qu'ils n'appartiennent pas à la maladie, à proprement parler, mais aux médicamens précipitamment administrés sous la dénomination spécieuse d'*altérans*, d'*alexipharmaques*, de *fébrifuges*, de *spécifiques*. Je me renferme dans les progrès d'une fièvre en tant que *telle*, et que j'ai toujours trouvée régulière et uniforme, excepté peut-être par rapport au temps. J'ai même souvent eu occasion d'apprécier cette différence, en considérant la variété des constitutions et des autres circonstances du malade.

Je pose en fait comme une chose certaine, qu'il faut certain traitement antiphlogistique dès le commencement de toutes les fièvres communes, mais particulièrement du printemps. La nature exige, dans la plupart de ces dernières, de copieuses saignées, conséquemment aux signes évidens d'inflammation ; une diète bien réduite, vu le dégoût des alimens ; de délayer abondamment, vu le désir ardent qu'ont les malades de prendre des liqueurs aqueuses acidules : dans les progrès de la maladie, la nature demande aussi de bonne

heure un vomitif, ou une purgation, ou tous les deux, vu les signes d'orgasme, ou de turgescence dans l'estomac ou dans les intestins; signes auxquels on ne peut se méprendre. Ainsi le traitement antiphlogistique doit commencer, s'il est possible, au plus tard, dans les quatre premiers jours. S'il arrivait que le médecin n'eût été appelé qu'après ces premiers jours, ce qui n'est pas rare, il faudrait, malgré cela, le pratiquer, dès qu'on est appelé, si les signes d'inflammation ou l'orgasme l'exigeaient (1).

---

(1) Les sentimens étaient partagés du temps de Sydenham, sur le vrai temps de la saignée, dans les fièvres accompagnées de matière turgescente dans les intestins, et sur le temps où cette matière devait être évacuée. Ceux qui fondaient leurs raisonnemens sur les lois connues des tuyaux capillaires de l'hydraulique, assuraient qu'en vidant les vaisseaux avant d'avoir bien nettoyé les intestins, on augmentait la succion des vaisseaux lactés, et qu'on excitait la résorbtion des congestions morbifiques des intestins dans le sang. Mais Sydenham avait appris par l'expérience, qu'une saignée convenable animait au contraire toutes les sécrétions et excrétions; que la peau et la bouche devenaient plus moites, les urines plus colorées; que les vomitifs et les purgatifs agissaient avec plus de liberté, et faisaient plus d'effet. Le fait est vrai; en voici, je crois, la raison:

La santé parfaite de tout animal n'est qu'un certain degré de chaleur et de mouvement. Toutes les opérations de la vie commune s'écartent plus ou moins de ce point; mais l'habitude y accoutume si bien, qu'on n'y pense même pas. Il est

Le degré d'évacuation et la réduction de la diète doivent dépendre de la violence des symptômes, de l'effet des premières évacuations, de la

---

cependant vrai qu'un curieux observateur peut sentir que sa chaleur ou son pouls, ou tous les deux ensemble, varient sans cesse, et qu'ils ne restent jamais au point de parfaite santé, mais vont et viennent au-delà ou en deçà de ce terme, en fort peu de temps. Si l'écart devient considérable par quelque événement, malgré soi l'on est obligé de réveiller son attention; et l'on s'aperçoit alors de ce que les Grecs appelaient φοβερα, ou, selon Celse, *terrentia morbi*, c'est-à-dire, les *avant-coureurs* de la maladie, qui devient décidée si cela dure quelque-temps.

Tant que le degré de chaleur et de mouvement va et vient au-delà, et en deçà de ce point de parfaite santé, sans trop rester de l'un ou de l'autre côté, toutes les fonctions naturelles s'exécutent suffisamment pour tous les besoins ordinaires de la vie; les sécrétions et excrétions se font comme de coutume, et, par conséquent, ne réveillent pas l'attention: telles sont celles de la salive, de l'urine, de la bile, de la transpiration, etc., constantes, régulières et ordinaires. Mais, si, par hasard, la quantité de chaleur et de mouvement augmente, ou diminue au-delà de certain point, et persévère ainsi trop long-temps, on éprouve une sensation désagréable, et quelques-unes des fonctions naturelles en sont lésées ou détruites. Les sécrétions et excrétions deviennent en même temps irrégulières, les unes sont trop poussées, tandis que les autres sont retardées ou arrêtées; et ces désordres de l'économie animale continueront jusqu'à ce que le degré de chaleur et de mouvement se rapproche davantage du point de parfaite santé. Nous comprenons sous le nom de *chaleur*, le degré de chaud et de mouvement qui nous est salutaire et agréable. S'il ex-

constitution, de l'âge, de la force, de la manière de vivre du malade, du temps, des vents et de la saison. Plus le solstice d'été sera proche, moins

---

cède, les Latins l'appellent *æstus* ; s'il est moindre qu'il ne faut, on l'appelle *froid*. Les deux extrêmes sont également pernicieux aux sécrétions et aux excrétions. C'est ainsi qu'il y a un degré de chaleur qui pousse la transpiration insensible jusqu'au degré de la sueur, et que nous pouvons appeler *point de la sueur*, au-dessous duquel il n'est pas encore possible de suer. Mais ce qu'il y a ici de plus surprenant, c'est que si l'on pousse la chaleur fort au-delà du point de la sueur, ou si on la soutient long-temps au point même de la sueur, la peau se durcit et se dessèche ; et l'on ne peut plus rappeler la transpiration naturelle, que la chaleur ne soit ramenée au-dessous du point qui avait d'abord produit la sueur. La même chose est vraie de toutes les glandes du corps ; et si l'on considère chaque surface externe et interne du corps, non comme un filtre passif qui laisse tout passer, ou qui, pour mieux s'expliquer, transmet tout conformément au calibre de ses pores, mais comme une vraie glande organisée, qui exécute une sécrétion et une excrétion particulière, *sui generis*, et qui lui est propre ; alors on pourra comprendre comment la saignée poussera, loin de les retarder, et les sécrétions et les excrétions de tout genre, dans tous les cas où elle est nécessairement indiquée. Supposez que le corps ait déjà une chaleur trop grande, et que j'augmente encore cette chaleur par l'irritation d'un purgatif, les parties glanduleuses des intestins lâcheront-elles ce qu'elles contiennent aussi doucement que si je rafraîchis auparavant par la saignée, et que je donne ensuite un purgatif?

Il y a un certain degré de spasme au commencement de toute fièvre, ce qui fit dire à Hoffman que la fièvre était un

il sera nécessaire de saigner copieusement, mais les vomitifs et les purgatifs peuvent être, et sont le plus souvent également nécessaires, surtout si

---

spasme universel. Une saignée convenable et faite à propos, agit en plusieurs cas pareils, comme un antispasmodique, et détend les serremens qui pouvaient autrement empêcher les opérations de la nature, dans les efforts qu'elle fait pour évacuer la matière turgescente. J'ai vu, dans quelque fièvre, le vomissement et la purgation (1) venir naturellement après la saignée, et nettoyer ainsi critiquement les premières voies. D'après la raison et une expérience constante, je recommande cette observation de Sydenham, savoir : que, durant la constitution putride, temps où il faut beaucoup évacuer dans les sujets sanguins, il est besoin de tirer d'abord plus ou moins de sang, selon les forces du malade et les circonstances; ensuite on procède aux autres évacuations : or, si cela convient dans la saison de la constitution putride, cela devient certainement d'une absolue nécessité dans une constitution inflammatoire.

(1) Je puis ajouter à ce que dit M. Grant, un exemple sur l'effet de la saignée, lequel a surpris plusieurs personnes. Une femme de quarante-cinq ans environ, vint chez mon hôte, il y a trois mois. Il me fit appeler pour la voir, comme une de ses connaissances : elle me dit qu'elle avait été mère de quinze enfans, et qu'à son premier, elle avait été incommodée d'un lait répandu dont elle n'avait jamais été bien guérie; que, depuis six mois, elle n'avait plus ses règles; qu'elle avait été depuis plusieurs années dans l'état fiévreux où je la trouvai. Le pouls était prompt, petit, et l'artère extrêmement roide; le ventre très-tendu et fort dur, l'estomac prominant un peu. Je la fis saigner avant de passer outre. Immédiatement après, elle rendit, excepté les vers, tout ce qu'on peut jamais rendre par le vomissement et par le bas. Les urines coulèrent aussi une heure après avec abondance, et fort fétides. Le chirurgien me vint trouver. Je

les vents d'ouest ou de sud soufflent avec un temps mou et pluvieux. On peut alors s'attendre à voir le sang se dissoudre un peu ; les solides plus mous et les fièvres du printemps faire place à différentes constitutions épidémiques, dans lesquelles il faut absolument des lavemens et de doux purgatifs ; mais, au premier abord du printemps, et durant les vents de nord et d'est, il peut être nécessaire de réitérer plusieurs fois la saignée, de réduire la diète aux seules boissons, et de tenir le ventre libre pendant certain nombre de jours de suite, avant de faire cesser tous les symptômes d'inflammation et d'orgasme. C'est ainsi que j'entends Sydenham, quand il dit qu'il est besoin, ou qu'il peut être besoin de dix jours pour cet effet. J'ai cependant quelquefois vu cela se terminer en quatre jours, et souvent en sept ; mais rarement il en faut plus de dix. Je fixe donc ce dernier

---

lui dis que ce n'était rien, et lui conseillai ce que je crus propre aux circonstances. Les règles reparurent trois jours après, mais en petite quantité, et s'arrêtèrent le surlendemain. Je n'ai plus revu cette femme, qui, obligée de travailler, ne voulut pas se médicamenter davantage.

Ce cas pourrait paraître singulier à ceux qui n'ont pas lu, ou ne se rappelleraient pas ce que dit Baglivi d'une fille de vingt-trois ans ; voici ses propres termes :

Nam quo tempore exibat sanguis ex apertâ (*pedis*) *venâ*, *eodem prorsùs tempore flatus infiniti emittebantur per alvum pedendo. Vomebat quoque*, *et diarrhœa eo actu correpta fuit; vixque finito sanguinis exitu*, *flatu*, *vomitu propter apertam venam supervenientibus*, *statim liberata est a doloribus*, etc.

terme, comme le plus souvent requis pour faire cesser l'inflammation, et chasser la matière turgescente de l'estomac et des intestins dans toute fièvre pituiteuse ordinaire, qui a été convenablement traitée dès l'abord ; après quoi, elle doit aussitôt ou se passer totalement, ou devenir intermittente, ou se changer en vraie fièvre critique régulière, en quatorze jours au plus, ou même auparavant. Alors il est besoin d'un traitement antiseptique pour soutenir la nature, et la mettre en état d'opérer la coction et la crise nécessaires, d'une manière différente.

Voici comme Sydenham répond à la seconde question : « Quand les symptômes d'inflammation » sont passés, qu'il n'y a plus de signes de matière » turgescente dans les intestins, et que les ré- » mittences sont longues et assez régulières, il y » a lieu de croire que toute la matière morbifi- » que est dans le sang; que la nature a com- » mencé la coction, et qu'elle se prépare à opé- » rer une crise par la peau : alors je laisse un » peu resserrer le ventre, et j'ordonne une diète » plus cordiale. » Son cordial était de la forte bière qu'il permettait d'ajouter à la petite bière, accordée auparavant pour boisson ordinaire; outre cela, un peu de viandes légères, une fois par jour. Il est vrai que quelquefois la nature peut demander quelque *stimulus* à ce période de la maladie; mais rarement, je pense. Je trouve que le

reste de la fièvre suffit ordinairement pour effectuer la coction, à moins que les évacuations précédentes n'aient été trop abondantes, ou la constitution fort affaiblie; et je trouve même alors que la nature est mieux soutenue par une diète douce et nourrissante, que par les médicamens. Quant au choix de la diète, je trouve qu'il y a souvent un grand avantage à consulter le malade: il est étonnant ce que l'instinct fait dans ces circonstances.

Une histoire singulière, mais que je ne puis passer, parce qu'elle me fournira ici quelques observations utiles, mérite de trouver sa place. Un médecin qui pratiquait en Westphalie, traitait un jeune homme de ce pays-là, dans une synoque non putride du printemps. Le malade avait coutume de manger du lard cru, selon l'usage du pays. Le médecin traita cette fièvre par des saignées et des purgations copieuses et fréquentes, jusqu'au quatorzième jour, que le malade demanda à toute force du lard cru. Le médecin s'y opposa de même; cependant les gens de la maison se rendirent à l'envie du malade. Il mangea le lard, la fièvre augmenta, et il se fit une crise parfaite. Quelque-temps après, le même médecin traita un soldat français dans une fièvre de même nature; il ordonna, au quatorze, qu'on donnât du lard cru au malade; le pauvre soldat fut étonné et révolté à la seule idée de viande crue: néan-

moins il fallut obéir, et le lard lui fut donné en présence du médecin. Le docteur revint le matin suivant, s'imaginant très-fort qu'il trouverait son malade hors d'affaire; mais, à son grand étonnement, il le trouva mort : de-là conclut le docteur, dans le récit qu'il fit de cette fièvre : « J'infère » de là que le lard cru sauve un Westphalien » au quatorze, mais tue infailliblement un Fran- » çais. »

Conclusion téméraire; cependant la coction avait déjà eu lieu dans le Westphalien, et l'envie de manger (1) en était la marque.

Le lard agit alors comme cordial, c'est-à-dire, produisit une fièvre momentanée, et la crise fut achevée. Au lieu qu'il n'y avait pas eu de coction dans le soldat quoiqu'au quatorzième jour; et que le malade avait eu plutôt du dégoût qu'envie de manger, ce qui était un signe de crudité. Conséquemment le cordial était un poison pour lui en mouvant ce qui n'était pas encore cuit. Si le médecin avait réfléchi sur le précepte d'Hippocrate, *cocta sunt movenda, non incocta*, il aurait vu qu'un cordial convenait au Westphalien et ne se serait

---

(1) M. Zimmermann s'explique aussi comme M. Grant, sur quelques événemens semblables. (Traité allem. *de l'Exper. du Médecin.*) Mais observons, en passant, qu'un appétit inopiné et considérable est un signe mortel dans les maladies aiguës, quand il paraît sans cause manifeste.

peut-être pas opposé au lard. Il aurait vu aussi les signes de crudité du soldat, et aurait attendu par conséquent le temps propre pour administrer ce cordial, ou tout autre. Le pauvre soldat mourut, non parce qu'il était Français, mais parce que le docteur hasarda prématurément un remède trop fort.

Je ferai deux observations sur cet événement: 1.° aucun médecin sensé ne doit régler sa pratique sur des faits attestés par le peuple, toujours ignorant relativement à la nature des maladies. Le peuple peut bien connaître les faits, les rapporter même fidèlement, mais il n'est pas en état de discerner les circonstances qui les distinguent, et sans la connaissance desquelles il n'est pas possible de rien statuer pour la pratique; 2.° les alimens d'une difficile digestion agissent comme les cordiaux: les uns et les autres causent une fièvre momentanée avec chaleur, pouls fréquent: observons cependant que l'effet d'une potion volatile est prompt et de courte durée, au lieu que celui d'un morceau de viande est lent, mais permanent; car il agit sans cesse tant qu'il est dans l'estomac sans être digéré; ce qui dure long-temps si le sujet est en santé, mais encore plus de temps s'il a la fièvre; parce que les fonctions naturelles sont ralenties par la force de la maladie. Les Indiens de la baie de Hudson boivent de l'huile de baleine comme cordiale, pendant la

rigueur de leur dur hiver, et nous voyons comment cela peut répondre à leurs vues. Il y a cependant de la différence entre une potion cordiale et une diète cordiale. La potion agit aisément, mais sans donner aucune nourriture après que l'accroissement de la fièvre est passé ; de sorte qu'elle cause de grandes pertes sans donner aucun nouvel aliment au corps : au lieu que la diète cordiale fatigue durant la digestion, mais nourrit et soutient quand la digestion est faite. Voilà pourquoi une diète nutritive est, dans les cas de réplétion et avant les évacuations, le plus mauvais de tous les cordiaux; et peut, au contraire, devenir plus avantageuse que bien des stimulans actifs, quand il y a eu de grandes évacuations, et après des fièvres de longue traite. C'est aussi la raison pourquoi la diète au lait ne convient absolument pas dans les fièvres aiguës, mais dans les fièvres lentes et dans l'acrimonie des humeurs : le lait de vache est trop fort, et ne peut avoir lieu que dans les cas où les forts cordiaux sont indiqués; au contraire, le lait de jument, de chameau, d'ânesse, etc., mais surtout le lait de beurre, ou le lait dépouillé de son huile, et dont la texture est brisée, peut se hasarder de bonne heure dans les fièvres putrides. Comme tous les cordiaux ne sont pas de la même nature, il est de grande conséquence de les bien choisir; et les désirs des malades nous indiquent souvent les

plus propres, comme on le voit dans les fièvres putrides, où les sujets demandent des breuvages froids, du *ponche* fort aigre, du vin, de la bière. En effet, ces liqueurs ont toutes les qualités du cordial; il s'y trouve un esprit inflammable, qui agit dès qu'il est avalé. Il y a une certaine consistance qui les rend un peu difficiles à digérer, particulièrement la bière; conséquemment elles entretiennent la chaleur pendant quelque-temps. Quand la digestion en est faite, elles fournissent une sorte de nourriture à laquelle sont accoutumés ceux qui en boivent, et dont le palais, l'estomac et les nerfs éprouvent une sensation agréable, pour ne rien dire de leurs qualités antiseptiques. J'avoue donc que je ne trouve jamais de meilleurs cordiaux que le ponche, le cidre, le vin, la bière, dans l'exigence des cas, et donnés selon les désirs ou la coutume des malades. Un médecin ne doit jamais se refuser précipitamment aux envies des malades; c'est ordinairement la nature qui s'explique dans leurs désirs : il doit cependant régler et diriger la dose conformément à l'effet; car les liqueurs fermentées sont si agréables à l'estomac, au palais, aux nerfs de certains sujets, que l'on doit en prévenir l'excès. Les cordiaux ne sont nécessaires que quand la nature est accablée, et incapable de s'acquitter de ses fonctions, comme le dit Sydenham : « Quand la fermenta-
» tion est trop faible, et vers la fin de la mala-

» die; quand la nature est fatiguée de la durée » de la fièvre, et par les évacuations précé» dentes (ann. 1661, art. 31); mais, quand la » fermentation ne va pas à un degré ni trop haut » ni trop bas, je la laisse dans cet état, sans rien » ordonner. »

Mais, comme il l'observe encore, la nature n'est pas toujours totalement épuisée quand elle est incapable de faire son devoir : au commencement de la maladie, elle est déconcertée et opprimée par la pléthore, l'inflammation, la matière turgescente des premières voies. Levez ces obstacles comme il le faut, elle reprendra bientôt, fera ses efforts, et exécutera ses fonctions.

La diète cordiale doit être continuée, augmentée ou diminuée, selon le degré de fermentation qu'elle produit, ce qui peut se déterminer par le degré de la fièvre, de la sueur de la nuit, et par la durée de la rémittence du jour suivant. On doit en faire usage pendant les rémittences : la chaleur et le paroxysme qui suivront, auront de l'augmentation; mais cela sera sans mauvaise conséquence; c'est le *trouble critique*, lequel cessera moyennant la sueur de la nuit, poussera la coction, comme on le verra le jour suivant, par les excrétions qui auront lieu durant la rémittence. Si, au contraire, la chaleur étant beaucoup augmentée, la sueur ne paraît pas avec de bons signes de coction, et une meilleure rémittence le jour

suivant, alors les cordiaux ne conviennent pas, ou on a forcé la dose. On peut appeler ceci le second période de la fièvre, ou l'état suppuratoire; état qui dure toujours quelques jours, selon le traitement qui aura précédé, et selon d'autres circonstances du malade.

Ces circonstances reparaissent toutes les nuits avec chaleur et fièvre, cessent avec une sueur de nuit modérée, et laissent une bonne rémittence avec des signes de coction; savoir : urines troubles, moiteur de la bouche et humidité des intestins. Les grandes évacuations sont dangereuses pendant que la coction se fait, et que ces évacuations vont petit à petit. On doit même plus les craindre que les soutenir quand elles se font naturellement, parce qu'elles affaiblissent plutôt la nature, que d'enlever la cause morbifique; car la matière morbifique ne peut être expulsée qu'après la coction, c'est-à-dire, que quand elle est réduite et séparée des humeurs saines, et préparée ainsi pour l'expulsion. Nous voyons constamment que les sueurs abondantes de longue durée, crues, les selles copieuses, aqueuses, délayées et crues, une grande quantité d'urines pâles et crues, enfin toute espèce d'éruptions crues, sont de mauvais symptômes.

M. J. M. fut saigné, prit un vomitif et un purgatif dans les sept premiers jours d'une synoque putride. Il parut une sueur abondante qui sembla

d'abord critique, mais devint fatale pour avoir été continuée. Il en résulta bientôt une inflammation au cerveau, et il mourut frénétique furieux; comme si la grande quantité de breuvages aqueux qu'il prit, eût été repompée immédiatement après, et que le reste fût devenu de plus en plus épais et visqueux.

Un homme, d'une complexion délicate, fut saisi d'une synoque non putride, en avril, il y a quelques années; il y avait beaucoup d'inflammation : de sorte même que trois saignées ne lui changèrent en rien le pouls, et que le sang de la dernière saignée était aussi couenneux que le premier, et tel que celui d'une pleurésie. Le quatrième jour, il prit un doux émétique, rendit beaucoup de matière pituiteuse vitrée, ce qui fit cesser les soulèvemens de l'estomac, la douleur de tête, et le goût désagréable de la bouche. Une purgation douce dissipa, le jour suivant, les douleurs du dos et des lombes. On lui tint le ventre libre pendant sept jours, après quoi survint une agitation continuelle, chaleur considérable, malaise, délire, dégoût pour les boissons. On proposa de donner l'*émético-cathartique* de M. Tissot, ce qui causa une forte purgation, au lieu du vomissement que l'on attendait : le malade en fut si abattu, qu'il tomba de jour en jour, et mourut le matin du onzième. J'infère de là que les grandes évacuations faites durant les jours de suppuration et de

coction, épuisent la nature, et en troublent les opérations, qu'il vaudrait mieux, selon moi, régler par la diète, selon l'exigence du cas.

Un autre sujet était presque réduit au même état par une médecine donnée mal-à-propos ; il fut sauvé par les vésicatoires, et les médicamens diaphorétiques camphrés qui firent une révulsion, attirant la matière des intestins ; mais le rétablissement fut fort long et pénible.

Jusqu'ici les meilleurs praticiens s'accordent entr'eux ; mais on demande encore si les éruptions miliaires sont salutaires et critiques, ou symptomatiques et nuisibles ? On peut dire, en général, que toute éruption qui arrive après la coction et l'orgasme, et procure du soulagement, est salutaire, et ne doit jamais être répercutée. Mais toute éruption qui paraît auparavant, et sans soulager, est symptomatique, et, par conséquent, ne doit pas être soutenue ; on ne doit même y faire attention qu'autant qu'elle est comprise avec les autres symptômes dans la maladie originale. Un célèbre médecin de ma connaissance, gagna une fièvre miliaire auprès d'un de ses malades, homme de qualité. Il se tira d'affaire par une éruption critique qui fit immédiatement tomber la fièvre et tous les symptômes ; mais il fallut des efforts réitérés pour compléter la crise, qui ne fut parfaite que quand l'éruption lui eut couvert toutes les jambes. Communément, les éruptions miliaires

que j'ai eu lieu de voir n'étaient pas de cette espèce, mais uniquement les symptômes de la malignité de la maladie, ou les marques d'une pratique inconsidérée.

Les fièvres dans lesquelles j'ai rencontré ces éruptions rouges et blanches, sont la fièvre de lait (ou l'*inflammation de l'uterus* de Hoffman), la fièvre bilieuse de la moisson dont il est parlé en son lieu, la fièvre putride d'été dont je vais bientôt parler, et cette fièvre du printemps dont il s'agit maintenant, et dans laquelle il arrive aisément une éruption miliaire, par le régime et les médicamens chauds à tout période de la maladie.

Les femmes en couche sont communément, vers le troisième jour de l'accouchement, saisies de légères *rigueurs* suivies d'une petite augmentation de chaleur, du pouls, de soif, de douleur et de tension aux deux seins : le lait s'y porte manifestement sans beaucoup diminuer les écoulemens de l'*uterus*. Si l'on tient la malade fraîchement, et qu'on lui donne quelques boissons légères, rafraîchissantes, le lait commence à couler, et les seins s'amollissent : à proportion que le lait augmente, les écoulemens de l'*uterus* diminuent, et cessent enfin. Si l'on répercute le lait, la fièvre revient souvent; les écoulemens de *l'uterus* augmentent et continuent plusieurs jours; la matière de l'orgasme est en grande partie évacuée

par cette voie, aussi-bien que par les selles, les sueurs, et quelquefois par un grand écoulement d'urines laiteuses, ce qui est cependant rare : il faut néanmoins plusieurs jours pour cette évacuation, de quelque manière qu'elle se fasse. Mais si, au lieu d'un régime rafraîchissant, on observe une diète échauffante, on use de médicamens semblables, que l'on tienne les chambres closes et le lit fort couvert, pour pousser tout, ou une grande partie, par la peau, il en doit résulter (1) une inflammation, et ensuite une éruption miliaire crue.

---

(1) Malgré ce qu'observe ici très-bien M. Grant, on peut aussi entretenir les sueurs quand la nature prend cette voie : voici un cas dont je viens d'être témoin. La femme d'un de nos voisins relève actuellement de couches, bien portante. Elle m'avait demandé le lendemain de l'accouchement, à cause des tranchées violentes qu'elle souffrait. Je m'informai pour lors du traitement qu'elle pratiquait ordinairement dans ses couches. Elle me répondit que c'était par les sueurs que son lait se passait ordinairement, avec une bonne partie des autres humeurs; que la nature avait pris cette voie d'elle-même à la première couche, et que, depuis, elle-même avait aussi pris ce parti avec les plus heureuses suites. Je la laissai faire; et portai mon attention vers les tranchées seules. Un linge quadruple bien trempé dans une forte décoction de fleurs de sureau, de camomille, et de feuilles de mélisse, appliqué sur le ventre, la soulagea bientôt; les sueurs vinrent le lendemain, et la malade se rétablit comme à ses quatre autres premières couches. C'est la troisième femme que j'ai vue dans ce cas-là.

Je suis fâché de dire que cette pratique était autrefois fort commune à Londres, et qu'elle l'est encore parmi les ignorans. Je fus une fois appelé chez une dame dont le lait avait été répercuté, et qui avait une vraie pleurésie avec une éruption miliaire : on la saigna; le sang était aussi couenneux qu'il peut l'être. On lui tint le ventre libre chaque jour avec la manne et le tartre soluble, jusqu'à ce que tous les symptômes de la fièvre eussent disparu. Dès que la douleur de côté eut cessé, les évacuations de l'*uterus*, qui s'étaient arrêtées, reparurent; l'urine devint trouble et la peau moite ; l'éruption miliaire fut regardée avec indifférence, parce qu'elle ne soulageait pas : le sang n'était donc pas dissous ici, ni l'éruption critique (1).

---

(1) M. V. le jeune, se sentit pendant plusieurs jours quelque dérangement à l'estomac et dans les intestins, pendant de grandes chaleurs du mois de juin : il regarda cela comme une bagatelle dont il ne devait pas se plaindre, et prit le parti de faire passer cela en dansant dans une assemblée. Il dansa donc toute la nuit, sua beaucoup, but une grande quantité de liqueurs déliées, chaudes, se coucha à six ou sept heures du matin, s'attendant à bien dormir et à se relever en bonne santé. Mais il fut bien trompé : il lui prit une grande douleur à la tête, au dos, beaucoup de malaise à l'estomac; il sentit une grande chaleur, de l'agitation, et il poussait des soupirs continuels. Il fut saigné copieusement le jour suivant : on lui tint le ventre libre avec les sels et la manne;

Mais pour revenir à la synoque non putride, je ne la vis jamais se passer par aucune éruption critique; de petites ébullitions, ou boutons autour

---

ensuite il prit des potions salines, avec beaucoup de liqueurs légères et rafraîchissantes. Le quatrième jour, parut une sueur douce, vaporeuse, qui continua vingt-quatre heures, mais soulagea peu. Le pouls seulement devint moins dur, mais la bouche fort sale; et les autres symptômes continuèrent. Vers le soir du septième, on lui donna un vomitif. Il prit dans sa boisson un peu de chaux d'antimoine : il vomit à trois reprises, et il alla à la selle pendant la nuit. Le huit, les douleurs de tête et des lombes diminuèrent; la bouche devint plus nette, peut-être à cause de la grande quantité de groseilles rouges qu'il avait mangées : il parut, pour la première fois, avoir assez bien dormi pendant la nuit. Le soir du même jour, on joignit un peu de *julep de camphr.* dans ses potions, avec la chaux d'antimoine. La nuit du neuf, on ajouta quinze gouttes de *teinture d'opium* aux potions seules de la nuit. Il sua beaucoup, et il parut une éruption miliaire considérable. Le dix, les douleurs avaient cessé, la bouche était moite, et la peau plus fraîche; mais il avait des étourdissemens; l'urine était pâle et crue, le pouls petit, fréquent : il se plaignit de faiblesse. Il eut une bonne selle le matin, et même tous les jours régulièrement. Sa diète fut fortifiée; la dose du vin fut augmentée dans ses breuvages. On lui ordonna de continuer l'usage des fruits mûrs à volonté, et de prendre les mêmes potions; et, le soir, les anodins comme auparavant. Cette nuit et le matin du onze, il sua de nouveau : l'éruption miliaire augmenta beaucoup ce jour-là aux épaules, au cou, à la poitrine, aux bras et autre part. La sueur continua tout le onze : on le changea fréquemment pendant ce temps-là. Il parut soulagé, et dit de nuit qu'il se

de la bouche, ou sur la peau, sont des signes de coction, et par conséquent des phénomènes salutaires; mais, quant à la nature de toute la fièvre,

---

croyait hors d'affaire, et que la sueur ne l'avait pas affaibli. Il continua les potions salines, se trouva assez bien le douze et le treize; mais les urines étaient toujours pâles et crues, et le pouls fréquent. Le quatorze, il fut saisi d'un froid avec tremblement; cela dura une heure, et fut accompagné d'une assez grande rigueur : ensuite vint un accès de chaleur fort vif, avec une grande rougeur de la peau, ce qui dura deux heures, et fut suivi d'une sueur abondante; mais point d'éruption miliaire nulle part. Cette sueur tomba en cinq heures environ : alors il fit une selle copieuse, pultacée, rendit beaucoup d'urines bien cuites, et présenta tous les signes d'une coction et d'une crise parfaite : bref, c'était une simple tierce régulière. Le quinquina l'a guérie au troisième accès. Ce jeune homme se rétablit beaucoup mieux et plus promptement que d'autres qui eurent la même fièvre dans le même temps, mais sans fièvre d'accès. On continua trop long-temps dans ceux-ci le traitement antiphlogistique, c'est-à-dire, jusqu'au *quatorze*; et l'on avait usé trop tôt des diaphorétiques avec notre jeune homme (*le neuf*). Je trouvai donc que le onze, comme le pratiquait Sydenham, est en général le plus convenable pour faire ce changement, en procédant alors par degrés, et sans ajouter l'opiate qu'au quatorze, à moins que les symptômes de faiblesse ne soient urgens; dans lequel cas, je trouve que l'opium, joint au camphre, est le plus efficace de tous les cordiaux.

Il y a quelques années que ce cas est arrivé. Je fis là-dessus quelques observations dans mon journal : en voici la copie.

Ne peut-on pas conclure que le principe de cette fièvre était une congestion de flegme, de pituite ou d'autre matière ana-

cela se passe toujours par degrés. Plus je vois cette espèce de fièvre, et plus j'y pense, plus je me persuade qu'il est toujours mieux de la traiter tout

---

logue quelconque, ramassée dans le ventricule et les intestins, laquelle occasiona le sentiment d'oppression et de pesanteur, c'est-à-dire, les préludes de la maladie, *terrentia febris?* et que cette matière ayant été atténuée par le mouvement et la chaleur de la danse, ensuite bien délayée par de copieuses boissons chaudes, elle fut en partie absorbée dans le sang, et y produisit une fièvre ardente qui fut abattue par la saignée et les médicamens laxatifs; et que, quand les intestins furent déchargés par les vomitifs et les purgatifs, les signes de matière qui y était turgescente, disparurent; tels que la douleur de la tête, des lombes, la faiblesse du pouls, etc.: la circulation reprit un libre cours, et la coction commença à s'opérer; que c'était donc bien mal à propos que les forts diaphorétiques avaient été administrés avant que les signes de coction fussent bien certains: telle fut la cause de l'éruption miliaire et crue. Cette éruption fit évacuer, il est vrai, une partie de la matière morbifique par des efforts réitérés; mais la vraie évacuation critique n'arriva que le quatorzième jour, après que tout eut été mieux préparé vers le douze ou le treize. Le seul accès d'une fièvre tierce parut alors avoir plus fait en peu d'heures, que plusieurs jours d'une fièvre continue ne pouvaient faire. Ce cas nous fait voir, en passant, combien il est nécessaire d'observer les changemens des vents et du temps; car l'air fut rafraîchi par une forte pluie le quatorze de cette fièvre: j'ai vu même différentes fièvres d'accès simples, qui n'avaient été précédées d'aucune autre fièvre, quoique la saison fût fort avancée.

Ne pouvons-nous pas aussi inférer qu'une éruption miliaire ne dénote le plus souvent qu'une coction partielle, et de-

simplement. Quand elle a été réduite par les évacuations nécessaires au commencement, comme je l'ai dit; qu'elle s'est modérée, et que les rémittences en sont devenues régulières, on doit seulement faire attention au régime; et, par ce moyen, on la maintient dans un état propre à opérer la coction. Quand le second période de la fièvre a paru, il ne faut tenter aucune évacuation considérable, que la coction ne soit faite. On ne doit pas non plus troubler la nature par des drogues que l'on suppose faussement favoriser la coction, parce qu'elles sont toutes stimulantes et échauffantes. Dès que la coction est faite, la nature tente toujours l'expulsion de la matière morbifique par quelques-unes des voies ordinaires, mais surtout par la peau, dans cette fièvre; et je ne vois jamais de crise parfaite, que les sueurs ne commencent de nuit à paraître doucement. Si la nature se trouve capable d'exécuter l'opération, nous ne devons pas nous en mêler, ni lui dé-

---

mande beaucoup d'efforts avant qu'elle produise une crise complète? Si cela est, ne soyons donc pas surpris qu'une fièvre de cette espèce soit longue et pénible. Qu'avons-nous donc besoin de forcer une éruption qui n'est pas critique, par de violens médicamens échauffans? Ne vaudrait-il pas mieux attendre auparavant la coction avec patience? Une diète restaurante antiseptique vaut certainement mieux en pareil cas, que des cordiaux échauffans.

rober son temps. Si elle ne l'est pas, soutenons-la convenablement et avantageusement, surtout en faisant bien attention de favoriser cette évacuation par les voies qui la soulageaient le plus, mais non pas précipitamment ni trop long-temps. Après le second période de cette fièvre, c'est-à-dire, quand les rémittences sont longues et régulières, je ne trouve pas que les purgatifs soient avantageux avant qu'il y ait un fort sédiment dans l'urine. On peut donner en passant un lavement, vu que le ventre est souvent resserré; mais cela est même rarement nécessaire.

La coction étant donc absolument nécessaire avant de tenter convenablement l'expulsion dans toute fièvre qui n'est pas vraiment maligne, il est de grande importance de développer les signes de cette coction. Le premier précurseur de cette opération, est la diminution des symptômes; car, la matière crue étant âcre, et stimulant trop la nature, les symptômes d'irritation doivent continuer jusqu'à ce que la *cause irritante* ait été changée ou expulsée. Mais, dès que le pouls devient plus lent, mou, grand; que la chaleur brûlante et sèche de la peau, et la sécheresse de la bouche ont diminué, que l'anxiété n'est plus considérable, que le visage paraît plus tranquille, on peut être sûr que l'acrimonie est en partie adoucie, et conséquemment que l'irritation n'est plus si grande. C'est pourquoi l'on doit à ce période exa-

miner attentivement les excrétions, la salive, l'urine, les selles, avant de passer outre. Si l'on en trouve quelqu'une de cuite, c'est un second signe de véritable coction; et si le pouls se soutient, on peut conclure que la nature est capable d'exécuter ses opérations, qu'ainsi elle n'a pas besoin de cordiaux actifs. Si, au contraire, les symptômes sont visiblement diminués, et que le pouls soit mou, très-petit et fréquent, on peut inférer que la nature commence à décheoir, et demande un cordial, comme un verre de vin, ou autre chose de plus actif, ou même un vésicatoire. Par ces moyens, on peut stimuler la nature, lui faire faire quelqu'effort; on maintient la fermentation, comme dit Sydenham, jusqu'à ce que la coction soit opérée. Mais un des signes décidés de coction, c'est l'envie de manger; or, dans cette situation les alimens sont le meilleur cordial: il faut en accorder au malade, mais en bien régler la quantité. Il vaut mieux pécher par le moins; car, en pareil cas, je vois que l'appétit est toujours plus grand que les forces digestives.

Mais on n'est pas encore tout-à-fait victorieux pour avoir vu quelques signes de coction. Il reste encore deux opérations, l'une de disposer la matière cuite à l'expulsion, et l'autre l'expulsion actuelle, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Les signes seuls de coction n'autorisent donc pas à forcer violemment aucune évacuation; il suffit de tenir

les voies libres, d'attendre que la nature y transporte les amas, et donne des signes de turgescence. Maintenant donc le signe certain de turgescence, après la coction, est cette sensation que nous distinguons par le nom de *léger frisson.* Après cela le pouls monte, la chaleur augmente; il ne faut plus que délayer; ce qu'indique ordinairement la nature par l'augmentation de la soif: cet état dure quelquefois assez long-temps, mais il n'y a rien à craindre. Il s'ensuivra certainement quelqu'évacuation par les sueurs, la salive, les urines, les selles, ou par quelque éruption; évacuation qui, à certain degré, sera infailliblement critique. C'est une évacuation de la matière morbifique cuite et turgescente, que l'on ne doit donc pas réprimer, mais soutenir avec douceur. Dans ce cas, la fièvre aura une grande rémittence, ou deviendra intermittente, ou cessera entièrement. Je ne présente pas ceci comme une hypothèse, mais comme une vérité incontestable, après avoir examiné le sujet long-temps et soigneusement, et trouvé mes principes confirmés sans exception par l'expérience. Les jours indicatoires et ceux de la crise s'accordent, généralement parlant, avec les observations des anciens dans cette fièvre.

Je suivis dernièrement un jeune homme S. H. qui, après un malaise de trois jours, *terrentia morbi*, fut saisi d'un violent accès avec frisson,

rigueur, et les autres symptômes de cette fièvre; de sorte qu'il ne se ressouvenait même pas d'avoir été saigné le premier jour. Il commença à se reconnaître après le vomitif: ensuite il fut purgé; je lui tins le ventre libre le troisième et le quatrième jour : il se sentit alors un froid aux jambes, et présenta quelques signes de coction. La fièvre augmenta après cela, mais non au point d'exiger une autre saignée. Il semblait alors que tout en restait là jusqu'au septième jour, qu'il lui survint un tremblement plus fort, lequel fut suivi d'une crise parfaite, et qui ouvrit la voie à toutes les autres sécrétions et excrétions. Il ne resta après cela qu'un petit crachement de matière cuite, une toux légère; le ventre fut libre pendant plusieurs jours; la sueur était douce pendant la nuit, et naturelle, mais point de fréquence dans le pouls, ni d'autre symptôme fébrile. L'urine parut moins chargée de jour en jour.

La synoque non putride peut être jusque-là regardée comme semblable à la fièvre simple inflammatoire, avec cette différence seulement que, dans la synoque, les intestins sont toujours chargés, et qu'il passe par cette voie une plus grande partie de l'amas morbifique, que dans la fièvre ardente; comme le dit Hippocrate : « Il y a une
» saison (comme depuis juillet jusqu'à novembre)
» où la cause irritante semble être toute au-dessous
» du diaphragme : ensuite elle monte (comme

» depuis novembre jusqu'à mars), après quoi
» elle commence à descendre. »

Mais il y a une différence plus considérable dans la manière de disparaître : car, lorsque la fièvre ardente se termine par résolution, elle le fait complétement en une fois, à moins qu'elle n'ait été troublée par négligence, ou par une mauvaise pratique ; au lieu qu'il faut des crises réitérées pour conduire la synoque à une parfaite terminaison. Le frisson, la chaleur, les évacuations doivent revenir souvent, de sorte qu'elle ressemble si fort à une vraie fièvre d'accès, sans cependant en mériter toujours le nom, que je ne suis pas étonné de voir les anciens l'appeler fréquemment *tritæos* et *hemitritæos*, double-tierce, ou quotidienne prolongée. Sydenham les croit tellement semblables, qu'il les dit être de même nature. En effet elles sont si confondues l'une dans l'autre, et se produisent réciproquement si souvent, que son observation me paraît très-bien fondée. C'est par ceci qu'il réglait sa pratique dans les fièvres d'accès du printemps, et jamais il ne les arrêtait avant que le temps employé dans les paroxysmes fébriles, sans y compter les intervalles de l'intermittence, ne se montât à deux cent trente-six heures, ce qui fait quatorze jours, espace de temps qu'il avait trouvé nécessaire pour cuire cette matière particulière par une fièvre continue. Or, la fièvre d'accès se guérit, en général, d'elle-même durant ce

temps-là, si on l'abandonne à la nature et à un régime convenable.

Quand la synoque non putride prend de longues rémittences, et que les paroxysmes commencent par une sensation de froid, et de tremblement sur le soir, avec des sueurs pendant la nuit, le sommeil le matin, l'appétit à midi, bon courage et augmentation de forces, de manière que le malade soit levé la meilleure partie du jour, on a lieu d'être tranquille ; il n'y a plus de danger : tout cessera enfin bientôt par des rémittences toujours plus longues, ou par une fièvre d'accès bien formée de printemps.

Quand, durant ces rémittences et avant de voir un parfait sédiment dans l'urine, j'ai tâché d'empêcher le retour du paroxysme par des purgatifs et une diète fort mince, ou plutôt par un régime antiphlogistique, j'ai toujours vu s'ensuivre une grande perte de forces, des amas de crudités, et le retour d'une fièvre continue non rémittente, ou *continente*. Mais, quand j'ai attendu ce sédiment, une purgation avec la rhubarbe faisait bien à mon malade, et l'appétit augmentait plus tôt. Rarement je tire quelqu'avantage, en tâchant d'empêcher le retour du paroxysme, en mêmes circonstances, par l'usage du quinquina pendant les intervalles. Quelquefois même la rémittence disparaît, et les excrétions deviennent plus crues. Quelquefois la tension fébrile se passe, l'appétit augmente, le

15..

courage se relève, et tout paraît aller le plus heureusement pendant cinq ou six jours; alors la bouche commence à se dessécher, les urines deviennent crues, l'appétit tombe, le sommeil est interrompu, et l'on voit les symptômes de la plus fâcheuse obstruction, qui ne peut se lever qu'avec le temps et le génie le plus adroit.

En revoyant plusieurs cas dans lesquels cette pratique avait été mise en usage, je suis surpris d'y voir si peu de parfaits rétablissemens. Je ne donne pas le quinquina dans la vraie synoque non putride, comme fébrifuge, parce que je trouve que la fièvre est nécessaire pour compléter la cure; mais, comme tonique dans les cas de grande faiblesse, je ne connais pas de meilleur remède. C'est le meilleur cordial, et le moins échauffant. En petite quantité, il réveille l'appétit, donne un peu de force au pouls sans en augmenter la fréquence; et la meilleure préparation en est la poudre toute simple.

Quand cette fièvre devient intermittente, avec des excrétions bien cuites, et absence de fièvre dans les intervalles, les évacuations ne sont pas si pernicieuses. Au contraire, on rencontre souvent une matière turgescente dans l'estomac et les intestins, laquelle peut avoir besoin du secours de l'art : apres quoi, il faut augmenter convenablement les alimens, faire prendre l'air au malade, y joindre un exercice proportionné à ses forces

pour le fortifier. Quelques sujets s'accommodent bien des bains froids pendant les intervalles. Je traite actuellement un jeune homme, qui me consulta, il y a deux ans, pour des tumeurs scrofuleuses fort grandes et fort dures tout autour du cou, aux glandes de la gorge et de la mâchoire inférieure. Après quelques évacuations ordinaires, je lui fis prendre du *sel polyc.* et de l'éponge brûlée, pendant un temps considérable. Cela n'eut pas de succès. Je lui donnai l'extrait de ciguë en grande quantité. Pendant l'usage de ce remède, deux de ces tumeurs vinrent à une espèce de suppuration, et s'ouvrirent enfin par le long usage des cataplasmes. Le chirurgien en dilata les orifices et les pansa plusieurs semaines. Elles se réduisirent à une petite ouverture, d'où il découlait une matière glaireuse; mais le fond en était toujours étendu et dur, les parotides et les glandes sous-maxillaires restaient dans le même état. On l'envoya, l'été dernier, se baigner à la mer, et en boire de l'eau pendant six semaines, ce qui rapprocha les chairs, et parut cicatriser les deux ulcères. De retour, il fut mis au quinquina, mais inutilement. Au mois de mars dernier, il fut attaqué d'une synoque non putride, qui se termina par une double-tierce bien formée: quelques jours après, elle devint tierce simple: alors les tumeurs commencèrent à s'affaisser visiblement après chaque accès. Il fut mis à une diète antiseptique

et au *sel polyc.* jusqu'au commencement de juin, que toutes les tumeurs disparurent ; mais sa couleur avait disparu , et son embonpoint était aussi considérablement tombé, quoiqu'il travaillât tous les jours dans le magasin : il commença alors à prendre une infusion de fleurs de camomille comme un amer , mangea de la viande , et but du vin. Tous les matins , il prenait ce bain froid de fort bonne heure ; le visage devenait meilleur, le courage se ranimait ; mais la fièvre revenait tous les jours régulièrement. Au premier de juillet, il prit le quinquina à forte dose entre les accès ; la fièvre ne cédait pas aisément : ce qui me fit encore augmenter la dose, y ajoutant des fleurs de camomille en poudre , avec soixante gouttes environ d'*élixir vitr. acid.* tous les jours, et continuant sa diète restaurante et le bain froid. Tout céda enfin : il est, je pense , radicalement guéri de ses écrouelles, et la fièvre est totalement arrêtée.

Quant aux fièvres d'accès du printemps en général, mon idée s'accorde si bien avec celle de Sydendam, que je rapporte ici ses propres termes, chap. 5, art. 11 : « J'ai déjà observé que les inter-
» mittentes du printemps sont rarement de lon-
» gue durée, et toujours salutaires ; de sorte que
» les sujets âgés et infirmes en ont à peine quel-
» que chose à craindre que par un traitement
» maladroit » ; et art. 16 : « J'ai toujours pensé
» qu'on pouvait entièrement abandonner à la

» nature les intermittentes du printemps, n'ayant
» jamais vu personne en périr. Au contraire, j'ai
» remarqué qu'on ne faisait que les rendre plus
» opiniâtres en cherchant à les guérir sans les
» mesures convenables. » Il pouvait ajouter que
la conséquence en est funeste, comme il arriva
au docteur W. G. qui arrêta une fièvre tierce simple, contre mon avis et mon opinion. Il en souffrit plusieurs années les mauvais effets. Mais poursuivons avec Sydenham, art. 27 : « Après les par-
» ticularités que je présente ici, et qui, je pense,
» sont raisonnables et bien fondées, il ne paraîtra
» pas étrange que je ne propose d'autre méthode
» de guérir les intermittentes, que celle qui sem-
» ble nécessaire dans ces fièvres continues pour
» finir leur dépuration, par le moyen d'une effer-
» vescence limitée à certain période; quoiqu'elles
» puissent différer entr'elles dans la manière de
» l'exécuter. »

Je puis même assurer, d'après l'expérience, que le même traitement recommandé dans la synoque non putride, réussira également dans les fièvres d'accès qui ont été intermittentes dès le commencement ou peu de temps après. Peu de ces fièvres de printemps passeront neuf accès, si on les traite ainsi. Quand elles le font, je donne une infusion de fleurs de camomille, avec le *sel polyc.* entre les accès, et je tiens l'estomac net suivant le besoin. Si la sueur est trop forte, j'ajoute l'*élix.*

vitr. à l'infusion. Si elle manque, j'emploie le *sel ammon.* au lieu du *sel polyc.* Je ne défends dans la diète que les viandes salées, fumées, grasses, et le beurre. Je permets la petite-bière, quelques verres de vin; recommande l'air et l'exercice; quelquefois le bain froid, selon la coutume des anciens. Je dois cependant convenir qu'il y a des gens trop faibles pour soutenir les assauts de tant d'accès; et notre air est souvent si chargé d'humidité dans cette saison, qu'il est nécessaire d'arrêter une intermittente même de printemps : ce qui nous fait alors recourir aux cordiaux, parmi lesquels le quinquina tient le premier rang.

La plupart des autres maladies de cette saison se guérissent par la même méthode, avec quelque modification seulement, selon le siége de la maladie; comme la diarrhée, la dysenterie, la colique, la jaunisse, excepté la migraine qui est aussi une maladie plus fréquente au printemps qu'en aucune autre saison; quoique je l'aie remarquée dans toutes.

Elle ressemble (*la migr.*) à la synoque non putride, à quelques égards; car elle est toujours accompagnée d'amas de matière crue et turgescente dans l'estomac, et ne se guérit pas aisément sans vomitifs; après quoi elle prend une intermittence régulière, et peut toujours se guérir par les antispasmodiques. Le choix de ces médicamens dépend de la saison de l'année, et de la constitu-

tion épidémique avec laquelle elle est compliquée. Il faut cependant bien la distinguer des autres maux de tête qui viennent d'autres causes, et lui ressemblent par les symptômes. Tels sont ceux qui viennent d'un dérangement des solides, d'affections hystériques, de fièvres rémittentes et intermittentes, du scorbut, de vérole et semblables.

La vraie migraine intermittente n'est accompagnée d'aucune fièvre, que de celle que cause la douleur, qui, dans ce cas, est excessive. Elle est ordinairement fixée d'un côté de la face ou de la tête. La chaleur n'y fait ni bien ni mal. Souvent elle affecte les yeux, y produit une forte inflammation, et les rend extrêmement tendres: ce qui cesse dès que la douleur de la face a cessé. L'histoire de la maladie se verra mieux par des faits que par aucun détail qu'on en puisse donner. Je dis donc qu'en général, j'ai remarqué que mes malades se trouvaient soulagés au printemps, mais jamais en automne, quand je commençais par la saignée. Un vomitif modérait toujours l'accès suivant; un purgatif augmentait le troisième, à moins que je ne donnasse un anodin après. Ces évacuations faites, j'ai quelquefois eu du succès pendant la moisson, en donnant une infusion de fleurs de camomille avec l'élixir de vitriol; mais ce fut toujours inutilement au printemps que je m'y pris ainsi. Quand la camomille et l'élixir ne me réussissaient pas dans la moisson, j'ai souvent eu

lieu de me louer du quinquina; mais il m'a aussi souvent manqué dans le printemps, quoiqu'à forte dose entre les accès, et donné très-long-temps. Les sangsues aux tempes, et les vésicatoires derrière les oreilles soulagent souvent, mais ne guérissent pas la maladie. Les fortes liqueurs fermentées irritent toujours le mal : les racines et les légumes ne font pas de mal; mais la meilleure diète est de manger des viandes maigres. L'électuaire suivant m'a toujours réussi dans un grand nombre de cas où je l'ai donné. Il faut cependant avoir soin de varier les ingrédiens ou leur proportion, selon la saison de l'année, le temps, l'âge, la complexion et autres circonstances du malade, comme on le verra par les exemples suivans.

℞ *Racine de Valér. sauvage*,
une once.
Quinquina,
demi-once.
Thériaque,
deux gros.
Sel d'Absinthe,
un gros.
Rhubarbe,
un scrup.
Sirop de safran. s. q. f. élect.

J'en fais prendre ordinairement un bol toutes les trois heures, de jour et de nuit, jusqu'à ce

que la douleur cesse. J'ai souvent vu prendre toute la quantité en un jour; les deux tiers le lendemain; moitié le troisieme jour, ainsi de moins en moins, jusqu'à ce qu'on le quitte totalement; sans quoi les récidives sont fort communes.

Première observation.

Un homme âgé d'environ quarante-six ans, M. J.D., fort et bien portant à tous égards, si l'on excepte un accès régulier de goutte qui revénait en février, prit en mai une dose de *poudre d'étain* pour le *tænia*, et quelques doses de jalap après ces poudres. Les vers sortirent en différentes pièces; il se trouva bien jusqu'en septembre suivant. Il fut alors éveillé de nuit par une douleur à la partie prominente de la joue; cette douleur augmenta par degrés chaque nuit, et devint si considérable de tout le même côté de la face et de la tête, qu'il était tout hors de lui. Cela le tenait plusieurs heures, et semblait augmenter toutes les nuits, tant en violence qu'en durée. Apres avoir nettoyé les intestins, il prit en un jour une once de valériane, et une demi-once de quinquina en électuaire. Il se trouva beaucoup mieux la nuit suivante : il en prit cependant même quantité le lendemain, ce qui fit cesser toute la douleur. Il diminua la dose par degrés, comme je l'ai prescrit, et fut entièrement hors

d'affaire. Il passa à sa maison de campagne, fut mouillé étant à se promener dans un moment de pluie. Il eut ensuite une diarrhée qui dura huit jours; il prit pour cela un vomitif, et fut purgé. Insensiblement il sentit le mal de tête revenir; il l'eut enfin au même degré, mais non si long-temps. Il reprit son électuaire, sans beaucoup d'effet le premier jour. La dose du quinquina fut augmentée, mais la douleur continua jusqu'à ce qu'on y joignît la thériaque. Alors la maladie fut bientôt guérie. Ne peut-on pas, à juste titre, appeler cela une fièvre d'accès à la tête?

II.me Observation.

Un sujet plus âgé, P. O., qui était aussi goutteux, et avait été sujet à la gravelle, homme d'une constitution épaisse et flegmatique, après une goutte qui l'avait long-temps retenu chez lui au printemps, eut une forte attaque de gravelle; une forte fièvre s'y joignit. Il fut saigné, et traité avec les antiphlogistiques durant sept jours. Pendant ce temps-là, on lui tint le ventre libre avec des lavemens, et de doux purgatifs huileux; il but beaucoup d'infusion de graines de lin et de mauve, avec l'*esprit de nitre dulcifié*; il prit beaucoup de bains, et on lui fit de fréquentes fomentations, jusqu'à ce que tout le gravier sortît peu à peu. Peu après, il fut saisi d'une migraine très-douloureuse; on le fit vomir avec l'*ipécacuanha* que l'on fit agir

avec une infusion amère, à laquelle on ajouta un peu de fleur de moutarde; il prit pour boisson ordinaire une infusion de genièvre, édulcorée d'un peu de miel, et un électuaire composé de poudre de valériane, d'une petite quantité de quinquina, et d'une bonne dose de *sel d'absinthe*, ce qui le guérit bientôt.

III.me Observation.

Les cours de ventre du printemps étaient fort communs ici, quand une jeune dame, d'une constitution délicate, et sujette à des affections nerveuses, fut saisie d'une vraie migraine. Elle prit l'*ipécacuanha* en poudre, et vomit: elle fut purgée avec partie de rhubarbe et de crême de tartre; après quoi elle prit un électuaire de poudre de *valériane*, et *d'une petite dose de rhubarbe*; et, après chaque dose, quatre cuillerées de *julep de camphre*, avec quelques gouttes d'*esprit volatil aromatique*; ce qui la guérit immédiatement.

Aucun desdits malades n'a eu de récidive depuis, quoiqu'il y ait déjà plusieurs années. Je pourrais rapporter grand nombre d'autres cas semblables; mais ceux-ci suffisent pour exposer la nature de la maladie, la méthode curative, et ce que j'entends par *varier les ingrédiens* et *leur proportion*, selon les circonstances. Cependant le grand point est de s'assurer de la réalité de la maladie, et de la dis-

tinguer de toute autre qui lui ressemble par les symptômes; ce qui est quelquefois difficile.

M. Barry, apothicaire, me fit appeler, il y a quelques années, pour voir un homme que l'on me dit attaqué d'une migraine, et qui avait déjà bien consulté inutilement. Trois circonstances me firent voir que c'était des *Yaws* (1). 1.° La douleur occupait toute la partie de la tête couverte ordinairement par le chapeau; 2.° il se trouvait plus mal quand il s'échauffait dans le lit, et n'était pas beaucoup inquiété quand il en était dehors; 3.° il avait sur la tête et les épaules des éruptions de couleur de rouille, et assez semblables à de petites framboises non mûres, que l'on disait être la suite des vésicatoires qu'on y avait appliqués. Après qu'il eut pris une boisson de forte décoction des bois sudorifiques, et sué dans un bain chaud, on vit ce que c'était, et je le guéris conformément.

Quelques années après, le même apothicaire me fit encore appeler pour un autre jeune homme qui avait eu une vérole, avait été traité par la salivation, durant trois semaines, par un habile chirurgien. Après quelques purgations, il sortit de chez le chirugien: peu après, il fut saisi d'un mal de tête périodique très-violent, que l'on soupçonnait être un reliquat de sa maladie. Je trouvai que

---

(1) Lavoisien décrit assez bien cette maladie. *Voyez* son dictionnaire.

ce mal de tête revenait régulièrement à sept heures du soir, et se bornait à un côté seul de la tête. Les deux yeux, il est vrai, étaient enflammés, mais surtout celui du côté douloureux. J'ordonnai donc *un bol de camphre* avec *un peu d'opium* pour cette soirée-là, ce qui modéra beaucoup l'accès. Le matin suivant il prit un vomitif, dès que la douleur fut bien passée; aussitôt il commença l'électuaire, et la douleur ne revint plus. L'inflammation des yeux disparut peu après; il y parut beaucoup de boutons et de pustules. Il but pour cela quarante bouteilles de décoction de salsepareille, et fut bien rétabli.

Il y a peu d'années que je fus appelé dans un cas de migraine, avec M. Johnston de *Bread Street Hill*. Une jeune femme, d'une bonne santé par le passé, mit au monde, au printemps, un enfant malade, qui mourut bientôt, de sorte qu'on lui fit passer le lait. Elle consulta ensuite un chirurgien, pour ce qu'elle appelait une espèce de *surcharge* dans l'estomac; mais on découvrit aisément que la maladie était une vérole. On la mit au mercure. Huit jours après, elle fut saisie d'une douleur terrible de tête, et les deux yeux s'enflammèrent. Cette douleur se relâcha, mais ne se passa pas. Je trouvai le pouls fréquent, un peu dur, quoique petit; la langue chargée, l'haleine puante, l'urine bourbeuse et crue, la peau très-chaude: une sueur continuelle et visqueuse lui

couvrait le cou et la poitrine; le ventre était resserré, elle avait quelque soif. J'ordonnai aussitôt un lavement purgatif, et de prendre fréquemment plein une cuillère à café d'un *looch* fait de *manne*, *tamarin* et *miel*, parties égales, et de boire beaucoup d'eau d'orge, et une prise de *lait de soufre*, soir et matin. Elle continua cette ordonnance quatre jours, pendant lesquels elle alla trois ou quatre fois par jour à la selle. La bouche devint nette et moite; le pouls lent et régulier, et la douleur de tête intermittente, avec un sédiment cuit dans les urines rendues pendant les intervalles. Elle prit ensuite le quinquina, et la *racine de valériane* préparée, avec un peu de *sel d'absinthe* et de la *thériaque*; après quoi la douleur se passa dans une nuit. L'usage du même électuaire lui rendit l'embonpoint, et la ranima; l'appétit revint, les yeux se trouvèrent aussi mieux.

Mais la vérole persévérait, et les symptômes augmentaient. Je donnai pour ceci le sublimé, avec une décoction de *salsepareille.* Il parut bien faire pendant cinq jours; mais elle fut purgée le six avec beaucoup de tranchées, et le jour suivant la migraine revint avec l'inflammation des yeux. Elle fut alors purgée avec la *rhubarbe* et *la magnésie*, et le soir suivant elle reprit l'électuaire comme auparavant. La migraine et l'inflammation cessèrent en peu de jours; elle en fut débarrassée pendant trois semaines, mais la vérole augmentait.

J'ordonnai pour lors une petite quantité de *chaux mercurielle* à prendre avec l'électuaire de quinquina et de valériane : ceci parut bien faire pendant dix jours, mais la même évacuation revint comme auparavant. J'ajoutai la thériaque pour l'arrêter, mais en vain. La migraine revint, et nous fûmes obligés d'abandonner tous les mercuriels avant de pouvoir l'arrêter. Je lui conseillai de passer à la campagne, vu qu'il faisait fort chaud à la ville ; de laisser-là la vérole, en empêchant cependant ses progrès avec les décoctions.

Elle passa à Sydenham, s'y trouva bien une semaine ; on lui conseilla de boire de ces eaux, pour ce qu'elle appelait *surcharge.* Les eaux la purgèrent trois ou quatre jours de suite ; la migraine, etc., revint, mais fut bientôt dissipée par l'électuaire. Je lui défendis alors tout autre médicament que la décoction de *salsepareille*, en attendant les premières gelées. Comme il y a rarement des maladies putrides dans cette saison-là, j'espérais dissiper la vérole par les frictions, et les sueurs dans une étuve. En attendant, les ulcères furent traités avec égale partie d'un doux digestif et d'*onguent bleu* : en conséquence, dès le commencement de décembre suivant, on la fit saliver par degrés ; et elle fut guérie entièrement sans accident. Elle but sa décoction de salsepareille jusqu'à ce qu'elle eût repris sa couleur, son embonpoint, et l'appétit.

DE LA CONSTITUTION

PUTRIDE.

Il est probable qu'il existe et flotte dans le sang de tout animal bien portant, *une humeur d'un jaune pâle*, dont la bile est principalement formée, et que le principal organe destiné par la nature à cette opération est le foie. Dans un état sain, cette humeur n'est pas acrimonieuse, même après que le foie en a fait la sécrétion, et qu'elle a passé dans le conduit hépatique, comme nous le connaissons par le goût; mais elle devient fort acrimonieuse quand elle est ramassée dans la vésicule du foie, qualité qui augmente en raison directe du temps qu'elle y reste. Tant que cette humeur flotte dans le sang, on peut l'appeler *suc biliaire*; quand elle a été séparée, et qu'elle passe dans le conduit hépatique, on l'appelle *bile hépatique*; et ensuite *bile cystique*, ou *fiel*, quand elle s'est rendue dans la vésicule.

Tant que le suc biliaire conserve ses propres qualités, et reste en quantité convenable, il est toujours l'ingrédient le plus utile pour la composition de nos humeurs. Dès qu'il n'est plus dans l'un ou l'autre de ces deux rapports, il s'altère, et devient l'origine de diverses maladies auxquelles on a donné différens noms : 1.° quand il est surabondant, ténu et âcre, il devient le principe

de la constitution putride ; 2.° quand il est surabondant, épais et âcre, il produit la constitution appelée communément *bilieuse ;* 3.° mais, quand il est fort visqueux et d'un jaune sombre, on l'appelle *suc atrabilaire*, comme flottant encore dans le sang, et il donne naissance à la fausse péripneumonie ; mais quand ce suc atrabilaire est séparé du sang, qu'il est déposé ou forme une fluxion sur les viscères, on peut, pour le distinguer, l'appeler *humeur mélancolique*, parce qu'il est la cause la plus commune de la mélancolie, des affections hypocondriaque et hystérique avec matière. Quand ces obstructions se résolvent, la matière qui se décharge ressemble au goudron ; c'est pourquoi on l'appelle μελαινα χολη, ou atrabile.

Telles sont les altérations que subit le suc biliaire dans ce pays-ci tous les étés et durant la moisson. Nous nous proposons donc d'examiner les maladies qui en résultent, telles que nous les trouvons *actuellement*, *régulièrement* et *invariablement*. Nous verrons aussi ce qui résulte de les avoir négligées, et les différentes méthodes adoptées par les praticiens pour les traiter ; par-là, nous tâcherons d'en découvrir la nature et la meilleure manière de les traiter.

Il faut bannir toute théorie ou conjecture dans un sujet de cette importance, ne point régler la pratique par aucune hypothèse, n'admettre au-

cune expérience qui ne soit prise du corps même; enfin il faut s'arrêter aux faits seuls. Ce point une fois assuré, l'on peut sans inconvénient y joindre une théorie bien réfléchie, pour confirmer ce que l'on en peut juger, et pour aider la mémoire : voilà pourquoi j'ai hasardé quelques digressions, afin de mieux développer mes idées.

L'humeur bilieuse est naturellement fort fluide et fort pénétrante, comme on le voit par la couleur qu'elle répand souvent sur le blanc des yeux; c'est pourquoi elle est encore séparée à certain degré par d'autres glandes que le foie : et il n'y a rien qui prouve mieux la surabondance de cette humeur dans le sang, que la couleur jaune qu'elle donne à l'urine; couleur qui disparaît dès que cette humeur est évacuée en tout ou en grande partie. En effet, quand cette humeur est déposée dans les gros intestins, et conséquemment hors du cours ordinaire de la circulation, l'urine perd sa couleur jaune, quelquefois devient pâle, comme il est ordinaire en bonne santé.

On peut cependant dire en général que tout régime qui rend l'urine jaune et pénétrante, augmente l'acrimonie de l'*humeur biliaire ;* et qu'au contraire l'acrimonie de cette humeur diminuera toujours, selon que le régime rendra l'urine pâle et douce.

Une bouche sale, une haleine forte, sont des

signes certains de la surabondance et de l'acrimonie de l'humeur biliaire. C'est pourquoi tout régime qui nettoie la bouche et rend l'haleine douce, doit être censé corriger les vices de cette humeur ; et, au contraire, tout ce qui rend la bouche mauvaise et l'haleine forte, doit être regardé comme irritant, et augmentant les vices de cette humeur ; et on doit s'en abstenir jusqu'à ce que ces symptômes soient dissipés ; après quoi, il faut changer le régime, de peur qu'en persévérant trop long-temps dans l'usage du premier régime, on ne donne dans un autre extrême, et qu'on ne rende la bile trop inerte pour exécuter la chylification.

Quand on vit de farineux, de fruits, de végétaux, le ventre est libre, l'urine est pâle et douce; mais surtout si l'on ne boit que de l'eau : le miel et le petit-lait de présure font cet effet particulièrement. Si, au contraire, l'on mange beaucoup de viandes, l'urine devient forte, haute en couleur, la bouche sale et l'haleine insoutenable. Tous ces phénomènes s'accroissent par les boissons spiritueuses et fermentées.

La bière même fait plutôt cet effet que le vin ; mais surtout les épices de toutes espèces, et l'usage des plantes que l'on appelle *alcalines*. On peut y ajouter les choux verts, particulièrement le chou cabus, les asperges et les artichauts. L'opium donne une haute couleur à l'urine, en augmente

l'acrimonie, rend la bouche sale, la peau fort chaude, resserre le ventre plus qu'on ne le penserait, ou qu'on ne l'attendrait de la petite quantité qu'on en donne en une fois. La même chose est vraie des vésicatoires et de la plupart des substances alcalines ou putrides.

Ces seules observations peuvent nous aider à bien régler la diète qui convient durant les maladies produites par ces vices de la bile, et peuvent être d'une grande conséquence pour le traitement. Les médicamens purgatifs qui teignent beaucoup l'urine, sont plus capables d'irriter que de corriger l'acrimonie de l'*humeur biliaire*: ceci est d'expérience. Il en est de même de tous les amers; c'est-là peut-être la cause du peu de succès qu'ils ont, tant que la matière acrimonieuse n'a pas été corrigée ou évacuée; mais, dans le cas débile inerte, ils sont du plus grand avantage.

Après avoir donné une idée générale de cette classe de maladies, je vais les considérer l'une après l'autre dans l'ordre qu'elles se succèdent entr'elles, *régulièrement et prochainement*, *cæteris paribus*, selon les saisons de l'année. Je ne m'arrêterai pas à un détail minutieux de toutes les altérations et de tous les phénomènes qu'une mauvaise pratique peut y produire : cela ne finirait pas. Je me bornerai à l'histoire de la maladie même, à ses progrès naturels lorsqu'ils ne sont pas interrompus, et à ce que j'ai été capable

d'observer relativement à la manière de les traiter avec avantage. Je toucherai en passant la mauvaise pratique, me proposant ici d'exposer le caractère de la maladie, de montrer la cause de la variété infinie des symptômes qu'on a remarqués dans chacune de ces affections, et qui peuvent embarrasser de jeunes praticiens ; quoiqu'en effet ces symptômes soient pour la plupart les effets des médicamens et du régime, et ne doivent par conséquent pas être rangés parmi les vrais symptômes spécifiques de la maladie. Du moins ne les remarque-t-on jamais avec un traitement convenable.

DE LA SYNOQUE

PUTRIDE.

Après avoir donné une idée de la constitution épidémique qui règne dans la saison que Sydenham appelle l'*entre-deux* du printemps et de l'été, je vais considérer ce qui arrive durant le fort de l'été, quand les solides sont le plus relâchés, le sang plus dissous que dans toute autre saison; particulièrement si le temps est pluvieux et l'air humide. Dans la synoque non putride, les solides n'ont pas encore perdu leur ton, ni le sang la liaison de sa texture. De là la coction et la crise, suivant Hippocrate : « Le principe vital des parties » solides, et la force vivifiante qui émane du » cœur, sont la cause efficiente de la coction. » Galien dit aussi, « que la coction des humeurs se » fait par les solides sains du corps, et que c'est » l'ouvrage de la nature. *Comment.* 2, *l.* 1, *Epid.* » *apud Lacun.* » Si les solides n'ont plus leur force naturelle, et que la texture du sang soit détruite, alors il n'y a plus de coction parfaite. Voici comme Hippocrate rend son idée sur ce sujet : « La fièvre est comme un abcès général des veines, » ne différant que par le lieu : ce qui est pus hors » des vaisseaux, est hypostase dedans. » Ainsi, quand le pus d'un ulcère était louable, il concluait que les solides et les fluides étaient en bon

ordre. Si, au contraire, il voyait que la décharge de l'ulcère fût mauvaise, il concluait que le sang était dissous et les solides relâchés, ou qu'il y avait quelque défaut de cette *force vivifiante*, *qui émane du cœur.* Si pareillement l'hypostase était louable dans les affections accompagnées de fièvre, il concluait que les fluides et les solides étaient en bon ordre; mais, si l'hypostase n'était pas louable, alors il appelait la fièvre *putride*, c'est-à-dire, « *si la* » *putridité* de l'humeur l'emportait, ou qu'elle fût » considérable; qu'il ne se fît pas de pus louable, » et qu'il n'eût pas ses marques caractéristiques.» Galien l'explique ainsi dans son commentaire: « Le » pus est la production d'un bon sang et d'une » parfaite coction; au lieu que la sanie et l'*ichor* » sont celle d'un mauvais sang et de la putré- » faction. »

Ainsi, leur idée sur la putréfaction semble avoir été *un état* des solides et des fluides, tout *opposé* à l'état inflammatoire. Quand les solides étaient sains et la texture du sang bonne ou en partie tenace, ils observaient qu'un ulcère rendait un pus louable, et que l'incarnation se faisait bien; mais quand les solides étaient faibles et le sang dissous, alors ils remarquaient que l'ulcère ne rendait qu'une sanie aqueuse et sanguinolente, ou un *ichor* aqueux, âcre; de sorte que l'incarnation ne se faisait pas bien; que l'ulcère était sale, fétide, et s'étendait davantage.

Si pareillement un homme d'une bonne santé et d'une constitution bien saine, ayant aussi les solides bien élastiques, le sang d'une forte texture, était pris d'une fièvre par quelque événement, cette fièvre était régulière et de courte durée; la coction parfaite, et l'*hypostase* louable.

Mais si la même fièvre avait lieu dans un sujet de mauvaise constitution, et dont les solides fussent faibles, le sang dissous ou même acrimonieux, alors il observait que cette fièvre était anomale, longue et mauvaise. La coction en était partielle et inefficace; l'hypostase n'avait rien de louable. Cette idée qu'Hippocrate et ses sectateurs s'étaient formée des fièvres putrides, n'était pas tant prise de la cause qui produisait immédiatement la fièvre, que de la condition de la constitution dans laquelle la fièvre était produite : et Galien semble penser qu'il n'y aurait pas de fièvre putride, s'il ne précédait un pareil état du corps. « On ne voit pas, dit-il, de fièvre conti-
» nue dans un âge froid, ni dans un tempérament
» froid, soit qu'il fût tel d'abord, soit qu'il le
» fût devenu : on n'en voit pas non plus dans les
» sujets minces, ou dont le corps n'est point
» compacte. » *Méth. méd.*, *l.* 9, *c.* 3.

Il y a quelques années qu'on me demanda pour mademoiselle Cop, âgée de dix ans. M. Fisher l'apothicaire, me dit qu'elle avait eu la fièvre trois jours, et qu'elle avait pris les potions salines,

avec de la *confect. cardiaq.*, ne présentant cependant aucun mauvais symptôme. On m'envoyait chercher pour voir si je pourrais arrêter un saignement de nez et de bouche qui avait été rebelle à tout remède que l'on eût tenté. Les linges pouvaient faire croire qu'elle avait perdu beaucoup de sang. Je trouvai le pouls fréquent et assez plein, sans dureté; la peau fort chaude et presque couverte de *pétéchies*, dont quelques-unes étaient de la largeur d'un écu, de figure irrégulière, d'autres comme des morsures de puces; l'urine était trouble, la langue sale, et l'haleine forte. Je la fis saigner aussitôt : on tira huit onces de sang avant que le pouls tombât. J'ordonnai un lavement purgatif qui procura une grande selle, comme il arrive souvent quand la saignée a précédé. On lui donna à boire beaucoup d'eau d'orge, rendue acidule avec l'*esprit de soufre*, avec ordre d'être tranquille, légèrement couverte, et placée à un courant d'air au milieu de l'été, et au fort de la constitution putride. Je considérai ce cas comme une surabondance de sang acrimonieux dissous dans une jeune fille d'une texture délicate. Je crus qu'il était inutile d'attendre une fièvre régulière et une crise, c'est pourquoi j'ordonnai une légère décoction de quinquina avec l'*élixir vitr.* et un peu de *diacode*, et de continuer la boisson précédente. J'ordonnai ce quinquina, non comme un fébrifuge, mais comme

un tonique, pour ranimer les fibres et rétablir la texture du sang. J'attendais par-là que la nature deviendrait en état d'opérer la coction de la matière morbifique.

Le matin suivant, je trouvai le sang tiré la veille fort dissous, le saignement de nez arrêté, le pouls modéré, la soif abattue, et plusieurs taches, qui, de livides, étaient devenues d'un jaune foncé. L'urine était bourbeuse, de différentes couleurs, et fort abondante. J'ordonnai de continuer les boissons, de manger des groseilles, avec une tasse de lait, du beurre le matin, à midi et le soir; par ce moyen, les taches diminuèrent chaque jour. On lui tint régulièrement le ventre libre; elle commença à dormir un peu, et ses forces reprirent. Le 9 elle eut une sueur critique et universelle; ensuite trois selles abondantes, très-fétides et noirâtres, et la fièvre la quitta. Ceci semble s'accorder avec ce que dit Galien : « Cette » pourriture n'est pas simplement pourriture, » mais il y a quelque coction avec. Car, comme » il reste encore aux vaisseaux quelque force » pour opérer la coction, l'humeur putrescente » est conduite à cette altération. » On mit alors la malade à la diète de lait de beurre, de fruits, de pain, de riz, d'orge; elle continua le quinquina et l'élixir vitriolique en petite quantité: quelques semaines après, elle prit les bains froids tous les matins pendant long-temps. Mais au bout

de quelques semaines, elle négligea ce régime, se sentit beaucoup d'appetit; et ceux chez qui elle était lui accordèrent tout ce qu'elle voulut manger: elle quitta aussi l'usage du bain; mais les taches bleues de retour en furent la conséquence. Il n'y avait cependant point de fièvre; je la remis au même régime: en six semaines, elle fut rétablie.

Ce cas nous présente la nature d'une fièvre putride, quand elle est simple et sans mélange d'aucune autre acrimonie, sinon que l'*humeur biliaire* est un peu exaltée. Mais on rencontre souvent une fièvre putride compliquée avec d'autres maladies: c'était le cas de notre jeune fille. Un an après, sa mère résolut de faire inoculer tous ses enfans; mais je m'opposai à ce que cette jeune personne fût inoculée, croyant sa constitution peu propre à cette opération. Plusieurs jours après, je fus cependant obligé de céder aux importunités de la mère et de la grand'mère, à condition que la jeune fille serait tenue à un régime rigoureux, très-long-temps auparavant; espérant lui affermir entièrement la santé: ce qui parut avoir réussi; et elle fut inoculée avec les autres enfans, par M. Hayward. Les autres enfans allèrent comme à l'ordinaire, et se trouvèrent bien en peu de temps. Mais, cinq jours après l'opération, les piqûres faites au bras de la jeune fille commencèrent à rendre une sanie sanguinolente, devinrent bleues, et s'enflèrent tout autour. Le

septième, la fièvre vint avec tous les symptômes de la fièvre pétéchiale antérieure, excepté le saignement de nez. Je la mis au même régime et à l'usage des mêmes remèdes que dans sa première malade. Le dix, la petite-vérole parut très-discrète et bénigne en apparence. Mais la plupart des boutons devinrent d'abord pourprés, ensuite noirs, quoique la fièvre tombât évidemment, et que la malade reprît ses forces. Elle fut levée tout le jour, fut en état même d'aller faire un tour au jardin; le dix-huit de l'opération, les boutons furent desséchés, et elle se trouva bien. Il n'y eut que ses bras où il s'était formé deux vilains ulcères, qui ne guérirent que plusieurs semaines après. Elle fut depuis tenue au même régime, et jouit depuis d'une parfaite santé.

Quiconque lira Sydenham attentivement, sur ce qu'il appelle *fièvre varioleuse*, trouvera qu'il décrit la constitution putride épidémique en ce temps-là, et ensuite la même fièvre avec la réunion de la contagion varioleuse. Quand je considère les épidémies de Sydenham, je vois que la succession des fièvres marche dans cet ordre-ci, savoir : au premier abord du printemps, et durant les vents de nord et nord-est, la pituite ramassée dans les viscères produisait une espèce de fièvre inflammatoire, qui formait une fièvre régulière (*homotone*) rémittente après les saignées convenables, et quand on avait nettoyé les premières

voies; et qui se terminait critiquement, ou devenait une intermittente bénigne. Je vois aussi que l'inflammation diminuait par degrés, et que la saignée devenait moins nécessaire à proportion que la chaleur de la saison augmentait, que lorsque les vents venaient du sud et de l'ouest, que la saison s'échauffait, que le temps devenait pluvieux et humide (au mois de juillet), la même congestion d'humeurs produisait une fièvre putride, pétéchiale, qui n'aboutissait pas, comme la précédente, à une coction et à une crise régulières, mais traînait irrégulièrement (soit qu'elle montât, soit qu'elle tombât, ou pour parler le langage des Grecs, *épacmastique*, *anabatique* ou *paracmastique*,) si la matière morbifique n'était pas évacuée dès le commencement, tant par les vomitifs que par les purgatifs.

Je vois encore qu'en 1667, 1668, 1669, cette constitution putride était compliquée avec la contagion varioleuse, et qu'il en résulta la petite-vérole pourprée. En comparant ensemble ces deux fièvres, la synoque non putride et la putride, Sydenham vit qu'il fallait que sa pratique fût variée. Dans la synoque non putride, vers la fin de la fièvre, il parlait de bière forte, de chauds cordiaux, de médicamens stimulans, pour avancer la suppuration et compléter la crise. Mais il dit, ann. 1667, etc., art. 6 : « Dans cette espèce de » fièvre (*synoque putride*), nous ne rencontrons

» pas une matière grossière qui exige une coc-
» tion avant d'être expulsée, comme il arrive
» dans la fièvre intermittente ci-devant mention-
» née ; c'est donc un travail inutile que de tâcher
» d'augmenter l'ébullition pour opérer cette es-
» pèce de coction. Ce procédé, au contraire,
» expose à augmenter la maladie, dont l'essence
» consiste dans une très-violente inflammation ;
» procédé d'autant moins convenable ici, que
» la nature n'a destiné aucune évacuation pour
» cette fièvre par les éruptions, comme nous
» le voyons dans les fièvres pestilentielles et la
» petite-vérole, quoiqu'à d'autres égards elle
» ressemble à la dernière. Il suit donc de-là que
» toute la cure doit consister à arrêter l'inflam-
» mation et à donner des rafraîchissans. » Il nous dit, art. 7, ce qu'étaient ses rafraîchissans. Ce n'était pas le *nitre* ni les *potions salines*, ou autres remèdes capables de dissoudre le sang ; mais le fruit, l'acide des limons, ajouté à la salade de la saison. Je dirai même qu'il édulcorait la boisson et la diète avec le *sirop de limon*, et défendait en même temps toutes les viandes, même le bouillon de poulet.

Plus je médite les écrits de ce grand homme, plus je l'admire. Il se garde bien de recommander les forts acides dans la synoque non putride, où il pouvait se trouver un sang épais et une pituite visqueuse, parce que ces acides

coagulent les humeurs. J'ose avancer qu'il ne se serait pas opposé aux *sels neutres*, aux doux acides, aux fruits mûrs, au petit-lait, ni à d'autres choses semblables. Mais quand il parle de l'état de dissolution du sang, il ordonne les forts acides tels que le limon, les pommes d'hiver, ou de coing ; et ensuite il dit que le 6 de juillet 1765 il fut obligé d'avoir recours aux acides minéraux les plus forts, dans un cas de colliquation considérable, ou de putréfaction du sang; après quoi, art. 8, l. c., il donne cet excellent avis, de tirer le malade du lit, de le changer de linges, et de l'exposer à un air libre. Enfin, art. 9, il justifie sa pratique par la raison et par une expérience infaillible.

Si donc l'on compare la pratique de Sydenham avec ce qu'Hippocrate a dit de la fièvre qu'il appelle *typhus*, *de intern. affect.*, c. 41, on verra combien ces deux grands hommes sont d'accord. *Cette fièvre*, dit Hippocrate, exerça sa fureur durant la canicule, et fut accompagnée d'une chaleur mordante dans les chairs, de prostration, d'impuissance à se mouvoir, d'accablement d'esprit, de douleur de ventre, de selles fétides, ce qui provenait de la résorbtion d'une bile âcre, et rendue fétide par la chaleur de la saison, et de l'état putride des humeurs en dissolution. Or, il dit que pour la guérir il faut des boissons froides copieuses, des vins blancs acides, légers, du vin

rouge pur, austère, et appliquer des éponges trempées dans l'eau froide.

En 1729, au mois de juillet, Huxham, jeune praticien alors, vit cette fièvre à Plymouth (*de Aere* et *Morb. epid.*, p. 33, 34.): « Elle attaquait » surtout les enfans, les femmes et les sujets » faibles. La tête, l'estomac, les lombes en étaient » affectés de même que si c'eût été la petite-vérole » qui eût voulu paraître ; et ces symptômes étaient » accompagnés d'une oppression de poitrine, de » soupirs et de grande faiblesse. L'urine était en » grande partie crue, et déposait un sédiment » furfuracé : le sang tiré n'était pas visqueux. La » langue était peu sèche, mais paraissait couverte » d'une espèce de mucus visqueux brunâtre. Vers » le déclin de la maladie, il arrivait un dévoiement » et quelquefois une dysenterie, qui surtout, si » l'on avait omis les vomitifs au commencement, » devenait excessive et même fatale à quelques-» uns. Plus ce sédiment de l'urine était parfait, » plus il y avait d'espoir de les tirer d'affaire. » Il décrit ensuite le traitement qu'il mit en usage, et l'on voit qu'il n'était pas encore bien au fait de cette maladie. Il dit « que la saignée devenait » rarement avantageuse, à moins qu'on ne la fît au » commencement ; et que les vomitifs étaient très-» nécessaires. » C'est bien jusques-là ; mais immédiatement après il conseille de « *fréquens vésica-» toires*, et, par degrés, *les cardiaques*, *le cinabre*

» et *les opiates.* » En tout ceci il a tort. Après cela, il dit : « Le petit-lait de vin de Canaries, les dé-» layans, les liqueurs acidules prises copieu-» sement, furent d'une grande utilité. » Alors il a raison, de même qu'en disant : « Vers la termi-» naison de la fièvre, aussitôt que les signes de » coction parurent, nommément le sédiment » dans les urines, avec une rémittence de la » fièvre, le quinquina aida admirablement la » cure. »

Cependant le même Huxham, qui, en 1729, proposait de guérir les fièvres putrides au mois de juillet, par des *vésicatoires gradués*, les *car-diaques*, le *cinabre*, les *opiates*, se corrigea par la suite. Conformément donc, il fait, en 1748, les observations suivantes, après une grande expérience des fièvres putrides : « Mais je suis as-» suré que l'usage des sels et des esprits volatils » et alcalins est fort préjudiciable, en ce que » certainement ils augmentent l'état putride des » humeurs, et agissent comme autant d'aiguillons » qui accélèrent la destruction. » Ensuite il dit, relativement aux vésicatoires : « Je pense qu'on » les applique souvent mal-à-propos, quand » la fièvre monte considérablement et ne de-» mande pas d'autre stimulant. » D'ailleurs les sels de ces mouches agissent comme des sels alcalins, et tendent à avancer la dissolution et la putréfaction. J'aurai encore occasion de dire autre

chose sur cet article en traitant de la cure de cette fièvre.

Quelques-uns se sont imaginés, par l'usage que l'on fait du mot *putride*, pour distinguer cette fièvre de toute autre, que les humeurs sont préalablement dans un état de putréfaction, et exigent les remèdes qui, d'après l'expérience, empêchent les viandes de se gâter. Cette notion donna naissance à l'acception du mot *antiseptique*, et a été cause d'une grande partie de la mauvaise pratique qui a prévalu depuis même qu'on a préféré l'étude de la chimie à la connaissance des maladies. Mais les anciens, qui n'étudiaient que la nature et les phénomènes que les maladies pouvaient offrir, se servirent de ce mot *putride*, d'après trois observations: 1.° que cette fièvre donnait une odeur forte et fétide à tous les excrémens, à la sueur, l'urine, l'haleine; 2.° que les cadavres des sujets morts de ces fièvres se pourissaient presque aussitôt que les malades mouraient; de là ils inféraient que cet état des humeurs était plus susceptible de putréfaction que tout autre; 3.° que le sang qui avait été tiré de ces malades se couvrait, en refroidissant, d'une membrane verdâtre, semblable à la couleur d'une viande gâtée. Mais nous savons que c'est l'effet, et non la cause de la fièvre. Car si nous examinons le sang tiré au commencement, il a la couleur brillante du vermillon ; quand il est froid,

il se sépare de lui-même en caillot et en sérosité, à moins qu'il ne soit très-corrompu; conserve la vivacité de sa couleur, et paraît bon à tous égards, excepté qu'il est trop tendre. Si l'on veut tirer le caillot hors de la sérosité, il s'échappe dans les doigts et teint la sérosité; au lieu que quand le sang n'a pas perdu sa texture, il s'y trouve un fort principe glutineux, comme je l'ai dit au chapitre de l'inflammation. Un sang dissous ne formera pas de couenne vraiment inflammatoire; mais quand la fièvre est tombée pendant quelques jours, on trouvera, en examinant le sang, qu'il a perdu de sa couleur. Quand il est froid, il se couvre de cette membrane verdâtre que les anciens prenaient pour un signe de putréfaction, quoiqu'il soit noir et dissous au-dessous.

Il semblerait donc que la nature tendrait au même but dans un sujet dont les vaisseaux sont élastiques, le sang tenace, et dans un sujet faible et exténué, dont les solides sont lâches et le sang dissous, c'est-à-dire, d'expulser la matière morbifique dans les deux cas par le moyen d'une fièvre; que la fièvre produit dans les deux la matière couenneuse, par le secours de laquelle la matière morbifique est embarrassée, et enveloppée, si l'on peut parler ainsi. Cette fièvre produit une forte viscosité dans le sujet robuste, laquelle est propre aux fins que la nature peut se proposer; au lieu que, dans le sujet faible, elle est aussi

très-faible, et n'a guères d'efficacité, en observant cependant qu'il s'opérera à la longue dans le sujet faible, ce qui se fera en peu de temps dans le sujet robuste.

Pour expliquer la nature de la constitution putride, telle que nous la voyons tous les ans, et régulièrement ici, il faut la diviser. 1.° Il y a un état de dissolution du sang qui arrive à peu près à chaque individu, ou à un plus ou moins grand nombre vers le commencement de juillet, et continue même pendant une partie du mois d'août, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le *cholera-morbus*, lequel, suivant Sydenham, ann. 1669, c. 2, art. 1, « arrive aussi constamment à la fin de l'été et vers le commencement » de l'automne, que les hirondelles au commencement de l'été, et le coucou vers le milieu » de la même saison. »

S'il ne se joint rien à cette dissolution du sang, le changement de la saison le corrige par degrés, et rétablit la texture des humeurs, et on ne s'en aperçoit pas. Mais si par événement un sujet est saisi d'une fièvre durant ce période, la fièvre étant alors compliquée avec cette dissolution du sang, elle est toujours d'une espèce putride, à moins que le sujet ne soit extraordinairement vigoureux et bien portant.

Nous voyons par expérience qu'il y a quatre états différens du sang. 1.° Il y a une espèce de

sang dont les globules rouges sont très-denses et fort nombreux. Tout le sang est fort pesant, mais la cohérence des globules est faible ; de sorte qu'on peut le comparer à cet égard au mercure, n'ayant pas la tenacité requise. Il est fréquent dans les jeunes sujets d'un teint vermeil depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-cinq, ce qui les rend si sujets aux hémorragies tant du nez que des poumons, à la moindre occasion. 2.º Il y a un sang visqueux et tenace, celui de la constitution inflammatoire. 3.º Il y a une espèce de sang léger dans lequel les globules rouges sont en petit nombre. Il abonde en mucosité et en sérosité, comme dans la constitution *leuco-flegmatique*, et dans la *glutineuse spontanée ;* 4.º un sang dissous de constitution putride, ce qui, selon Huxham, est l'effet de quelque acrimonie qui détruit le principe de la liaison des globules, rend le caillot plus tendre, et la sérosité plus rouge qu'elle n'est naturellement, et ressemblante à du vin de Bourgogne.

Il y a quatre sortes d'acrimonies : l'acrimonie saline, l'acrimonie rance, l'acrimonie putride, et cette espèce d'acrimonie particulière à quelques animaux, plantes, fossiles, qu'on appelle *poisons*, parmi lesquels on peut comprendre les miasmes morbifiques des maladies.

L'acrimonie saline se subdivise en trois: l'acide, l'alcaline, la muriatique. On sait que l'acide coagule le sang dedans et hors du corps.

MM. Johnston et Jolly, chimistes, me consultèrent pour un de leurs manipulateurs qui se plaignait de scorbut à la bouche, et dont il souffrait cruellement. Cet homme était entièrement défait, toute sa graisse fondue, sa peau sèche et dure, sa langue semblable à un morceau de bœuf cru; il avait les gencives rouges, rudes, âpres, inégales. Le pouls était lent et irrégulier, mais ni petit, ni mou; les mains et la peau étaient froides, et il se plaignait d'un frissonnement perpétuel; le ventre était un peu dur et prominent; les selles étaient âcres; il sentait de fortes douleurs dans les intestins, avait un faux appétit; mais tout ce qu'il mangeait s'aigrissait si fort sur son estomac, que quand il en sortait quelque chose en rotant, cela lui enlevait de la peau du gosier: l'urine était plutôt pâle, mais si mordante qu'elle l'écorchait. Elle fermentait vivement avec les sels alcalins, et en saturait une grande quantité. Je lui ordonnai un électuaire de rhubarbe et de magnésie, à prendre souvent durant la journée, de manière qu'il en fut purgé; de boire de l'*eau de craie* froide, de manger le maigre de la viande un peu mortifié, lui permettant fort peu de pain et de sel, défendant le lait, les végétaux et les liqueurs fermentées. Son sang était d'une couleur vive, ne formait pas de croûte visqueuse; mais le caillot était fermement lié, et la sérosité toute claire. Quelques jours après, le ventre était devenu mou

et moins volumineux ; alors il commença à prendre l'électuaire suivant : Prenez *confection cardiaque*, *poudre d'écailles d'huîtres*, de chaque une once; *rhubarbe* et *sel de tartre*, de chaque une drachme, et en poudre, toutes les six heures, gros comme une muscade. Trois fois par jour il prit trois cuillerées de la mixture suivante : Prenez *infusion amère*, six onces ; *teinture aromatique*, une once. Il se tira d'affaire par ces remèdes ; il était chimiste de profession, et, ayant été ainsi instruit de la maladie, il varia sa diète comme il le crut à propos. De là je conclus que l'acrimonie acide ne dissout pas le sang, et ne le rend pas susceptible de putréfaction, quoiqu'elle soit extrêmement abondante.

L'acrimonie muriatique, quoique regardée ordinairement comme n'étant qu'un *sel marin*, peut cependant comprendre la plupart des autres *sels neutres*, tels que le *nitre*, le *sel ammoniac*, qui s'accordent tous en ce qu'ils peuvent dissoudre le sang, quoique différens dans leurs parties constitutives. Ils semblent, comme le dit Huxham, diviser et séparer les globules du sang par leurs pointes salines ; c'est pourquoi ceux qui sont le plus aisément altérés par l'énergie de nos vaisseaux, sont à cet égard les moins dangereux. C'est de là peut-être aussi que vient une partie de leur utilité dans les maladies inflammatoires. Les anciens se servaient d'eau de mer et de sel marin

pour vomitifs, purgatifs et altérans. Je ne sais pourquoi on les a négligés long-temps, quoiqu'on les ait rappelés à présent dans l'ordre des médicamens, avec grand avantage. Le sel marin passe pour la principale cause du scorbut de mer, qui ravage les équipages, quoique les provisions salées ne produisent pas le même effet dans les garnisons à si haut degré, à cause de l'eau fraîche qu'on a sur terre. Nous savons que l'acide de tous ces sels pris solitairement, rétablit la syncrasie du sang; de sorte que leur vertu dissolvante paraît résider dans le *principe alcalin et amer* du mixte. Quand on donne ces sels dans l'intention de résoudre un flegmon, et de discuter une matière visqueuse, on les donne dans l'état de neutralité. Mais si l'intention est de modérer la chaleur, de tempérer la fermentation, de rétablir la texture du sang dissous, alors les acides seuls répondent mieux à l'intention, en les délayant de manière à les rendre agréables à l'estomac : le palais des malades est, dans ce cas, le meilleur indice que l'on doive suivre. Ainsi le sel est antiphlogistique, et l'acide pur ou solitaire antiseptique.

Les substances alcalines portées dans le sang, en détruisent la texture, et causent des maladies putrides. C'est l'opinion que les meilleurs praticiens ont en général adoptée; mais, depuis quelques années, plusieurs personnes bien intentionnées se sont abusées elles-mêmes, en concluant

d'expériences faites à ce sujet sur la chair d'animaux morts. On a trouvé, par exemple, que le sel marin, le salpêtre, les gommes, les épices, les amers, les aromates, la chaux vive, et les sels alcalins pouvaient servir à embaumer les substances animales, et les conserver très-long-temps sans altération : de là on a précipitamment conclu que ces matières étaient propres pour des maladies auxquelles on appliqua, par analogie, en les nommant *putrides*, l'idée qu'on avait de la putréfaction des substances animales mortes; mais on devait considérer que ces matières n'agissent sur les chairs mortes qu'en condensant les fibres, en exaltant les sels et les huiles, et en détruisant ce doux *mucus* qu'elles font fondre, et mêlent avec la saumure. Ces expériences et ces observations nous apprennent seulement l'art de préserver, confire, et assaisonner les viandes, mais non pas à guérir les maladies des corps vivans. On ne peut avoir de vraie connaissance médicale des antiseptiques, qu'en recherchant les propriétés des substances, qui, d'après l'expérience, rétablissent le ton que les solides peuvent avoir perdu, corrigent l'acrimonie prédominante, rendent au sang sa liaison et sa texture, sans exalter les huiles et les sels, sans brûler ou détruire le mucus naturel et essentiel, en augmentant la force de la chaleur ou la cause qui la produit. Si nous examinons, sur ce principe, les effets des substances

alcalines introduites dans le sang, nous trouverons qu'elles dissolvent en altérant sa texture, de manière à le rendre plus susceptible d'affections putrides. On sera convaincu de ma proposition, en lisant l'épître de Lewenhoeck à Wren ou Arbunot, sur la diète, p. 106, ou le détail que Huxham nous donne du personnage de Cornouaille, dans son Essai sur l'état putride et dissous du sang. Je puis en donner plusieurs preuves, mais une suffit.

Le colonel M... était d'une constitution vigoureuse et brillante, mais fort sujet aux affections inflammatoires. Je le mis à l'usage de la lessive de M. Blackrye, pour des douleurs de gravelle (1); il en prit pendant une bonne partie de l'été, et s'en trouva fort soulagé. Il eut par hasard un petit rhume qui fut suivi d'une fièvre légère en apparence, mais qui augmenta en peu de jours. Son sang était tout dissous; je le vis s'abattre avec des signes de putréfaction, au point de m'alarmer. Je vis à ce sujet M. Guillaume Duncan, qui lui sauva la vie à force d'acides, en persistant longtemps dans une diète de fruits et de végétaux. L'eau de chaux n'est pas, à beaucoup près, si dangereuse. Le docteur Rutherfort, d'Édimbourg, nous

---

(1) Voyez un petit Traité intitulé : *Recherches sur les Médicamens lithontriptiques*, imprimé il y a environ quatre ans, chez Wilson, dans le Strand.

dit dans une de ses leçons cliniques, qu'il avait bu de l'eau de chaux pendant plusieurs années, sans inconvénient, et avait empêché par là le gravier de se former dans ses reins; que, dès qu'il avait quitté cette eau, il s'en était senti attaqué.

Le docteur Alston fit la même chose pour des douleurs d'estomac; comme je le fais aussi actuellement pour des aigreurs, et je m'en trouve toujours bien. *Mais ce ne sont ici que des preuves particulières* pour les cas où la constitution est sujette à une acrimonie acide. Je ne voudrais pas (1) cependant conseiller même l'eau de chaux aux sujets portés naturellement aux affections putrides ou bilieuses : ces sujets ne se plaignent jamais d'acides dans leur estomac, même quand ils déjeûnent avec du beurre chaud et du thé, mangent des groseilles inconsidérément avec du lait, boivent du ponche fort aigre, et autres choses semblables.

---

(1) M. de Haën (*Rat. med.* p. 2, c. 12) rapporte une cure, dans laquelle il dit avoir fait prendre dix-sept livres de savon de Venise, quinze cents livres d'eau de chaux, et autant de lait; et demande ensuite, *sed usus tantus alcalinorum an solutionem humorum putridissimam non minitetur*? Il répond, *id* Whytt, *aliique cum illo observarunt nunquam : neque in meo homine simile quidquam apparuit.* Je crois que les réflexions de M. Grant sont plus sages que cette réponse. M. de Haën, fort exact d'ailleurs dans le rapport des faits, n'est pas toujours assez attentif aux exceptions qu'il faut faire.

Les épices, les semences, les racines chaudes, ont paru présenter quelque ressemblance avec les sels alcalins, et, pour cette raison, on les a appelées plantes alcalines; mais elles ne sont pas de beaucoup si pernicieuses. Leurs parties les plus actives résident dans leur huile essentielle, de sorte qu'elles sont comme des savons végétaux. Cependant, dans les pays chauds où l'on en use beaucoup, on les corrige en partie par la quantité des fruits, et de liqueurs acides que l'on boit avec; ce qui en grande partie en lave l'acrimonie, en passant continuellement dans ce torrent des humeurs. Mais on a observé que le pauvre peuple de Bengale, qui vit surtout de fruit, de riz et de lait, n'est pas si sujet aux fièvres et aux dysenteries, que les riches et les voluptueux qui se livrent à la bonne chère, et font un grand usage de mets de haut goût. En effet, les gens qui mangent beaucoup de viandes, et prennent peu d'exercice, ont besoin d'épices, de vin, pour aider la digestion.

On remarque que les Français gardent pour la plupart leurs viandes jusqu'à ce qu'elles soient même plus que mortifiées, et ensuite les corrigent avec le sel, les végétaux et les acides. Les viandes que j'ai vues en Bourgogne ne se putréfiaient pas si vite que chez nous. Elles prenaient une couleur verdâtre, qui y formait une espèce de croûte tout autour, et semblait les préserver.

Quand elles étaient accommodées, le jus en était fort brun, parce qu'il s'y dissolvait une partie de la fibre ; et le maigre en était fort tendre. Je m'accommodais fort bien de ces viandes, ayant été toute ma vie sujet aux aigreurs. Mais, par la même raison, elles auraient été trop putrides pour des sujets d'une constitution différente; et je pense que si nous imitions les Français en ce point, et que nous négligeassions nos appartemens, comme ils le font, les maladies putrides seraient plus communes chez nous qu'elles ne le sont à présent. Leur climat sec ne demande pas des appartemens si propres, ou des provisions aussi fraîches que chez nous.

L'acrimonie putride est particulière aux substances animales; car, quoique les végétaux nouveaux et frais se pourrissent quand on les comprime, et qu'enfin ils rendent un sel alcalin, et fermentent avec les acides, comme on le voit souvent des tas de foin, cependant c'est plutôt un alcali fixe, *produit de combustion*, que l'alcali volatil fétide, qui est le produit des substances animales en putréfaction. La putréfaction semble donc être dans les substances animales, ce qu'est la fermentation dans les végétaux, savoir, une opération par laquelle les parties constitutives sont séparées, la viscosité naturelle détruite, les huiles sont atténuées et deviennent rances, les sels fétides, volatils, alcalins, et les fibres solides

se dissolvent. Autant que je sache, les meilleurs chimistes sont d'accord sur ces opérations de putréfaction. Si cela est, nous pouvons inférer que ce dernier produit de la putréfaction est un sel fétide(1), volatil, alcalin. La fermentation produit d'abord une liqueur douce, ensuite un esprit inflammable ; ce qui est le dernier terme de la fermentation vineuse, dont le principe est contenu dans la *levure*. Alors commence une autre fermentation, appelée acéteuse, dont le dernier terme est le produit d'un pur acide fermenté. Le principe de la fermentation acéteuse est contenu dans ce nuage que l'on appelle la lie supérieure, ou, selon l'Anglais, *mère*, parce que quand elle est mêlée avec la décoction d'une plante, elle hâte beaucoup l'opération par laquelle le vinaigre s'effectue, de même que la levure le fait de la fermentation vineuse.

Ces substances putrides communiquent la même mortification à toutes les substances animales avec lesquelles elles sont en contact, comme les bouchers l'observent souvent dans leurs boutiques. Les vapeurs qui s'en exhalent, produisent souvent des fièvres putrides et malignes, dans lesquelles le sang est fort dissous, comme cela se voit ordinairement après les siéges et les batailles. La même

---

(1) Oui ; mais il disparaît à mesure que la putréfaction s'achève.

chose est arrivée par la puanteur d'insectes morts et pourris, comme l'a remarqué F. Hoffman. Cependant les causes les plus communes des affections putrides sont, 1.° le défaut de sécrétions et d'excrétions naturelles, destinées à charrier hors du corps les parties putrides et récrémenteuses des humeurs; 2.° manger des substances putrides; 3.° respirer un air stagnant et imprégné des exhalaisons des matières putrides, ou de l'haleine et de la transpiration de plusieurs animaux fermés ensemble dans un endroit clos.

Tous ces inconvéniens se réunissent contre les gens de mer. L'humidité empêche leur transpiration; le mouvement continuel les constipe: ils dorment dans un air renfermé, corrompu par les exhalaisons de la sentine, et imprégné des molécules qui s'échappent du corps de chacun d'eux. Joignons à cela le manque ou le peu de bons breuvages, de racines, de végétaux frais, la constitution putride de leurs viandes et de leur eau, les changemens subits du froid et du chaud, de la sécheresse et de l'humidité, à quoi ils sont continuellement exposés : nous pourrons rendre compte de leur scorbut, sans rapporter le tout à la quantité du sel dont ils usent. Ainsi, le scorbut de mer est (1) un état de dissolution du sang, pro-

(1) Ces réflexions de M. Grant répondent à bien des difficultés que M. de Haën s'est faites à lui-même, sans rien ré-

venant d'une acrimonie putride, jointe à une acrimonie saline; au lieu que le scorbut commun de nos Anglais est un état de dissolution du sang provenant du mélange d'une acrimonie putride avec une acrimonie rance. L'humidité naturelle et les changemens subits de l'air empêchent beaucoup la transpiration; l'usage continuel des viandes dispose nos humeurs à certain degré de putréfaction. Nous mangeons la graisse et le beurre au point d'excéder toutes les forces de l'estomac: ces substances se rancisent donc, et nous nous en apercevons quelquefois avant même qu'elles soient sorties de l'estomac; mais elles passent fréquemment dans les vaisseaux, se mêlent avec le sang, et sont déposées dans différentes parties du corps; c'est ce qui rend gras, bouffi et ventru. Alors elles restent en stagnation, se corrompent, produisent le scorbut, la goutte et autres maladies. Si par hasard il survient une fièvre quelconque, elles la rendent très-dangereuse.

Je me rappelle ici ce que j'entendis un jour dans une consultation. Ce qu'on y dit, quoique plausible, n'en était pas moins mal fondé. Un de mes amis pensait alors que la digestion des substances animales se faisait dans l'estomac par la putréfaction, et celle des végétaux par la fermentation;

---

soudre de précis. *Voyez* ses Obs. sur le Scorbut; d'autres ont mieux examiné cette matière.

que ces deux opérations se détruisaient l'une l'autre. Ainsi il concluait que les substances animales et végétales ne pouvaient bien se digérer lorsqu'elles se trouvaient ensemble ; de sorte que celui qui mange des viandes ne devait pas prendre de pain en même temps, et *vice versâ*. Il ne faut, pour réfuter cette opinion, que l'expérience journalière : on mange continuellement l'un et l'autre ensemble, et cependant on les digère, on se nourrit.

On peut néanmoins prouver que les substances animales ne sont pas digérées par putréfaction. Voici une expérience : qu'on remplisse bien un chien de charogne, et qu'on le tue une heure après, pour examiner son estomac, on y trouvera la viande qu'il avait prise, corrompue, exempte de la moindre marque de putréfaction, au lieu d'être encore plus gâtée après une heure de digestion.

Celle des végétaux n'est pas non plus opérée par la fermentation. Qu'on ouvre une brebis, on trouvera dans le premier ventricule les végétaux mêlés avec une humeur glaireuse, mous et macérés. On les trouvera, dans le second ventricule, dans un véritable état de digestion après la rumination, mais sans aucun signe de fermentation. Ainsi la digestion est donc une opération également différente de la fermentation et de la putréfaction ; ni l'une ni l'autre ne peuvent avoir lieu

dans un estomac sain, tant que les organes sont en bon état; de sorte que toute flatulence, putridité, ou aigreur de l'estomac, sont un signe de mauvaise digestion, et les avant-coureurs de mille désordres, si l'on n'y remédie promptement.

Le mercure est de tous les minéraux celui qui a le plus grand effet pour dissoudre le sang; il le rend putride à certain degré, comme il est évident par la puanteur de l'haleine, de la sueur et de la couleur de l'urine qui ressemble à l'urine trouble des fièvres putrides. J'ai lieu de croire que la partie réguline de l'antimoine produit le même effet. C'est pourquoi ses prétendus effets salutaires dans les fièvres putrides, me paraissent plutôt douteux, à moins qu'il n'opère comme émétique, ou qu'il ne soit bien corrigé.

Il est plusieurs végétaux qui dissolvent sensiblement le sang; tels que le *jalap*, l'*aloës*, l'eau distillée du *laurier-cerise*, la *ciguë aquatique*, et la plupart des purgatifs résineux, ou peut-être tous. La plupart des poisons animaux produisent cet effet à un très-grand degré; tels que le poison porté dans le sang par la morsure de certains animaux, celui de différens insectes mêlés avec les alimens, la puanteur d'insectes morts, des corps corrompus ou des viandes putrescentes; mais surtout les miasmes morbifiques de certaines fièvres pestilentielles : ce qui a été observé par les meilleurs auteurs qui en ont parlé. *Galen.* l. 1,

Epist. 1, *de Feb. diff.* c. 4. Forest. *Observ.* l. 4, *obs.* 11 et 26. Hoffm. *Med. rat.* T. I., p. 291. Stahl, *Fund. Chym.* T. II, *part. II, sect. I*, c. 5.

La signification du mot *putride* appliqué aux maladies, diffère donc à certain point de l'acception commune qu'on lui donne quand on parle de corps morts, en tant que cette putridité provient d'une disposition morbifique des humeurs, produite par diverses causes. Quoique cet état ne puisse pas encore être vraiment appelé putride avant la mort, cependant, en certains cas, il en approche autant que cela peut s'accorder avec l'état de vie. L'expérience de plusieurs siècles nous a prouvé que cette disposition est surtout fréquente en juillet et août dans ce pays-ci. Il est vrai qu'il peut y avoir une disposition putride en toute saison. Il en est différentes causes, telles que les camps, les prisons, les hôpitaux, les vaisseaux, les siéges des villes.

Mais je m'arrête à la fièvre de la constitution épidémique qui revient régulièrement tous les ans, c'est-à-dire, à la fièvre d'été de Londres, comme je l'ai remarquée ces quinze dernières années-ci. Je dois auparavant féliciter mes concitoyens de ce que les maladies putrides ne sont pas si fréquentes, ni si violentes ici que je les ai vues dans quelques autres grandes villes, ni même autant qu'elles l'étaient ici par le passé. Il est vrai que les gens qui visitent nos prisons, nos hôpi-

taux, en emportent souvent la contagion dans leurs habits, et peuvent quelquefois la répandre. Mais, la plupart du temps, cette contagion rencontre un sang riche et sain, capable de lui résister.

Quand Erasme quitta l'Angleterre, il écrivit un éloge sur l'hospitalité, et la grande attention qu'on avait eue pour lui à Londres, déplorant en même temps le malheur des habitans qui étaient alors exposés au retour régulier d'une fièvre maligne qui commençait tous les printemps, exerçait sa fureur tout l'été, et une partie de la moisson. Cette fièvre faisait périr plus de pauvre monde, étant due, suivant Erasme, aux causes suivantes : 1.º la disette d'eau, car, dit-il, « il y a » peu de conduits plus près que *Lamb's*, à une » grande distance de la ville, c'est-à-dire (*Red* » *Lyon*, *Street-Holbourn*); l'eau de rivière étant » portée sur le dos des gens, est si chère, que » les pauvres ne peuvent s'en procurer assez pour » se laver, et tenir leurs maisons propres; 2.º ces » maisons étant bâties de bois, sont très-froides du» rant l'hiver, ce qui les oblige de remplir de paille » leurs appartemens. Or, ne la pouvant pas chan» ger souvent, elle s'y corrompt, et devient fort » nuisible. » Que cet honnête homme verrait avec plaisir l'état présent de cette grande ville, qui jouit aujourd'hui de tous les avantages de l'art et de la nature! L'emplacement en est sec et grave-

leux, coupé par les quatre rivières *Tyburn*, *Holbourn*, *Walbrook*, *Tower*. Il y a à chaque maison un escalier par lequel on descend à l'une ou à l'autre de ces rivières, un bon égout sous terre, et un canal au-dessus pour emporter par là toutes les immondices et les ordures. Les égouts sont lavés deux fois par jour par la marée, et les canaux par un courant d'eau continuel, qui entretient un mouvement constant dans l'air. Outre cela, le flux et reflux de la Tamise produit une ventillation régulière dans toute la ville. Chaque maison a plus d'eau même qu'il ne lui en faut, des provisions excellentes et toujours fraîches; pain, fruit, et autres végétaux; air libre, rues espacées, maisons commodes, élégantes, bons appartemens; et tout le monde y est propre à l'envi dans sa personne, son lit, son ameublement. Le régime des citoyens est antiseptique, si l'on excepte la quantité de viandes grasses et de beurre qui se consomme parmi eux. Le pauvre même a de bons breuvages, la bière, le cidre, le ponche. La plupart de nos eaux de source sont imprégnées d'un acide nitreux fort agréable, et salutaire aux gens d'une constitution putride, quoiqu'il ne convienne pas aux estomacs faibles.

Telles sont les raisons pourquoi l'on est à présent ici moins sujet aux fièvres malignes que nos ancêtres : en examinant même mes journaux, je ne remarque de constitution putride qu'au mois

de juillet. Ces fièvres malignes que j'ai vues en mai et juin, avaient été rendues telles, parce que l'on avait mal traité la synoque non putride, excepté quelques cas dont je pourrais donner les raisons particulières. Quoi qu'il en soit, il est vrai que ceux qui ont eu une *synoque non putride* vers la fin de mai, et ont été traités comme je viens de le dire, c'est-à-dire, par des *saignées* faites au besoin, un *vomitif*, les *acidules*, les *sels neutres*, l'*oxymel commun*, et les *lavemens* jusqu'au dixième jour, et qui, ayant eu alors les meilleures apparences, ont été abandonnés à la nature et à une diète convenable jusqu'au quatorze, dans l'attente d'une crise parfaite par les sueurs, etc., laquelle a eu lieu et a été suivie de selles; ceux-là, dis-je, n'ont pas eu de crise parfaite comme au commencement de la saison; au contraire, leur pouls est devenu petit, fréquent; la peau est restée fort chaude, la bouche sale, l'urine haute en couleur, épaisse, mais âcre, semblable à de la forte bière passée, comme dit Huxham; leur sommeil était fort inquiet, les sueurs considérables toutes les nuits, sans qu'on ait retiré aucun avantage, ni des sueurs, ni des selles; de sorte que la rémittence en devenait plus courte. Dans ces cas-là, la maladie avait tout l'air d'une fièvre putride, quoiqu'elle n'eût point été telle au commencement, lorsque le sang était visqueux; mais la maladie avait changé son type par la durée de la fièvre,

la chaleur du temps pluvieux, et des vents du sud.

C'est ce qui arriva à M. Belson, jeune homme que je traitai, lui ordonnant alors d'aciduler toutes ses boissons avec l'*esprit de soufre*, et de prendre, deux jours après, une décoction de quinquina : je lui dis aussi de manger des fraises, d'ajouter un peu de vin et de jus de limon à ses panades et ses gruaux, ce qui, avec le petit-lait, fit toute sa diète jusqu'au dix-huitième jour que je lui permis un peu de bouillon avec du jus de limon à son dîner. Je regardai cette fièvre comme critique, vers le vingt-et-un de juin. Je vis plusieurs mêmes cas en même temps, mais un suffit.

Peu après, je fus demandé par différentes personnes, toutes saisies d'une douleur insupportable et d'une chaleur brûlante au creux de l'estomac et sous la pointe du cartilage xiphoïde. Plusieurs avaient une grande chaleur et une grande fièvre, la langue très-sale, le ventre tendu ; douleur aux lombes, à la tête ; perte de forces et d'appétit ; grand abattement d'esprit ; une agitation considérable ; une sueur continuelle et sans soulagement. D'autres présentaient tous ces symptômes à moindre degré, mais sans grande fréquence dans le pouls, et sans chaleur brûlante. Ces derniers mauvais symptômes s'y joignaient bientôt, pour peu que l'on s'y prît mal, ou même qu'on négligeât de quelques jours les évacuations nécessaires. C'est donc ici que commence la première appa-

rence de la constitution putride, décrite par Sydenham sous le nom de *fièvre varioleuse*, aisée à guérir au commencement par le traitement convenable, mais très-dangereuse et difficile, si on la néglige ou qu'on s'y prenne mal.

Plusieurs personnes ont mal-à-propos attribué ces maladies aux fruits de l'été, lesquels commencent alors à paraître; tandis que réellement la Providence semble alors avoir destiné ces fruits comme un remède contre ces funestes maladies. J'ai examiné avec tout le soin possible et sans préjugé cette matière, et je me suis convaincu que le général du genre humain peut se garantir de bien des maladies putrides par un libre usage des fruits mûrs seuls, quoique les estomacs faibles, tels que le mien, ne s'accommodent pas d'une certaine quantité de fruit. Il ne faut pour les autres d'autres précautions que la vraie maturité de ces fruits; les manger avant les repas, et boire un grand verre d'eau froide par-dessus. J'ose même dire qu'un homme vigoureux, d'une constitution scorbutique ou bilieuse, qui ne travaille pas beaucoup, devrait, durant trois ou quatre mois de l'été, ne vivre que de pain, de fruits (1), de lait de

---

(1) Quand on s'est chargé l'estomac de viandes, et qu'on le surcharge ensuite de fruits, c'est certainement lui préjudicier, comme Celse l'a observé : « *Poma nocere quidam putant quæ* » *immodicè toto die sic assumuntur, ut nequid ex densiore*

beurre, de salade, avec très-peu de viande maigre; prendre le grand air, et qu'il s'en trouverait plus fort, plus vif, que s'il mangeait les mets les plus gras, et buvait les plus fortes liqueurs. Je ne vois rien de plus absurde que nos grands repas d'été, où l'on sert les viandes les plus substantielles, et les plus fortes liqueurs qu'on devrait réserver pour les froids humides de l'hiver.

La vraie constitution putride est épidémique, et peut, par-là, être compliquée avec d'autres maladies. Quand elle est solitaire, elle tombe à mesure que la cause originale disparaît. Mais, quand elle est compliquée, il faut d'abord attaquer l'épidémie; alors l'affection sporadique disparaîtra dans son état naturel, et doit être traitée en conséquence. Je vais donner quelques exemples de l'une et de l'autre, pour montrer combien Sydenham a exactement observé cette constitution; et, si les dates des cas qu'il nous rapporte sont exactes, on verra que la fièvre varioleuse est la première apparence de la constitution putride, et la fièvre dysentérique la dernière, précédant immédiatement le *cholera-morbus*, ou la première

---

» *cibo remittatur. Ita non hæc, sed consummatio omnium* » *nocet; ex quibus in nullo tamen minùs, quàm in his noxa* » *est. Sed his uti non sæpiùs quàm alio cibo convenit. Denique* » *aliquod densiori cibo, cùm hic accidit, necessarium est* » *demi.*»

apparence de la constitution bilieuse (ou fièvre de la moisson), qu'il appelle *fièvre nouvelle* dans son *Schedula monitoria*, comme on le verra en son lieu.

Première Observation,

sans fièvre.

M. Bennington fut saisi d'une douleur au creux de l'estomac, et avec tant de sensibilité, qu'il ne pouvait souffrir qu'on l'y touchât. Je ne me rappelle pas d'avoir vu le même symptôme absolument dans d'autre maladie : ainsi on peut l'appeler *signe pathognomonique*; 2.° il y avait pesanteur de tête, quelque chaleur; point de fréquence dans le pouls, ni de pétéchies; 3.° une petite soif; 4.° la langue était comme en santé, sinon qu'elle était un peu blanche le matin, mais rarement sèche, et jamais sale; 5.° sueur spontanée, et qui ne soulageait pas; 6.° un sédiment louable dans les urines. Que l'on compare avec ceci Sydenham, *c.* 3. *contin. Feb. ann.* 1667, *etc.* Je fis donc tirer un peu de sang, et donnai ensuite un vomitif. Il se sentit aussitôt soulagé de sa douleur; mais il lui restait encore du trouble à la tête et quelque douleur aux lombes. Son sang était fleuri sans être couenneux : la sérosité en était jaune. J'ordonnai des apozèmes purgatifs, une tasse d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il y

eût quelqu'effet; j'ordonnai de réitérer la même chose tous les matins, jusqu'à ce que les symtômes disparussent. Je lui interdis toute substance animale, ne lui permettant que des fruits mûrs et de l'eau froide. Il fut bien au bout de quatre jours. La fièvre déterminée fut ainsi évitée par les évacuations faites à temps et un régime convenable.

II.me Observation,

avec fièvre.

La Concierge de M. Muir fut prise des mêmes symptômes, le 2 de juillet 1769; elle prit pour cela les potions salines et les diaphorétiques. La première fois que je la vis, elle était dans une sueur considérable, et se plaignait, 1.° d'une violente douleur au creux de l'estomac qui était fort sensible au toucher, et un peu tendu; 2.° de douleur à la tête et aux lombes, avec faiblesse et abattement d'esprit; le corps était très-chaud; il y avait de grandes taches pourprées sur la malléole externe droite, et quelques taches à la jambe gauche; les taches de la jambe droite étaient douloureuses et un peu enflées, mais celles de la gauche unies et sans douleur; 3.° elle ne se plaignait pas de soif, mais elle était fort molestée par un mauvais goût pâteux dans la bouche; 4.° la langue était blanche au milieu, livide vers les

bords, rarement sèche et jamais blanche ; 5.º elle éprouva des sueurs spontanées abondantes depuis le commencement ; et ces sueurs ayant été trop favorisées, elles aigrirent les autres symptômes ; 6.º le pouls était très-fréquent, ni petit, ni dur ; 7.º le visage était bouffi, rouge, de même que le cou et les bras ; 8.º elle rendait beaucoup d'urines troubles qui ne soulageaient pas plus que les sueurs. Je la fis donc saigner ; j'ordonnai l'émétique, et d'aciduler toutes ses boissons avec l'oxymel simple ; de prendre aussi l'esprit de soufre assez souvent dans ses potions ; d'ouvrir toutes les portes et les fenêtres, d'ôter quelques couvertures du lit, d'ouvrir les rideaux petit à petit, et de manger quelques groseilles rouges. Le lendemain, je trouvai le sang fleuri, écumeux, mais très-tendre. J'augmentai l'esprit de soufre dans les potions ; j'ordonnai une purgation de *tartre soluble* et de *manne*, recommandant à la malade de se lever et de se tenir à l'air libre tout le jour. La purgation fut réitérée de deux jours l'un ; et, le neuf de la fièvre, le 12 de juillet, la malade fut en état de vaquer aux affaires de la maison : il ne parut rien de critique, sinon qu'elle reprit par degrés, après la première purgation.

Dans le même temps, Madame R... fut attaquée de la même maladie, et se trouva si bien le trois, après les premières évacuations de la saignée, et après le vomitif et les purgatifs, qu'elle se leva

et alla se promener aux environs. Elle eut grand'-faim, et mangea de bon cœur d'une poule bouillie: le matin suivant, elle eut une rechute, se plaignit de grande faiblesse, quoiqu'elle eût aussitôt été soulagée par le vomitif et les purgatifs. Néanmoins elle n'eut point de symptômes de fausse couche; car elle était grosse. Cette douleur d'estomac était si grande dans plusieurs jeunes filles, qu'elle leur causait des mouvemens hystériques très-violens. Mademoiselle Ch... était pâle et sans parole la première fois que je la vis, et pressait toujours une main ou les deux contre le creux de l'estomac, ce qui me fit soupçonner que le siége de la maladie était là. Je la fis saigner, ce qui fit cesser ses accès. Alors je prescrivis un vomitif: peu après qu'elle eut pris l'émétique, l'accès revint, et dura une heure : le vomitif fit son effet quand l'accès eut cessé, et elle rejeta une grande quantité de flegmes de différentes couleurs; ce qui la soulagea beaucoup. Alors elle prit des apozèmes purgatifs, fut délivrée de sa douleur après la seconde évacuation; mais la fièvre dura cinq ou six jours. Pendant ce temps-là, elle vécut de petit-lait de présure et de jus de limon, de fraises; et on lui lâcha le ventre tous les matins avec les mêmes apozèmes.

III.me Observation,

avec complication de petite-vérole.

Vers le même temps, je fus appelé à Putney, pour M. Henville, saisi des mêmes symptômes que ci-dessus; je vis avec plaisir que M. Rose, apothicaire du lieu, lui avait tiré huit onces de sang, et lui avait ensuite donné un vomitif. Le sang était fleuri, non couenneux, mais d'une fort bonne texture. Je lui ordonnai une purgation de *tartre soluble* et de *manne*, et de la réitérer tous les matins jusqu'à ce que les symptômes disparussent; de vivre de petit-lait de présure, de fruits mûrs, de gruau léger, ou de panade avec du jus de limon. Le trois, la petite-vérole parut extrêmement épaisse sur toute la face, le cou et ailleurs. On *le tira du lit*, et on le plaça à un *courant d'air libre* et *frais*. La même diète fut continuée; on lui tint le ventre libre par des lavemens donnés de temps en temps. Comme quelques taches parurent bleuâtres, toute sa boisson fut acidulée avec l'esprit de soufre; *je ne lui permis le lit de jour, qu'au sixième de l'éruption.* Le huit, le pouls devint mou et petit; alors il prit, toutes les trois heures, cinq grains de bon quinquina, comme cordial : c'est ainsi que nous procédâmes durant toute la maladie. Il n'y eut jamais de petite-vérole confluente qui semblât menacer de plus grand danger : il soutint l'assaut fort aisément; et, quoique les boutons ne suppu-

rassent qu'au onzième jour de l'éruption ou le quatorze de la maladie, il n'eut cependant pas la tête enflée, ni une salivation si abondante qu'on le voit en pareil cas. Il n'eut les yeux fermés que trois jours. Ses mains et ses pieds n'enflèrent pas considérablement : les croûtes tombèrent promptement, et il fut en parfaite santé.

Peu après, je fus appelé pour voir M. Gordon : il était, depuis peu de jours, de retour d'un long voyage de mer. Il fut, au commencement, saisi des mêmes symptômes avant l'éruption d'une petite-vérole fort confluente; on ne l'avait pas fait évacuer aussi abondamment que M. Henville. Je le vis le huit de l'éruption, et je le mis au même traitement. Il fallut seulement diminuer la dose du quinquina, et augmenter les purgatifs. Il alla assez bien pendant la maladie, sinon que sa tête était prodigieusement enflée. Il eut une salivation incommode; ses mains et ses bras furent très-enflés; mais ses pieds ne s'enflèrent pas. Il eût les yeux fermés huit jours, quoique son visage fût souvent humecté avec de l'eau de tripe. (Je dirai en passant que je n'ai pas encore vu de meilleure fomentation pour amollir les croûtes desséchées.) On lui appliqua sur les yeux quelques cataplasmes de temps à autre pour donner une libre issue à la matière. Peut-être même que ses jambes ne s'enflèrent pas, et qu'il n'eut pas de seconde fièvre, que parce qu'on lui baigna fréquemment

la matière avec une éponge fort douce. Comparez ceci avec ce que Sydenham écrivit au docteur Cole, *art.* 8, 9, 10 *et* 12 (1).

Cette douleur au creux de l'estomac n'est pas tant un symptôme de la petite-vérole que de la constitution épidémique commune dans cette saison-là, et peut par conséquent s'y compliquer, ou avec toute autre fièvre accidentelle, et à laquelle il faut d'abord faire attention dans la méthode curative. D'ailleurs il y a dans cette saison une collection putride dans les premières voies, laquelle diffère en partie de la bile, comme on peut le voir par la couleur, quand les sujets vomissent. Si on l'évacue promptement au commencement sans solliciter les sueurs, toute la maladie tombe promptement en peu de jours. Le même traitement s'accordera en général avec tous les sujets, aussi long-temps que cette constitution prévaut, quoique les symptômes diffèrent en partie dans différens sujets.

Madame S-N... fut sujette plusieurs années à une espèce particulière de toux; on la prit pour une affection nerveuse, et, conséquemment, on la traita avec les médicamens appropriés à ces

---

(1) « En accordant que ce soit là la véritable histoire de » cette maladie, il est manifeste que le bon ou le mauvais » succès dépend de la manière dont on en a commencé la » cure, etc. »

affections, les opiats, les eaux minérales; mais en vain. Elle avait, avec cette toux presque continuelle, une extinction de voix, un grand abattement d'esprit, une douleur constante et un serrement à travers la poitrine vers l'insertion du diaphragme. Sa langue était sale, le pouls plein, dur et un peu fréquent : tel était son état quand on me vint consulter pour elle au mois de janvier. Je regardai la maladie comme inflammatoire, et je la guéris par la saignée, la diète au petit-lait, les fruits secs, les végétaux, une petite quantité d'*esprit de soufre* bien délayé dans une décoction pectorale prise tous les jours. Le 3 de juillet, elle éprouva le retour de sa toux et des autres symptômes avec douleur au creux de l'estomac et sous le cartilage xiphoïde : douleur qui était épidémique dans cette saison, comme je l'ai décrite. La langue était sale, le pouls n'était pas trop fréquent; elle n'avait point de grande chaleur. On lui tira dix onces de sang, et on lui tint le ventre libre avec le tartre soluble et la manne, ce qui modéra la toux et la violence de la douleur. Son sang était assez couenneux. Le lendemain, on lui tira encore environ six onces de sang, et on la purgea de nouveau. Sa diète fut réduite aux cerises précoces, aux fraises qui étaient alors très-mûres; et toute sa boisson fut acidulée avec du jus de limon. Le second sang fut fleuri, mais moins couenneux. Après cela les

symptômes diminuèrent de beaucoup. Elle commença à prendre de l'esprit de soufre toutes les heures en potion, et continua et la diète et la boisson pendant quatre jours. Durant ce temps-là, on lui tint le ventre libre; la maladie cessa.

Je conclus de là que l'épidémie était la principale maladie, et que la toux était une disposition particulière du sujet. Sydenham fait une remarque trop intéressante pour ne pas la rapporter ici : « Ces particularités nous montrent combien il est » difficile en général de déterminer l'espèce d'une » fièvre par ses signes concomitans. Mais on peut » la connaître suffisamment en faisant attention » aux autres maladies qui paraissent dans le même » temps, et par les symptômes particuliers à la » fièvre stationnaire, autant qu'ils dépendent » d'une espèce particulière d'évacuation. Si l'on » examine d'ailleurs attentivement la méthode et » les médicamens auxquels elle cède aisément, » on tirera beaucoup d'avantage pour découvrir » quelle est l'espèce de la fièvre. Mais, comme » les fièvres qui paraissent dans ce mois de juillet » doivent être rapportées aux qualités sensibles » de l'air, de même aussi les différens symptômes » (qui sont tout-à-fait étrangers à leur nature, en » tant qu'ils dépendent de telle constitution générale) doivent se déduire des qualités manifestes » que l'air peut avoir particulièrement dans ce » mois-là. C'est de là qu'il arrive que dans ces

» années où les fièvres attaquent un grand nombre
» de sujets dans ce mois, elles sont accompagnées
» de différens nouveaux symptômes, outre ceux
» qui leur sont particuliers, en tant que procédant
» de la constitution générale. » Cependant ces fièvres sont toujours les mêmes, quoique l'ignorance les regarde comme autant de nouvelles fièvres, à cause de la différence de leurs symptômes concomitans. Mais ces symptômes concomitans ne durent que très-peu, au lieu que les symptômes propres et particuliers qui les accompagnent comme stationnaires, continuent jusqu'à la fin.

J'étais à écrire ce morceau de Sydenham, quand tout-à-coup je fus interrompu par une douleur considérable au creux de l'estomac et au cartilage xiphoïde. Je pensai que ce pouvait être la conséquence d'un flegme acide dont je suis ordinairement rempli. Je pris une *teinture amère de rhubarbe.* J'en avais été souvent soulagé; mais, dans ce moment-là, elle augmenta beaucoup ma douleur, jusques là même que je n'y tenais plus. Je pris un vomitif le plus tôt possible, et j'en favorisai l'action avec de l'eau de gruau légère. Je rendis un flegme amer, mais qui n'était pas plus jaune que la rhubarbe ne pouvait l'avoir rendu. Je me sentis l'estomac et la poitrine soulagés par ce vomissement, mais j'éprouvai du trouble aux intestins : je commençai à prendre une *solution de manne* et *de tartre soluble*, jusqu'à ce que

j'allasse à la selle, délayant beaucoup avec une *infusion de menthe* et d'eau de poulet. Je me sentis dès-lors un grand trouble à la tête; ma peau devint fort chaude, et le pouls très-fréquent.

Ces symptômes diminuèrent après six selles. Je me couchai; j'eus un sommeil de quelques heures, mais pénible, et je suai abondamment. A mon réveil, j'avais la bouche pâteuse, la peau très-chaude, la tête troublée, la langue sale, le pouls fréquent; mon urine était jaune et chargée. Je trouvai mes selles glaireuses, mais non jaunes. Je me levai, changeai de linge, m'habillai, recommençai l'émulsion purgative, et continuai jusqu'à ce que j'eusse fait cinq à six selles copieuses. Elles étaient orangées, et me soulagèrent beaucoup. J'entretins ce cours de ventre trois jours, buvant de mon *infusion de menthe*, de l'eau de poulet, du bouillon léger de mouton, avec du jus de limon, de l'eau de gruau, et semblables, avec un peu de *vin du Rhin* dans une *infusion de menthe.*

Pendant tout ce temps-là, mon urine fut très-colorée, ce qui ne pouvait venir de ma diète, ni des fruits que je mangeais; savoir, quantité de groseilles et de cerises qui ne s'aigrissaient plus sur mon estomac, comme il m'arrive quand je jouis de ma santé ordinaire. J'infère de là que cette matière morbifique résistait aux acides, corrigeait même ma disposition naturelle à produire

des acides dans les premières voies. Je continuai les fruits avant mes repas, et ne sentis plus ces ardeurs d'estomac pendant plusieurs jours.

La même chose arriva à un de mes amis, qui me dit que, pendant trente ans, il avait été beaucoup incommodé d'acides dans les premières voies; ce qui l'empêchait de manger des fruits et de la plupart des végétaux, et l'obligeait même de s'abstenir de lait, de vin de France et de liqueurs fermentées; qu'il y a environ deux ans, il avait eu une fièvre de longue traite pendant l'été; que, depuis ce temps-là, il n'avait pas ressenti d'ardeurs d'estomac, se trouvant bien surtout des acides de toute espèce. On peut donc conclure que la matière de cette fièvre est plutôt de nature alcaline, et se corrige mieux par les acides, comme je l'ai expérimenté en bien des cas. Cependant le premier point de la cure est de nettoyer les premières voies, et de répéter ces évacuations autant que le cas l'exige; d'abord par des vomitifs, si l'amas est ou en tout ou en partie dans l'estomac; ensuite par de doux purgatifs donnés en lavage, si l'amas est plus bas; ce dernier cas est plus commun vers la fin de juillet, quand le siége de la douleur est au nombril ou auprès, et ordinairement du côté droit. Je crois pouvoir confirmer ici par mon expérience ce qu'Hippocrate a observé de son temps: « l'acide » du vinaigre est plus avantatageux aux bilieux, »

de Ratio Vict. in acut., et, un peu plus bas, il en donne la raison : « par ce moyen les amers » sont dissous et convertis en pituite. »

Le second état de cette constitution est ce que Sydenham décrit sous le nom de *colique bilieuse*. Cette maladie peut être avec ou sans fièvre considérable ; mais il a le plus souvent quelques avant-coureurs, tels qu'un froid léger, pesanteur et autres choses semblables pendant un ou deux jours auparavant. Le siége de cette colique est autour du nombril et des conduits biliaires, comme je l'ai dit plus haut de la colique pituiteuse. Mais le cas est différent, comme l'a bien remarqué Hippocrate, *de Nat. Hom.* : « La pituite s'amasse pendant » l'hiver, et le sang augmente au printemps, la » bile en été, et l'atrabile en automne. » Il est donc évident que la colique du printemps est de sa nature plus inflammatoire, et conséquemment demande des saignées plus fréquentes et plus copieuses ; mais des acides moins pénétrans, des vomitifs et des purgatifs plus actifs, parce que la pituite engendrée en hiver est d'une nature inerte, et souvent fort visqueuse ; au lieu que la bile en juillet n'est pas encore épaissie, et peut, par conséquent, être remuée aisément par ce doux médicament : je ne vois pas non plus qu'il soit nécessaire de faire de grandes et fréquentes saignées ; mais il faut toujours donner les acides comme correctifs, tant que dure la maladie. Je

vais exposer la nature de cette maladie par un exemple; on pourra par-là la distinguer plus aisément de toute autre quelconque qui pût lui ressembler par les symptômes.

M. Beuzeville de Walthamstow, homme corpulent, de moyen âge et de bonne mine, était sujet à un asthme chronique. On m'appela chez lui le 22 juillet 1769. Je trouvai qu'il s'était d'abord senti indisposé avec quelque peu de fièvre, ce qui avait été suivi de douleur vague, et de beaucoup de flatulences dans les intestins. Il avait en conséquence pris une petite purgation, et s'était trouvé mieux: le même soir de cette opération, on lui conseilla de manger du poulet pour empêcher les vents de s'amasser dans son estomac : le matin suivant, la douleur revint avec une fois plus de force; elle diminuait par intervalles et recommençait bientôt. Cette douleur était d'abord autour du nombril et un peu plus du côté droit. Avec cette douleur, il se sentait aussi grand mal d'estomac, et il avait vomi tout ce qu'il avait mangé le soir précédent, avec une quantité de flegmes, mais point de bile. Il avait d'abord eu le ventre retiré en dedans, mais alors il était gonflé et tendu. L'anus était beaucoup remonté ou rentré intérieurement; le pouls était dur, et battait cent vingt fois dans une minute; la langue était fort chargée et de couleur jaune verdâtre; l'urine jaune et abondante; la peau était très-chaude; l'esprit abattu, et le malade fort agité.

Je lui fis tirer douze onces de sang ; j'ordonnai un lavement purgatif, mais il ne put le prendre, vu la rétraction et le serrement considérable de l'anus. Il commença donc à prendre des *apozèmes* de *manne*, *tamarin*, *tartre soluble* et *teinture de séné*, ce dont son estomac s'accommoda assez bien. Quand il en eut pris environ huit onces, il lâcha un petit vent ; on en profita pour lui donner le lavement bien chaud. Alors la purgation eut son effet, et je soutins la purgation avec une décoction de tamarin et autres liqueurs acides édulcorées d'un peu de miel, suivant le précepte d'Hippocrate : *Corpora ubi quis purgare volet, facilè fluentia reddere oportet.* Il ne prit aucune nourriture. *Plus vous nourrissez un corps sale, plus vous lui faites de tort.*

Le lendemain, la douleur diminua ; le pouls n'allait qu'à cent pulsations, mais il était toujours dur et plein. Le ventre n'était pas encore vidé ; la langue était sale ; l'urine jaune ; le sang épais, semblable à du vieux suif. J'ordonnai encore de tirer huit onces de sang ; d'entretenir le cours de ventre avec la solution de manne et de tartre soluble ; de continuer les boissons délayées ; de donner un lavement émollient le soir, comme anodin. Je défendis tout cordial, tout aliment solide, hormis le fruit. Je trouve que le fruit mûr est le vrai savon naturel propre à dissoudre la bile. Je ne permis non plus ni vin, ni viandes, ni opiats.

Je ne trouve pas les opiats avantageux dans ce cas-ci, jusqu'à ce que toute la matière ait été évacuée ; et je suis sûr que c'est retarder la cure, que de les donner trop tôt et fréquemment. J'ai également essayé l'*opium* avec l'*extrait cathart.*, comme on le fait ici à présent ; cela m'a réussi dans quelques coliques pituiteuses, après de grandes saignées Mais, dans les coliques bilieuses, j'ai mieux réussi avec de *doux purgatifs en lavage*, après la saignée, quand il fallait purger ; et je ne sache rien qui augmente l'acrimonie de la matière jaune morbifique, autant que l'*opium*, excepté les sels alcalins et les substances grasses. Quand je considère l'abondance de matière jaune rendue en vingt-quatre heures par les vomissemens et les selles dans certains cas, j'ai peine à croire que tout ait été séparé par le foie, et transmis par le *conduit commun*. Je pense plutôt que toutes les humeurs du corps prennent une teinte jaune dans cet état malade. La même chose arrive au sang et aux urines ; et pourquoi cela n'arriverait-il pas aussi aux sucs gastriques et à l'intérieur de la bouche ? La même pituite qui était blanche au commencement du printemps, jaunit en juillet, le fait plus en août et en septembre, et prend enfin en octobre et novembre une couleur jaune si foncée, qu'on peut la regarder comme noire. Quand la pituite était blanche, elle causait une *synoque non putride*, et pouvait, après certaine

coction, sortir par la peau; mais en ce temps-ci elle est jaune, et elle ne peut sortir que par les intestins qui sont l'égoût commun des matières grossières. Elle est même devenue si pénétrante, que, si on ne l'évacue pas promptement et souvent, elle corrompra toutes les humeurs, et produira cette formidable maladie anomale, savoir, la fièvre putride et maligne; ce dont j'ai vu bien des exemples.

Mais, pour revenir à M. de Beuzeville, le second sang n'était pas si épais ni si jaune que le premier. Cette seconde saignée l'avait beaucoup soulagé; les médicamens le purgèrent alors doucement et bien, occasionèrent un cours de ventre qui acheva la cure en peu de jours, à l'aide des groseilles et d'une diète végétale acidule. Si l'on compare ce cas (1) avec celui de Madame R..., on verra aisément la différence. La cause de la maladie, dans les deux cas, était l'épanchement qui s'était fait sur les intestins, d'une matière morbifique jaune que j'appellerai, suivant l'idée d'Hippocrate, *viscosité jaune*, plutôt que bile. Dans Madame R..., le siége de la maladie était dans l'estomac; c'est pourquoi elle rejeta beaucoup de cette matière, et fut mieux après le vomissement; au lieu que M. Beuzeville ne tira aucun soulagement du vomissement, et que ce qu'il rendait n'était pas

(1) Voyez au second cas, ci-devant.

jaune. Le siége de la douleur était plus bas, peut-être dans le *duodenum*. Le sang de Madame R... n'était pas épais, c'est pourquoi elle n'eut pas besoin d'une seconde saignée. Mais M. Beuzeville, au contraire, ayant le sang épais, eut besoin d'une seconde saignée pour relâcher cette tension universelle, avant que la matière morbifique pût se séparer. Tous les deux, cependant, exigeaient des purgatifs, et ne pouvaient être guéris que par une diarrhée artificielle, et par l'usage des fruits acides pour corriger tout le sang; ils persévèrent encore dans l'usage de ce même régime, aussi-bien que vingt autres de mes malades qui ont la même indisposition; ils sont même sensiblement affectés quand ils prennent des substances animales pendant un ou deux jours seulement. Je ne puis dire combien (1) ils garderont ce régime; mais je pense qu'ils devront s'y tenir long-temps avant que leur disposition puisse se changer, à moins qu'ils ne prennent régulièrement les eaux purgatives, ou qu'ils ne se baignent à la mer et n'en boivent de l'eau, ce que j'ai souvent trouvé un remède excellent dans cette saison-là pour ces sortes de constitutions, aussi-bien que pour l'atrabile de l'arrière saison.

Quand Sydenham écrivit son *Essai sur cette*

---

(1) C'était en 1769, temps où j'écrivais ceci.

colique, en 1670-71-72, il fit mention de la colique hystérique ou spasmodique, sous laquelle dénomination il décrit évidemment la douleur et le spasme qui résultent des pierres de la vésicule et des concrétions bilieuses, sect. 4, chap. 7, art. 17. « La douleur se passe, dit-il, en un jour ou deux, » mais revient peut-être sous peu de semaines, » est aussi violente que jamais, avant que l'accès » finisse : elle est quelquefois accompagnée d'une » jaunisse remarquable qui disparaît en peu de » jours. » Que des symptômes semblables à ceux-ci puissent avoir lieu, cela est vrai; mais, comme la méthode de guérir les spasmes est tout-à-fait opposée à celle qu'il faut pour les concrétions bilieuses, on doit savoir faire un discernement bien juste de ces deux affections. Pour en marquer la différence, voici un exemple de chacun, quoiqu'étrangers à mon sujet.

Il y a environ trois ans que Madame B... fut attaquée d'obstructions aux *conduits biliaires*, ce qui lui causa la jaunisse et l'hydropisie. Elle a environ quarante ans; elle est corpulente, et a la fibre lâche; mène une vie sédentaire : c'était auparavant une grande mangeuse. Elle mangeait abondamment des viandes grasses, rôties et bouillies; buvait de la bière et du vin de Porto, sans abuser cependant de ses boissons. J'ordonnai donc la mixture de Storck :

℞ *Jalap en poudre,*
Sel polycr.,
Racine de Valériane sauvage,
de chaque une drachme;
Oxymel. scill., quatre onces,

dont elle prenait plein une cuillère à bouche le matin, à midi et le soir, pour lui tenir le ventre libre tous les jours. Je lui interdis les viandes, le beurre et la forte bière. En six semaines, elle parut guérie, mais retomba au bout de six mois; les mêmes médicamens, la même diète la tirèrent encore d'affaire.

Elle se trouva bien pendant un an moyennant l'exercice qu'elle prit, quand tout à coup elle fut saisie des symptômes d'une colique bilieuse, devint toute jaune, quoiqu'elle eût rendu par le vomissement et les selles, une grande quantité de bile. Ces accès revenaient tous les deux ou trois jours comme une fièvre irrégulière, et commençaient par un frisson; ensuite venaient la chaleur et la sueur. Mais je vis bientôt la différence; car le vomissement ne cessait pas avec le frisson; il continuait même durant la chaleur et la sueur. La sueur et les selles bilieuses jaunes allaient ensemble. Elle n'avait pas de fièvre dans les jours d'intermittence; l'urine était jaune, même noire encore un jour après l'accès; elle s'éclaircit le second jour. La mixture de Storck eut alors peu d'effet.

Je lui conseillai donc de faire un long voyage dans la province; de ne vivre que de fruit, de petit-lait et de végétaux; de boire de la petite-bière, du cidre, de la limonade avec du miel; de se tenir le ventre libre avec des sels neutres apéritifs et de la manne. On lui donna d'autres avis en province. Elle passa à Bath où elle prit le quinquina; d'abord elle se crut mieux, mais sentit bientôt sa méprise. A son retour, j'examinai ses selles, et j'y trouvai quelques concrétions bilieuses en forme de pierres, ce qui me confirma dans ma première opinion. Elle prit nouvel avis, elle fut purgée tous les matins, mais avait toujours un opiat de prêt pour l'instant où l'accès reviendrait. Cela n'eut pas de succès; je persistai toujours à lui conseiller les fruits, le petit-lait, les végétaux et les sels neutres, avec le miel, la manne et un exercice constant, lui interdisant tout opiat et toute nourriture animale. Elle y consentit, et se rétablit peu à peu. Il est bon de remarquer que, dans ce cas-ci, un verre à vin plein du jus d'une orange de Séville, enlevait la douleur et le spasme mieux qu'un opiat. Elle alla se baigner à la mer, en but de l'eau pour assurer sa guérison, et jamais elle n'a eu de récidive depuis.

L'été dernier, environ vers le même temps, (en août 1768), l'on me demanda chez M. Hayward de Hackney; il me priait de voir une de ses

malades. C'était une jeune Dame que l'on croyait incommodée d'une colique bilieuse, pour laquelle on l'avait traitée comme à l'ordinaire. Mais les évacuations augmentèrent les douleurs plutôt que de les diminuer. Toute la peau de l'*abdomen* était fort sensible, et les douleurs de coliques devenaient quelquefois assez violentes pour alarmer. Le pouls était cependant mou, sans être fréquent ni fort. La langue était nette, l'urine pâle; elle se plaignait d'un froid aux pieds, quoiqu'elle fût au lit. J'ordonnai un lavement anodin, et de donner la potion suivante, toutes les quatre heures, jusqu'à ce que la douleur s'appaisât :

♃ *Sel vol. c. c.*; *Castor. en poudre*, de chaque cinq grains;
Confect. cardiaq., un scrup.;
Eau Alexitère simple, une once et demie;
Teint. d'opium, cinq grains;
Sirop de safran, une drachme M.

A la troisième prise, les symptômes se modérèrent, et, en peu de jours, l'usage continué de la même potion lui fit reprendre le dessus. Ensuite elle prit de la limaille d'acier, enfin les bains froids, et n'eut pas de rechute depuis. La différence de ce cas, et de celui de madame B. est si grande, que je ne dois pas m'y arrêter.

Quant à la colique de Poitou, la colique sèche, la colique de Devonshire, et la colique flatulente qui provient d'indigestion, elles sont toutes de

la nature de la colique bilieuse, et demandent à peu près le même traitement. La colique des Peintres, ou celle qui provient d'astringens forts et grossiers, ou du poison, exige un traitement approprié à la nature de la matière offensive dont il faut bien s'assurer auparavant. Il est quelquefois difficile de distinguer une colique néphrétique d'une colique bilieuse ou d'une colique hystérique. Il est certains symptômes qui peuvent alors servir de guides : dans la colique bilieuse, l'urine est de couleur jaune, au lieu qu'elle est pâle dans les coliques néphrétiques et hystériques, à moins qu'elles ne soient compliquées avec la bile ; dans lequel cas on doit les traiter toutes deux comme bilieuses, jusqu'à ce que la bile soit évacuée ; après quoi on peut les distinguer aisément l'une de l'autre. La colique néphrétique est extrêmement inflammatoire, et accompagnée des symptômes d'une grande inflammation : le pouls est plus plein que dans toute autre colique ; le visage n'est pas si pâle, le malade si découragé, ni les extrémités si froides que dans la colique hystérique Mais, dans tous les cas où les intestins sont affectés, soit primitivement, soit par sympathie, il y a certaines règles de pratique que l'on doit se rappeler.

L'erreur considérable que j'ai vu commettre en traitant les douleurs des intestins, ne vient en général que de ce que l'on prend l'effet pour la cause de la maladie. Sydenham en était si persuadé,

qu'après avoir traité de la colique hystérique en 1676, il vit, après dix ans d'expérience, qu'il devait changer d'avis. Conformément, il reprend le même sujet dans une lettre au docteur Cole, en 1682, et fait les observations suivantes sur les coliques spasmodiques : « Mais, à moins que les » douleurs occasionées par le vomissement ne » soient intolérables, il faut prendre garde de » ne pas les modérer par un opiat, avant d'avoir » fait les évacuations convenables, art. 121. C'est » pourquoi je pense, d'après une longue expé- » rience, qu'il faut faire les évacuations conve- » nables avant de donner l'*opium* sous forme » quelconque, art. 122. »

Les intestins sont fort membraneux et nerveux; voilà pourquoi ils sont si sensibles, que, quand ils sont affectés, le désordre se répand dans tout le système nerveux; le cœur devient faible, et, conséquemment, la circulation irrégulière et languissante; ce qui abuse les ignorans qui pensent alors qu'il y a inanition ou manque de forces; tandis que le mal ne vient probablement que de réplétion ou d'oppression. Il est très-évident que quand les intestins souffrent, il faut qu'il y ait une cause *irritante*. La nature fait communément pour l'éloigner, les efforts nécessaires, soit par le vomissement, soit par un ténesme : bien des gens ordonnent aussitôt un vomitif pour aider la nature, ou une purgation selon l'idée qu'ils se

forment du siége de la matière turgescente. En bien des cas ils réussissent; mais, quand l'attaque est violente, et le spasme universel, la confusion ou le trouble est si général, qu'aucun purgatif ne fera son effet naturel, à moins que le tumulte n'ait premièrement cessé.

C'est ce qui avait engagé d'abord Sydenham à user trop tôt de l'*opium* dans ces maladies; mais il s'aperçut ensuite du mauvais effet qu'il avait, en ce qu'il empêchait toute évacuation pendant plusieurs heures (même jusqu'à douze); mais il pensait qu'il fallait absolument un anodin, afin que les évacuans pussent rester dans le corps assez de temps pour faire leur effet. Cependant la réflexion et une plus longue expérience lui montrèrent qu'une saignée abondante remplissait, à tous égards, l'intention de l'opiat, avec cet autre avantage qu'elle aidait l'opération des purgatifs, l'accélérait même, et donnait à la nature les moyens de lever l'obstruction; outre que cette saignée faisait encore cesser le spasme.

En effet, j'ai souvent vu avec étonnement à quel point une seule saignée, faite à propos, rétablissait les fonctions naturelles, rendait au pouls son assiette et sa régularité. Si la saignée ne répond pas aux vues que l'on peut avoir, l'antispasmodique que l'on doit ensuite mettre en usage, est une fomentation émolliente extérieure fort chaude dont on doit même user intérieurement; ce

qui, après une saignée copieuse, réussit fréquemment. Si cela ne fait pas d'effet, le bain chaud manque rarement de procurer quelque répit suffisant pour faire passer les médicamens. Ainsi, l'*opium* sera le dernier des antispasmodiques que l'on emploiera dans ces douleurs, et quand tous les autres auront été inutiles.

Sydenham remarque donc deux avantages que l'on retire de cette méthode : 1.° « il est des sujets » si remplis de sang et d'humeurs, surtout les » femmes sanguines et robustes, que les plus » puissans opiats réitérés deviennent inefficaces. » La saignée leur devient indispensable, et l'on » doit faire suivre une purgation. Quand ceci a » été bien fait, avant de procéder l'usage du *lau-* » *danum*, l'opiat qui avait été inefficace à large » dose, remplira l'intention, à dose modérée ; » 2.° d'ailleurs une longue expérience m'a appris » que quand le malade s'est peu à peu familia- » risé avec le laudanum, sans avoir au préalable » fait les évacuations convenables, il est contraint, » par rapport au retour de la douleur qui revient » dès que la vertu de l'opiat ne se fait plus sentir, » de répéter le même remède chaque jour pen- » dant plusieurs années, en augmentant peu à » peu la dose. De sorte qu'à la fin, il lui est » impossible de le quitter, quoique toutes les » facultés destinées à la digestion en soient alté- » rées, et que les fonctions naturelles en soient

» aussi affaiblies. Je ne vois cependant pas que » l'usage du *laudanum* nuise immédiatement au » cerveau, aux nerfs ou aux facultés animales. »

Le troisième état de cette constitution est la dysenterie putride, qui est ou simple ou compliquée avec la fièvre. Dans cette saison, les humeurs deviennent acrimonieuses, et se jettent aisément sur les intestins, où elles causent beaucoup de chaleur et de malaise, avec des envies fréquentes d'aller à la selle. Si en même temps nous examinons les urines, nous les trouvons de la couleur qu'elles étaient dans la colique bilieuse. Ces indispositions viennent donc d'une cause homogène, quoique différente à certains égards. En effet, on s'aperçoit qu'il y avait un peu de constipation durant la colique; au lieu que dans la dysenterie la douleur est suivie de selles ou d'envie d'y aller; car, après une selle ou deux, la quantité de matière évacuée est peu de chose dans une dysenterie. Un malade me dit qu'il avait fait vingt selles dans une nuit; que cependant la quantité de matière qu'il avait rendue, excepté les urines, n'allait pas à un demi-setier. J'ai néanmoins remarqué que les douleurs et la fréquence des selles étaient moindres à proportion que les selles étaient plus copieuses, et *vice versâ*.

Je m'imagine que la matière est plus âcre dans la dysenterie, parce que le malade se plaint plus de perte de forces, et que le pouls est plus pro-

fond ; ce qui indique un grand besoin de délayans, et plus d'acides qu'il n'en fallait dans la colique. De là aussi le grand danger d'arrêter tant soit peu l'écoulement de cette matière acrimonieuse ; car si elle ne passe pas librement par les intestins, elle se rejète aisément dans le sang par la chaleur du temps, et la propension naturelle à la sueur. Dans ce cas, elle infecte toutes les humeurs, et s'y mêle si intimement, qu'elle ne peut ensuite en être que très-difficilement séparée.

Voilà ce qui donne naissance à la fièvre dysentérique de Sydenham, laquelle est toujours de mauvais caractère. L'art de traiter une dysenterie consiste, 1.° à procurer des selles abondantes tous les jours, selon la quantité de matières à évacuer; 2.° à user, pour ces vues, de médicamens qui puissent délayer et envelopper l'acrimonie de la matière qu'il faut chasser. Le sang se dépure peu à peu par ce moyen, tandis que les intestins sont garantis de toute excoriation. Je puis assurer par une expérience certaine, qu'il y a peu de dysenteries provenant de cette cause, qui ne cèdent à ce traitement, pourvu seulement, 1.° qu'on s'y prenne de bonne heure ; 2.° qu'on le conduise bien; 3.° qu'on y persiste jusqu'à ce que la cause ait disparu ; 4.° que la diète soit réglée de manière à corriger la matière morbifique, et à n'ajouter rien qui puisse nourrir et soutenir la maladie, même lorsque l'appétit commence à revenir. La meilleure

diète sera le pain, l'orge, le riz, le fruit; le tout rendu agréable avec un peu de jus de limon, du sucre, ou du miel quand le malade s'en accommode, ou la crême de tartre.

Bien-des gens ont regardé les vomitifs comme spécifiques dans la dysenterie; je ne doute pas qu'ils ne soient d'un grand service pour débarrasser l'estomac au commencement; mais j'en ai guéri grand nombre sans vomitifs. Quand je vois la bile couler librement par de doux purgatifs, et que le malade m'en paraît ensuite soulagé, rarement je prescris un vomitif, à moins qu'il n'y ait signe de matière turgescente dans l'estomac. Mais si je vois des selles aqueuses, et sans le soulagement que j'en espérais, je soupçonne alors que les conduits biliaires sont paresseux, et je donne un vomitif un peu vif; ensuite la bile coule plus librement.

J'ai été obligé de réitérer le vomitif tous les deux jours, dans quelques constitutions atrabilaires, et cela trois ou quatre fois avant de produire l'effet que je désirais. Mais je vois que cette méthode est plus nécessaire en septembre et en octobre, que dans les premières (1) dysenteries de juillet, parce que la bile jaune est plus déliée, fort acrimonieuse, et est plus aisément remuée; outre que les groseilles, les framboises, les ce-

---

(1) *Voyez* chapitre de l'atrab.

rises sont assez mûres alors pour pouvoir seules dissoudre la bile, et la mettre en état d'être remuée. On est enfin revenu du préjugé que l'on avait contre les fruits mûrs, par le concours des témoignages des plus habiles gens de l'art; je ne m'y arrête donc pas.

La purgation que je donne ordinairement est la manne, le tartre soluble que l'on dissout dans de l'eau d'orge, ou une émulsion que je fais prendre tasse par tasse à chaque heure, jusqu'à ce que l'on fasse de vraies selles. Alors je m'arrête jusqu'au matin suivant que j'en fais encore autant. Je procède ainsi tous les matins, jusqu'à ce que la maladie tombe, sans opiats ni astringens; j'ordonne une prise de quelque doux breuvage acidulé, à prendre après chaque selle, de jour et de nuit.

Le premier signe de rétablissement est l'absence de douleur avant d'aller à la selle, l'augmentation et l'élévation du pouls, et l'augmentation du courage, ensuite de pouvoir rester au lit toute la nuit sans être obligé d'aller à la selle, après quoi les selles prennent quelque consistance; l'appétit vient, on veut des alimens solides; enfin, il vient des rapports aigres de l'estomac, selon l'observation d'Hipp. *aph.* 5, 6, *epid.*, *lib.* 2, *s.* 2. « Si dans » de longs cours de ventre (il se sert du mot » *lienterie*) il survient des rots acides qui n'y » avaient pas lieu auparavant, c'est un bon » signe. »

C'est alors que la rhubarbe peut être vraiment utile; que les opiats chauds ne feront pas de tort, s'ils sont indiqués. Mais, après des expériences réitérées, je n'ai pas trouvé que ni l'une ni les autres réussissent bien au commencement de cette maladie, quoiqu'ils puissent être utiles pour fortifier les intestins, après que la matière morbifique a été évacuée par de doux purgatifs, et corrigée par des fruits mûrs et acides. Il faut être très-attentif à la diète pendant quelques jours, prendre de l'exercice, et l'air de la campagne quelques semaines, sans quoi les rechutes ne sont pas rares. Je ne prétends pas traiter ici de toutes les différentes dysenteries, ni donner la méthode praticable dans tous les cas possibles : mon but n'est que d'exposer la nature de la dysenterie, qui est ici fréquemment épidémique en juillet et août. Je ne fais donc mention dans cet ouvrage que du plan général de la cure, pour donner une idée de la maladie.

Ses premiers phénomènes sont un sentiment de pesanteur, de plénitude et d'oppression; ensuite un petit froid suivi de quelque chaleur, douleur de tête au dos ou dans les membres : cette douleur s'appaise, est suivie d'une autre douleur à l'estomac et au bas-ventre. Quelques heures après, il vient des selles qui enlèvent la plupart de ces symptômes; dans ce cas-là, ce n'est qu'une simple dysenterie. Si au contraire les symptômes

susdits augmentent et accompagnent les selles dans tout leur cours, alors c'est une fièvre dysentérique; ce qui fait le dernier état de cette constitution. La grande prostration de forces et l'abattement d'esprit, qui accompagnent souvent cette fièvre, l'ont fait regarder comme maligne; et la grande propension que les malades ont à suer peut induire en erreur, en faisant croire que la nature tâche d'expulser la matière maligne par la peau, comme il arrive dans les fièvres pestilentielles.

Mais l'expérience prouve uniformément que les sueurs qui arrivent de bonne heure, sont symptomatiques dans cette fièvre, ne soulagent pas; et que les intestins sont en général la voie par où la matière doit être portée au dehors, et le moyen de soulager le malade aisément et convenablement, aussi long-temps que cette fièvre n'est pas compliquée avec d'autres maladies de différente nature. « J'ai toujours pensé, dit Sydenham, que se tirer avec la vie sauve, n'est » pas toujours une preuve suffisante de l'excellence d'une méthode curative dans les maladies » aiguës, parce qu'il y a des gens qui ont été » guéris par des femmelettes ignorantes : il faut » encore que la maladie soit domtée avec aise, et » cède d'une manière convenable à sa nature. »

Quand les selles que la nature seule procure, ne font pas tomber la fièvre, je conclus que la nature

est dans un trop grand trouble, ou que les selles ne sont pas assez abondantes. Pour lors je fais tirer du sang s'il y a indication, et j'ordonne de délayer abondamment pendant plusieurs heures. Après cela j'examine s'il ne serait pas besoin d'un vomitif, suivant les symptômes que me présente le siége de la matière turgescente, et je suis l'indication. Ensuite je fais prendre, chaque heure, une tasse d'apozèmes purgatifs, jusqu'à ce que les selles vraiment excrémenteuses aient paru. Je recommence alors à délayer, prescrivant une diète rigoureuse végétale et acidule. Je ne défends pas la petite bière, le faible cidre, ou l'eau fraîche, si l'on en veut boire. Le matin suivant, j'ordonne une solution de manne et de tartre soluble, comme ci-devant, et je suis ce train tous les matins jusqu'à ce que les symptômes s'abattent : rarement il est besoin de réitérer la saignée, ou même le vomitif. Il est vrai que quelquefois il y a une douleur sourde et quelque plénitude dans le bas-ventre, que la purgation ne fait pas cesser; alors j'ordonne de fréquens lavemens avec du miel ou de la manne, et fort chauds, suivant ce que Sydenham dit avoir observé, *qu'il fallait des lavemens chauds, quoique la boisson dût être froide.* En effet, je puis confirmer par expérience tout ce que Sydenham a dit de cette fièvre.

Si l'on suit cette méthode depuis le commencement, elle cesse ordinairement en une semaine,

ne laissant rien après soi qu'une petite faiblesse aux intestins, laquelle disparaît par une diète convenable, le grand air, l'exercice, et en ajoutant un peu d'acides minéraux aux boissons. Quand la violence est une fois tombée, je n'empêche pas le malade d'être au lit; je ne m'inquiète plus de prévenir les sueurs, pourvu qu'elles viennent spontanément. Mais les sueurs forcées font toujours du mal dans cette fièvre, même après les premières évacuations. Les amers (1) ne conviennent pas non plus, quand on les donne pour faire cesser la faiblesse qui reste aux intestins; mais on donnera avec avantage les eaux martiales.

Je fus demandé, il y a quelques années, pour une jeune dame prise d'une colique bilieuse. Elle avait un ténesme continuel, mais à peine aucune évacuation. Après la saignée, elle se plaignit de mal et de pesanteur à l'estomac; on lui donna pour cela un doux vomitif. Elle commença l'apozème purgatif, qu'elle prit jusqu'à ce qu'elle eût eu plusieurs selles. Je lui fis prendre la crême de tartre, le petit-lait, l'eau d'orge, le gruau, ou une panade avec le suc de limon, avec ordre d'être sur son séant tout le jour. Le matin suivant, la tisane fut réitérée; on continua la même diète et la même

(1) Il y a ici une espèce de contradiction avec ce que l'auteur dit plus haut sur l'usage de la rhubarbe. On peut dire cependant que les eaux martiales méritent la préférence.

boisson, y ajoutant quelques fruits mûrs. En trois jours elle parut assez bien, fut envoyée à Islington (1), pour y prendre les eaux, l'air et l'exercice. Dès qu'elle fut hors de la ville, elle négligea sa diète, se plaignit de trouble aux intestins; ce que l'on regarda comme des symptômes de vers. On la mit en conséquence aux remèdes vermifuges; l'effet fut une fièvre rémittente fort mauvaise, pour laquelle on me rappela. Après beaucoup de douleur et de danger, elle fut enfin sauvée par une éruption d'aphthes qui suivaient l'ordre d'une fièvre quarte; c'est-à-dire, qu'après une rémittence de deux jours, il arrivait un fort paroxysme qui se dissipait par une nouvelle éruption d'aphthes entassées ensemble. Durant les jours intermédiaires, la matière s'en détachait avec salivation, ou plutôt en bavant : il y avait aussi quelques selles spontanées dans ces momens; et l'on prit garde de rien troubler.

Les paroxysmes commencèrent à la longue par un froid léger; l'urine devint plus bourbeuse, le pouls plus mou et plus lent, tandis que la matière offensive se vidait de plus en plus par haut, et même par bas, comme j'eus des raisons de le croire. La fièvre tombait aussi vers les jours d'intervalle. Mais la malade était si épuisée, que je crus pouvoir lui donner le quinquina, ce qui

(1) Village près de Londres.

empêcha le retour du paroxysme. Nous crûmes alors que la maladie était jugée ; mais quelques jours après, lors même qu'elle avait déjà repris de ses forces, il lui survint une douleur cruelle au nerf ischiatique : la cuisse et la jambe s'enflèrent énormément ; et il fallut plusieurs mois, et bien de la peine, pour faire cesser ces nouveaux symptômes.

Si l'on réfléchit sur ce cas-ci, l'on verra clairement que la *matière jaune* originale, qui donna naissance à la première fièvre, et aux douleurs d'intestins, n'avait pas été suffisamment évacuée et corrigée avant que la malade eût quitté la ville; que le reste avait été irrité par les vermifuges, et avait ainsi donné lieu à une fièvre maligne; que, plusieurs jours après, une partie de cette matière fut séparée du sang, et déposée à la surface interne du gosier; que cette éruption d'aphthes, quoiqu'imparfaite, fut critique, et modéra la fièvre; que la pousse réïtérée de ces aphthes convertit la fièvre en une espèce de *quarte* régulière; que le quinquina arrêta cette fièvre intermittente, mais sans chasser ou corriger la cause de la fièvre, et qu'elle ne fut jugée que quand la matière morbifique eut été déposée dans le tissu cellulaire de la cuisse et de la jambe (1).

---

(1) *Demande.* Le quinquina fut-il de quelque secours dans cette maladie ?.....

L'année suivante, il m'arriva d'aller chez un ami : on me pria d'y voir un de ses enfans, malade depuis plusieurs jours. L'apothicaire qui avait traité cette maladie de fièvre intermittente, l'avait purgé avec de la rhubarbe, et avait envoyé quelques potions fébrifuges. Je trouvai le petit garçon avec une forte fièvre, et ayant de la peine à avaler. Je ne vis rien d'extraordinaire au gosier; les amygdales n'étaient même pas enflées. Je défendis ces potions, ordonnai de le purger avec de la manne, etc. Le jour suivant, on me dit qu'après l'effet de la purgation, la fièvre avait beaucoup augmenté ; que l'enfant avait été brûlant et agité jusqu'au matin ; qu'alors il était resté tranquille, et était devenu plus frais. Durant la nuit il avait pris beaucoup de boisson acidule. J'examinai donc le gosier; j'y vis des aphthes dans le fond, et regardai la maladie comme une *fièvre aphtheuse*, que je traitai exactement selon la méthode de Boërhaave. Ces aphthes furent irrégulières durant ces quatorze premiers jours ; et la fièvre en était alors au vingt-et-unième jour : alors elles reparurent régulièrement tous les trois jours. Depuis ce moment-là, il ne prit aucun médicament de quelque efficacité ; et nous fûmes d'avis de lui tenir de temps en temps le ventre libre, en faisant aussi une sérieuse attention à la diète. Au trente-deuxième jour, la maladie était sensiblement diminuée ; après quoi les accès devinrent très-régu-

liers. Le malade reprit des forces et de l'appétit dans les jours intermédiaires. Le tout fut parfaitement jugé le quarante-sixième jour. L'enfant n'a pas eu de rechute depuis ; il est gaillard et en bonne santé.

En comparant ce cas avec plusieurs autres de la même espèce, je me suis convaincu que Catelar a raison, et que l'on ne doit pas s'opposer aux aphthes, quand elles modèrent les symptômes de fièvre; que souvent elles deviennent peu à peu salutaires, quoique d'abord elles puissent paraître de peu de conséquence; qu'elles sont critiques (1), quoique de longue durée, et qu'on ne doit pas les arrêter avec le quinquina ni avec les astringens, tant que le malade a assez de force pour les pousser au-dehors; qu'elles sont plus fréquentes dans les fièvres qui affectent les intestins, et que la nature semble pousser par-là une matière morbifique particulière, qui passerait avec peine par aucune autre voie. C'est pourquoi je conclus qu'il ne faut pas arrêter la bave, ni les petites selles qui arrivent dans les jours intermédiaires. Cela paraît former une partie des évacuations critiques, et diminue bientôt au retour du paroxysme, et d'une nouvelle éruption.

(1) Le lecteur doit comparer avec les réflexions de M. Grant, ce que M. de Haën a dit à ce sujet, partie VIII, chap. 3, page 81 et suiv., pour voir comment on peut rapprocher ces deux savans médecins.

Il ne faut pas non plus être curieux de modérer la violence du paroxysme par la saignée, ni d'autres évacuations, parce qu'il est critique, et tombera après l'éruption.

C'est un bon signe quand le paroxysme commence par un froid léger, et celui qui a de plus longs intervalles est le plus efficace. J'ai vu de mauvais effets du fréquent usage de l'opium et des astringens; on ne doit pas en charger beaucoup les gargarismes ou les loochs. Les diaphorétiques sont tous des remèdes dangereux. J'ai toujours mieux réussi dans ces maladies en me fixant principalement sur la diète. On peut en effet, remplir toutes les vues en la réglant bien, jusqu'à ce que la nature ait eu le temps d'achever la crise par la voie qu'elle veut prendre. Je ne me souviens même pas d'avoir jamais vu aucun avantage à tâcher de substituer une autre voie aux évacuations en place des aphthes.

C'est ordinairement par la couleur des aphthes, leur étendue et l'épaisseur de la croûte, que l'on juge des mauvais symptômes que cette maladie présente, outre ceux qu'elle a de commun avec d'autres fièvres; mais j'ai toujours observé que la fièvre était l'unique indice par lequel il fallait juger des aphthes. On doit toujours soutenir, pousser les aphthes qui soulagent dans la fièvre; et, quoique leur couleur puisse d'abord paraître plus sombre, plus foncée que de coutume, cependant

l'éruption prochaine pourra se mieux présenter en les traitant avec prudence.

J'ai toujours trouvé que c'était un mauvais signe, dans ces affections, quand la bouche devenait sèche et noire, quand la bave cessait tout d'un coup, quand les paroxysmes duraient long-temps, et qu'ainsi il n'y avait que de courts intervalles; qu'il en était de même quand il y avait une espèce de tympanite ou de météorisme, qui ne cédait pas aux purgatifs ni aux lavemens; quand la respiration était courte et difficultueuse, comme si la matière eût été transportée aux poumons. Le moyen le plus assuré de faire cesser ces symptômes, est de favoriser ces aphthes de la gorge et de la bouche par de douces fomentations; ce que j'ai vu réussir en quelques cas, lors même que les choses avaient pris une mauvaise tournure pendant quelque peu de jours.

Je trouve que, dans le cas d'aphthes où il faut solliciter l'éruption, on doit délayer les acides plus qu'en aucune autre fièvre putride; car la nature demande beaucoup de temps pour séparer cette matière du sang : les forces ayant d'ailleurs été fort épuisées par la durée de la fièvre précédente, les faibles efforts que font les vaisseaux fatigués deviennent inutiles, pour peu qu'on interrompe le dépôt qui se fait de la matière sur la membrane de la bouche et du gosier. C'est pour cette raison que les boissons tièdes conviennent

mieux dans cette fièvre que dans la plupart des autres fièvres putrides, et qu'elle demande de doux cordiaux, tels que des vins doux, et du petit-lait fait avec du vin. Le meilleur acide que j'aie trouvé jusqu'ici, est l'oxymel commun, et le petit-lait fait avec du vinaigre ou du jus de limon, en y ajoutant un peu de vin de Canarie. J'ai essayé de la mixture acide de Tissot, avec l'esprit de soufre au lieu d'oxymel, dans cette saison-ci; mais elle n'a pas si bien répondu à mes vues, laissant bientôt la bouche sèche : je retournai à l'oxymel.

J'observai cependant que les acides minéraux ne resserraient pas le ventre; mais qu'ils empêchaient sensiblement de baver et semblaient guérir la bouche trop vite; ce qui me rappela l'observation de Sydenham, *Sched mon.* art. 11. « Je » n'ajoute pas, dit-il, d'esprit de vitriol à aucun » de ces médicamens, quoiqu'il rafraîchisse beau» coup, parce qu'il est trop styptique : voilà pour» quoi il ne convient pas dans les maladies où » il faut purger, pour ne rien dire ici de la na» ture minérale de cet acide. » Mais j'ai recours à cet esprit dans la fièvre dysentérique, quand la chaleur est excessive et le pouls trop petit, et cela avec succès, surtout si la peau paraît moite, et la propension aux sueurs symptomatiques considérable. J'en fais autant, après le dixième jour, dans quelques fièvres bilieuses, c'est-à-dire, dans la *nouvelle fièvre* de Sydenham, décrite dans le

Sched. mon., et dans les cas où les évacuations convenables ont été commencées à temps, et que l'on y a persisté jusqu'à ce jour-là. On doit l'éviter au commencement de toutes ces maladies, pour les raisons que Sydenham a données. Je crois aussi que si la fièvre se change en aphthes, les acides minéraux n'auront de succès que pour guérir légèrement, quand l'escarre menace d'empêcher la déglutition. Mais on peut donner, comme un vrai spécifique, et qui n'est pas si astringent que l'esprit de soufre, le médicament suivant : *esprit de sel marin* tiré avec le bol, mêlé avec *un peu de miel rosat*, à la manière de Van-Swieten, ou avec de *l'eau de navet*, en forme de *mixture*, et le répéter souvent.

J'ai souvent rencontré des aphthes chroniques obstinées, telles sont celles que nous appelons *black thrush*, lesquelles, après avoir résisté à plusieurs remèdes, ont été guéries en prenant toutes les boissons acidulées avec l'esprit de sel marin tiré avec le bol. Je puis aussi assurer, d'après mon expérience, que le quinquina ne réussira pas, à moins que la fièvre n'ait pris le type d'une intermittente; et alors le danger est presque passé, quand même on laisserait la fièvre prendre son cours; surtout si le malade est bien soutenu entre les accès, et qu'il y ait une assez bonne apyrexie ; pourvu aussi qu'on le tienne hors du lit les jours du mieux, ou même qu'il se tienne sur son séant le plus qu'il

pourra, sans trop se fatiguer. Mais on peut voir là-dessus les règles que j'ai données dans les fièvres intermittentes (1).

La première fois que je rencontrai le vrai *colera-morbus* dans cette saison, fut le 10 août 1769. On me demandait alors chez trois personnes le même matin. Le 15 du même mois, j'en vis encore deux autres, savoir, le capitaine C. et M. S., et le 20 je vis M. Jean B-N., tous gens forts, pleins de santé et jeunes. Je crus alors avoir raison de croire que cette maladie était arrivée selon ce que dit Sydenham, *sect.* 4, *cap.* 2, « que le *colera-morbus* » a lieu à la fin de l'été et vers le commencement » de l'automne, aussi certainement que les hiron- » delles au commencement du printemps, et le » coucou vers le milieu de l'été. » Mais la dysenterie et la fièvre dysentérique n'étaient pas encore passées; car j'avais encore plusieurs personnes incommodées de l'une et de l'autre en même temps, et quelques autres malades de colique bilieuse.

En effet, le *colera-morbus* semble être de

---

(1) Les aphthes sont plus fréquentes dans la dysenterie et dans la fièvre dysentérique, que dans toute autre maladie. La cause la plus commune de ces affections vient de ce qu'on a négligé de purger convenablement au commencement de la fièvre, ou de l'usage précipité de l'opium et des astringens donnés mal-à-propos. La méthode qu'il faut suivre pour traiter les aphthes, expose en même temps la nature de la dysenterie, et toutes les deux doivent se traiter d'une semblable manière.

même nature, et provenir de causes presque les mêmes que celles de la colique bilieuse, sinon premièrement que la matière est arrêtée dans la colique bilieuse, au lieu que dans le vrai *colera-morbus*, il y a un débordement de bile. Secondement, le *colera-morbus* paraît avoir plus lieu dans les sujets dont le sang et les vaisseaux sont en bon état, et conséquemment la coction et la crise s'y font plus parfaitement, et se complètent plus tôt que dans la colique. Troisièmement, il n'a pas besoin d'aiguillon, car la nature y est fort diligente et fort active. Tout ce qui reste à faire à l'art, c'est de délayer abondamment avec de douces boissons et de semblables lavemens, jusqu'à ce que la matière morbifique soit épuisée entièrement ou presque en totalité. Après cela, l'*opium* deviendra efficace, mais non auparavant. Il ne faut pas s'arrêter aux crampes, ni aux spasmes : c'est l'acrimonie de la matière jaune qui est cause de tous ces symptômes; ils cesseront dès qu'elle sera dissipée.

L'un de mes premiers malades susdits demandait une saignée abondante. Son sang était visqueux et jaune. Je n'ordonnai aux deux autres qu'une boisson copieuse d'eau d'orge, de gruau léger ou de l'eau de poulet toutes les fois qu'ils vomissaient, et de prendre, toutes les heures, un lavement de seize onces de la même liqueur chaude. Quand ils s'aperçurent que les selles n'étaient ni fétides, ni

de couleur sombre, que les vomissemens n'étaient plus amers ou sans couleurs, je les mis à la mixture de Van-Swieten, n.° 3, jusqu'à ce que le vomissement s'arrêtât. Mais, si le vomissement s'arrêtait de lui-même, alors ils ne prenaient pas d'opiat, lors même que les évacuations continuaient par les selles. Il y en eut donc un qui en eut besoin, et la troisième cuillerée lui affermit l'estomac.

J'ai cependant vu des cas où il en fallait beaucoup plus, et j'ai ouï dire aussi que, dans les Indes Occidentales, il s'était vu des occasions où l'on avait été obligé de donner une grande quantité d'*opium* dans cette maladie, avant de pouvoir faire cesser la crampe universelle; ce qui me semble, n'est pas extraordinaire parmi nous. Le matin suivant, je leur fis prendre un apozème purgatif fort doux, avec ordre de prendre, tous les matins, de la manne et du tartre soluble pour se tenir le ventre libre, jusqu'à ce que la langue parût très-nette, la peau fraîche et le pouls lent. Durant ce temps-là, ils ne prirent pas de viandes ni de fortes boissons, mais du fruit mûr, du petit lait et de doux breuvages. Conséquemment à ce traitement il n'y eut point d'accident ni de rechute.

Le 20 d'août, même temps, je vis trois autres sujets malades d'une vraie fièvre bilieuse: l'estomac n'était pas beaucoup affecté; il n'y avait point de douleur ni de plénitude dans les intestins, ni

aucun signe de relâchement du ventre. Cependant la langue était telle que dans la fièvre dysentérique : il en était de même des urines et du sang. La douleur de tête et des lombes était considérable : les malades éprouvaient une grande chaleur et une agitation excessive. Deux de ces fièvres se passèrent aisément, à la manière ordinaire; l'autre traîna jusqu'au quatorzième jour, et se changea en double-tierce. Je ne suivis ce malade que jusqu'au douzième de la fièvre : l'air était fort rafraîchi par les pluies ; le vent tourna au nord le vingt-deuxième, et les soirées étaient un peu froides. Le vingt-quatre, l'air fut glacial au soir : c'est de là que je commence à dater la fièvre d'accès de la moisson.

« Les intermittentes, dit Sydenham, prennent » leurs dénominations de l'intervalle des deux ac- » cès, et sont par-là suffisamment distinguées, » pourvu qu'on ait égard aux deux divisions de » l'année dans lesquelles elles ont lieu, savoir, le » printemps et l'automne. Cependant il y a quel- » ques fièvres de la vraie nature des intermittentes, » mais qui ne présentent point de signe visible » qui les puisse faire discerner. Quand, par exem- » ple, les intermittentes d'automne se manifes- » tent de bonne heure, comme en juillet, elles » ne prennent pas sur-le-champ leur vraie forme, » comme le font les intermittentes du printemps » en général ; mais elles ressemblent si fort aux

» fièvres continues à tous égards, qu'il n'est pas
» possible de les distinguer sans une attention fort
» scrupuleuse. A la longue, elles paraissent mieux
» caractérisées, quand la constitution prédomi-
» nante est un peu affaiblie. » *Sect.* 1, *c.* 2, *art.* 14.

J'ai moi-même fréquemment vu la fièvre commencer en juillet, et ne devenir intermittente qu'en août. Mais Sydenham dit aussi, sect. 1, chap. 3, « qu'il vit l'intermittente commencer en » juillet, et être dans toute sa force, c'est-à-dire, » devenir épidémique en août. » Comme la fièvre du printemps a commencé quelquefois en février, et s'est trouvée accompagnée de la synoque non putride, espèce de fièvre dépuratoire, jusqu'à la fin de juin; de même la fièvre d'accès de la moisson a aussi commencé en août par la fièvre bilieuse ou la *nouvelle fièvre*, et en a été accompagnée jusqu'au commencement de la constitution inflammatoire, qui a lieu en novembre et décembre. Il y a peu de vraies fièvres d'accès pendant le fort de la constitution inflammatoire; elles sont également rares au fort de la constitution putride, mais se font surtout sentir vers le déclin de ces deux constitutions.

Les fièvres d'accès des deux saisons diffèrent principalement en ceci : celles du printemps, succédant au fort de la constitution inflammatoire, se trouvent confondues avec elle, de même que toutes les fièvres du printemps; celles de la mois-

son, succédant à une constitution putride, en participent de même, comme toutes les fièvres de la moisson. On voit par-là qu'il est nécessaire de bien saisir le vrai *genre* de la constitution putride de juillet, d'où résulte la fièvre de la moisson, si l'on veut bien saisir la méthode de traiter les intermittentes de cette dernière saison. Ainsi, la meilleure introduction que l'on puisse faire à un essai sur les fièvres d'accès de la moisson, c'est d'exposer les maladies du mois de juillet. On sera donc plus en état de traiter la fièvre bilieuse, qui est celle de la moisson, soit simple, soit compliquée avec une fièvre d'accès, quand on sera sûr de la méthode de traiter la fièvre putride.

Tout ce que j'ai pu apprendre de la lecture attentive des meilleurs auteurs, des conversations que j'ai eues avec les meilleurs médecins, et par ma propre expérience, m'a convaincu que les fièvres et les affections fiévreuses de la constitution que nous appelons *putride*, ne peuvent être mieux traitées que par les règles que nous a laissées Sydenham ; que d'ailleurs ces maladies sont aujourd'hui les mêmes que de son temps, comme les plantes de son temps sont également les mêmes, et qu'il en sera toujours de même. « Chaque espèce » de maladie, dit-il, a, comme celle des animaux » et des végétaux, ses propres qualités particu- » lières et univoques, résultantes de sa propre » essence ; elles doivent donc être permanentes,

» quoique cela passe les bornes de notre imagi-
» nation. On peut néanmoins rechercher avec
» avantage la meilleure méthode de traiter ces ma-
» ladies, quoique nous en ignorions les causes,
» parce que la cure de la plupart des maladies ne
» dépend pas de la connaissance des causes, mais
» d'une méthode convenable et fondée sur l'expé-
» rience. »

Quoiqu'il soit impossible de donner une méthode pour traiter les maladies qui résultent de la constitution putride, sans être obligé de faire des exceptions, je crois cependant que les règles suivantes auront leur avantage.

RÈGLE I.re Quand la saignée est nécessaire, ce doit être la première évacuation; les autres se feront après avec plus de sûreté et plus d'effet.

RÈGLE II. Plusieurs sujets ont besoin d'un vomitif, parce que la matière est turgescente dans l'estomac.

RÈGLE III. La purgation est toujours nécessaire. Il faut aussi tenir le ventre libre durant toute la maladie.

RÈGLE IV. Il est toujours désavantageux de suer avant la coction. Il faut modérer les sueurs par les acides minéraux, quand elles sont immodérées.

RÈGLE V. Le malade ne doit rester au lit de jour que quand on voit les signes de coction.

RÈGLE VI. Les fruits mûrs et acides sont les vrais dissolvans et les correctifs de la matière morbifique.

Règle VII. Tous les alimens pris du règne animal sont pernicieux avant que la violence de la maladie soit tombée.

Règle VIII. Tous les opiats, les alexipharmaques et les vésicatoires sont employés mal à propos, et même préjudiciables avant que le pouls tombe.

Règle IX. Les sueurs modérées qui arrivent spontanément de nuit sont avantageuses après la coction, et vers la fin, si la fièvre a été bien traitée dès le commencement ; mais non autrement.

Règle X. Le quinquina est utile après des signes de coction et une crise partielle, spécialement quand le pouls semble devenir profond, et que la bouche n'est pas trop sèche.

Règle XI. Quand il y a dans cette fièvre une douleur de tête opiniâtre, la saignée soulage plus que les vésicatoires et le camphre. On peut tirer du sang par les ventouses, si le pouls est petit.

Règle XII. La boisson doit être froide, les lavemens chauds; et l'on ne doit pas négliger de tenir le malade sur son séant pendant le jour.

Comment donc a-t-il pu se faire qu'on tienne si souvent une pratique tout opposée à celle-ci ? que des gens même qui ont lu Hippocrate et Sydenham suivent aussi cette pratique abusive? On a lieu de s'en étonner d'abord; mais si l'on considère la patience et l'attention qu'il faut pour

suivre la nature dans sa marche lente, on n'en sera plus surpris. On nous dit précipitamment, *contraria adhibenda*; il *faut opposer les contraires.* Mais Hippocrate dit : « Il faut opposer les contraires » petit à petit, et s'arrêter par intervalles ; je » crois qu'il est plus dangereux de tomber entre » les mains d'un médecin qui ne sait pas être » tranquille, qu'en celles du médecin qui ne » sait pas employer les contraires ; car celui » qui ne sait pas s'arrêter ne connaît pas non » plus les occasions où il faut opposer *ces con-* » *traires;* il ne saura donc pas non plus en » user. Cependant celui qui ne sait pas user des » contraires, et est néanmoins prudent, sait être » tranquille ; et par-là, s'il ne peut être utile, » du moins ne nuira-t-il à rien. Mais le vrai mé- » decin est celui qui, joignant le savoir à la pru- » dence, sait *se hâter lentement*, donner les se- » cours requis selon l'exigence du cas et des » circonstances de la maladie ; employer les moyens » les plus avantageux dans l'occasion, et rester » tranquille dans un autre moment. »

C'est en suivant et en épiant les progrès de la nature, que Sydenham parvint à cette grande connaissance qu'il eut des maladies aiguës. « Je ne » crois pas, dit-il, devoir rougir, en avouant que » dans la cure des fièvres, je n'ai jamais rien fait » quand je ne voyais rien paraître qui m'indiquât » ce qu'il y avait à faire. Par cette conduite, je

» veillais même au salut de mes malades, et à
» ma propre réputation. En effet, pendant que
» je suivais ainsi d'un œil attentif mes malades,
» pour apprendre comment je pouvais les guérir,
» ou la fièvre se passait d'elle-même, ou parve-
» nait à un état qui me faisait voir quels médi-
» camens je devais employer pour la détruire.
» Il est en vérité déplorable que des malades en
» général ne sachent pas qu'il est des occasions
» où ne rien prescrire, c'est être aussi grand
» médecin que d'administrer dans d'autres les
» puissans remèdes. Si le médecin se conforme aux
» préjugés des malades, qui supposent qu'il y a
» toujours quelque chose à faire immédiatement,
» ces malades sont privés des avantages qu'ils
» auraient pu tirer d'un traitement légitime, et
» honorable pour le médecin; mais celui ci est
» souvent traité de négligent ou d'ignorant, s'il
» a assez de vertu et d'honneur pour ne pas se
» prêter à leurs demandes, et compromet ainsi
» son caractère vis à-vis d'eux. Les plus ignorans
» empiriques savent accumuler remède sur re-
» mède, aussi-bien que le plus savant médecin;
» et le font même encore plus ordinairement, etc. »

« S'imaginer, dit-il ailleurs, que la nature est
» incapable de guérir les maladies, c'est un blas-
» phème, parce que ce serait imputer une im-
» perfection à la Divinité qui nous a donné tant
» de choses pour conserver la vie animale..... Nous

» savons tous que la nature exécute la coction
» de la matière morbifique, mais aucun ne com-
» prend comment. *Ce n'est donc que par hasard*
» *qu'on peut l'aider;* mais, si nous connaissons
» la maladie, nous savons alors par quelle évacua-
» tion la nature expulsera le plus efficacement
» la matière quand elle sera cuite; c'est là que
» nous pourrons être utiles. »

Bref, je trouve que l'art et les praticiens de nos jours sont justement ce qu'ils étaient du temps de Sydenham. Je vais rapporter dans le même ordre ce qu'il a dit sur ce sujet. Peut-être que je combattrai par-là certains préjugés avec plus d'avantage que si je proposais mes propres réflexions. On a supposé, dans la spéculation, que la saignée, avant la purgation, pouvait augmenter la résorbtion des amas qui sont dans les intestins; mais l'expérience nous a enfin prouvé qu'elle avance même les évacuations par les selles.

« Mais il faut (1) bien prendre garde de ne pas
» purger avant la saignée, au premier état des
» maladies épidémiques. C'est ce que je puis sou-
» tenir, quoique la pratique actuelle soit de purger
» auparavant, ou, ce qui est même plus dange-
» reux, sans saigner. Bon gré mal gré, il faut con-
» venir qu'une purgation agit avec plus de mo-
» dération, prise immédiatement après la saignée;

(1) Réponse à la lettre du docteur Brady, art. 81.

» qu'elle agite moins que quand elle est prise » auparavant. Je pense même que grand nombre » sont morts par l'ignorance de ce principe, ou » pour ne pas l'avoir assez mis en usage. C'est ce » que j'ai appris par une longue expérience, guide » le plus sûr en pareil cas; et il vaudrait mieux » abandonner l'art, si l'on ne veut pas régler ainsi » la pratique. Car on se joue trop de la vie des » hommes. D'un côté, ce sont des empiriques qui » ignorent absolument l'histoire des maladies, la » méthode curative, et ne sont pourvus que de » recettes. De l'autre, ce sont des partisans oisifs » qui ne se fondent que sur leur théorie. Voilà » pourquoi les uns et les autres font périr plus » de malades que si on les avait abandonnés à » eux-mêmes. Mais la méthode, la seule méthode » qui soulagera le malade, est celle qui déduit » ses indications des signes pathognomoniques » de la maladie, et les confirme ensuite par l'ex- » périence; ce qui a mérité tant d'estime au grand » Hippocrate.

» Si l'art de la médecine nous avait été trans- » mis de cette manière, en accordant même que » le peuple eût connu par-là la cure d'une ou » deux maladies, l'art en aurait exigé des gens plus » prudens et plus adroits qu'aujourd'hui, il n'au- » rait pas perdu son crédit. Car ces opérations de » la nature, sur l'observation desquelles seules la » vraie pratique est fondée, exigeant, pour être

» discernées, beaucoup plus de génie et de péné-
» tration, que celle d'aucun autre art établi sur
» l'hypothèse la plus probable, il est conséquent
» que la science de la médecine surpasse une capa-
» cité ordinaire, et qu'il faut plus de génie pour
» en saisir l'ensemble, que pour tout ce que la
» philosophie peut enseigner.

» Nous en avons une preuve dans les fièvres,
» qui font les deux tiers de l'occupation du mé-
» decin; et j'en appelle ici dans mon assertion à
» tout homme qui pense. Mais l'empirique le plus
» ignorant conviendra t-il qu'il n'est pas capable
» de guérir une fièvre, si, conformément à l'opi-
» nion générale, on ne doit envisager que ces
» deux indications, savoir, d'expulser la matière
» morbifique par les sudorifiques; secondement,
» de soulager dans les symptômes qui suivent ces
» sortes d'évacuations? Car ce charlatan est sûr
» que la thériaque de Venise, les poudres de
» Gascoin, l'eau anti-pestilentielle et semblables,
» prises intérieurement et accompagnées d'un ré-
» gime échauffant, produiront des sueurs; ce qui
» est tout ce qu'il se propose dans la cure de cette
» maladie, surtout s'il a jamais entendu prononcer
» le mot *malignité*.

» Quant à la manière dont il soulage les symp-
» tômes, il court vite au *diacode* pour faire dor-
» mir au cas d'insomnie; il donne un lavement
» quand le ventre est resserré, etc. Mais dira-t-il

» on déterminera-t-il par ses drogues quelle est
» l'espèce de fièvre qu'il entreprend de guérir ?
» Non ; si nous croyons, comme la postérité le
» croira peut-être certainement, qu'il y a diffé-
» rentes sortes de fièvres, dont la plupart veulent
» être traitées différemment des autres ; bien plus,
» que la même fièvre individuelle, ou d'une espèce
» quelconque, demande au commencement un
» traitement, qu'il faut quitter et changer dans ses
» différens périodes, tant qu'elle continue. Si
» donc l'on ignore l'histoire naturelle d'une mala-
» die, connaissance qu'on ne peut obtenir que par
» la vraie méthode curative, comment sera-t-on en
» état de déduire les indications curatives des
» symptômes les moins sensibles fort souvent,
» lorsqu'on n'est pas capable de juger s'ils pro-
» viennent de la méthode curative ou de la mala-
» die même ? »

Les médecins spéculatifs condamnaient aussi la purgation avant la coction ; mais ce préjugé a heureusement cessé : je n'en parlerai donc pas. Sydenham dit que le précepte *incocta non movenda* n'était applicable (1) qu'aux sueurs, et qu'il est

(1) Quoique M. Grant ait jugé à propos de garder le silence sur le sentiment des systématiques, il est encore des gens à préjugés, et qui se font un devoir de les entretenir en croyant bien faire. Je crois donc pouvoir placer ici quelques réflexions que tout lecteur ne se donnerait pas la peine de faire. Ce n'est pas être médecin que de guérir sans pouvoir se rendre compte

avantageux dans la plupart des fièvres, et presque dans tous leurs périodes, de tenir le ventre libre, surtout dans celles qui sont bilieuses ou putrides.

---

de sa conduite : ainsi il ne suffit pas de bien traiter, il faut encore le faire avec connaissance de cause.

Ce sentiment de Sydenham, qui paraît être celui de M. Grant, malgré ce qu'il a dit page 207 et ailleurs, m'a paru mériter d'autant plus d'attention, que les grands hommes entraînent assez ordinairement les autres par le poids de l'autorité, et que ce sentiment se trouve encore aujourd'hui contredit par un médecin, surtout dont le savoir, l'expérience et la réputation pourraient en imposer.

Je ferai donc ici deux questions : 1.° Sydenham était-il bien fondé à donner aux termes d'Hippocrate un sens dont ils paraissent d'abord si peu susceptibles ? 2.° Est-ce avec raison que quelques médecins ont avancé que cet aphor. 22, liv. 1, dont il s'agit, *ne contenait qu'un précepte vague, confus et obscur, dont on n'avait jamais connu le vrai sens ?*

Je réponds, 1.° que l'autorité de Sydenham me paraît si grande, qu'on ne peut, sans l'évidence même, s'écarter de son sentiment, et que quand il a restreint la maxime d'Hippocrate, il avait sans doute les raisons les plus graves et les motifs les plus prépondérans pour le faire. Ce vrai esprit d'observation, qui depuis Hippocrate ne s'est encore vu dans aucun médecin à un si haut point que dans Sydenham, le mettait en état d'épier et de saisir la marche de la nature avec beaucoup plus d'avantages qu'Hippocrate, qui n'avait pas les secours que les découvertes de la physique et de la chimie présentaient à Sydenham. Il pouvait donc, en mille circonstances, se *hâter lentement*, comme parle Hippocrate, avec des armes qui étaient inconnues à ce père de la vraie médecine. Quelquefois il s'est trompé dans les nouvelles routes qu'il s'était applanies lui-

Un troisième préjugé était de ne pas donner de l'air libre aux malades, ne pas les tenir hors du lit, ne pas leur donner de boisson froide; tout cela était dangereux.

---

même; il en convient: mais aussi y avait-il eu souvent les plus grands succès. παθηματα μαθηματα, *c'est par l'erreur que l'on arrive le plus souvent à la connaissance de la vérité*; et si Sydenham n'avait pas aperçu par sa médecine que la marche de la nature n'était pas uniquement réglée par des préceptes généraux dans le cas de maladie, il n'en aurait sans doute pas cherché les exceptions, loin d'oser s'en écarter.

M. de Haën, qui prend le précepte d'Hippocrate à la lettre, croit avoir dit tout ce qu'il y a de plus solide pour prouver son sentiment, en rapportant l'aveu que fait Sydenham du funeste effet d'un émétique. Mais c'est, je pense, la preuve la plus sensible qu'il a tort lui-même de nous dire que c'est surtout Sydenham qu'il suit dans la médecine; et que tous les grands médecins ont toujours suivi, ou du moins dû suivre le précepte à la lettre, puisqu'il est des momens où, de son aveu, on doit s'en écarter, quoiqu'il faille y revenir ensuite.

Mais Hippocrate lui-même s'en est-il toujours tenu à sa propre maxime? On peut dire que non, puisqu'il nous permet, aphorisme 24, livre 1, de nous en écarter *en prenant les précautions requises*. Cet endroit sert donc d'interprétation à l'autre aphorisme: d'ailleurs, quelle conduite Hippocrate tient-il envers un malade qu'il médicamente dès les premiers momens de sa maladie? M. de Haën doit s'être fait illusion pour ne pas sentir la force de l'objection qu'il se fait à lui-même, et pour conclure que si Hippocrate a administré un vomitif aussi doux que M. de Haën le voudra, cela ne fait rien contre sa thèse, mais prouve seulement que les Anciens connaissaient de doux vomitifs, contre ce qu'on croit ordi-

Quant au nouvel air et aux boissons froides, l'avantage en est si généralement reconnu dans tous les cas de fièvres putrides et bilieuses, que je ne

---

nairement. J'ai remarqué en plusieurs endroits des ouvrages de M. de Haën, que, trop plein de son sujet, il n'est pas assez attentif à l'analyse de ses idées, et conclut quelquefois à son désavantage. Pour moi, voici comme je raisonnerais ici. Hippocrate établit un précepte, dit qu'on peut s'en écarter, mais avec beaucoup de précaution, et s'en écarte lui-même; donc avec de bonnes raisons on peut le faire après lui; donc Sydenham, pourvu de plus grandes connaissances, a eu raison d'y faire les exceptions nécessaires; et, s'il a borné le précepte aux sueurs, on sent aisémeut que ce ne peut être dans tous les cas. Que deviennent donc les longues et savantes réflexions de M. de Haën. partie X, chap. 5? Presque inutiles, puisqu'il ne nous y apprend rien.

Quant aux doux médicamens, soit vomitifs, soit purgatifs, que les Anciens connaissaient aussi-bien qu'on les connaît aujourd'hui, selon M. de Haën, il sera d'assez bonne foi sans doute pour ne pas disconvenir que les Anciens devaient se trouver en défaut avec ces médicamens, en mille circonstances, où nous en avons un bien plus grand nombre de plus sûrs à notre choix; que conséquemment, *positis ponendis*, nous pouvons agir où les Anciens ne devaient être que spectateurs oisifs; que c'est certainement là la raison de tant de préceptes qui devaient être essentiels pour les Anciens, mais qui sont devenus inutiles aujourd'hui; et qu'enfin, si les Anciens, par cette raison, ont dû mieux voir les opérations de la nature que nous, nous avons aussi sur eux l'avantage de pouvoir mieux l'aider après en avoir observé la marche chez eux, tandis qu'en mille circonstances ils devaient nécessairement la laisser succomber.

En effet, quelle était leur *matière médicale?* Quoique Dios-

crois pas devoir le prouver ici. Mais on ne convient pas encore ici de l'utilité qu'il y a de les tirer du lit, de les obliger de rester levés tout le jour,

---

coride nous ait laissé sur cet objet un ouvrage qui sera toujours précieux aux vrais connaisseurs, et qu'il serve même encore aujourd'hui de base aux bons traités qui se sont tant multipliés sur la *matière médicale*, on ne saurait disconvenir qu'on n'y voit le plus souvent que des indications vagues, quelquefois hasardées, sur des bruits ou des erreurs populaires, sans aucune analyse, et ainsi sans qu'on y puisse trouver aucune connaissance assez sûre des *sujets* qui y sont présentés. Les Anciens, qui observaient bien la nature, ne pouvaient donc, d'un autre côté, l'aider le plus souvent qu'au hasard, parce que d'ailleurs l'étude de l'économie animale, si approfondie depuis eux, ne leur avait encore fourni que très-peu de lumières. On trouve, il est vrai, dans Galien, quelques vérités lumineuses à cet égard, qui frappent et étonnent même ceux à qui elles se font apercevoir, mais c'est après dix erreurs, malgré la vaste étendue de son génie, et ses connaissances immenses.

L'autorité de Baglivi dont M. de Haën s'appuie, n'est recevable qu'aux termes de la vérité. Baglivi, mort trop jeune pour digérer ses vastes connaissances, ne fait loi qu'autant qu'il a raison. Mais M. de Haën passerait-il à Baglivi d'avoir dit qu'il pouvait *pressentir à l'odorat quel était le caractère d'une maladie, quelle en serait la durée, quel en serait l'événement*, de Fib. mort. 3; *et qu'un médecin se tromperait rarement dès qu'il se serait mis tous les textes* d'Hippocrate *dans la tête?* N'est-ce pas là s'abandonner à l'enthousiasme que le lord *Shaftesbury* reproche à tant de gens avec justice? Baglivi, en général, est un médecin de la plus grande autorité; mais on ne peut presque y lire une page sans y apercevoir cet enthou-

malgré qu'on puisse avoir lu les ouvrages de M. de Haën, et ce que Sydenham écrivit à ce sujet dans sa lettre au docteur Cole. « Je sais, dit-il,

---

siasme dont M. de Haën n'a pas toujours pu se garantir.

Voyons à répondre à la seconde question. L'obscurité de l'aphorisme 22 est-elle réelle, et en quel sens peut-elle l'être? M. Quesnay, *de la Saignée*, page 477, et ceux qui ont pensé comme lui n'ont pas tort jusqu'à un certain point. Le mot ὀργᾷν que Cicéron rend par *tumere*, en le prenant dans un sens figuré en parlant des affaires de la république, et que nous rendrions par *fermenter*, dans le même sens; ce mot, dis-je, dont se sert Hippocrate pour marquer la condition sous laquelle il permet ou défend d'agir, est réellement susceptible de différens sens, que les interprètes ont pris chacun en faveur de leur opinion particulière. 1.° Les uns ont pensé que ce mot devait s'entendre des humeurs qui, dans leur état malade, *se portaient çà et là sans prendre de siége fixe. Dùm adhuc oberrant humores et incertâ sede vagantur.* Actuar. Galien l'entend aussi de même dans cet aphorisme, et le rend par les synonymes κινεῖσθαι καὶ μεταῤῥύειν, *se mouvoir en fluant et refluant.* 2.° Les autres l'entendent de l'effort que font les humeurs pour sortir après la coction, et s'ouvrir ainsi déterminément une voie quelconque, fût-ce au détriment du malade. Galien est encore de ce même sentiment. Comm. 2, Liv. VI, épid. *Ce mot*, dit-il, *doit se prendre ici comme on voit qu'Hippocrate l'a pris dans d'autres endroits de ses aphorismes*, des humeurs qui, très-disposées à l'excrétion, *font effort pour sortir*, ἐπὶ τῶν ἑτοιμοτάτων εἰς ἔκκρισιν. Ces deux sens ne sont certainement pas le même. Il a encore d'autres sens analogues, quoique plus éloignés, mais qui nous donnent primitivement l'idée d'*un mouvement rapide et violent*, comme on le pourrait démontrer par l'analogie des anciennes langues avec lesquelles la grecque a un rapport intime.

» que l'on peut faire diverses objections à notre
» opinion, *de tenir les malades levés de jour.* Ces
» objections sont sans doute d'un grand poids pour

Mais, soit qu'on prît ce mot dans le premier sens ou dans le second, l'alternative présentait toujours deux termes fort clairs, et c'était à l'expérience à décider pour l'un ou pour l'autre. Dès-lors la diversité des sentimens ne devenait plus un obstacle à l'intelligence du passage. Mais, pour se conduire dans l'un ou l'autre cas d'après l'expérience, il ne fallait pas s'en tenir aux termes vagues de crudité en général, comme on l'a fait jusqu'ici, ou l'on devait suivre le précepte sans examen ; ce qui est une absurdité. En effet, on nous a toujours parlé de crudité, mais on n'a pas encore pu déterminer, *par des signes non équivoques, et de manière à éviter l'erreur*, « quel était le caractère propre de cet état de crudité des hu- » meurs, surtout dans les maladies fort compliquées ; com- » ment, dans ces cas de complication, on pouvait discerner si » quelques-unes des humeurs arriveraient plutôt que d'autres » à cet état de coction, ou si elles ne se cuiraient qu'ensemble; » s'il n'y aurait pas des humeurs réfractaires, soit en elles- » mêmes, soit par rapport à la complication, lesquelles résis- » teraient à la force de tous les mouvemens organiques ; com- » ment on pouvait statuer certainement que telle humeur était » ou près de sa coction, ou cuite, tandis que les autres, com- » pliquées avec elle, restaient encore dans l'état de crudité, et » pourquoi ? Galien a bien aperçu ce phénomène, mais il s'est » contenté d'en parler : enfin, si l'orgasme ou la turgescence » des humeurs ne peut pas être aussi-bien un signe de coction » que de crudité, comme les différentes interprétations de ce » mot semblent l'indiquer ; et quand. » Voilà ce qui jette vraiment de l'obscurité sur le passage d'Hippocrate, obscurité que M. de Haën devait avoir levée avant de conclure en sa faveur.

» le vulgaire, auquel le bas étage des médecins en
» appelle comme à un juge compétent dans ce cas-
» là, pour pouvoir soutenir de cette autorité leurs

Mais il n'a même pas posé la thèse. Que nous importent des autorités sans raison? Rivière n'avait-il pas décidément pour lui toute l'antiquité, et tous ses anciens contemporains, pour s'inscrire en faux contre la découverte de Servet, et les démonstrations hydrauliques de Harvée? Avait-il cependant la raison de son côté? C'était par des preuves tirées de l'économie animale que M. de Haën devait appuyer son sentiment: il n'y a même pas pensé. L'autorité de ceux qui pensent autrement que lui reste donc dans toute sa force, quelque mal fondée même qu'il la suppose. Je me crois dispensé, par ce que je viens de dire, d'examiner s'il est vrai qu'il y ait souvent orgasme ou non, puisque nous voyons que, dans l'un ou l'autre cas, l'on n'a pas encore décidé sans réplique, si l'on devait agir ou non en conséquence; et que même, en supposant que ce point puisse être décidé par la suite, le corps humain, susceptible d'un si grand nombre d'affections différentes, exigerait toujours des exceptions à la règle.

Ainsi les vrais médecins, sans prétendre qu'il y ait toujours quelque chose à faire, ni perdre de vue les avis que donne M. Grant sur la coction et l'orgasme, page 222 et ailleurs, pourront donc soutenir, 1.° que Sydenham a eu raison dans ce qu'il a avancé; 2.° que le précepte d'Hippocrate n'a pas encore été plus approfondi par M. de Haën que par les Anciens; 3.° que comme on ne peut montrer que par conjecture quel est le caractère propre de la vitiosité de chaque humeur dans telle maladie, simple ou compliquée, où l'on suppose les humeurs dans un état de crudité, ni ce qui peut en résulter, on a toujours intérêt d'en éviter la complication, ou l'amas, ou la fermentation qui les fait toutes tendre si

» raisonnemens mal fondés : de tels raisonnemens
» étant réellement plus à leur portée que ceux
» qui sont le fruit d'un mûr examen dans des gens

---

promptement à une dépravation spontanée ; 4.° que l'expérience a fait voir aussi, que quand on a su saisir le moment d'évacuer les humeurs, ou du moins une partie dans l'état de crudité, on a quelquefois beaucoup gagné, quoique la témérité fasse souvent tout perdre dans le même cas ; 5.° que dès que l'on a lieu de soupçonner quelque putréfaction, ou même un hétérogène putride, on ne doit pas différer les évacuations, si l'on n'a pas à craindre d'inflammation quelconque; 6.° que les évacuations inopinées et abondantes qui arrivent assez souvent dans les maladies aiguës, et où l'on ne voit que des matières crues, prouvent que la nature ne doit pas toujours être abandonnée à elle-même, puisque les malades se trouvent presque toujours plus mal après ces évacuations violentes ; 7.° que les matières offensives, même après une coction générale, laissant fréquemment les plus tristes impressions de leur résidence aux extrémités, au tronc, aux viscères, font voir que la nature, qui a été obligée d'épuiser toutes ses forces pour la coction, s'en serait peut-être ménagé pour la crise, si on l'avait débarrassée à temps ; 8.° que conséquemment l'orgasme, l'écart, ou la fluctuation vagabonde des humeurs d'où il est résulté les plus grands ravages, n'ont eu lieu que pour n'avoir pas prévenu les choses ; 9.° que les signes de coction et de crise n'étant pas toujours assez marqués, si c'est une raison pour un médecin prudent d'être tranquille, c'en est une aussi pour n'être pas spectateur oisif en tous les cas; 10.° que les signes et les symptômes pouvant faire prendre le change au médecin le plus expérimenté, ce ne seraient même pas les signes de la présence ou de l'absence de l'orgasme qui devraient, sans exception, régler la conduite du médecin,

» d'une plus profonde pénétration, il suit de là
» que le gros du genre humain ne pouvant par-
» venir qu'à une connaissance superficielle des
» choses, et que ce ne pouvant être que le plus
» petit et très-petit nombre qui les voie à fond,
» ces prétendus savans l'emportent aisément sur
» les plus intelligens, à l'aide du peuple qui les
» protége, tandis que ces gens expérimentés sont
» souvent exposés à la calomnie; ils la supportent
» patiemment, ayant la vérité et le petit nombre
» des vrais connaisseurs de leur côté. »

Il dit encore ailleurs, après la longue expérience qu'il avait acquise dans les cas de bile et de putridité, *Sched. Mon.*, art. 15: « Comme cette
» espèce de fièvre attaque la tête plutôt qu'au-

---

mais la connaissance certaine des signes pathognomoniques de la maladie qui doit lui fournir les indications qu'il a à suivre; 11.° que dès que l'on a lieu de craindre un *principe délétère*, il vaut mieux tenter de sauver le malade par une voie quelconque, que de laisser s'anéantir le principe vital, qui ne succombe malheureusement que trop vite; 12.° enfin, que l'interprétation de tous les livres de médecine doit se régler par ce principe, *sat benè si sat tutò*; et que c'est donc un abus impardonnable, surtout à des gens qui se flattent d'avoir pour eux une expérience de trente ou quarante ans, de borner la pratique de la médecine à des préceptes généraux que les temps, les saisons, les épidémies, les âges, les sexes, les tempéramens obligent d'abandonner en mille occurrences. Hippocrate devait-il donc marquer combien de fois il avait lui-même abandonné sa maxime? Non.

» cune autre que j'aie vue, et ne puisse en être
» distraite qu'avec difficulté, et même du danger,
» je conseille à mes malades de n'être couchés
» sans leurs habits que la nuit; mais, s'ils sont
» si affaiblis par la maladie qu'ils ne puissent
» rester levés, je leur permets de se coucher avec
» leurs habits seuls, et la tête levée. Je ne souffre
» pas non plus dans la chambre un feu plus
» grand que celui qu'ils faisaient en bonne santé. »

Les observations de Sydenham confirment les succès de cette pratique, non-seulement dans les fièvres putrides de l'été, les fièvres bilieuses de l'automne et la petite-vérole, mais encore dans les fièvres inflammatoires pleurétiques ou péripneumoniques, comme on peut le voir partout dans ses ouvrages. Il y oppose des faits indubitables aux hypothèses mal fondées des spéculatifs, pour lesquels il marque son mépris en ces termes :

« Ce procédé illusoire ôte non-seulement au
» genre humain tous les avantages singuliers qu'il
» aurait de la candeur de plusieurs médecins, mais
» rend encore l'art de guérir celui de discourir.
» Enfin, on en est venu au point que le malade
» doit vivre ou mourir, selon que le philosophe
» conjecture bien ou mal; ce qui est toujours
» bien précaire! et l'on dispute avec autant de
» chaleur que le faisaient les premiers médita-
» tifs pour défendre leur opinion, tandis qu'eux
» et leurs sectateurs, qui les défendaient égale-

» ment, pouvaient bien ne pas avoir raison ; car
» quoiqu'en employant beaucoup d'attention,
» nous puissions bien voir ce que la nature opère
» *dans le fait*, et connaître les organes qu'elle
» emploie dans ses opérations, cependant sa ma-
» nière d'opérer sera toujours un secret pour
» nous. Nous savons bien que le cerveau est l'ori-
» gine des sens et du mouvement, le siége de la
» pensée et de la mémoire; mais la plus exacte
» inspection, le plus scrupuleux examen nous
» peut-il apprendre comment une substance si
» épaisse, une espèce de pulpe qui ne semble
» pas formée avec beaucoup d'art, peut suffire
» à un si noble usage et à d'aussi excellentes
» facultés? Nous dira-t-on, par la nature et la
» structure de ses parties, comment une faculté
» particulière peut en être mise en exercice? »
Lettre au docteur Cole, art. 56 et ailleurs. « Comme
» ce sont là les principales indications curatives,
» quand j'y ai suffisamment répondu, selon la
» méthode exposée, j'ai rempli mon devoir de
» médecin, et non de charlatan qui ne donne
» que des formules médicales; deux arts ou talens,
» ou comme vous voudrez les appeler, qui sont
» bien différens l'un de l'autre! »

DE LA CONSTITUTION
BILIEUSE.

Quoique plusieurs auteurs aient traité des maladies bilieuses, et fait sur ce sujet bien des observations avantageuses, je pense cependant que Sydenham l'emporte sur tous les autres à certains égards. Non-seulement il nous présente ensemble tous les symptômes qui paraissent dans la maladie, mais il fait encore voir une sagacité particulière à imaginer la méthode précise qui réussit le mieux dans la cure. En comparant ces deux choses ensemble, il nous donne une idée spécifique de la maladie; de sorte qu'on peut la distinguer de toute autre, et en déterminer le genre. Pour éviter aussi la méprise, il a grand soin de distinguer les symptômes essentiels de ceux qui sont uniquement accidentels. Dans la méthode curative, il fixe surtout son attention sur les symptômes essentiels, sans beaucoup s'arrêter aux accidentels, ayant vu par l'expérience que ces derniers disparaissent dès qu'on a su maîtriser la maladie. Voilà ce qui l'a rendu le guide le plus sûr dans les choses qu'il a eu lieu d'observer. Je le prendrai donc comme mon texte, et je ferai, en procédant, mes observations sur ce qu'il nous dit, me bornant autant que je pourrai à ce que l'expérience m'a fait connaître.

En 1683, l'hiver fut très-rigoureux ici : les gens même les plus âgés ne se souvenaient pas d'une gelée aussi forte et aussi longue. Ce froid excessif fut suivi, en 1684, d'un hiver si doux, qu'il en méritait à peine le nom : ce qui fit que la constitution bilieuse, n'ayant pas été abattue par la gelée de l'hiver comme de coutume, elle continua tout le printemps de 1685, augmenta pendant tout l'été, fut très-violente durant toute la moisson et au commencement de l'hiver. Elle fut enfin réprimée en janvier 1686, par une forte gelée. En février 1685, Sydenham rencontra un catarrhe du printemps, qui ressemblait, à plusieurs égards, à la *fausse péripneumonie* du commencement de l'hiver. Le sujet ne respirait qu'avec beaucoup de peine, avait certains étourdissemens quand il était debout ou qu'il se remuait; la matière qu'il expectorait était extrêmement visqueuse, comme je l'ai observé en plusieurs catarrhes de cette année-ci 1770; ce qui était dû à la douceur de l'hiver. Il conclut cependant que ce catarrhe, étant une fièvre du printemps, il se passerait naturellement en juillet, comme de coutume. Mais voyant, contre son attente, qu'il augmentait plutôt et devenait fort épidémique en septembre suivant, il l'appela *nouvelle fièvre*, étant fort différente, à certains égards, de tout autre catarrhe qu'il eût observé auparavant, et même de la fausse péripneumonie.

Il est vrai qu'à Londres, on prend abondamment des substances animales grasses et du beurre, etc., que l'on a toujours dans le corps le germe de cet *épaississement jaune morbifique*, appelé *bile*. Si la transpiration vient à s'arrêter par hasard, surtout par l'humidité du temps, il faut qu'il arrive de deux choses l'une : ou une diarrhée, ou cette matière acrimonieuse se ramassera dans les vaisseaux, comme on peut le voir par la couleur de la sérosité, et quelquefois par le caillot du sang que l'on tire (1).

Quoique Sydenham ait donc observé ce phénomène au mois de février 1685, pour la première fois, on ne doit pas considérer ce temps comme

(1) Le *causus*, ou la fièvre ardente d'Hippocrate, était évidemment une fièvre inflammatoire compliquée de bile. Je l'ai placé parmi les fièvres inflammatoires, parce qu'il est plus fréquent ici au printemps qu'en automne, et que chez nous il demande un régime très-antiphlogistique, et de copieuses saignées avant que nous osions purger. Une fièvre ardente, même au fort de la constitution bilieuse, exige beaucoup plus de saignées qu'une fièvre bilieuse ordinaire; et quoiqu'il s'y trouve de la bile de mêlée, on peut l'appeler plutôt inflammatoire que bilieuse; c'est pourquoi je l'appelle simplement *causus* au printemps, mais *causus* bilieux pendant la moisson; savoir : quand il survient une fièvre bilieuse dans un tempérament pléthorique sanguin. Dans ce cas-ci, la rémittence s'aperçoit après une saignée convenable; mais la rémittence n'a pas si aisément lieu dans le cas de vraie fièvre ardente inflammatoire.

la saison naturelle de la constitution bilieuse, mais comme un événement extraordinaire qui n'était dû qu'à la chaleur humide de cette année-là ; non pas comme si c'eût été la vraie constitution ordinaire de février ; et si Sydenham nous avait donné l'histoire des catarrhes de février suivant 1686, après le froid rigoureux de cet hiver-là, nous aurions vu la scène changée, et que les catarrhes de février reprirent leur caractère original, pour disparaître en juillet, comme de coutume ; qu'ils reparurent, dis-je, ainsi après que la constitution atrabilieuse eut été domtée par les gelées de décembre et de janvier.

Je place donc le commencement naturel de la vraie constitution bilieuse en août, selon la règle d'Hippocrate, qui observait que l'été engendre la bile qui se manifeste en automne, et que la moisson produit l'atrabile qui se fait sentir l'hiver : et ceci est invariablement le cas de toutes les parties de l'Europe, où la température est assez régulière, ou, si l'on veut, de celles où les habitans prennent moins de substances animales que dans ce pays-ci, surtout à Londres et aux environs.

La première apparence de cette constitution est le *colera-morbus*, que Sydenham dit « être du » nombre des épidémies d'automne, paraître en » août, et se terminer en un mois, quoiqu'il » paraisse en même temps d'autres maladies qui » vont jusqu'à l'hiver : telles que les dysenteries

» d'automne, les fièvres tierces et quartes, lesquel-
» les, nonobstant la durée plus ou moins longue
» qu'elles ont quelquefois par rapport à certaines
» circonstances, cessent généralement au bout de
» deux mois », c'est-à-dire, en octobre, où l'atrabile commence à prendre la place de la bile jaune. Nous avons donc la liste suivie des maladies bilieuses, ou, pour mieux dire, des maladies produites par cet *épaississement jaune* morbifique; savoir : le *colera-morbus, les flux d'automne, les fièvres tierces et quartes* d'automne, auxquelles on peut ajouter la fièvre bilieuse, la fièvre d'accès informe d'automne, qui provient de la fièvre bilieuse de la même manière que la fièvre d'accès informe du printemps vient de la synoque non putride et s'y trouve compliquée.

Sydenham n'a pas non plus manqué cette observation. « Les intermittentes, dit-il, prennent leur
» nom de l'intervalle de deux accès, et sont suffi-
» samment distinguées par cette marque, pourvu
» que l'on ait égard aux deux divisions de l'année
» dans lesquelles elles arrivent, savoir : le prin-
» temps et l'automne. Cependant il y a quelques
» fièvres de la vraie nature des intermittentes,
» mais qui ne présentent point de signe visible
» qui les puisse faire discerner. Quand, par exem-
» ple, les intermittentes d'automne se manifes-
» tent de bonne heure, comme en juillet, elles
» ne prennent pas sur le champ leur vraie
» forme, comme le font les intermittentes du

» printemps en général ; mais elles ressemblent si
» fort aux fièvres continues à tous égards, qu'il
» n'est pas possible de les distinguer sans une at-
» tention très-scrupuleuse. A la longue, elles pa-
» raissent mieux caractérisées quand la constitu-
» tion prédominante est un peu affaiblie. Mais,
» vers la fin juste de l'automne, elles se démas-
» quent et paraissent comme de vraies intermit-
» tentes, soit de l'espèce des *tierces*, soit des
» *quartes*, telles qu'elles étaient réellement d'abord.
» Mais, si l'on n'y fait pas une soigneuse attention,
» on risque de se tromper au désavantage des
» malades, en prenant ces espèces d'intermittentes
» pour de vraies fièvres continues. »

Sydenham nous donne dans cet article, la vraie idée des intermittentes de la moisson. Rarement elles sont simples au commencement de la saison, mais compliquées avec une fièvre continue, épidémique en cette saison ; et c'est la fièvre de Lausanne de M. Tissot, la *nouvelle fièvre* de Sydenham, et celle que nous appelons communément la *fièvre bilieuse*. Je la considérerai donc d'abord comme simple, ensuite comme compliquée avec une fièvre d'accès.

Les symptômes les plus communs de la fièvre bilieuse sont, suivant Sydenham, au nombre de douze, dont sept sont essentiels, et cinq accidentels. Je les donne ici d'après lui, avec quelques remarques.

Symptôme I. *Intervalles de chaleur et de froid se succédant l'un à l'autre.* Ceci est commun à bien des fièvres, spécialement à celles qui sont accompagnées de crudité dans l'estomac. Nous le voyons fréquemment avant l'opération d'un vomitif ordinaire, même quand il n'y a pas de fièvre.

Sympt. II. *Souvent douleur à la tête et aux membres.* Il pouvait y ajouter *au dos* et aux lombes, et tous les symptômes déjà exposés de matière turgescente dans les premières voies, particulièrement ceux de bile jaune, notés par Hippocrate dans la synoque non putride.

Sympt. III. *Le pouls semblable à celui d'une personne en santé.* On doit entendre ceci du commencement seulement, et plus proprement durant les préludes de la fièvre, *terrentia febr.*; car, aussitôt que la vraie rigueur a lieu, et que la fièvre déterminée commence, le pouls devient fréquent, et excède bientôt en fréquence celui de la fièvre inflammatoire, si l'on a négligé les évacuations convenables.

Sympt. IV. *Le sang ressemble communément à un sang pleurétique.* Ceci dépend beaucoup du tempérament du malade, du degré de gelée, ou du côté d'où vient le vent. Au premier abord, le sang n'est pas fort épais, mais le devient, pour la plupart du temps, en peu de jours, et la couenne ressemble à de vieux suif jaune. La sérosité est

toujours jaune, mais vers la fin de la fièvre le sang se dissout.

SYMPT. V. *Le plus souvent une toux qui, avec les autres symptômes d'une péripneumonie bénigne, se passe d'autant plus tôt, que la maladie a lieu à un plus grand éloignement de l'hiver.* Cela est vrai en tout; car la toux est très-rare en août, peu commune en septembre, mais fréquente en octobre, et fort opiniâtre en novembre, et se passe rarement sans l'expectoration d'une matière cuite, comme je le ferai voir.

SYMPT. VI. *Quelquefois une douleur au cou et à la gorge au commencement de la maladie, mais non si violente que dans l'angine.* On la prend souvent pour une douleur de rhumatisme.

SYMPT. VII. *Quoique la fièvre soit continue, cependant elle augmente souvent vers la nuit, comme si c'était une quotidienne ou une double-tierce.* Cette rémittence est ordinaire, même depuis le commencement jusqu'à la fin, si on la traite bien. C'est un mauvais signe quand il n'y a plus de rémittence, et un bon quand elle dure. Quand la fièvre est compliquée avec une fièvre d'accès, les rémittences sont plus parfaites. Si les paroxysmes commencent avec un froid et de la rigueur, on a lieu d'attendre qu'elle prendra bientôt son type, surtout s'il y a en même temps des signes de coction, particulièrement un sédiment jaune ou bri-

queté dans l'urine, ce qui est plus commun dans cette fièvre que dans toute autre.

SYMPT. VIII. *Il y a une si grande tendance à la frénésie, qu'elle vient subitement d'elle-même, mais non pas si forte que dans la petite-vérole et les autres fièvres ; les malades étant, en ces derniers cas, plutôt dans un délire tranquille que furieux, et que parlans sans suite pendant les intervalles. Ce symptôme augmente beaucoup si l'on reste au lit, même peu couvert; car la fièvre étant par-là portée à la tête, il en résulte bientôt un* coma *ou une frénésie.* Quand cette fièvre est bien traitée dès le commencement même, le délire n'est pas si fréquent ni si difficile à faire cesser ; au lieu que si l'on favorise les sueurs, surtout au commencement et avant les autres évacuations, la tête est prise aussitôt.

J'ai souvent vu combien il y avait d'avantage d'être levé dans les cas où il y avait frénésie. Il y a quelques années que je traitais un jeune homme hardi, dans une petite-vérole fort mauvaise ; le délire fut si grand, qu'on jugea à propos de le lever en lui mettant une robe de chambre qui pût lui couvrir les mains et les pieds. On vit d'abord l'avantage de l'avoir levé, car la frénésie, qui cessait durant cette position, revenait très-violemment une heure après qu'il avait été mis au lit. Pour prévenir cet inconvénient, on le tint partie du jour et de la nuit à demi levé,

avec des bandes passées sous les bras, et attachées au ciel du lit. Cet expédient réussit, et procura même d'autres avantages : le malade prit beaucoup plus de boisson, expectora plus aisément ; et la gangrène qui avait paru à l'os des îles et au sacrum, se guérit avec moins de difficulté.

SYMPT. IX. *Il paraît souvent des pétéchies ou éruptions causées par l'usage imprudent des cordiaux et par un régime échauffant. On voit des taches pourprées dans les jeunes sujets d'un tempérament chaud, ce qui est le signe certain d'une inflammation considérable, tant dans cette maladie que dans les autres espèces de maladies aiguës.*

J'ai souvent vu des éruptions semblables et des taches pourprées dans les sujets scorbutiques, sans fièvre. (Dans ce cas, le sang était plutôt dissous qu'épais et tenace.) A peine même me souviens-je d'avoir vu les unes ou les autres dans une vraie inflammation. En effet, elles sont rares depuis Noël jusqu'en juillet, mais fort fréquentes depuis juillet jusqu'en octobre inclusivement, surtout dans les jours caniculaires. Ce n'est qu'un sang forcé dans les extrémités capillaires, et extravasé dans le tissu cellulaire. Pour produire cet effet, le sang doit donc être en trop grande quantité, ou fort dissous, ou poussé avec une impétuosité extrême, ou les vaisseaux capillaires doivent être fort relâchés : or, cette saison peut produire tous ces changemens dans le corps. La chaleur continuelle relâche

les vaisseaux capillaires, raréfie le sang, en diminue la densité, en même temps que les sels et les huiles s'exaltent, contractent de l'acrimonie, et stimulent ainsi, forcent le cœur à pousser le sang avec trop d'énergie. Il y a alors *plethora ad vires*, ou un excès de sang délié acrimonieux, et les solides sont dans le relâchement.

Voici les indications qui se présentent pour remédier à cet inconvénient. Il faut, 1.º diminuer la quantité surabondante du sang, afin que les vaisseaux relâchés puissent plus aisément disposer du reste : on réitérera ces saignées jusqu'à ce qu'on ait rétabli l'équilibre entre les vaisseaux et les fluides qui y sont contenus; 2.º corriger, et même expulser la cause irritante avec la diligence convenable, pour calmer le mouvement du cœur et des artères, et modérer par-là celui du sang, et accélérer la résorbtion de ce qui a été extravasé; 3.º procurer de la tranquillité au corps et à l'esprit, jusqu'à ce que la nature se soit rétablie; 4.º rétablir la texture du sang par les moyens convenables; 5.º fortifier le système des vaisseaux en le faisant resserrer, afin qu'il puisse exécuter ses fonctions : après quoi l'on peut espérer que la nature opérera une crise dans le temps convenable, comme il arriva à mademoiselle Cop. *Voyez* fièvre putride.

L'expérience nous a fait voir les effets salutaires que la saignée peut procurer pour remplir ces

intentions, même dans les fièvres bilieuses et putrides. Ces saignées seront plus ou moins abondantes, selon l'exigence des cas; mais il faut aller par degrés, et bien considérer les circonstances du malade, le degré (1) du pouls, et la quantité

(1) Le degré du pouls est ce qu'il y a d'essentiel à bien observer ici; mais il faut ne pas se méprendre sur cet avis de M. Grant. Certains praticiens portés à la saignée aussi aveuglément que quelques médecins anciens, se règlent à cet égard par le principe le plus faux; ils pensent que quand le pouls est grand et fort, il faut tirer beaucoup de sang. Opinion absurde! C'est à la dureté du pouls, à la tension de l'artère et à la rénitence réciproque du sang et du vaisseau, qu'il faut faire une attention particulière. On doit toujours bien augurer d'un pouls grand et fort : quand les autres signes ne sont pas décidément mauvais, c'est une marque que la nature est en état de se soutenir et de vaincre la cause de la maladie; et c'est la mettre alors dans le cas de succomber, que de la priver d'une grande partie du fluide d'où elle doit tirer les forces nécessaires pour triompher. Un pouls grand, fort et libre, indique qu'il n'y a point d'engorgement, et, par conséquent, pas d'inflammation interne à craindre. Quant à ces taches, comme elles ne sont pas toujours l'effet d'un sang uniquement trop délié, mais d'un sang imprégné aussi d'une matière acrimonieuse, on a lieu de croire qu'une partie de l'acrimonie morbifique, ou des miasmes qui altèrent la qualité des humeurs, a été poussée à la circonférence. Or, les malades étant, en général, dans une atmosphère un peu chaude, les principes dont l'air ambiant est chargé, ne fût-ce même que par les exhalaisons du corps, réagissent sur le corps; il s'excite un mouvement intestin dans ces éruptions, dont la mauvaise qualité s'altère encore plus par ce mouve-

du sang extravasé. Quoiqu'il faille tirer du sang, on doit néanmoins, dans les fièvres putrides et bilieuses, ne regarder ce moyen que comme un palliatif employé pour obtenir quelque répit, jusqu'à ce qu'on ait ramené le pouls à son état, et procuré la résorbtion du sang par les autres moyens qui paraissent réellement plus salutaires dans les dérangemens résultant de l'acrimonie et de la dissolution du sang, ou de la faiblesse des vaisseaux.

Quant à la seconde indication, on sait que la cause irritante est un *épaississement morbifique*

---

ment. Si donc on diminue, ou plutôt on abat les forces que la nature pourrait opposer à cette réaction que les éruptions peuvent dès-lors exercer sur les humeurs qui circulent à la circonférence, qu'en peut-il résulter, que du ravage? N'en voit-on pas tous les jours la funeste expérience, conséquemment à la rentrée de ces humeurs qui, se rejetant sur le centre avec le degré ultérieur de dépravation qu'elles ont acquis à la circonférence, font périr les malades? Il n'est donc pas toujours sûr non plus de chercher à produire la résorbtion de ces humeurs. Ainsi, le conseil de M. Grant, sur la saignée, est supposé être donné avec ses limites; car je ne parle pas ici des effets résultant d'une pratique abusive, qui aura donné lieu à ces éruptions. Il faut donc avoir pour but principal de soutenir la nature. La dureté du pouls et sa fréquence autorisent seules les saignées réitérées : encore faut-il avoir soin de purger par intervalles. Ces évacuations feront, en général, plus d'effet dans ces circonstances, que les fréquentes saignées; mais ces évacuations doivent être bien graduées et très-douces, à moins qu'il n'y ait des signes décidés de putridité.

jaune, qui ne peut être chassé par les vomitifs et les purgatifs, ni corrigé que par les acides, les liqueurs froides, et un air libre; que les opiats le retiennent, l'irritent, de même que les astringens, et tout ce qui augmente la chaleur et le mouvement.

La troisième indication nous force quelquefois de recourir aux opiats, comme au moindre de deux maux, lors même que nous voudrions nous en abstenir. Il faut cependant essayer auparavant tous les autres anodins, et éloigner du malade tout ce qui peut faire impression sur les sens. Si néanmoins on se voit obligé de recourir aux opiats, il faut toujours se souvenir qu'ils resserrent le ventre, et irritent l'acrimonie de la bile : on en prendra donc les plus rafraîchissans, et à petites doses, ne les réitérant même qu'avec grande nécessité. Je ne connais pas de remède qui exige plus que l'opium, que le médecin soit bien instruit de la constitution de son malade.

La quatrième indication a été considérée en parlant de la constitution putride. Elle nous montre qu'il faut user des fruits, du pain, des végétaux et des acides végétaux, pour rétablir la texture et la liaison du sang. On pourra y joindre les acides minéraux, dans les cas d'extrême dissolution, mais après les évacuations convenables, comme je l'ai dit de la fièvre putride, dont les pétéchies sont un symptôme.

La cinquième indication est de même nature. On y répondra au mieux avec les liqueurs froides, un air renouvelé, en tenant le malade levé, en lui faisant user de vin, et même de quinquina donné à propos et à dose convenable. « J'aime » bien l'idée de M. Macbride, et je ne doute pas » que le *gaz* qui provient des substances végé- » tales pendant la digestion, ne puisse faire plaisir » aux nerfs, et ne soit très-antiseptique, comme » nous le voyons dans la cure du scorbut de » mer. »

SYMPT. X. *Quelquefois même ces taches que l'on appelle* éruption miliaire, *se font voir partout le corps avec toute l'apparence de la rougeole, sinon qu'elles sont plus rouges; ne laissant, en se passant, aucune desquamation surfuracée, comme il arrive dans la rougeole. Quoique ces éruptions paraissent quelquefois d'elles-mêmes, ce ne sont souvent que les effets de la chaleur du lit et des cordiaux.*

Il y a quatre petites éruptions communes aux fièvres, outre les *pétéchies* et les taches pourprées: 1.° Dans les cas où les sueurs sont abondantes, il y a une espèce d'éruption appelée *échauboulures*, en latin *sudamina* : cette éruption disparaît dès que le corps est exposé à l'air libre ; 2.° des boutons qui poussent après la coction en plusieurs fièvres. Ils contiennent une *matière*, et forment de petites croûtes, ce qui est aussi un

signe de coction ; 3.° une éruption miliaire rouge ; 4.° une éruption miliaire blanche. Les éruptions miliaires indiquent très-certainement une grande acrimonie : cependant il est encore des gens qui regardent les remèdes acrimonieux comme convenables dans les fièvres miliaires, ajoutant ainsi acrimonie à acrimonie, c'est-à-dire, jetant de l'huile sur le feu.

Après toutes les observations que j'ai faites, je crois avoir droit de conclure que les fièvres de printemps mal traitées, sont plus sujettes aux éruptions miliaires que les fièvres bilieuses. Je vis, au printemps 1769, plusieurs fièvres humorales qui avaient été mal traitées, et toutes accompagnées de ces éruptions ; tandis que, parmi les fièvres bilieuses mal traitées que je vis durant l'automne suivant, je ne remarquai que deux fièvres avec des éruptions miliaires. Le premier cas était celui de la domestique de madame F. ; l'autre, celui d'un homme de journée, chez madame J. : ce fut même dans les progrès fort avancés de la maladie, que je le vis. Je les traitai comme s'il n'y en avait pas. La domestique avait un *pourpre rouge*. Après vingt-et-un jours, elle devint fort faible, était dégoûtée de tout aliment : son pouls devint mou et petit. Alors je la purgeai doucement avec de la rhubarbe. Elle commença aussi à prendre une légère décoction de quinquina avec du jus de limon, ce qui lui rétablit l'appétit et

sembla avancer la coction. Cependant le pouls fut encore fréquent pendant plusieurs jours, quoique les autres symptômes eussent assez promptement disparu. L'homme avait une éruption considérable de *pourpre blanc*, et n'en était aucunement soulagé. Il avait le ventre plus resserré, et conséquemment était plus appesanti et plus indolent. Peu de jours après, les pointes blanches disparurent; sa respiration devint difficile. On lui mit les vésicatoires; aussitôt la respiration fut soulagée; mais les autres symptômes subsistaient toujours. En même temps on le soutint avec du gruau, de la panade; et il prit beaucoup d'oxymel et de vin blanc dans ses boissons. Il prenait pour médicament, toutes les quatre heures, une potion de *jus de limon*, de *julep de camphre*, d'*eau de menthe*; de chacun demi-once, et *huit grains de chaux d'antimoine*. On lui tint régulièrement le ventre libre avec des lavemens donnés au besoin; on le fit tenir sur son séant tous les jours pendant les rémittences. Dès que sa respiration eut été facilitée, je lui donnai une dose de *tartre émétique en lavage* : sa tête en parut fort soulagée, et il reprit insensiblement. Je pensais autrefois que la chaux d'antimoine mêlée avec les acides, ferait vomir comme le tartre émétique; mais je suis sûr du contraire, car j'en ai beaucoup ordonné ces dernières années-ci, avec grande quantité de jus de limon et d'oxymel, sans avoir vu cet effet.

Sympt. XI. *La langue est ou moite ou sèche, suivant le régime que l'on a tenu : quand elle est sèche, elle est brune au milieu, et blanche sur les bords ; quand elle est moite, elle est blanche et sale, et ressemble un peu à la couleur de la moutarde.*

Sympt. XII. *La sueur dépend semblablement du régime ; car s'il est trop échauffant, elle est en quelque sorte visqueuse, spécialement autour de la tête, et procure peu de soulagement, quoiqu'elle soit abondante et universelle. Il suit de là que ces sueurs ne sont que symptomatiques, et non critiques. En excitant une sueur par des médicamens, au premier abord d'une maladie, on transporte ordinairement la matière morbifique, sinon à la tête, au moins aux membres. Mais quand la fièvre s'est emparée de la tête, et que la frénésie a prévalu, les signes de la sueur disparaissent,* la peau se dessèche, s'échauffe ; la bouche est comme rôtie, la langue brune, rude et dure; les intestins resserrés, ou les selles crues, noires, très-fétides ; l'urine crue et brune ; *seulement le pouls reste quelquefois très-fréquent, et quelquefois devient plus lent. Enfin, quand les esprits sont excessivement troublés par un mauvais traitement, le pouls devient intermittent avec le soubresaut des tendons, et la mort suit bientôt.*

Je vais donner un exemple de la plupart de ces symptômes. Le portier de M. W., jeune homme

robuste, fut attaqué de cette fièvre le 14 de septembre : il ne vit personne que le 17, qu'on le fit saigner copieusement. Le sang était fort épais, et couvert d'une couenne jaune foncé : après quoi il sua beaucoup, comme il arrive aux jeunes gens après la saignée, si on les tient chaudement au lit, et s'ils prennent des boissons chaudes. Le 19, la sueur cessa, il survint un grand délire avec tous les symptômes décrits après la sueur n.° 12. On lui mit des sangsues aux tempes ; les vésicatoires au dos et à la tête. La frénésie augmentait, ou plutôt il devint stupide, et même perdit toute raison. Ce fut la nuit du 19 que je le vis la première fois, même assez tard. Je fis ôter les vésicatoires, ordonnai un vomitif avec le *vin d'ipécacuanha*, une once ; *vin d'antimoine*, demi-once ; et *un purgatif* ensuite. Il fut beaucoup soulagé le matin suivant par l'effet de ces remèdes. Je le mis aux fruits, aux acides et aux sels neutres. Je lui fis tenir le ventre libre jusqu'à la fin du mois, que les remittences devinrent plus longues, la bouche moite, le pouls plus lent : le délire et les éruptions miliaires disparurent, il eut alors alternativement un jour bon et un mauvais.

Je m'attendis alors chaque jour à une intermittence et à des signes de coction parfaite ; ce qui arriva aussi le 2 octobre. L'urine eut un fort sédiment briqueté : il fit plusieurs selles bilieuses, et ne se plaignait plus que de faiblesse. Cette crise sem-

blait parfaite ; mais il y manquait deux choses : elle n'avait pas commencé par un frisson ; la peau était sèche. Comme il était très-faible, je crus cependant devoir lui donner une décoction de quinquina, mais cela tourna mal ; car, le jour suivant, tous les symptômes du n.° 11, et quelques-uns du n.° 12 reparurent, particulièrement le délire. Il prit aussitôt une purgation, et la potion de limon, de camphre et de chaux d'antimoine. Je persistai dans le premier régime jusqu'au 22 de la fièvre, et on lui tint le corps libre avec des lavemens. Le matin du 23, il survint un hoquet que je soupçonnai venir d'un amas dans l'estomac ou dans les intestins : c'est pourquoi je le purgeai avec la rhubarbe et la crême de tartre. Mais le hoquet augmenta ; le pouls devint petit. Je fis mettre un vésicatoire à chaque malléole pour relever le pouls, et je continuai les mêmes potions et le même régime.

Cela eut l'effet que je désirais. Le hoquet tomba, et le pouls reprit son assiette. Les choses restèrent ainsi jusqu'au 28 de la fièvre, que le hoquet revint au soir plus fort que jamais, et semblait menacer de gangrène. Mais en comparant ensemble tous les symptômes, il parut que cela ne venait que de faiblesse, et peut-être de la grande quantité de liqueurs acides déliées qu'il avait prises. Je lui fis mettre un vésicatoire entre les deux épaules, et j'ajoutai à chaque potion une demi-once de *julep*

de musc (1). Cela fit un effet admirable. Le hoquet se passa en dix heures, et tous les symptômes cessèrent.

---

(1) Ce médicament, dont M. Grant se loue ici, est fort préconisé dans le nouveau dispensaire de M. Léwis. Un très-habile homme m'a cependant assuré que le musc n'avait pas répondu ici, à Paris, aux succès qu'on en croyait pouvoir espérer, après ce qu'en avaient dit plusieurs médecins étrangers; mais s'il a eu des succès ailleurs, on est toujours intéressé à les connaître. L'occasion où il pourra être utile se présentera peut-être ici ou ailleurs. Voici ce que dit le savant chimiste anglais: Le musc est un médicament en grande vogue dans les pays orientaux. On en a un peu trop négligé l'usage parmi nous, même comme parfum, dans l'idée qu'il causait des vapeurs, etc. aux femmes d'une faible constitution, et aux gens d'une vie sédentaire. Il paraît cependant, par les dernières expériences, que quand on en fait une application convenable, c'est un remède d'une grande vertu, même contre les maladies qu'on le supposait produire. Le docteur Wall nous a communiqué (Transac. philos., n.º 474,) un détail de plusieurs effets extraordinaires de ce simple, dans les maladies convulsives et autres, qui ont trop souvent éludé les vertus de tous les médicamens que l'on avait mis en usage. Le docteur observe que l'odeur en est souvent nuisible, lorsqu'au contraire le simple pris intérieurement et en une grande quantité, produit les plus heureux effets: que deux personnes déjà affectées de soubresauts aux tendons, dans une extrême anxiété, et ne dormant point, après la morsure d'un chien enragé, furent parfaitement guéries avec deux doses de musc, chacune de *seize grains*. Il observe encore qu'une dose ou deux de *dix grains*, firent cesser des hoquets convulsifs, accompagnés des plus mauvais symptômes; et que, dans plusieurs cas où ce médicament n'a pu être pris

Alors il commença à prendre goût aux alimens, à la petite bière froide, au cidre dur (1), après quoi nous quittâmes les médicamens. Au trente-quatrième jour, il fit naturellement quelques selles bilieuses; sa peau fut d'une douce moiteur durant la nuit. Ces selles purgatives durèrent quatre

---

par la bouche, à cause des violentes convulsions des malades, il a été avantageux pris en lavement. Il ajoute aussi qu'il n'en a jamais vu grand effet à moindre dose que *six grains ;* mais que, pris à *dix grains* par la bouche, il n'a jamais manqué de produire une douce diaphorèse, sans échauffer aucunement, ni causer le moindre malaise ; qu'au contraire il modère les douleurs, relève les esprits ; et que quand les sueurs ont paru, le malade tombe ordinairement dans un sommeil rafraîchissant; qu'il n'a jamais trouvé de personne hystérique, quelqu'ennemie qu'elle fût des parfums, qui ne pût le prendre sans inconvénient en forme de bol. A ce Mémoire il joint le rapport d'autres effets extraordinaires du musc, observés par une autre personne. Des expériences réitérées ont confirmé depuis son efficacité dans ces maladies. Je l'ai moi-même souvent donné avec grand succès ; portant même quelquefois la dose à *vingt grains* toutes les quatre heures, avec deux ou trois cuillerées de julep musqué dans les intervalles. Le julep est la seule préparation officinale qu'on en fasse ici :

New. disp. art. Moschus.

℞ *Eau-rose de Damas*, six onces;
Musc, douze grains;
Sucre très-fin, une drachme.

Ecrasez le sucre et le musc ensemble, et jetez-y peu à peu l'eau-rose.

(1) Cet homme était originaire de Devonshire, et avait été accoutumé à boire du cidre.

jours, et emportèrent tous les symptômes, excepté certaine blancheur, ou plutôt une sécheresse qui lui resta sur la langue; le pouls n'eut pas non plus sa lenteur naturelle avant le quarante-deuxième jour; c'était-là un vrai *causus* bilieux.

On peut demander, en passant, comment le quinquina fit-il beaucoup de bien à la domestique de madame F., tandis qu'il fit un si grand tort à ce portier? La raison m'en paraît toute simple : la femme était naturellement d'une constitution délicate; ses humeurs étaient délayées et acrimonieuses, ses solides flasques et mous : le quinquina remédia à ces deux inconvéniens; mais l'état du portier était différent. Il avait un sang naturellement épais, des solides fermes et élastiques. Sa faiblesse était l'effet d'une grande évacuation, et de la longue privation de sa diète accoutumée : on y aurait mieux remédié par le régime que par le quinquina, et même les acides minéraux, ou le vin, auraient fait moins de tort.

Ce cas-ci, aussi-bien que plusieurs autres maladies que j'ai suivies, m'ont prouvé que les sueurs abondantes ne sont pas avantageuses dans cette fièvre, avant que la matière bilieuse ait été cuite, et expulsée en grande partie; mais que les selles spontanées sont avantageuses, même avant qu'il y ait quelque signe de coction, comme nous allons le voir dans la méthode curative, où je prendrai encore Sydenham pour guide dans le

même ordre qu'il nous l'a donnée. *Sched. monit.*, art. 7 (1). « Je fais d'abord tirer dix onces de sang : » quoique le sang ressemble souvent dans cette » fièvre à celui d'une pleurésie, il n'est pas bien » sûr de réitérer la saignée. Si cependant la dif- » ficulté de respirer, une violente douleur de » tête, occasionée par la toux, et autres symp- » tômes de cette espèce, faisaient voir une ten- » dance assez déterminée à la fausse péripneu- » monie, il faut réitérer la saignée et la purgation, » jusqu'à ce que ces symptômes disparaissent en- » tièrement : ce que je recommande d'observer » soigneusement. »

Je dois remarquer, sur ce passage, que la fièvre en question est de trois sortes : 1.° quelquefois simplement bilieuse ; 2.° bilieuse et inflammatoire ; 3.° bilieuse, inflammatoire, péripneumonique. Ces complications viennent en partie de la constitution naturelle du malade, en partie des vents et du temps, et en partie de la saison ; au mois d'août, par exemple, et septembre en partie, quand le temps est chaud et le vent à l'ouest, il

(1) J'ai déjà dit que le temps de la chaleur de l'accès est le plus propre pour la saignée, parce que l'on peut mieux juger alors du degré du pouls ; mais les vomitifs et les purgatifs conviennent mieux durant la rémittence, quand la matière cuite par la fièvre, durant la nuit, peut être évacuée le matin par la purgation.

y a rarement beaucoup d'inflammation, même dans les sujets pléthoriques; alors il ne faut pas répéter la saignée, quelquefois même il ne faut pas saigner du tout. Mais, quand les jours diminuent, que les vents sont au nord et nord-est, la saignée devient plus nécessaire; il faut même la répéter dans quelques constitutions pléthoriques, jusqu'à ce que les symptômes de l'inflammation soient suffisamment abattus, surtout s'il s'y est joint une toux sèche et dure. Mais, en général, une saignée faite suivant les forces du malade, suffit dans les sujets pléthoriques ou sanguins, comme je l'ai dit ailleurs, pour faire cesser le spasme, et facilite beaucoup l'effet des vomitifs et des purgatifs. Je n'ai même jamais vu de fièvre bilieuse se passer plus doucement que quand le malade avait été saigné une fois à propos au commencement. Si le malade est jeune et fort pléthorique, le médecin peut se méprendre à la petitesse du pouls; parce que l'oppression et l'inanition ou manque de force, sont toutes deux accompagnées de ce symptôme. On doit donc comparer *l'habitude naturelle* du malade avec les autres symptômes; et le pouls nous fera voir l'effet de la saignée durant l'opération.

« Je me souviens, dit Sydenham, *Sched. monit.*, » art. 42, d'avoir vu une preuve bien remarquable de ceci, dans un jeune homme que je suivais il y a quelques années; car quoiqu'il

» semblât près d'expirer, les parties extérieures
» étaient si fraîches, que je ne pus persuader
» aux assistans qu'il avait la fièvre, laquelle ne
» pouvait prendre son cours, ni paraître, parce
» que les vaisseaux trop pleins s'opposaient au
» mouvement du sang. Je leur dis cependant que
» la fièvre allait devenir assez forte si on le sai-
» gnait. A peine le fut-il, que la fièvre fut aussi
» forte que j'en aie jamais vue, et elle ne se
» passa qu'après trois ou quatre saignées. »

On peut rencontrer tous les jours des cas semblables. Il est sûr que le vomitif et les purgatifs n'auraient pas réussi avant la saignée, et qu'un chaud cordial aurait été ici un véritable poison.

ART. VIII. *Dans la soirée, je fais mettre un vésicatoire entre les épaules, et le matin suivant je donne une potion lénitive, avec ordre de la répéter tous les deux jours, tant que le malade en ait pris trois; après l'effet, je fais prendre un opiat, au temps d'aller au lit. J'agis ainsi pour empêcher le* coma *qui pourrait résulter du trouble des esprits; ce que les purgations occasionnent souvent dans les fièvres, comme on le vit dans la fièvre comateuse de* 1673, *art.* 9. *Mais il ne faut pas donner l'opiat dans les jours intermédiaires de la purgation, au temps d'aller au lit, de crainte de prévenir et arrêter l'effet de la purgation qu'il faut donner le jour suivant.*

Je ne vois pas de plus mauvaise pratique que de mettre les vésicatoires au commencement (1) des fièvres, surtout des fièvres putrides et bilieuses. Les vésicatoires augmentent l'inflammation, et irritent considérablement l'acrimonie de la matière morbifique Dans le premier temps de la constitution bilieuse, ils augmentent la propension aux sueurs symptomatiques, et empêchent les évacuations intestinales : mais quand la constitution se rapproche de l'atrabilieuse, et se trouve compliquée avec une toux dure qui ne cède ni aux saignées, ni aux vomitifs et purgatifs réitérés, alors les vésicatoires sont utilement mis en usage, quand la fièvre est tombée. Je n'entends pas par-là la rémittence qui a lieu chaque jour, mais la diminution de tous les symptômes ; ce qui arrive quand l'inflammation a été calmée, et l'*épaississement acrimonieux* en partie évacué ou corrigé.

Sydenham a considéré cette fièvre depuis le commencement jusqu'à la fin, comme de la famille de la fausse péripneumonie ; ce qui n'est cependant pas, que quand la saison est déjà fort avancée. Car la toux, et la douleur du cou et de la gorge qui accompagnent cette fièvre en août et septembre, cèdent à la méthode ordi-

(1) Qu'il serait à souhaiter que tous les praticiens fissent à cet avis de M. Grant, l'attention qu'ils devraient !

naire, et disparaissent après l'état. Mais, dans l'arrière-saison, la toux fait une partie essentielle de la maladie. Il y a alors certaine partie de la matière qui ne s'évacuera pas par les intestins, mais qui doit être évacuée par les poumons et la peau; voilà pourquoi l'érysipèle et autres éruptions de cette nature sont si fréquentes en cette partie de la saison; et il faut y bien faire attention, autrement on produira la fièvre comateuse de Sydenham; parce que si l'on trouble le cours de la nature, la matière se portera à la tête, et fera naître un grand danger. On doit en dire presque autant des opiats, lesquels sont à peine de quelque nécessité au commencement, quoique souvent préférables aux autres remèdes vers la terminaison, quand il faut procurer une diaphorèse. Voici trois exemples qui vont éclaircir ceci.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le 16 octobre 1769, je fus appelé chez M. Haze, et je le trouvai très-mal d'une rougeole de mauvais caractère. Il avait les yeux jaunes, et la langue comme si elle eût été trempée dans de la moutarde. Son pouls n'était pas fort; mais il avait aussi une toux sèche et insoutenable, de fréquentes envies de vomir et d'aller à la selle, qui n'étaient suivies d'aucun effet; je le fis saigner copieusement, et prescrivis un lavement purgatif, immé-

diatement après la saignée, avec ordre de boire beaucoup d'eau chaude et d'oxymel, pour solliciter le vomissement. Après la saignée, il vomit une grande quantité de bile jaune. Le lavement fut suivi d'une selle très-abondante; ce qui diminua beaucoup l'anxiété et les symptômes menaçans, tant de la tête que de la poitrine. Le lendemain matin, la saignée fut réitérée, les selles allèrent leur train; et il reprit d'un jour à l'autre, sans autres médicamens que les émolliens et l'oxymel; car, l'inflammation ayant été calmée par la saignée, et l'acrimonie bilieuse évacuée ou corrigée, la rougeole se passa comme à l'ordinaire, et la maladie, qui menaçait des suites les plus tristes, fut parfaitement et heureusement jugée en peu de jours. Le premier et le second sang étaient couenneux et fort jaunes.

II.e Observation.

Le 26 septembre, une jeune femme bien portante fut saisie des symptômes ordinaires d'une fièvre bilieuse, accompagnés d'une toux considérable. Après la saignée, je lui donnai un vomitif; elle rendit une quantité prodigieuse de matière bilieuse, ce qui lui soulagea aussitôt la poitrine. Après la troisième purgation (comme l'ordonne Sydenham), tous les symptômes tombèrent, et elle parut avoir alternativement un bon et un mauvais jour, jusqu'au 11, que les

règles parurent de quelques jours plus tôt qu'à l'ordinaire. Quelques-uns regardent ceci comme un signe de la dissolution du sang; mais j'ai souvent observé que ce n'est qu'un signe de coction, et qu'elles sont souvent critiques; car la fièvre, abandonnée depuis ce moment à la nature, fut jugée le 14. Je ne lui permis pas, durant tout ce temps-là, de rester tout le jour au lit. Sa boisson était acide et froide; sa diète, du fruit, du pain et du riz. On lui avait tenu le ventre libre selon le besoin.

III.e OBSERVATION.

Le 16 octobre, une femme de constitution bilieuse fut prise des mêmes symptômes, hormis la toux, qui était peu de chose. Mais elle se plaignait de ce qu'elle appelait *wax-kernels*, ou d'une éruption fort douloureuse aux deux côtés du cou, laquelle avait la forme de petits *grains de cire*. J'ordonnai le vomitif après la saignée: elle rejeta de la bile mêlée avec beaucoup de flegme tenace. Elle fut alors purgée et traitée exactement comme la précédente. La première et la seconde purgation la soulagèrent beaucoup; mais voyant que les *grains* se répandaient insensiblement, et qu'il lui venait, à toute la face et à la tête, un érysipèle de couleur jaune et fort douloureux, j'ordonnai une troisième médecine pour le matin du sixième jour. Au lieu d'en

être soulagée comme des deux autres, son pouls devint plus fréquent; elle fut fort agitée, et ne pouvait plus se tenir sur son séant. Il me parut alors que les purgations ne seraient plus de mise, et que la nature était toute disposée à pousser en grande partie par la peau le reste de la matière morbifique. Je fis donc mettre un grand vésicatoire entre les deux épaules. J'ordonnai de prendre, toutes les six heures, la potion suivante en ajoutant dix gouttes de *laudanum* à la prise de la nuit.

℞ *Julep de camphre*,
Esprit de minder, de chaque trois drachmes;
Eau de menthe simple, une once;
Chaux d'antimoine non lavée, dix grains.

J'ordonnai aussi de faire chauffer ses boissons, et de lui donner le petit-lait fait, en jetant dans le lait bouillant égale partie de vin et de vinaigre; de la laisser au lit toute la matinée suivante. Elle sua de nuit, comme je l'attendais; et tous les symptômes tombèrent. Le jour suivant, on la changea de linges à midi, et on la leva pendant quelques heures. La potion fut continuée sans le *laudanum*; et on lui donna un lavement au soir. Elle reprit, depuis ce moment-là, petit à petit, à la faveur des sueurs légères qu'elle eut au lit toutes les nuits; et ne fut purgée que quand je vis du sédiment dans les urines.

Ceci confirme, en passant, l'observation que fait

Sydenham : « Bref, la douce chaleur du lit pendant » la nuit, favorise au mieux les sueurs, lesquelles » viennent d'elles-mêmes alors; et c'est pour cette » raison que le malade ne doit pas être plus couvert » qu'en santé, et ne doit prendre rien d'échauffant : » il restera seulement un peu plus au lit le matin » suivant; et on suivra ensuite le traitement ci- » devant mentionné (1). »

Sydenham recommande ensuite, art. 13, 14 et 15, les fruits, les végétaux pour diète; la petite bière froide, et les juleps acides pour boisson; d'être levé tout le jour, surtout s'il y a des pétéchies, *coma* ou frénésie. C'est-là que finit sa méthode générale de traiter cette fièvre; méthode qui le mettait en état de rendre cette fièvre *intermittente régulière*, ou de l'enlever totalement, s'il n'y avait pas complication, ou quelques particularités dans la constitution du malade, et cela sans

---

(1) C'est-à-dire de purger au besoin, de délayer avec des breuvages acidules dans les jours intermédiaires; car les purgations fréquentes deviennent moins nécessaires quand les sueurs de nuit sont salutaires. Un lavement satisfera même au besoin jusqu'à ce que les signes de coction aient paru, aussi-bien que le sédiment dans l'urine. Après quoi une dose de rhubarbe sera utile; car, quoique la rhubarbe n'évacue pas la bile au commencement, elle devient cependant un remède fort convenable, et rétablit l'appétit et la digestion, après que la fièvre a cessé, et après l'état d'abattement où le malade a été réduit par de fréquentes purgations et une diète fort mince.

cordiaux ou médicamens échauffans, qu'un peu de vin vers la terminaison. En effet, il est constant que certains sujets faibles, dont le genre nerveux est facilement ébranlé, demandent quelques cordiaux après les évacuations : or, l'opium est, dans ce cas-là, le plus convenable et le plus sûr ; mais il faut bien prendre garde que toute l'inflammation ait cessé, autrement la conséquence en serait fort mauvaise. J'essaie toujours de détruire ces symptômes nerveux de spasme ou de faiblesse, avec un peu de vin ou une diète moins rigoureuse, et je trouve que je réussis mieux depuis, que quand j'employais plus librement les opiats. Le fort cidre, ou la bière avec une rôtie et de la muscade, ont souvent répondu à mon intention. Les acides minéraux sont quelquefois mis en usage ; mais je ne les crois nécessaires que quand il y a des signes de dissolution du sang, ou des pétéchies. Car, quoique la fièvre bilieuse soit du même genre que la fièvre putride, elle ne demande cependant pas en général d'aussi forts antiseptiques. Mais l'*épaississement* bilieux étant souvent long-temps à se mûrir et à sortir de l'habitude du corps, il ne faut employer aucun astringent qu'il ne soit tout évacué.

Je trouve que les acides savonneux apéritifs sont d'un meilleur usage, tels que l'oxymel, les tamarins, les prunes, les fruits mûrs, et semblables, auxquels on peut ajouter de temps en temps les

sels neutres purgatifs. Je trouve aussi que Sydenham avait raison d'objecter contre l'acide vitriolique sa stypticité. L'esprit de sel marin le meilleur est même rarement nécessaire, quoique moins styptique. Je trouve que le suc de limon est un excellent cordial dans cette fièvre.

Dans la fièvre putride, il est d'une nécessité absolue, même dans ce pays-ci, et encore plus dans les pays chauds, de donner le quinquina en bien des cas, pour prévenir la dissolution du sang, quoique cela soit rarement nécessaire dans les fièvres bilieuses simples. Au contraire, j'en ai vu de grands inconvéniens; ce qui confirme ce que Sydenham a dit, art. 23, l. c. « Nous avons » déjà observé que cette fièvre augmentait chaque jour vers la nuit, l'année dernière, et surtout cette année-ci, quand il venait un accès » semblable à celui d'une fièvre intermittente; » que c'est pour cette raison que les médecins, » qui avaient appris par expérience que toutes » ces fièvres devenaient à la fin intermittentes, » et que celles qui ne le firent pas pendant tout » le cours des années 1677, etc., jusqu'au commencement de 1685, cédaient au quinquina, » prirent le parti de traiter cette fièvre avec le » même médicament.

» Mais ce procédé, quoique fondé en raison, » ne fut pas aussi heureux que les années précédentes; car, après avoir mûrement examiné

» cette matière, je trouvai que le quinquina,
» donné même à larges doses, guérissait rare-
» ment la maladie, et que je devais plutôt attri-
» buer la guérison du malade, à une heureuse
» terminaison de la maladie, qu'à l'efficacité du
» médicament, tant il paraissait avoir perdu de
» la vertu qu'il avait les années susdites, au moins
» relativement à la fièvre de cette espèce, qui
» ressemble aux quotidiennes. Mais le quinquina
» fait encore actuellement autant de bien que
» jamais dans les vraies tierces. Il suit donc de
» là que cette fièvre est totalement différente des
» fièvres de la constitution précédente, d'autant
» que le quinquina n'est même actuellement d'au-
» cune vertu contre elle, et qu'elle est augmentée
» par le vin, les cordiaux et autres choses échauf-
» fantes; tandis que tout cela s'accordait assez
» bien auparavant avec l'usage du quinquina, et
» la fièvre elle-même », après une véritable inter-
mittence. Je demande ici de l'attention à cet article. Le quinquina ne sera jamais avantageux dans la fièvre bilieuse, avant que la matière morbifique ait eu assez de temps pour sortir de l'habitude du corps; et alors même il ne doit être donné que comme tonique dans le cas de faiblesse, non comme fébrifuge, à moins que la fièvre ne devienne une intermittente typique. Ainsi, le quinquina ne guérit pas la fièvre bilieuse, mais l'intermittente qui pouvait s'y être compliquée dès

le commencement, et ne s'est manifestée que quand la bile a été domtée ou expulsée.

Dans les articles 24, 25, 26, 27, 28, ce grand maître nous donne l'idée qu'il avait de la dysenterie de cette constitution; et, à l'article 29, celle de la même maladie, convertie en inflammation des intestins par de mauvais traitemens. L'article 30 contient ce qu'il pensait de la manière de la guérir, et des aphthes. Voyez ce que j'ai dit à la synoque putride.

Art. XXXV. *Mais*, dit-il, *pour revenir à la fièvre de la constitution présente, on doit observer dans cette espèce de fièvre, comme dans le rhumatisme et plusieurs autres maladies qui ne peuvent se guérir que par les évacuations, que si l'on persiste opiniâtrément dans les évacuations susdites, jusqu'à ce que tous les symptômes disparaissent, la maladie deviendra souvent fatale; car il n'est pas rare de voir rester quelques symptômes un peu de temps, même après que la maladie est dissipée; mais ces symptômes ne causeront pas de rechute, d'autant plus qu'ils se passent d'eux-mêmes petit à petit, à mesure que le malade reprend. En effet, ces symptômes ne sont que le vrai produit d'évacuations réitérées, par lesquelles le médecin tâchait de guérir la maladie, et procèdent aussi en partie de l'inanition causée par l'abstinence du malade, qui a été privé certain temps de ses alimens et de ses boissons ordinaires. Or, tout*

ceci occasionne des vapeurs aux malades, quand ils ont été fort affaiblis, et, en quelque manière, usés. C'est par cette raison qu'un médecin prudent ne doit pratiquer d'évacuations qu'autant qu'elles sont nécessaires, et les éviter autrement, en attendant un peu ce que le temps amènera; ce qui fait souvent voir le médecin habile dans l'art de maîtriser ces légers symptômes. En effet, je les ai souvent vus disparaître au déclin de cette maladie, sans rien donner qu'un opiat deux ou trois nuits de suite.

Ceci ne demanderait pas d'explication; cependant on manque souvent d'y faire attention. J'ai ouï parler de certains cas où la saignée fut répétée jusqu'au jour de la mort des malades, quoiqu'on les vît manifestement tomber par ces évacuations, que l'on ne réitérait que parce que le sang paraissait couenneux; c'est à quoi le vulgaire applaudit, et ce qu'il appelle coup de maître. Mais ce n'est pas là la vraie pratique de la médecine; cela ne s'accorde même pas avec l'idée de l'inflammation la plus invétérée. La même chose doit se dire des purgatifs dans les fièvres bilieuses.

Art. XXXVI. *La méthode que je viens de recommander est la meilleure que j'aie jamais trouvée pour le traitement de cette fièvre; et si l'on ne réussit pas par-là à la faire cesser, au moins on la rend intermittente, alors elle cède toujours au quinquina. Mais comme les purgatifs, tels que je*

les ordonne ici pour guérir cette fièvre, peuvent paraître nuisibles à quelques personnes, j'assure, d'après l'expérience, que rien ne rafraîchit tant et si sûrement que la purgation après la saignée, qu'on doit pratiquer d'abord en tous les cas. Quoique la purgation puisse, pendant son opération, exciter une plus grande commotion dans le sang et les humeurs qu'il n'y en avait auparavant, et par-là augmenter la fièvre, cependant ce mal sera beaucoup contrebalancé par l'avantage qui suivra immédiatement; car l'expérience nous prouve que les purgatifs, après la saignée, arrêtent une fièvre mieux qu'aucun autre remède, d'autant qu'elle entraîne les humeurs morbifiques qui donnaient lieu à la fièvre. En supposant même que ces saletés n'aient pas encore été dépravées, elles s'enflammeront cependant, s'épaissiront par la chaleur fébrile, et par-là contribueront à rendre la fièvre plus longue.

Quant à la purgation, je ne vois pas que les doux médicamens rafraîchissans, qui sont les seuls nécessaires dans cette fièvre, aient jamais, après la saignée, occasioné une forte fermentation; et je ne trouve pas non plus qu'il soit nécessaire de donner un opiat après ces médicamens. Ils sont plus efficaces quand on a fait précéder l'émétique. En effet, je suis surpris que Sydenham n'ait pas parlé de vomitif dans cette fièvre, où il est aussi nécessaire que dans la synoque non

putride ou putride. J'ai même remarqué qu'il fallait réitérer le vomitif plus d'une fois; et les effets en ont été avantageux, quoiqu'en général un vomitif suffise. Quand on a fait suivre le vomitif à la saignée, et que la rémittence a lieu, ce qui est le temps le plus convenable, on donne l'apozème purgatif quelques heures après le vomitif (1). J'ai aussi entretenu une purgation constante, et tous les jours, dans cette fièvre : c'était comme une diarrhée artificielle; mais cela ne réussit pas si bien que de purger, *pro re natâ*, *par intervalles*, selon que Sydenham le recommande, *de deux jours l'un*, ou tous les trois jours.

Voici un autre passage où le même auteur donne l'exposé des *préludes* de cette fièvre, *terrentia febris*. On y pourra joindre ceux du *colera-morbus*, mentionnés ci-devant à la fin de la synoque putride.

---

(1) Quand la fièvre est considérable au commencement, on aperçoit à peine de vraie remittence; alors on doit suivre la règle de Celse : « La fièvre continue a aussi des momens où elle » ne croît pas, quoiqu'elle n'ait pas de remittence; et si ces » momens ne sont d'aucun avantage, ils sont néanmoins assez » commodes pour administrer les médicamens. » La saignée est suivie de l'abattement du pouls; alors on peut donner le vomitif, et la purgation sera pour la remittence suivante, laquelle arrive communément dans la matinée; mais il faut nécessairement une seconde saignée dans le *causus bilieux*, ou la fièvre ardente bilieuse, avant de pouvoir donner l'émétique convenablement et avec avantage.

Art. XXIV. *Il faut encore noter que cette fièvre se montra pendant tout l'été, non pas tant par les signes distinctifs d'une fièvre, que par des tranchées tantôt avec des selles, tantôt sans évacuations. La fièvre de cette constitution tombait cependant alors avec ces phénomènes, et était souvent accompagnée de vomissement après les repas. On doit donc traiter ces symptômes comme si la fièvre s'était présentée avec sa vraie forme, et cela relativement à la saignée et aux purgatifs.*

Rarement la saignée est nécessaire en été, et quand il n'y a pas de fièvre. Ce que je trouve de plus efficace, est de prendre un vomitif, une ou deux purgations, et de s'abstenir quelques jours de toute substance animale, de manger des groseilles avant les repas, et de boire ensuite un grand verre d'eau froide. Il faut aussi se modérer sur le vin, jusqu'à ce que les symptômes aient entièrement disparu; et, par ce moyen, on prévient aisément les fièvres putrides ou bilieuses de l'été. Tel était le cas de M. E........ 1.er octobre 1770.

Si l'on traite ainsi la fièvre bilieuse, il arrivera de deux choses l'une: ou elle s'en ira peu à peu, ou elle se changera en intermittente. Les signes de l'intermittence paraissent au onzième jour ou avant, mais pour sûr au quatorze: et c'est-là ce qu'on entend par *fièvre d'accès informe de la moisson.* La fièvre bilieuse, avec laquelle la fièvre d'accès était compliquée dès le commencement,

commence alors à tomber, et la fièvre d'accès se manifeste.

1.° Tout bon observateur s'apercevra que le malade a un mauvais jour et un bon alternativement, comme dans une double tierce ; ou deux mauvais jours de suite, et un meilleur ; ensuite deux mauvais jours, comme dans une double-quarte. La connaissance de ces particularités empêchera le médecin d'être trop officieux alors, en faisant trop d'évacuations par la saignée ou les purgations, comme il le fallait dans la première partie de la fièvre. Mais il tâchera de parvenir à son but par la diète ; la fièvre tendant alors à une intermittente : des saignées et des purgations trop fréquentes l'empêcheraient de se former. 2.° Après cela les paroxysmes commencent par un tressaillement et un sentiment de froid, surtout aux jambes. Cela durera souvent une heure ou deux, et sera suivi d'une grande chaleur qui durera peut-être toute la nuit, mais tombera vers le matin ; après quoi viendront quelques selles bilieuses, des urines fort colorées, et peut-être la peau aura-t-elle de la moiteur. Si les selles sont abondantes, le soulagement sera considérable ; mais il n'y a jamais de vraie intermittence ou d'apyrexie entre les accès, à moins que la peau ne devienne moite et douce, quand même il y aurait du sédiment dans les urines.

Voici en quoi consiste la grande différence de

la fièvre putride et de la fièvre bilieuse. La fièvre putride, bien traitée dès l'abord, se passe souvent après les vomitifs et les purgatifs seuls : les urines deviennent alors hypostatiques, la bouche devient humide et se nettoie, le pouls se modère, la chair devient fraîche, sans que la peau soit notablement moite, ou qu'il y ait la moindre apparence d'intermittence, ou des paroxysmes après ces phénomènes, si l'on n'a pas mal manœuvré. Mais il n'en est pas ainsi de la fièvre bilieuse : elle ressemble beaucoup plus aux fièvres intermittentes, et ne se passe jamais que la peau ne soit devenue douce et moite ; quelquefois même il se voit des sueurs vraiment critiques à la fin d'une fièvre bilieuse traitée seulement avec les vomitifs, les purgatifs, les acides depuis le commencement jusqu'à la fin (1). Quoique les sueurs symptomatiques ne procurassent aucun soulagement au commencement, et ne dussent pas être sollicitées par cette raison, les sueurs de nuit sont cependant utiles après que la fièvre a commencé à tomber ; et on peut les favoriser même, en restant une heure ou deux de plus au lit, après avoir pris quelques boissons chaudes, comme une infusion de véronique ou de fleurs de sureau, acidulée avec l'oxymel.

Dans quelques fièvres bilieuses, quand on a

---

(1) Voyez le cas de M. Taylord.

trop long-temps insisté sur les purgatifs, la peau devient fort sèche et dure, ce qui indique toujours une crise imparfaite et une maladie longue. J'ai vu de bons effets, en pareil cas, de plonger les mains et les pieds dans de l'eau chaude, et de les oindre ensuite avec de l'huile, comme le faisaient les Anciens. Car j'observai que l'eau relâchait la peau pendant le bain, mais que cette dureté et cette sécheresse revenaient, à moins qu'on ne l'oignît d'un peu d'huile. C'est le période de la fièvre, auquel Sydenham recommande l'opiat comme restaurant, c'est-à-dire après le quatorzième jour; car, quand il nous parle d'opiat au commencement, il n'en parle que comme antispasmodique, et dans la vue de calmer les agitations occasionées par la purgation, ce que je ne trouve cependant pas nécessaire. Mais, quand la fièvre a duré long-temps, et que le malade a été fort épuisé par les évacuations et la diète, quelques gouttes de *teinture d'opium* ajoutées aux boissons de la nuit tranquilliseront les esprits, et procureront une douce diaphorèse, surtout si l'on y joint le camphre, le jus de limon et la chaux d'antimoine.

Quelquefois la fièvre se passe peu à peu de cette manière; et il ne faut pas non plus donner aucune purgation pendant ces circonstances, jusqu'à ce qu'il y ait un sédiment dans l'urine; alors la rhubarbe suffit. Au lieu qu'on ne peut compter sur ce médicament, comme purgatif, au commence-

ment des fièvres bilieuses ou des flux. D'autres fois elle se terminera en fièvre d'accès formée ; alors on la conduira comme je l'ai déjà dit.

Les fièvres d'accès ne sont cependant pas si fréquentes à Londres qu'en d'autres contrées. Nous verrons quelquefois ici, en une saison, soixante fièvres bilieuses, dont quatre seulement se trouveront compliquées avec une fièvre d'accès. Mais, après le mois d'octobre, quand l'*épaississement morbifique bilieux* devient visqueux, ces fièvres sont plus fréquentes.

L'érysipèle de la moisson est également commun en cette saison, de sorte que je ne sais si je dois le placer entre les maladies bilieuses ou les atrabilieuses. Quoi qu'il en soit, il diffère de l'érysipèle du printemps, à plusieurs égards. 1.° La couleur n'en est pas si vive ; elle est plutôt jaune ou d'un brun tanné. 2.° L'espèce que l'on appelle *zona*, ou ceinture, est plus fréquente en cette saison-ci. La douleur en est insoutenable, et ne cède pas si aisément à la saignée, qu'au printemps : le malade ne supporte pas non plus des saignées si fréquentes et si copieuses. 3.° On peut purger plus tôt et plus aisément que dans l'érysipèle du printemps. 4.° Il dégénère facilement en gangrène, si l'on néglige les purgations ; et, après le troisième jour de l'éruption, il faut user du même traitement que pour la fièvre bilieuse.

Je traitai dernièrement Madame W., dame âgée, et malade d'une fièvre érysipélateuse ; et cela se

passa fort bien, quoique doucement, et malgré que le flegmonoïde couvrît toute la malléole, que la douleur fût insoutenable, et les apparences fort menaçantes. Une solution de camphre, faite dans l'eau-rose avec la gomme arabique et appliquée en fomentation, calma mieux la douleur qu'une décoction de quinquina. En dernier lieu, cette fièvre demande des acides, mais les diaphorétiques n'y conviennent plus après le troisième jour de l'éruption : c'est une diète antiseptique qu'il faut pendant tout son cours. Quant aux sudorifiques, je ne les ai jamais hasardés en grande quantité dans les maladies bilieuses; et je crois même qu'ils ont fait bien du mal à ceux à qui d'autres les ont donnés. Si j'en dois juger par ce que j'ai vu dans les cas où ils ont été administrés, je dois aussi convenir que tous les symptômes irréguliers et malins que j'ai vus dans les fièvres bilieuses, étaient principalement dûs à cette mauvaise pratique, et plutôt qu'à la malignité réelle des maladies. Mon but n'est ici que de donner une juste idée de cette constitution, quand la nature est secourue comme il convient, ou du moins n'est pas troublée. Je pourrai peut-être, à quelque occasion, donner un détail des variétés que j'ai observées dans cette maladie, quand elle est traitée témérairement par des ignorans, ou quand les évacuations ont été trop long-temps négligées.

DE LA CONSTITUTION
ATRABILIEUSE.

Pour donner une juste idée des divers effets de cet *épaississement morbifique*, il est besoin de considérer les maladies qui ont lieu dans cette saison régulièrement et invariablement, c'est-à-dire, quelquefois en octobre ou au commencement de novembre, plus tôt ou plus tard, selon les changemens qui arrivent aux qualités sensibles de l'air. Les fièvres sont longues en cette saison, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'érysipèle, ou qu'elles ne soient intermittentes. Or, ces deux circonstances arrivent plus fréquemment dans ce période qu'en tout autre, depuis juillet jusqu'à Noël inclusivement. C'est ce qu'on peut appeler la fin de la constitution bilieuse.

En effet, dès que commencent les indispositions que les Anciens ont attribuées à l'*humeur atrabilaire* ou *mélancolique*, c'est-à-dire quand l'*épaississement jaune* morbifique de la moisson devient plus tenace, et d'une couleur plus sombre, les gens se plaignent de malaise, sans pouvoir dire ce qu'ils ont. Ils sentent une certaine oppression, une langueur, et se plaignent aussi d'indigestion, de trouble pendant le sommeil, d'abattement d'esprit ; s'assoupissent après les repas, et ne sentent plus aucun rafraîchissement après

le sommeil. Ils urinent rarement, les urines sont d'une couleur foncée, et le plus souvent ces sujets sont resserrés. Rarement ils ont faim, mais mangeront de bon cœur; leur digestion leur est désagréable, troublée par des flatulences et une grande plénitude de l'abdomen; et ils ont des rapports crus et quelquefois fétides. Le pouls est petit pendant ce temps-là, plein et régulier: la langue n'est pas sale, excepté immédiatement avant le déjeûner; ces malades n'éprouvent ni chaleur ni soif: le vin qu'ils boiront les soulagera pour le moment, mais ce soulagement ne dure pas, car ils en deviennent après plus appesantis. D'autres sujets, outre quelques-unes de ces incommodités, ont encore une espèce d'enrouement et de difficulté de respirer; ils arrachent et crachent un flegme épais, en se levant le matin, ou en tout temps, quand ils font quelque mouvement assez vif pour augmenter leur respiration.

En même temps, les sujets goutteux se plaignent d'une goutte vague, et des préludes d'un accès. Ceux qui sont sujets aux hémorroïdes, se plaignent d'*hémorroïdes aveugles.* Les femmes sont exposées à la suppression des mois. D'autres sujets sont attaqués de dartres, ce qui ne les inquiète pas beaucoup durant l'été et l'automne, mais commence maintenant à les tourmenter par un prurit qui leur fait déchirer la peau, et donner

cours par-là à une sanie brune, âcre, qui souvent coule assez abondamment, et donne à leur linge une teinte d'une odeur désagréable, particulièrement aux parties et au périnée.

Or, ces symptômes paraissant ensemble comme préludes, *terrentia*, on peut conclure qu'ils viennent tous de causes identiques, c'est-à-dire, d'un *épaississement* morbifique de même nature, mais déterminé par la nature sur différens organes, selon les différentes constitutions des parties affectées; de sorte que le même changement de la saison et d'*épaississement atrabilieux* qui cause la passion hypocondriaque, ou l'hystérique avec matière dans un sujet, peut causer une fausse péripneumonie dans un autre, et ainsi du reste. Mais, quoique la cause puisse être la même, ces maladies pourront cependant exiger un traitement différent, vu qu'elles ne sont pas les mêmes. Il faudra donc alors consulter les organes affectés et les voies que choisit la nature pour se soulager elle-même. « C'est un principe dont il ne faut » pas s'écarter dans aucunes maladies, dit Celse; » *que quand il faut purger par le bas, il faut* » *auparavant lâcher le ventre;* et *que quand on* » *veut le faire par le haut, il le faut resserrer.* » Page 154, l. 34.

Je diviserai cette constitution en deux parties: 1.° en passion hypocondriaque et hystérique avec matière, ou mélancolie des Anciens; 2.° en

fausse péripneumonie de Sydenham, parce que ce sont les deux maladies les plus considérables de cette constitution, et qui demandent un traitement différent. Quant à la goutte, à la suppression des mois, aux hémorroïdes, aux dartres et autres affections cutanées, elles sont communes à toutes les deux.

Pour en venir à la nature de ces maladies, considérons d'abord la constitution des sujets qui y sont le plus exposés, et nous verrons par-là que ces deux maladies s'accordent à différens égards. Ces maladies attaquent communément les gens de moyen âge, mais qui n'ont pas perdu leur vigueur, qui ont eu bon appétit, ont fait grand usage de viande, de graisse, de beurre, de boissons fermentées et spiritueuses; ceux qui sont naturellement forts, d'une bonne santé, et ont eu par le passé des maladies inflammatoires; qui se sont livrés à une vie peu active, ne prenant plus les exercices que leur régime et leur constitution exigent.

Mais elles diffèrent aussi à d'autres égards. L'hypocondriacie affecte principalement ceux qui sont de haute taille, ont de gros os, une mine sombre, des cheveux fort noirs ou roux, les yeux enfoncés, la peau sèche ou dure, avec un pouls plein et lent; qui sont habituellement resserrés, urinent rarement, mais copieusement. Au lieu que la fausse péripneumonie affecte principalement

ceux qui sont d'une taille ramassée, gros, gras, ont le cou court et le ventre gros, le teint beau et rubicond, la peau douce, les yeux prominens, le pouls régulier, assez fréquent, et le dedans des mains moite ; prenant avec cela, sans trop de discrétion, des liqueurs spiritueuses ou fermentées.

La goutte et les tumeurs hémorroïdales sont fort avantageuses aux uns et aux autres ; non que les accès de ces deux maladies enlèvent totalement la maladie, mais ils la rendent l'une ou l'autre plus aisée à guérir, l'abrègent même. Si, dans les personnes sujettes à ces maladies, les accès ne reviennent pas régulièrement, c'est un signe de crudité ; et cela dénote un dérangement dangereux dans la constitution. D'un autre côté, le retour régulier de la goutte et des hémorroïdes est un (1)

---

(1) J'ai vu cette théorie de M. Grant confirmée deux fois dans un homme de trente-six ans environ, et sujet à quelques accès de goutte. En décembre 1769, il fut pris d'une migraine extrêmement violente que son médecin mena un peu trop vite. Le malade, après sa guérison, se sentit des douleurs vagues et assez modérées sous la plante des pieds, et au dos des deux mains, jusqu'en avril 1770. Alors il fut pris de douleurs de goutte très-vives aux pieds, surtout aux malléoles internes, et sous la partie charnue du pouce. Il se fit violence et s'exposa à faire trois lieues dans une après-midi. Les chaussons dont il avait changé quatre fois dans cette course, se trouvaient teints d'une sérosité ichoreuse, et même aussi rouge qu'un sang pur en plusieurs endroits. La douleur se calma par-là, et cessa quatre jours après. En novembre 1771, il fut pris

signe de coction, après quoi l'urine devient bourbeuse, et les autres sécrétions et excrétions s'exécutent mieux. De doux purgatifs après un accès de goutte, ou des douleurs hémorroïdales, me font voir souvent des *selles noires* et *poisseuses* (1), exactement semblables à celles qui paraissent quand la passion hypocondriaque est sur son dé-

du *spasme fixe* de Paracelse, et d'une *sciatique* qui l'empêchaient de s'asseoir et de se lever quand la fatigue l'y forçait malgré les douleurs. Il resta onze jours dans cet état; le douzième, les douleurs diminuèrent beaucoup. Il rendit alors pendant sept jours des urines qui ne se refroidissaient qu'en déposant une matière très-abondante d'un blanc terne, et fort épaisse. Une partie de cette matière restait flottante dans la liqueur, et avait la forme des grumeaux que présente un lait tourné pendant la cuisson. En décembre 1772, il ressentit encore les mêmes douleurs, quoique moins vives, pendant cinq jours, et en fut délivré de même en treize jours.

Du reste, la réflexion de M. Grant mérite une attention particulière, et peut avoir son application en un grand nombre de maladies périodiques, dont les malades sont souvent les victimes. Les symptômes paraissent quelquefois redoutables, et un imprudent se dit, d'après Fernel, mais sans avoir ses connaissances, *læsio morte est tolerabilior. Qui methodum in omnibus nimium pertinaciter exquirit, pariter cum morbo hominem de medio tollit;* et l'on hasarde un médicament où il fallait rester tranquille; mais, dit le même, *incerta medicatio non nisi dispendio decernitur.* Meth. med. l. 1, c. 6, et c. 3.

(1) πισσωδεα διαχωρηματα, comme l'entend M. Grant d'après les Anciens.

clin ; et je trouve que ces sujets s'accommodent tous des mêmes médicamens apéritifs, du même régime peu nourrissant, ou pris, comme Celse s'énonce, *ex mediâ materiâ*, des mêmes exercices, de la promenade, du cheval, de l'eau de la mer, tant comme bain qu'en boisson. Je vais rapporter sans préjugé, autant que je puis juger de moi-même, ce que j'ai vu. J'ai vu une fièvre bilieuse, mal traitée, produire la mélancolie la plus sérieuse. J'ai fréquemment vu une fausse péripneumonie, mal traitée au mois de novembre, produire une goutte vague au mois de février suivant. Les hémorroïdes ne peuvent venir d'aucune autre que d'obstruction aux intestins, et ne peuvent se guérir par d'autres remèdes que par les doux purgatifs et les médicamens désobstruans.

Tous ceux qui ont lu des auteurs de pratique, doivent se rappeler que les hémorroïdes répercutées occasionnent des obstructions aux intestins, les symptômes de l'hypocondriacie ; ce qui se passe dès que les hémorroïdes reparaissent et coulent abondamment. La goutte répercutée se jette souvent aux poumons ou aux intestins ; et il est en général fort difficile de soulager ces parties-là, à moins que la goutte ne revienne, et *vice versâ ;* si l'on arrête mal à propos les évacuations des poumons et des intestins, les hémorroïdes, les douleurs de goutte, ou même les deux ensemble, en seront la conséquence

certaine, à moins qu'il ne survienne une fièvre; et, dans ce cas, la nature décidera plus tôt des choses, il est vrai, mais avec plus de danger. Est-il donc surprenant que la goutte, les hémorroïdes, l'hypocondriacie, les hydropisies et les morts subites se soient si sensiblement accrues dans cette métropole, ces derniers années-ci ?

J'ai aussi observé que les jeunes gens de notre ville peuvent manger ou boire ce qui leur plaît, et sans risque tant qu'ils sont agissans, et prennent peu de sommeil et beaucoup d'exercice. Le pis qui peut leur arriver, c'est une inflammation simple, que l'on peut guérir par la saignée faite à propos, par les purgatifs et par l'abstinence. Mais aussitôt qu'ils s'écoutent, ils deviennent paresseux et inactifs; ils deviennent gras, bouffis, et contractent dès-lors des maladies : de sorte que le déclin de la vie est aujourd'hui vraiment redoutable, vu la vie que l'on mène dans cette ville-ci. Si quelqu'un pouvait jamais avoir assez de crédit pour éteindre cet esprit du jeu qui règne parmi les grands, et la passion de la boisson parmi les pauvres, quelle belle race n'aurions-nous pas à espérer dans cette île fortunée !

Mais revenons à la passion hypocondriaque et hystérique. On a bien mal à propos confondu l'espèce de nature atrabilieuse, *cum materiâ*, *avec matière*, avec l'autre qui est sans matière, laquelle vient de la facilité avec laquelle le genre ner-

veux de certains sujets est ébranlé, ou d'une mauvaise conformation du cerveau, et des nerfs qui sont trop aisément ou trop violemment secoués par les passions de l'ame. Ainsi, en prenant l'effet pour la cause, on a employé des médicamens *nervins*, tandis qu'il était besoin de *désobstruans*. Pour prévenir cette funeste méprise, nous allons examiner soigneusement l'origine et les progrès de la maladie, comme elle se manifeste tous les ans dans cette ville, où elle est fort fréquente, et voir ce qui arrive quand elle suit son cours naturel sans interruption.

Le premier symptôme est le manque d'appétit, et cependant le malade mange assez bien à l'heure des repas, quoique sans faim. A peine a-t-il mangé, qu'il sent un malaise, certaine plénitude, et des flatulences dans les intestins. S'il survient des tranchées et des selles, cela se passe en deux ou trois jours, et la maladie ne va pas plus loin; il est étonnant combien d'années quelques sujets traînent ainsi; mais s'il ne survient pas de selles après la plénitude et la pesanteur des intestins, la maladie fait des progrès, le sommeil est troublé, le malade est extraordinairement appesanti, le pouls se rallentit, et la couleur des yeux change.

Les femmes qui sont ainsi affectées, éprouvent des suppressions, et recourent souvent à des emménagogues échauffans, qui soulagent dans le moment, mais à la fin irritent tous les symp-

tômes. Au lieu que quand on ne fait que réduire la diète à ce qui est apéritif et de facile digestion (*ex mediâ materiâ*, comme parle Celse), que l'on augmente peu à peu l'exercice, tout l'*épaississement morbifique* se cuit, et s'évacue en bien des sujets dans l'espace de quarante jours.

Mais, si l'on néglige ces précautions, et qu'on laisse se fortifier et gagner le principe du mal, alors il vient un chagrin sans cause, *mœstitia sine causâ*, tant de différens symptômes, et tant de pusillanimité, que le malade se croit avoir toutes les maladies que le corps peut jamais essuyer. Cette tristesse sans cause a des effets différens sur les sujets. Dans les uns, c'est la crainte et la peur de la mort; d'autres désirent de mourir, ou plutôt s'ennuient de la vie; ce qui, l'un et l'autre, est également absurde et ridicule.

L'état suivant de cette maladie terrible est une insensibilité étonnante. On est peu affecté du froid, de la chaleur, de la faim, de la douleur ou du plaisir. Ces malades deviennent revêches, obstinés, et quelquefois ne disent pas un seul mot pendant deux ou trois mois de suite.

Le dernier symptôme est un vrai *délire sans fièvre* avec tous les signes concomitans qui ne sont que trop bien connus. On peut ainsi diviser la maladie en cinq périodes, qui sont : 1.° manque d'appétit, et crudités dans les intestins; 2.° sommeil troublé, et obstruction aux intestins; 3.° cha-

grin sans cause; 4.° état d'insensibilité; 5.° délire sans fièvre, qu'Arétée nous a si bien décrit. *De Caus. et Sign. morb.* l. 1, c. 5, p. 30.

L'on a observé, dans chaque période de cette maladie, que la nature s'est soulagée elle-même par une ou plusieurs des quatre opérations suivantes, dont la première est la plus commune et la plus efficace : 1.° une diarrhée, ou ce que j'appellerai *selles poisseuses purgatives*, de couleur de café, massives et tenaces; 2.° un écoulement considérable de sang des hémorroïdes, ou des mois; 3.° une espèce de *herpe*, impétigie, ou dartres; 4.° une fièvre déterminée, qui, au commencement, est de l'espèce des intermittentes, et même *quarte*. Mais, malgré les autres évacuations, la crise n'est complète que lorsque les selles noires commencent à paraître. Alors une douce médecine qui n'aurait pas excité le moindre mouvement au commencement, purgera avec vivacité.

Je vis une fois cette maladie paraître singulièrement : un jeune homme, plein de santé, d'un tempérament vraiment atrabilieux, fut pris d'une fièvre bilieuse de la moisson; on le saigna largement; on le traita avec des diaphorétiques, en employant aussi les vésicatoires très-long-temps; mais on avait trop négligé les vomitifs et les purgatifs. Les sueurs continuelles firent cesser la fréquence du pouls et la chaleur de la peau; mais l'anxiété resta, avec l'insomnie et l'accablement

d'esprit. Le musc, le camphre et l'opium augmentèrent les symptômes, et le pouls devint si lent qu'il ne battait que quarante-neuf fois en une minute. La conséquence fut une vraie mélancolie qui passa successivement par tous les états ci-devant mentionnés.

M. Mussel de Berlin venait de publier ses observations médicales. Je suivis pour ce jeune homme le traitement qu'il recommande. Tous les jours il prenait une quantité considérable de tartre soluble et de miel, n'usa que d'une diète végétale, et toutes ses boissons furent acidulées avec l'oxymel simple. Nous fûmes obligés d'ajouter au commencement deux onces de manne tous les jours, afin de lui tenir le ventre libre; mais deux drachmes de tartre soluble, sans manne, suffirent enfin pour ces vues. Au bout de six semaines, j'aperçus quelque diminution de symptômes, et le pouls devint plus fréquent. Les selles parurent plus foncées; et, au bout de la neuvième semaine, il fit des selles poisseuses trois ou quatre fois par jour : depuis ce moment, il reprit si promptement, qu'en trois semaines de plus il fut rétabli.

En considérant ce cas-ci, il me parut qu'après que les vaisseaux eurent été vidés par la saignée, les parties les plus délayées, les plus âcres et les plus volatiles de l'*épaississement* bilieux, furent forcées, durant le cours de la fièvre, de passer par la peau, tandis que les parties les plus visqueuses

restèrent enfermées dans les intestins, et produisirent l'humeur mélancolique, *succus melancholicus*, laquelle fut à la fin résoute par une diète et des médicamens convenables, et ensuite évacuée par les selles atrabilieuses. *Lienosis bono tormina sunt.* Quand les selles eurent repris leur couleur naturelle, il se plaignit de flatulences considérables aux intestins; ce que l'on fit bientôt cesser par les bains froids et l'équitation, selon la pratique des Anciens. « Il est avantageux de prendre le mouvement d'une voiture, mais plus du cheval; rien n'affermit tant les intestins. » Celse (1).

Tous ceux qui voient beaucoup de malades et les hôpitaux, peuvent aisément s'apercevoir de l'augmentation considérable de cette maladie en cette ville, et aux environs. La cause en est simple : bien des gens connaissent la vertu des drogues, mais peu la nature des maladies; de là l'usage du régime échauffant dans les affections bilieuses, de l'opium et des astringens dans les flux, des anodins et des répercussifs dans la goutte ou dans les hémorroïdes, ou de différens autres répercussifs et cosmétiques dans ces maladies cutanées,

---

(1) Je connais un libraire qui, étant presque au dernier degré de l'hypocondriacie, fut guéri en se faisant traîner tous les jours, et assez long-temps, sur ces petits traîneaux à quatre roues. Tous les remèdes, me dit-il alors, m'avaient été inutiles. Cet homme reprit la santé robuste qu'il avait auparavant.

ou dans l'usage incirconspect des fébrifuges dans les fièvres d'accès. Dans tous ces cas, un phénomène produit par la crise, est pris pour la maladie originale, et le symptôme pour la cause.

Les Anciens, qui faisaient leur étude des maladies, étaient mieux instruits; *mais*, dit un d'eux, *si la tristesse et la crainte durent long-temps avec des veilles, il y a maladie atrabilieuse.* Voyez aussi ce que dit Hipp., aph. 22, sect. 6. Or, loin de répercuter les hémorroïdes, si elles survenaient dans ce cas-là, ils les considéraient comme le commencement d'une crise. « S'il survient varice, ou » écoulement de sang par les orifices des vais- » seaux, ou des tranchées, cela enlève la folie. » Voyez aussi Hipp., aph. 14, sect. 6. Ils soutenaient ces évacuations naturelles, parce qu'ils avaient vu par expérience combien elles étaient salutaires, et le danger qu'il y a de les arrêter. « *Atque in quibusdam parùm toto supprimitur, etc.* » Rarement nous arrêtons cet écoulement en en- » tier dans les sujets que cela n'affaiblit pas; car » c'est une purgation pour eux, non une mala- » die. C'est par cette suppression totale que plu- » sieurs ont essuyé les maladies les plus graves, » parce que le sang n'ayant plus son écoulement, » la matière s'est jetée à la poitrine ou aux autres » viscères. »

On peut appliquer la même doctrine aux maladies cutanées. Quantité de gens atrabilieux sont

sujets aux boutons de chaleur, aux bourgeons, à la goutte rose, aux taches, à l'impétigie et semblables. Dès qu'ils sont pris d'une sérieuse maladie, ces éruptions se dessèchent : aussitôt que cela reparaît, on peut attendre une coction, et bientôt après du mieux; car la plupart de ces sujets se portent bien, ont l'esprit dans son assiette, tant que ces éruptions continuent. Cela ne doit-il pas rendre ces gens plus prudens dans le traitement des affections cutanées?

Les Anciens connaissaient bien les avantages qu'on pouvait tirer d'une fièvre d'accès pour ces maladies, si on la traitait bien. *Denique ipsa febris, etc.* « Enfin, ce qu'il y a d'étonnant, c'est » que la fièvre même est souvent avantageuse; car » elle fait cesser les douleurs des hypocondres, » s'il n'y a pas d'inflammation; elle remédie aux » douleurs du foie, à la distension des nerfs, et » à la rigueur, si elle a suivi ; et si elle fait couler » les urines après la chaleur, elle fait cesser les » douleurs des intestins grêles, lorsqu'elles vien» nent de la difficulté d'uriner. » Voilà donc une liste de plusieurs symptômes de la passion hypocondriaque et de l'hystérique. Et ailleurs, « il est » d'un médecin prudent de renouveler quelque» fois et d'augmenter la maladie, et de susciter » des fièvres, parce que si l'état actuel ne peut » admettre de guérison, il peut cependant tirer » de l'avantage de ce qui résultera. On ne doit

» donc pas arrêter une fièvre d'accès, fût-elle » même quarte, durant la constitution atrabi- » lieuse, quand on a sujet d'attendre qu'elle » pourra enlever une maladie aussi difficile à » guérir que l'hypocondriacie; or, on le peut » tant que les forces du malade peuvent être » tenues en état de soutenir les assauts des accès. » Il faut, dans ces cas-là, être très-attentif à sou- » tenir le malade, dans les jours intermédiaires, » par des alimens convenables, afin qu'il puisse » être mieux préparé à l'assaut du paroxysme » prochain, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au but » désiré. »

Or, rien ne répond plus avantageusement à cette intention, que l'exercice au grand air; les amers stomachiques, avec la rhubarbe : les bains froids même sont fort bons à certains sujets, dans les jours intermédiaires. Les vomitifs donnés les jours de mieux, modèrent la violence des accès subséquens, et facilitent l'expulsion de l'*épaississement morbifique*. « On donne, dit Celse, l'hellé- » bore noir à ceux qui sont tourmentés d'une » bile noire, ou qui ont une folie triste, ou à » ceux dont les nerfs ont souffert quelque relâ- » chement. » De sorte que, suivant cette idée, on les faisait vomir le premier jour, et on les purgeait les jours d'intervalles suivans, comme on peut le déduire de plusieurs endroits de cet auteur.

La fièvre d'accès est d'une efficacité singulière

pour résoudre et disculer les endurcissemens des viscères de l'abdomen. Je me souviens qu'étant à Franékère, un domestique se plaignait d'une masse dure, du côté gauche, qui semblait être dans la rate : Celse l'aurait sans doute traité de *lïenosus.* Il disait que c'était le reste d'une fièvre dont il avait été guéri, il y avait un an environ. Au mois de novembre, il fut pris d'une fièvre, épidémique alors, qui devint bientôt rémittente, et ensuite intermittente ; d'abord double-quarte, et à la fin simple quarte bien formée et bien régulière. M. Coopman, qui le traita, s'aperçut bientôt que cette dureté diminuait. Après quelques accès, elle devint plus mobile, et diminua peu à peu après chaque accès. La violence de la fièvre se calma aussi, et s'arrêta au mois de mars suivant, sans aucun fébrifuge, quand cette masse eut entièrement disparu.

Les atrabilieux qui échappent à l'hypocondriacie, sont sujets aux coliques de la même nature que la colique bilieuse, ou même au *colera-morbus*, mais non si violemment. Cela dure cependant plus long-temps, et retourne volontiers. J'ai vu cette maladie traitée avec les antispasmodiques et les antihystériques pendant des années entières, jusqu'à ce que les malades eussent enfin été réduits au plus triste état, et souvent en danger de perdre la vie, pour avoir voulu arrêter les selles purgatives que la nature opérait pour les tirer

de là. J'ai vu aussi des hémorroïdes terminées par une fistule à l'anus par de tels traitemens, et l'on fut obligé d'y porter le fer plusieurs fois; mais elles ne furent guéries à la fin, qu'en persévérant opiniâtrément dans une longue diète végétale, les désobstruans, les doux purgatifs pendant plusieurs mois de suite. Je suis même actuellement un jeune homme qui a employé deux ans pour se bien guérir, quoiqu'il eût usé de l'eau de mer pendant deux saisons, et qui n'avait cependant jamais été deux semaines sans retour, jusqu'à ces trois derniers mois-ci.

Dans toute espèce de maladies atrabilieuses, il faut faire une grande attention à la diète, sans quoi aucun traitement médical n'aura de succès. Or, c'est-là ce qu'on néglige le plus souvent à la ville; erreur qui quelquefois ne vient que de la fausse tendresse des parens, qui s'imaginent que ce régime convenable n'est purement que de frugalité, comme coûtant moins que la nourriture accoutumée du malade, ou de l'idée que l'on a qu'aucune maladie ne demande jamais une diète aussi rigoureuse, sinon une fièvre.

Quand l'*épaississement morbifique* est évacué, j'ai toujours vu que les bains froids étaient avantageux. En effet, les bains et les boissons d'eau de mer font très-bien, et je n'ai jamais vu qu'elles retardassent en rien les éruptions que la nature peut pousser à la peau, si elle prend cette voie.

Je traitai dernièrement un jeune homme qui était déjà avant dans un délire sans fièvre. Quand son embonpoint fut tombé, que le pouls fut devenu mou, après une longue diète assez mince, et l'usage de la manne, du tartre soluble, etc., il prit les bains froids tous les jours régulièrement, et en même temps continua les médicamens apéritifs. Bientôt après, tout son corps fut couvert d'une *herpe* véritable, qui ne fut nullement empêchée par les bains. Comme je vis que tout cela le soulageait beaucoup, je résolus de ne rien changer jusqu'à ce que la première maladie eût cessé entièrement. Ensuite il prit une décoction de salsepareille avec de l'essence d'antimoine; et, dans le cours de quelques mois de plus, l'herpe fut guérie sans topiques.

Il y a dans quelques tempéramens atrabilieux un *lichen* chronique qui couvre une partie du corps, surtout les parties nobles; il est fort rebelle, fort incommode et fort tourmentant. Après avoir fait prendre sans succès les bains et les eaux de mer, j'ai vu cette maladie céder à un long usage de l'amalgame d'étain, *amalgama Jovis*, et des eaux de Harrowgate pendant l'été et la moisson. J'ai lieu de croire que les *pilules éthiop.* du Dispensaire d'Edimbourg, l'extrait de ciguë et l'essence d'antimoine ont également réussi. Mais il faut que le ventre soit toujours libre alors, et bien faire attention à la régularité de la diète.

Ceux qui sont incommodés d'écrouelles pendant la jeunesse, et sont de nouveau attaqués de cette maladie vers dix-huit ans, comme cela est fort commun, sont sujets à de dangereux catarrhes, jusqu'à ce qu'ils aient passé vingt-cinq ans. Alors ils deviennent forts, pleins de santé, vifs ; mais vers cinquante ans ils sont fréquemment incommodés d'affections cutanées opiniâtres. De sorte que les maladies *à glutinoso spontaneo* de Boërhaave, aphor. 69, semblent les affecter particulièrement à cet âge, comme l'atrabile le fait dans d'autres tempéramens.

Voici en quoi semble consister la différence qu'il y a entre la bile jaune de la moisson, et la bile noire du commencement de l'hiver. Le même *épaississement* jaune, acrimonieux, ténu, qui flotte dans le sang tout l'été, est la cause des affections bilieuses ; or, cette matière, une fois cuite et déterminée aux intestins, est principalement évacuée par les selles, en apparence semblables à une bile jaune. Mais, si elle n'est pas évacuée durant cette saison-là, et avant les froids, elle devient moins acrimonieuse, plus tenace et plus foncée en couleur ; c'est alors ce que les Anciens appelaient *succus melancholicus*, ou humeur atrabilaire. Dans cet état, elle peut produire des douleurs de goutte, et diverses affections cutanées.

Mais, si la nature la porte et la fixe sur les intestins, elle produira des hémorroïdes, ou les

symptômes de la maladie hypocondriaque, ou de l'hystérique *avec matière*, que l'on ne guérira qu'en atténuant, délayant et expulsant par des selles cette matière sous la forme et la consistance d'une bile noire. Si donc nous voyons qu'il faille neuf, quatorze ou vingt-et-un jours pour cuire et évacuer une bile jaune, ténue et acrimonieuse, certainement on ne doit pas être surpris qu'il soit besoin de plusieurs semaines, même de plusieurs mois pour délayer, cuire et expulser une bile noire, épaisse et tenace, surtout si nous réfléchissons qu'elle doit passer par la rate et les autres branches de la veine-porte, où la circulation est languissante, même avant d'arriver au foie. D'ailleurs, cet état d'obstruction en rend la sécrétion beaucoup plus lente. En nombre de cas, je ne vois pas que cette maladie cède en moins de quarante jours; plusieurs sujets ont été vingt-et-un mois à se refaire avec bien de la peine; de sorte qu'il n'y a pas de maladies, ni de classe de maladies, qui demandent tant de persévérance et de patience de la part du médecin et du malade, que celles qui viennent de l'atrabile.

Je ne me rappelle aucun médecin qui nie aujourd'hui l'existence de cette *matière atrabilieuse*. On convient aussi que, quand elle est fixée sur les intestins, elle causera du dégoût, de l'abattement d'esprit, du chagrin, des veilles et tous les autres symptômes de la mélancolie, laquelle ne

cessera que quand la cause aura été anéantie.

Nous savons aussi par expérience, que les grandes peines et les contrastes douloureux, ou autre affection triste quelconque, assez forte pour y fixer toute notre attention, détruiront enfin peu à peu toutes les fonctions naturelles, si elles continuent long-temps à agir sur l'esprit. Joignons à cela une vie sédentaire et indolente, l'usage constant des nourritures animales, de la graisse et du beurre; alors l'humeur atrabilaire s'engendrera certainement dans le sang. Si la même cause continue, il se formera des obstructions aux viscères, et la même maladie paraîtra de même que si la cause originale éloignée eût existé dans le corps : de sorte que cette même obstruction des viscères, laquelle en était la cause dans le premier cas, devient l'effet dans le second. Mais la maladie du corps en est toujours la même, c'est-à-dire, l'humeur mélancolique jetée sur les intestins, *succus melancholicus intestinis impactus.* C'est pourquoi l'intention de la cure doit aussi être la même, savoir : de délayer, atténuer et évacuer l'*épaississement morbifique*, après quoi l'on pourra rendre aux parties affectées leur ton naturel.

Je ne saurais assez admirer la sagacité des premiers Pères de l'Église de Rome. Quand un homme d'un caractère austère prenait le parti de se séparer de ses semblables, ils lui imposaient des jeûnes, une diète et des exercices les mieux

réfléchis, pour prévenir la formation et l'accroissement de cette humeur mélancolique. J'ai souvent désiré qu'en renonçant à cette communion, nos ancêtres eussent du moins conservé les lois diététiques de cette Église. Il est de fait, et sans réplique, que grand nombre de sujets religieux arrivent, dans les couvens, à la plus grande vieillesse, sans jamais avoir essuyé les maladies auxquelles on est exposé dans la vie ordinaire. Ce nombre est même si grand, qu'il fait varier le calcul des annuités, et que la liste des vieillards extrêmement âgés est plus grande dans les pays catholiques que parmi les Protestans. Cela passe encore parmi les Mahométans; car, outre la grande régularité et la sobriété de leur vie, la propreté est un des articles de leur religion. Malheureusement nous ne pouvons déterminer leur âge, parce qu'ils ne tiennent pas de registres de naissance.

Après avoir ainsi donné une idée de la nature, de l'origine et des progrès de cette maladie, je passe à l'exposé de la méthode curative que j'ai reconnue la plus heureuse.

1.° S'il y a des symptômes de pléthore ou de grande plénitude du pouls, le malade supporte bien la saignée.

2.° Si la langue est sale, et qu'il y ait signe de matière turgescente dans l'estomac, je fais vomir, comme je l'ai prescrit à la fièvre bilieuse.

3.° S'il y a signe de matière turgescente dans

les intestins, ou si le ventre a été long-temps resserré, j'ordonne une bonne dose de médecine, tels que des apozèmes purgatifs à prendre tous les matins, et continués, un verre à chaque heure, jusqu'à ce que les selles paraissent; après quoi je fais prendre quelque boisson délayée, chaude et fréquemment, jusqu'à ce que la purgation cesse.

4.° Je permets beaucoup de nourritures, mais non des viandes, ni aucune boisson fermentée ou spiritueuse, ni des acides austères, jusqu'à ce que les symptômes soient tombés; mais autant que les malades veulent de miel, de fruits mûrs et gardés, des racines, légumes, salades et du pain léger bien levé.

Je ne vois pas de bière assez faible dans cette ville, pour leur boisson ordinaire : leur meilleure boisson, outre l'eau et le thé, est l'hydromel, le petit-lait de présure, l'eau d'orge aiguisée avec l'oxymel, ou la gelée de groseilles délayée dans l'eau, ou une décoction légère de tamarin, une infusion de pommes de reinette, et semblables. Quoique peu de mes malades se tiennent strictement à cette diète, et cependant se rétablissent, elle est néanmoins la meilleure.

5.° Tous les matins je leur fais prendre une once de *tartre soluble* dans deux bouteilles d'eau-rose adoucie avec un peu de manne, autant qu'il en faut pour leur procurer deux selles molles et

abondantes. Au commencement, j'ai besoin de faire prendre deux onces de manne à plusieurs fois, pour cet effet; mais peu à peu je diminue, y substitue enfin le miel vers la fin, quand le malade s'en accommode.

Quelques jours après, ils se plaignent que cette boisson est froide et flatueuse dans les intestins: alors je substitue l'eau de menthe à l'eau-rose, et elle fait cesser ce symptôme.

6.° Tous les matins je les fais lever de bonne heure; et j'ordonne de les promener en long et en large, jusqu'à ce que la potion ait eu son effet.

7.° Tous les jours je fais prendre un peu plus d'exercice en plein air, jusqu'à ce que le malade parvienne à faire plusieurs milles. Si le temps est orageux, je n'empêche pas qu'on ne s'exerce à couvert.

8.° Si l'on se trouve assez bien au mois d'avril, on peut aller à Cheltenham; l'eau de cet endroit est fort bonne pour ces maladies : six semaines après, ils passeront de là à la mer, pour s'y baigner et en boire en même temps de l'eau. Mais on doit toujours persister dans le même régime, tant pour la diète que pour l'exercice, jusqu'à ce que tous les symptômes aient disparu, après quoi l'on peut prendre à dîner du maigre de la viande, fortifier ainsi la diète peu à peu, se souvenant toujours qu'une diète réservée, se lever de bonne heure, et les forts excercices, sont ce qu'il y a de mieux pour de tels tempéramens.

Quelques-uns se rétablissent en six ou huit semaines; je n'en ai pas encore vu qui aient mis plus de deux ans pour cet effet. Dans les cas les plus invétérés, j'ai toujours aperçu du mieux au bout de trois mois; et le malade se croyait volontiers bien rétabli, uniquement pour renoncer à cette contrainte. Mais point de précipitation, on peut retomber aisément; j'en ai vu des exemples.

J'ai aussi guéri par un traitement analogue, les gouttes-roses les plus invétérées, l'herpe, le lichen, l'impétigie, les dartres, et toutes ces affections cutanées que l'on attribue ordinairement au scorbut. J'en dis autant des hémorroïdes externes et internes, que l'on regardait comme fistuleuses; et sans autre application externe qu'un cataplasme ordinaire.

La même méthode m'a à peu près également réussi dans la goutte; et j'ai vu des malades dont les nodosités *crétacées* se sont dissipées : les orifices qui avaient déchargé cette matière pendant long-temps, se refermèrent, et les malades en recouvrèrent l'usage des membres. Je n'ai pas encore hasardé de prescrire ce traitement aux sujets goutteux au-delà de l'âge de cinquante ans; mais convaincu par l'exemple et les instructions de plusieurs savans médecins, je crois fermement qu'on peut le pratiquer avec grand avantage, pourvu qu'on prenne garde de ne rien trop précipiter, comme l'ont fait certains ignorans, qui, pour

n'avoir ni assez de connaissance ni de patience, ont ruiné des sujets délicats, et mis en discrédit cette méthode qui aurait pu être salutaire, et même procurer une cure radicale, si on l'avait employée avec la prudence convenable; ce dont j'ai vu bien des exemples. Le docteur M. de C. avait passé soixante ans, quand il se mit à ce traitement, il y a quinze ans. M. A. avait cinquante ans. Le révérend n'avait, il est vrai, que quarante ans; mais il était, par sa constitution, âgé de plus de quatre-vingts, quoiqu'il soit actuellement si bien et si gai. Mais les hommes aiment mieux mépriser la simplicité, et admirer ce qu'ils n'entendent pas.

Si donc le sang est chargé de l'humeur atrabilaire, ou s'il y en a une grande quantité d'amassée dans les viscères, mais sans fièvre, rarement alors il y a beaucoup de douleur, ou quelque symptôme fort dangereux. Si par événement la fièvre s'y joint, l'humeur atrabilaire en est atténuée, et devient excessivement acrimonieuse : on doit donc l'évacuer promptement, ou les conséquences en seront funestes. Je me rappelle d'en avoir vu un exemple chez madame Johnston, dans le *Old-Jewry*. Un homme mince, ayant de gros os, une urine sombre, lequel fut pris de la petite-vérole confluente, était regardé comme perdu. On le mit à un régime antiseptique, c'est-à-dire qu'on lui tint constamment le ventre libre;

on le nourrit de fruits et d'acides, et on le fit tenir dans son lit, sur son séant, autant qu'il fut possible, quoiqu'il ne fût pas du tout dans le délire. La fièvre ne tomba pas après l'éruption, comme de coutume, ni même au quatorzième jour; mais il avait les joues, les hanches, et plusieurs parties du corps couvertes d'une profonde gangrène, qui ne se détacha qu'au vingt-huitième jour. Pendant tout ce temps-là, le pouls fut fort fréquent, la chaleur et la soif considérables. Il prit, durant tout le cours de cette fièvre, l'esprit de sel marin dans toutes ses boissons, et de la décoction de quinquina toutes les quatre heures. On lui tint le ventre toujours libre jusqu'à ce que les croûtes tombassent, et que les selles devinssent moins fétides et plus naturelles; après quoi sa diète fut fortifiée, et on lui laissa le ventre se resserrer. La couleur et la puanteur des selles m'avaient fait soupçonner que c'était une disposition atrabilieuse qui était cause de cette petite-vérole si maligne, et je fus confirmé dans mon opinion, par le soulagement constant que lui procuraient ces douces purgations. On ne lui appliqua sur le visage que de l'eau de tripe, et au bout de deux ans, les cicatrices de petite-vérole n'étaient rien, en comparaison de ce qu'elles avaient paru d'abord.

Quelquefois cette humeur devient ténue et acri-

monieuse d'elle-même, est résorbée en partie dans le sang, et en partie se décharge dans les intestins; mais il en passe aussi une bonne partie par les reins, comme le montre la couleur noire de l'urine. Tel était le cas de M. A. J. qui, après la mort de son épouse, devint mélancolique, et enfin parut avoir un ictère noir, ce dont la fièvre la plus dangereuse fut la conséquence. Quoiqu'abattu et languissant, il avait le pouls prodigieusement dur et fort : de sorte qu'il soutint encore une saignée de douze onces. Le sang était extrêmement épais, du jaune le plus foncé que j'aie vu. Je le tins continuellement aux purgatifs de manne, de tamarin, de tartre soluble qu'il prenait fréquemment : toute sa diète était du fruit, et ses boissons furent acidulées avec l'esprit de soufre, jusqu'à ce que la fièvre tombât; et il reprit sa couleur ordinaire. Son urine devint pâle peu à peu, d'aussi noire que l'encre qu'elle avait été; les selles ne furent plus si fétides : alors il ne prit plus de goût aux fruits et aux acides, désira manger du mouton, en prit un peu de maigre, et parut s'en bien trouver; après quoi il retourna aux fruits, et reprit sensiblement d'un jour à l'autre. La fièvre avait été violente, et conséquemment termina son cours au quatorze de la première invasion. L'urine noire n'est donc pas toujours un signe mortel, mais indique une maladie atrabilieuse.

Telle est aussi la nature de la *maladie noire* (1), μελαινα νουσος d'Hippocrate, si bien décrite par F. Hoffman; maladie dans laquelle le sang dissout, mêlé avec l'humeur atribilaire, se décharge de la rate dans l'estomac par les *vaisseaux courts*, et est vomi par de fréquentes secousses, et ayant une couleur d'encre. Quand cette humeur est acide au goût, il y a espérance d'en revenir; mais la mort suit de près, quand ces vomissemens sont fétides et acrimonieux.

En examinant les corps de ceux qui meurent de cette maladie, je vois que les vaisseaux courts sont extrêmement distendus, la rate obstruée et pleine d'un sang d'une noirceur extraordinaire. Je dis ici, avec peine, que je n'ai pas encore réussi à guérir cette maladie-là.

Dans d'autres occasions, cette humeur semble se dissoudre peu à peu, et entretenir une irritation continuelle, en découlant comme d'une source sale; et c'est-là ce qu'il y a de plus difficile à détruire, parce qu'il faut purger tous les jours, et que le malade s'abat entièrement, si la purgation agit au-delà de certain degré; que d'ailleurs il est déchiré d'un ténesme perpétuel, et qu'il survient un méthéorisme, si l'on ne nettoie pas suffisamment les intestins. Il ne faut donc

(1) Hippocrate, liv. 2 *des Maladies*, n.° 196 des notes de Foës : il en expose encore une autre, n.° 200.

purger qu'autant qu'il est besoin pour nettoyer ces intestins, et ne pas mettre le malade dans le cas d'être ensuite resserré. Par-là, il se trouve beaucoup soulagé, et on lui donne pour deux jours quelque répit avantageux. Pendant ce temps-là, il prend quelque nourriture et les forces nécessaires pour exécuter la coction et l'expulsion suivante, surtout si l'on règle la diète avec bien de l'attention. Pour cet effet, je me suis servi pendant plusieurs années d'une once de manne, demi-once de tartre soluble en émulsion avec huit amandes douces, et un demi-setier d'eau-rose. Le malade en prend un verre chaque heure, jusqu'à ce que le ventre soit convenablement libre. Je ne donne ensuite, ni opiat, ni autre cordial que le vin et la diète.

Le 6 septembre, on m'appela chez M. G., homme de moyen âge, robuste, mais sec, mince, pâle, ayant des cheveux noirs et la goutte depuis plusieurs années. On me dit que la fièvre l'avait pris, il y avait six semaines, avec une goutte vague, et s'était ensuite changée en fièvre maligne, accompagnée d'accablement d'esprit, de grande perte de forces et d'appétit, de ténesme continuel, de douleur de coliques, de petites selles fétides et sanieuses: Conséquemment, il avait pris l'émétique une fois, la rhubarbe fréquemment, et il avait souvent réitéré. Il avait vécu principalement de bouillons, de gelées de viandes. Vers la fin de la troi-

sième semaine il parut des aphthes contre lesquelles on avait essayé tous les remèdes presque inutilement. Je le trouvai donc au lit, étendu sur le dos, pouvant à peine parler. Il avait un hoquet continuel; le ventre était gonflé, dur, le pouls intermittent à chaque troisième pulsation. Il avait eu constamment de petites selles, et presque sans le sentir, d'une couleur sombre de café et d'une odeur cadavéreuse. Il était dégoûté de nourritures et de boissons; ses aphthes étaient de couleur jaune, et en parties détachées; la bouche et le gosier étaient excoriés, et probablement aussi l'estomac; car il jetait les hauts cris, à cause des douleurs d'estomac, aussitôt qu'il avait pris quelque médicament, quelque aliment ou même une boisson. Il avait le visage hideux, féroce et hagard, et son urine ressemblait à de la bière éventée. Je vis cependant trois symptômes favorables; la tête était assez bien, la respiration bonne, il bavait beaucoup.

Je lui lâchai le ventre avec l'émulsion susdite, et j'ordonnai de lui donner de la panade, du gruau, de quelque manière que cela pût passer; d'aiguiser un peu ses boissons avec du jus de fruits mûrs, et de les édulcorer d'un peu de miel.

Le 7 septembre, il prit toute l'émulsion apéritive, et fit deux selles abondantes, poisseuses; le ventre s'affaissa en grande partie, mais resta toujours dur : les selles purgatives s'arrêtèrent, le pouls devint régulier, battant cent fois dans une

minute; mais l'estomac était si irrité, qu'il rejetait tout acide, et que le hoquet continuait. Je fis continuer la même diète sans acide, donner fréquemment plein une cuillère à café de looch fait de miel, d'huile, de gelée de groseilles, parties égales; donner un lavement le soir, et quelque chose de nourrissant et d'émollient.

Le 8, le lavement procura deux selles qui firent cesser la dureté du ventre et le hoquet. La bouche n'était pas tout-à-fait si pelée; l'estomac s'accommodait de quelque nourriture, tels que des œufs à l'eau et au miel, d'un peu de groseilles mûres. Mais il ne voulait point de looch; le pouls battait cent fois. Il parla alors un peu mieux, parut sentir beaucoup de soulagement, si l'on excepte la faiblesse. J'ajoutai un vin doux à sa boisson, et la potion suivante à prendre toutes les quatre heures. Mais j'ordonnai de prendre, le neuf au matin, assez d'émulsion purgative pour faire une selle. Voici la potion:

♃ *Camphre*, deux grains;
Amandes douces pelées, n.° deux;
Sucre, demi-drachme;
Eau-rose, une once et demie. F. P.

Le 9, il prit quatre prises de cette potion, et le matin l'émulsion apéritive, ce qui procura deux selles fétides abondantes, d'un jaune sombre très-foncé; il fut fort soulagé. Alors le pouls fut fort

et grand, de cent pulsations. L'estomac était toujours fort sensible; le malade vomissait souvent, et ne rendait que du flegme. Je vis que le paroxysme était arrivé, et je prédis le retour des aphthes. J'ordonnai donc « que toutes ses boissons fussent chauffées; je continuai la potion avec trois gouttes de *laudanum*, et six gouttes pour joindre à la potion de la nuit, avec un peu de vin comme auparavant. » Les aphthes revinrent copieusement le soir; il sua modérément cinq heures.

Le 10, beaucoup de soulagement le matin; le malade prit une assez bonne quantité de breuvages nutritifs; point de selles; sommeil pendant la meilleure partie de la nuit; le pouls battait quatre-vingt-seize fois, il était mou et grand. J'ordonnai « de continuer les mêmes remèdes, excepté seulement la *teinture d'opium.* »

Le 11, le malade reprend toujours, bave beaucoup, le pouls comme hier. Point de selles; les aphthes sont de bonne couleur, se séparent très-promptement. Je prescrivis « un lavement émol» lient; je fis continuer l'usage de la potion cam» phrée sans *opium*, et réitérer l'émulsion purga» tive pour le lendemain matin. »

Le 12, le lavement n'avait rien fait: la nuit a été assez bonne, le malade bave considérablement: une tasse d'émulsion a procuré une grande décharge de bile jaune, fétide, pultacée et d'un jaune

orangé et sombre. Le pouls battait quatre-vingt-dix fois; au soir, l'urine fut bourbeuse : comme il était dégoûté de la potion avec le camphre, je ne la réitérai pas. J'ordonnai « de réitérer l'émulsion le lendemain matin. »

Le 13, autre selle le matin, à la faveur d'une tasse d'émulsion. Il a transpiré toute la nuit, bavé beaucoup, et pris assez de nourriture. Le pouls est de quatre-vingts pulsations, fort mou ; sédiment abondant dans les urines; beaucoup d'aphthes bien colorées. J'ordonnai « deux onces de décoction de quinquina toutes les huit heures. »

Le 14, assez bonne nuit, point de selle : le malade a beaucoup bavé, et sué environ cinq heures. Il se plaint de mal d'estomac : l'urine ne dépose pas si bien; le pouls est plein et bat au-delà de quatre-vingt-quatre fois; mais le malade se plaint de faiblesse.

Le 15, sueur accoutumée; le malade a bavé davantage : il se plaint de grande douleur dans la bouche, la gorge et à l'estomac. Les potions, dit-il, lui offensent l'estomac considérablement : il en a cependant pris quatre, et assez de breuvages avec du vin muscat : point de selle : le pouls est mou, bat quatre-vingt-six fois : l'urine dépose moins qu'hier. J'ordonnai donc « de lui donner les potions toutes les six heures, et un peu de lait d'ânesse le soir et le matin, comme une addition, à sa nourriture. »

Le 16, il s'accommode bien du lait d'ânesse; il a beaucoup dormi, a pris trois potions de quinquina et sa nourriture ordinaire. Il se croit mieux, parce qu'il n'a pas eu d'envie d'aller à la selle: plus de douleur à la bouche; il bave peu; le ventre est mou; la peau n'est plus brûlante, mais sèche : l'urine est crue; le pouls est monté à cent huit pulsations. Je conclus qu'il y aura bientôt une nouvelle éruption d'aphthes, et qu'on doit les faciliter; autrement, il en résultera du mal. « J'ordonnai donc de réitérer aussitôt l'émulsion, et de chauffer ses petits breuvages. Je lui permis de boire du petit-lait fait avec du vin, de quitter le quinquina, donnant la boisson anodine au soir dans la potion camphrée. »

Le 17, l'émulsion opéra bien. Les aphthes revinrent bien colorées, et copieusement : il sua cinq heures de la nuit : la bave était aussi revenue. Le courage est un peu relevé; il se plaint moins de l'estomac; le pouls est retombé à quatre-vingt-quatre pulsations, mais il se plaint beaucoup de la gorge; l'urine est crue. Le malade prendra « un julep avec l'esprit de sel marin, et un anodin à l'heure du sommeil. »

Le 18, il a assez bien dormi dans la nuit, mais n'a pu soutenir le julep. La peau est molle et moite; le pouls n'est qu'à quatre-vingts pulsations; l'urine bourbeuse; il bave beaucoup; il a bien vomi ce matin, a eu une selle copieuse

pultacée, mieux colorée qu'auparavant. Le malade prendra « la potion anodine à l'heure du sommeil. » Il ne prend pas régulièrement le quinquina.

Le 19, il a eu de fréquens vomissemens la nuit. Son repos en a été troublé, mais l'estomac est plus à l'aise ce matin. Il s'accomode bien du lait d'ânesse, un demi-setier le soir et le matin. La respiration est bonne, la peau est moite; la bouche propre; il peut même prendre un peu de bouillon de poulet avec du riz, sans offenser l'estomac. L'urine est chargée, hypostatique; le pouls est à soixante-dix-huit pulsations. Le malade continuera « l'usage du quinquina, et réitérera la potion anodine à l'heure du sommeil. »

Le 20, le vomissement est fini; les aphthes sont poussées en plus grande quantité; il prend très-peu de quinquina; il est de même qu'hier, se plaint seulement de faiblesse. Je regarde à présent la fièvre comme finie à peu près. « Je n'ai donc » ordonné qu'un opiat chaque nuit; de prendre » soir et matin depuis poisson jusqu'à demi-setier » de lait d'ânesse; deux fois par jour demi-setier » de bouillon, demi-bouteille de vin doux pur, » ou mêlé avec sa boisson ordinaire, et de manger » autant de figues mûres, de poires et de pêches » fondantes qu'il le voudrait; de prendre sa boisson froide. Il prend aussi du lait de beurre en » place de bouillon, quand il le préfère. » C'est

ainsi qu'il a procédé, se refaisant peu à peu, jusqu'au vingt-trois que le pouls remonta subitement à cent-vingt pulsations, et il devint fort faible. Alors je réitérai « l'émulsion purgative. » Il parut de nouvelles aphthes après deux selles, et la fièvre s'abattit peu à peu.

Le 24, les légères préparations de quinquina ont été administrées, non comme fébrifuges, mais seulement comme toniques, parce qu'il ne pouvait soutenir rien de plus acide que les pêches ou les figues. Mais, voyant que rien ne le soulageait que l'émulsion purgative, « je pris le parti de la réitérer tous les matins pour tenir les voies libres, » procurer ensuite une bonne nuit par un doux » anodin, » le soutenant tout le jour avec des nourritures telles que ci-devant; le faisant lever ou simplement coucher sur le lit.

Le 27. Nous procédâmes ainsi jusqu'au 27, que le pouls monta encore subitement à cent vingt pulsations. Je lui dis que son pouls était bien fréquent; il ne voulait pas me croire, parce qu'il se trouvait fort bien. Néanmoins je fis réitérer l'émulsion le matin suivant, assez pour le purger.

Le 28, la fièvre est retombée. Plus d'aphthes autant que je puis voir, mais il bave de nouveau en grande quantité. Il reprend un peu goût au manger. *Je le quittai là comme convalescent.*

Voilà ce que j'appelle une fièvre atrabilieuse,

tant conséquemment à la constitution du malade, qu'à ses maladies antérieures et à la terminaison. Car il est évident qu'il demandait à être purgé tous les matins, même après les coctions et expulsions partielles qui se faisaient par les aphthes : ce qui communément ne réussit pas quand les fièvres putrides ou bilieuses se terminent par les aphthes. En effet, la même purgation douce qui fit cesser le météorisme, fit aussi passer le hoquet, facilita les aphthes, et *emporta toute la fièvre*, *conformément à sa propre nature*, comme dit Sydenham.

« Dans la plupart des fièvres aphtheuses accom-
» pagnées d'une telle apyrexie régulière et par-
» faite, le quinquina convient aussi, » selon l'observation de Sydenham et de van-Swieten ; mais ici il ne réussit pas. Je traitais dans le même temps une dame prise d'une fièvre aphtheuse où le quinquina sembla être utile. (Madame M.) « Mais il
» fait toujours du mal, si on le donne trop tôt,
» et avant qu'il y ait une vraie apyrexie, et des
» urines hypostatiques. »

J'ai eu ci-devant occasion de parler du hoquet du portier de M. W., lequel hoquet n'était dû qu'aux grandes évacuations pratiquées durant le cours de cette longue fièvre qui était de la nature de celle dont parle Sydenham, *sect. I.*, *art.* 50, *Feb. contin*, *ann.* 1661-2-3-4, et, conséquemment fut guérie par les antispasmodiques, comme Hoffman le prescrit. Mais ce hoquet de M. G. était dû

à une cause bien différente ; savoir : à une matière âcre logée dans l'estomac et les intestins, où elle avait été retenue, et conséquemment avait causé cette irritation qui produisit ces mouvemens spasmodiques et convulsifs du diaphragme, et fut accompagnée d'aphthes, comme le décrit Sydenham, *Sched. mon.*, art. 10, auquel je renvoie.

Mais je dis de ce symptôme, comme de tout autre, que, pour le traiter convenablement, il faut d'abord en rechercher la cause, soit que cela vienne d'une matière âcre et turgescente, ou d'inanition, ou de spasme, ou d'excoriation. Cela une fois déterminé, nous ne pouvons errer dans la méthode curative, que par impatience, ou en voulant combattre le symptôme sans en détruire la cause. Voyez van-Swieten, vol. 2, page 265 (1).

Il y a environ douze ans que je fus demandé chez une dame que je trouvai en si grand danger, que je demandai à M. Guillaume D. de se joindre à moi. Voici le cas.

Cette dame avait près de soixante ans, avait beaucoup souffert de peines et de vexations depuis deux ans, ce qui la jeta dans un état de langueur jointe à un accablement d'esprit. Enfin elle fut prise d'une fausse péripneumonie, avec un pouls petit, mais fréquent. Ces symptômes empêchè-

(1) *Eum vero ritè curaturum quem prima origo causæ non fefellerit.* Celse.

rent ceux qui la soignaient de pratiquer les évacuations nécessaires au premier abord de la maladie, les engagèrent même à soutenir les forces de la malade avec des substances animales et des cordiaux chauds. Lorsque la difficulté de respirer augmenta, ils tâchèrent de la lever, en appliquant un grand vésicatoire sur le dos.

La conséquence de tout cela fut une éruption d'aphthes de mauvais caractère, et elle mourut peu de jours après. Je n'avais pas encore vu de fausse péripneumonie avec aphthes; mais M. Guillaume D. me dit que cela n'était pas rare, *quand on avait négligé les évacuations convenables au commencement de la fièvre, et que l'on avait persisté dans un régime échauffant durant l'état de crudité.* J'ai vu, dans les tempéramens atrabilieux, plusieurs exemples semblables depuis ce temps-là, et toujours dus à la même cause ; ce qui n'arrive jamais quand la fausse péripneumonie est bien traitée. Ce sont aussi là les cas qui m'ont (1) fait apercevoir

(1) On demandera peut-être comment un aussi habile médecin que M. Grant a-t-il pu faire cet aveu, puisque les différentes solutions que la nature opère d'elle-même dans la fausse péripneumonie, et dans les maladies qui proviennent de l'humeur atrabilaire, sont souvent si semblables ? Des effets aussi analogues ne pouvaient-ils pas lui faire supposer l'analogie la plus directe entre les causes? Oui certainement ; mais cet aveu prouve que sa pratique est moins réglée par les conjectures, que par une expérience bien réfléchie.

l'affinité qu'il y avait entre les maladies atrabilieuses et cette espèce de péripneumonie, et ce qui rendra la raison du grand succès que j'ai eu à traiter cette maladie depuis que j'ai fait cette observation. La section suivante fera voir la méthode où j'ai cru qu'il fallait prendre une route particulière.

DE LA FAUSSE

PÉRIPNEUMONIE.

Nous voici à la seconde partie de la constitution atrabilieuse; savoir : quand il s'y joint quelque degré de fièvre et une toux ; je considérai aussi les particularités qui différencient cette fièvre des fièvres bilieuses et des fièvres atrabilieuses ci-devant mentionnées.

J'ai déjà dit que l'*épaississement jaune morbifique* est plus ténu et plus acrimonieux, et conséquemment la fièvre est plus vive, le pouls plus fréquent et plus plein. Si la maladie est irritée par des médicamens échauffans ou une diète acrimonieuse, elle devient plus tôt *miliaire* et *maligne* : si on la traite bien, elle se passe plus tôt, parce qu'une matière délayée est plus aisée à mouvoir qu'une matière épaisse : si d'ailleurs les parties les plus grossières sont charriées par les couloirs ordinaires du corps, la matière la plus délayée et la plus acrimonieuse passera enfin par la peau et les reins, à mesure qu'elle se séparera du sang, et elle se portera au dehors du corps le vingt-et-unième jour, ou auparavant.

La respiration est toujours sans embarras dans la fièvre produite par la bile jaune, et la toux qui l'accompagne n'est pas une partie essentielle de la maladie ; elle ne demande jamais d'attention

particulière, mais elle se passe par le traitement commun avec les autres symptômes. La douleur de tête, quoiqu'assez vive au commencement, tombe bientôt après la troisième purgation, et n'est pas accompagnée de ce sentiment de plénitude à la tête, lequel empêche les malades de mouvoir leur corps, et qui est un des signes pathognomoniques de la fièvre atrabilieuse dans les températmens qui sont disposés à la péripneumonie.

Après une simple saignée, le vomitif et une purgation convenable pendant certain nombre de jours, selon le degré de la fièvre et la constitution du malade, la fièvre *bilieuse jaune* parvient à une coction et à une crise par la douce transpiration de la nuit, et finit quelques jours après; au lieu que cette espèce de fièvre atrabilieuse parvient, après la même saignée, le vomitif et les purgations, à une espèce particulière de coction et de crise; savoir : à une expectoration de matière grossière, ce qui dure souvent quarante jours, selon l'observation même d'Hippocrate, avant que les poumons soient purgés, et toute l'habitude du corps bien nette et bien pure.

La vraie fièvre atrabilieuse a donc, quand elle est compliquée avec la péripneumonie, tous les symptômes mentionnés dans la fièvre bilieuse; et outre cela : 1.° le pouls y est notablement petit et mou; 2.° il y a certain degré de réplétion à

la tête, qui met le malade en danger d'une apoplexie, s'il fait un mouvement ou prompt ou violent; 3.° difficulté de respirer, et souvent un sifflement dans la respiration, ce qui est particulier à cette fièvre; mais rarement avec douleur aiguë ou fixe; 4.° alors vient une toux sèche, dure avec déchirement; 5.° une expectoration de flegme tenace (1), d'abord gluant et blanc, mais à la fin mou et jaune, aussi souvent que la partie principale de la crise se fait par les poumons.

Tels sont les cinq signes pathognomoniques qui distinguent cette fièvre de toute autre maladie. J'ai en vain consulté les anciens à cet égard. Je suppose donc que leur manière de vivre et le climat de la Grèce et d'Arabie n'y donnaient aucune disposition, quoiqu'ils aient observé en général que « les sujets qui ont des maladies aiguës,

(1) Ce flegme tenace est uniquement en cet état, ce dont Aëtius fait mention, *semper ex puunt aliquid ob laxitatem partis affectæ a quâ semper aliquid resudat.* C'est à la faiblesse ou mollesse du tissu des poumons qu'est due cette première expectoration. L'expectoration ne présage rien d'avantageux que quand ce flegme a été atténué, et paraît en même temps jaunâtre; mais il ne faut pas confondre ce flegme jaunâtre avec du pus, comme l'observe M. Eller. Il faut porter d'abord ses vues vers l'atrabile qui entreprend la tête, et reste aussi, en partie, dans les premières voies. Après des évacuations modérées, la nature fera le reste, en l'aidant convenablement. Voyez ce qui suit.

» avec difficulté de respirer, périssent suffoqués, » meurent souvent subitement; ce qui n'arrive » presque pas aux sujets maigres. » Voyez avec cela Hippocrate, aph. 44, sect. 2.

Mais arrêtons-nous sur des faits, et voyons l'origine et les progrès de cette maladie : c'est le plus sûr moyen d'en avoir une juste idée. Rarement elle a lieu dans les pays élevés du sud de l'Europe, jamais dans les climats chauds, et fréquemment dans la Normandie, la Flandre, la Hollande, la Bretagne et l'Irlande, où les pâturages sont riches, la volaille et les bestiaux poussés en nourritures, où le peuple mange beaucoup de viandes grasses et de beurre, boit des liqueurs fermentées, ou se livre sans discrétion à des liqueurs spiritueuses. Sydenham pensait que l'eau-de-vie en était la seule cause, et proposait pour cela de la proscrire, ne la réservant qu'aux mains des chirurgiens, et pour l'application externe seulement.

Nous voyons tous les jours des gens qui respirent avec un sifflement, ont le visage bouffi et jaune, les yeux prominens, le cou court, un gros ventre, le pouls lent et mou, les mains froides, belle peau et bon appétit, ne présentant aucun signe de spasme, de toux ou de picotement à la gorge, mais qui ont toujours la respiration oppressée pour peu qu'ils marchent, et font de continuels efforts pour détacher une pituite tenace,

insipide, qui semble leur remplir et obstruer toutes les glandes. En général, ces sujets prennent peu d'exercice, mangent beaucoup de viandes grasses et du beurre. Leurs mets sont de bon bouilli et de bon rôti, ou plutôt du bouilli et du rôti à demi-cuit; ils ne boivent que des liqueurs fermentées, sinon un peu de thé le matin et le soir, et ont un assez long sommeil. Ils se tiennent au lit chaudement, mais suent à peine, parce que les vaisseaux sont oppressés par la graisse du tissu cellulaire, et que la peau est distendue; de sorte qu'il ne peut rien s'échapper par cette voie, qu'une exhalaison subtile et volatile; tandis que les huiles grasses sont retenues, s'unissent peut-être et se coagulent avec les acides austères de leurs boissons, lesquels acides abondent aussi dans toutes les graisses animales, particulièrement dans ce que nous appelons suif. Cette union est non-seulement connue de nos chimistes, mais encore de nos chandeliers, qui savent convertir en suif la graisse la plus ténue, par le moyen des acides minéraux.

Cela n'arrivera qu'à peine dans les climats chauds, où les sucs sont fort exaltés et la peau fort relâchée : les viandes n'y sont réellement pas non plus chargées de tant de graisse, et les fruits mûrs contiennent un acide plus savonneux. Mais, dans nos climats et nos contrées, il se forme aisément un *épaississement* visqueux et huileux, qui, souvent,

dure long-temps sans aucun signe de principes trop acrimonieux ou trop actifs; et l'on voit fréquemment des sujets périr subitement de fausse péripneumonie (1), après avoir très-bien dîné, et sans aucune marque d'indisposition précédente.

Voilà donc l'idée de ce que nous appelons *terrentia morbi*, les préludes ou avant-coureurs de cette maladie. Pour en prévenir les dangereuses conséquences, il faut dans le régime une réforme que peu de gens adoptent ; bientôt la transpiration n'a plus de cours; il arrive peut-être d'autres inconvéniens, et l'*épaississement morbifique* devient plus acrimonieux ; il se fait sentir quelque peu de fièvre avec du froid, une horreur, de la rigueur; la respiration s'embarrasse, et il paraît une toux sèche avec picotement.

Tel est le premier période de la fièvre formée, et qui donne à la maladie sa dénomination, parce qu'elle ressemble à la vraie péripneumonie jusqu'à certain point, et que, dans quelques sujets, elle exige la saignée réitérée en certaines saisons. Mais, si nous considérons les sujets qui y sont exposés, la saison de l'année, le changement du temps dans cette saison-là, la petitesse et la fréquente mollesse du pouls, la couleur du visage et des yeux, celle de l'urine et de la langue, l'absence de la soif et

---

(1) Feu M. Eller fait la même observation que M. Grant.

autres symptômes, nous n'aurons peut-être pas de peine à distinguer ces deux maladies.

Depuis Sydenham, plusieurs écrivains ont assez bien parlé sur ce sujet; je les ai comparés ensemble, et avec un grand nombre de cas; mais, tout résumé, je vois que Sydenham est le meilleur guide qui nous fasse apercevoir la diversité des symptômes qui nous peuvent diriger, et qui nous indique le mieux la méthode spéciale curative. On verra à quel point cette maladie tient de la nature de l'indisposition bilieuse ou atrabilieuse; car il faut connaître le genre de la maladie autant par sa terminaison, par la méthode à laquelle elle cède aisément et selon sa propre nature, que par la manière dont elle naît, par la saison de l'année, par les symptômes qui l'accompagnent, par les effets que peuvent produire le temps et les remèdes sur ces symptômes, et sur les constitutions particulières qui en sont le plus susceptibles.

Je vais donc considérer ce que Sydenham en a dit, et je ferai mes remarques d'après mes propres observations. Sydenham divise cette maladie en deux espèces. La première qu'il appelle *fièvre d'hiver*, et la seconde qu'il nomme *fausse péripneumonie.*

Suivant lui, la fièvre d'hiver commence en novembre, et continue plus ou moins en décembre et janvier. Elle paraît par quelques faibles signes d'inflammation, et c'est pour cela qu'on la néglige

souvent. Quelquefois on la traite mal par des médicamens échauffans, et en tenant le malade au lit; ce qui produit des éruptions miliaires ou même des pétéchies, quoiqu'aucune de ces éruptions ne puisse cependant être regardée comme la conséquence naturelle de la maladie. Quand on ne trouble pas la nature, il n'y a jamais de signes de malignité; et, si on l'aide comme il faut, la maladie cède toujours en neuf jours; alors il n'y a que sept symptômes.

« 1.° Paroxysmes alternatifs de chaud et de froid
» pendant un ou deux jours après le commen-
» cement de la fièvre; 2.° douleur à la tête et aux
» membres, et agitation de tout le corps; 3.° lan-
» gue blanche; 4.° pouls assez semblable à celui
» de santé; 5.° urine trouble et fort colorée;
» 6.° sang semblable à celui de la pleurésie; 7.° il
» y a une toux, mais non accompagnée d'une
» respiration aussi difficile, ni de douleur de tête
» aussi violente en toussant qu'on le voit dans
» la fausse péripneumonie, quoiqu'elle ne diffère
» de cette maladie que par le degré. »

On doit y employer la même méthode curative que celle qu'il recommande dans la fièvre bilieuse ou sa *nouvelle fièvre;* savoir : une saignée, après quoi les apozèmes purgatifs qu'il réitère à chaque second ou troisième jour, jusqu'à ce que les symptômes disparaissent; rafraîchissans et délayans en même temps, tenant le malade levé tout le jour, et interdisant les alimens animaux.

Ce traitement simple ne manquera jamais : la saignée n'est pas toujours nécessaire, et l'opiat encore moins après la purgation. Mais si l'on néglige trop ces précautions, et que le malade soit d'un tempérament tel que ceux que j'ai rapportés, la fausse péripneumonie en sera alors la conséquence; et l'on doit s'attendre au cortége de tous les symptômes suivans, si le malade ne meurt pas subitement avant d'avoir eu les secours convenables. « 1.° Le malade devient chaud et froid » alternativement; 2.° il a des étourdissemens; » 3.° il se plaint d'une vive douleur de tête quand » la toux l'inquiète beaucoup; 4.° il vomit toutes » matières liquides, tantôt en toussant, tantôt sans » toux ; 5.° l'urine est trouble et très-rouge ; 6.° le » sang tiré ressemble à un sang pleurétique, mais » est plus jaune ; 7.° la respiration est prompte et » difficultueuse. Si l'on conseille au malade de » tousser, il sent tant de douleur, que la tête *lui* » *en pète*, pour ainsi dire : car voilà comme ces » malades expriment leur douleur. 8.° La maladie » est accompagnée d'une douleur de toute la » poitrine; 9.° toutes les fois que le malade tousse, » on entend une espèce de sifflement par le défaut » de dilatation suffisante des poumons : de sorte » que les vaisseaux pulmonaires semblent interceptés par une enflure. De là aussi la circula» tion devient si gênée (1), qu'il n'y a point de

(1) C'est un de ces états fiévreux qu'Hippocrate appelait

» signes de fièvre, surtout dans les sujets de constitution épaisse. Cela peut cependant arriver par l'abondance du flegme dont le sang est si surchargé, qu'il ne peut parvenir à une parfaite dépuration. » Sydenham, chap. 4, art. 2.

A ces symptômes, il aurait pu ajouter, 10.° des yeux jaunes et prominens; 11.° le ventre le plus souvent dur, gonflé et resserré : quelquefois des envies d'aller à la selle, mais c'est peu de chose que le malade y rend; 12.° les hémorroïdes aveugles y sont fort communes, et le malade éprouve un prurit autour de l'anus; 13.° des sueurs gluantes au commencement, qui ne soulagent pas si on les pousse. Mais la transpiration nocturne du lit, laquelle arrive vers la terminaison, quand les premières voies ont été bien nettoyées, soulage considérablement. Car, 14.° cette fièvre devient rémit-

---

fièvres petites à la main, πυρετοὶ πρὸς χεῖρα λεπτοὶ, état d'autant plus dangereux que la nature y est plus long-temps contrainte ou opprimée. Le médecin doit alors voir avec satisfaction le pouls s'élever, et la fièvre augmenter, parce que c'est une marque que la nature l'emporte enfin sur les causes de la maladie, lesquelles produisaient ces récidives de spasme qui empêchaient la circulation de reprendre son équilibre dans toutes les parties internes et externes. La tête se dégage, le ventre s'amollit, se détend, et toutes les humeurs s'atténuent à mesure que leur mouvement augmente; ce qui ne pouvait avoir lieu lors des récidives du spasme qui occasionait ces alternatives de froid et de chaleur.

tente de la même manière que la fièvre bilieuse, et se termine quelquefois par une intermittente.

Quand cette maladie a duré long-temps, et qu'après avoir assez persévéré dans les autres évacuations, le malade expectore une plus grande quantité de flegme; ce flegme est d'abord clair, et peu différent du *mucus* de la gorge et du gosier. Mais quand la maladie approche de la coction, alors la matière expectorée est mêlée d'une autre matière jaune, qui se détache des poumons : ce qui soulage la respiration; les étourdissemens et la plénitude de la tête disparaissent; le pouls augmente en grandeur et en force, de manière à ressembler à celui d'une vraie fièvre inflammatoire, ce qui trompe souvent de jeunes praticiens qui font alors saigner, et avec beaucoup de mal, à ce période.

Au commencement, le pouls est faible, mou, petit; la tête tourne, est pleine, parce que les poumons sont si engorgés, et tous les viscères de l'abdomen si obstrués, la circulation si interceptée, que tout le sang reste avec inertie à la tête; en même temps l'urine est très-rouge, ou plutôt de couleur orangée, comme il arrive dans les fièvres bilieuses ou atrabilieuses : le sédiment épais est conséquemment briqueté, sans être du tout critique. Il ne fait qu'indiquer la surabondance de l'*épaississement atrabilieux*, et est ainsi de mauvais présage. Après avoir saigné une fois, et

persisté dans les purgatifs jusqu'à ce qu'on ait déchargé les intestins, évacué une quantité considérable d'*épaississement* atrabilieux, l'urine devient plus claire, beaucoup moins chargée, et la tête est en même temps fort soulagée; l'urine reste crue jusqu'à ce que l'expectoration commence: alors elle reparaît épaisse, présage la coction avec les autres symptômes qui paraissent au période de la maladie; savoir: la moiteur de la peau et le relâchement du ventre.

Quand Sydenham vit la première fois cette maladie, il inféra naturellement qu'elle était inflammatoire, et conséquemment prit le parti de la traiter avec les antiphlogistiques: mais sa sagacité lui fit bientôt voir son erreur. Ainsi il pratiqua dans cette maladie le même traitement, le même régime qu'il avait trouvés si avantageux dans la fièvre bilieuse, et réussit à son gré. En effet, si l'on traite à temps la fausse péripneumonie, il ne faut rien que ce qui a été dit à la fièvre d'hiver. Si l'on est négligent au premier abord, et qu'on laisse subsister long-temps l'engorgement des poumons, on ne peut les débarrasser en purgeant par bas, comme les anciens l'ont bien observé. Mais il faut le faire par le haut, c'est-à-dire, par l'expectoration. On peut donc établir deux parties dans la fausse péripneumonie déterminée et confirmée: 1.° l'état de crudité et d'obstruction qui demande des désobstruens et des purgatifs suivis, jusqu'à ce

que les intestins soient nettoyés, et toute l'atrabile évacuée, comme depuis neuf jusqu'à quatorze jours, selon les circonstances de chaque individu, l'état du régime, et la vertu des médicamens que l'on emploie ; 2.° l'état de coction et de suppuration, lequel a lieu quand tout le reste de la maladie est fixé dans les poumons, et demande à être évacué par l'expectoration. Durant ce second période, il faut éviter toutes les évacuations que l'on sait, par expérience, retarder l'expectoration, mais pratiquer seulement celles qui peuvent la faciliter avec certitude : ainsi la saignée, les purgatifs, qui étaient très-utiles au commencement, seraient alors fort nuisibles, d'autant que la saignée arrête l'expectoration, et que les purgatifs la retardent. Quand donc les crachats paraissent, *il ne faut plus saigner* (1), *à quelque degré que monte le pouls ;* il ne faut plus de purgatifs non plus ; on donnera un lavement, à l'occasion, pour tenir régulièrement le ventre libre. Mais il faut tourner toute son attention vers la

(1) M. Eller est du même avis que M. Grant : *Cùm verò cordis robur et sanguinis vigor valdè necessaria simul sint ad viscidum compactum dissolvendum, ideò moderata solummodò sanguinis detractio requiritur, nec repetenda promiscuè ; quo lentor plus incrementi certe caperet ex imminutâ cruoris copiâ. Errorem hunc committunt, etc.*, page 205. Les vues de cet illustre médecin sont en général les mêmes que celles de M. Grant, dans toutes les maladies qu'il nous expose.

quantité et la qualité de la matière expectorée, c'est-à-dire, la favoriser par quelques vomitifs extrêmement doux, donnés à petites doses et fréquemment ; délayer la matière, si elle est trop tenace ; user de vapeurs chaudes par inspiration, pour fomenter les poumons ; employer tous les médicamens qui sont détersifs à l'égard des poumons, comme les squilles, les antimoniaux, le miel et l'oxymel, le petit-lait fait avec du vinaigre, etc., sans oublier les vésicatoires qui sont dans cette fièvre plus avantageux que dans toute autre, quand on les applique au période convenable de la maladie, pour atténuer l'*épaississement morbifique*, et faciliter l'expectoration.

Par ces moyens, on peut entretenir comme il faut l'expectoration, et l'on obtient une crise vers le quatorze, ou même auparavant, selon l'idiosyncrasie et autres circonstances du malade, en observant soigneusement deux choses : 1.° plus la matière expectorée est jaune et tenace, plus les acides et les purgatifs sont nécessaires ; mais aussi, dans tous les cas où les acides sont indiqués, les alimens animaux sont pernicieux, ou au moins ne sont pas indiqués : le pain, l'orge, le riz ou l'eau de riz, avec le miel, le vinaigre, un peu de vin, soutiendront mieux le malade, que le poisson ou la viande. Mais, dès que la matière expectorée devient blanche et cuite, alors on peut accorder des bouillons, et l'on peut ainsi fortifier peu à

peu la nourriture et la boisson à mesure que la maladie tombe, et que le ventre devient un peu plus resserré.

Mais, 2.° il ne faut pas oublier que, comme l'expectoration est ici nécessaire, et qu'on ne doit la porter qu'à certain degré, en usant de délayans, de stimulans et d'atténuans, de fomentations, de vésicatoires, de vomitifs, de liqueurs chaudes, il pourrait aussi arriver qu'on portât les choses trop loin, et qu'on ne fît sortir par l'expectoration qu'une matière crue: erreur que j'ai souvent vu commettre. On produit par-là une nouvelle fièvre avec de nouveaux symptômes de crudité, et le malade paraît ne pas vider ses poumons, quoiqu'il crache beaucoup. Quatre onces de matière bien cuite, expectorées en vingt-quatre heures, soulageront plus la respiration, qu'aucune quantité de matière crue expectorée ne le ferait.

Il est donc essentiellement nécessaire de quitter les médicamens susdits aussitôt qu'ils ont eu leur effet, à moins qu'il ne faille y revenir: alors il faut se contenter de simples délayans, de doux pectoraux, aussi long-temps que la matière a une couleur, une consistance convenable, et vient en assez grande quantité, attendant que la nature ait eu le temps d'achever son ouvrage qu'elle vient de commencer heureusement. Cette partie essentielle de la cure doit surtout être conduite en variant les boissons et la diète, selon le degré de

ténacité ou de fluidité de la matière expectorée. Pour cet effet, on choisira des éclegmes et des juleps appropriés aux circonstances. Il suit aussi de là que les mêmes loochs et juléps, etc., qui étaient utiles au commencement, doivent en général faire du tort vers la fin de la maladie, et *vice versâ*. La même chose est vraie des nourritures et des boissons.

Mais le plus grand mal qu'on fasse souvent, c'est de tâher de calmer cette toux salutaire, et de retarder ou même d'arrêter l'expectoration nécessaire, en donnant des balsamiques, des anodins et des opiats. On produit ainsi une nouvelle maladie plus dangereuse que la première, parce que la force étant déjà abattue, la nature est moins capable de rétablir cette expectoration salutaire, qu'elle l'était au commencement : de sorte qu'il y a bien plus à craindre le danger de suffocation. Il faut, sans perdre de temps, suivre dans cette occurrence la méthode suivante, pour prévenir cet inconvénient autant que l'art l'a pu faire jusqu'ici.

Faites saigner, appliquez un grand vésicatoire sur le dos ; donnez souvent le kermès minéral et l'oxymel scillitique pour entretenir constamment l'envie de vomir, et susciter de légers vomissemens par intervalles ; donnez le petit-lait de vinaigre bien édulcoré, avec du miel pour boisson ordinaire ; fomentez souvent les poumons avec les vapeurs chaudes de l'eau ou de l'oxycrat. Persé-

vérez dans ce traitement, jusqu'à ce que l'expectoration reparaisse et diminue ensuite par degrés, selon le cas, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus besoin, comme je l'ai déjà dit.

Dans tous les cas où l'expectoration est nécessaire, il faut aussi que le malade soit dans une situation droite, parce que les crachats ne sortent pas bien dans une posture inclinée. La crainte d'attraper du froid dans cette fièvre, empêche souvent des gens ignorans de profiter de l'avantage qu'ils auraient de se tenir sur leur séant tout le jour dans les fièvres. Ils attendent constamment du soulagement des sueurs qui leur découlent sans effet de la tête et de la poitrine dans ces occurrences; mais j'espère qu'on renoncera peu à peu à ces préjugés, et que l'on apprendra que les sueurs ne font jamais de bien avant la coction; que, dans toutes les fièvres dont les crises sont partielles ou se font par parties, aucune sueur ne fait tant de bien que celle qui vient de nuit, pendant les heures que le malade a coutume d'être au lit en bonne santé. Je conviens cependant que les sueurs, ou plutôt une transpiration considérable est avantageuse dans cette fièvre, comme dans presque toutes les autres, surtout vers la terminaison.

Quand on a traité cette fièvre comme il faut dès le premier abord, et jusqu'à ce que l'*épaississement atrabilieux* ait été en grande partie cuit et

expulsé, s'il vient une espèce de froid et de rigueur au commencement du paroxysme, suivie d'une augmentation considérable de chaleur et de quelque sueur critique vers le matin ; si ce paroxysme revient chaque jour, et quelquefois de deux jours l'un, alors la transpiration ou les sueurs qui suivent sont utiles ; car, quoiqu'elles puissent diminuer la quantité du flegme, cependant elles améliorent la couleur et la consistance de la matière expectorée ; la respiration devient plus aisée ; le pouls mou, plein et lent : l'appétit augmente, et le sommeil est tranquille pendant la nuit ; le malade peut tenir la tête basse, et l'amas de la nuit sort librement le matin, à l'aide d'une toux aisée, modérée, sous la forme et la couleur d'une grande huître, ce qui déchargera très-certainement tout l'*épaississement morbifique* en temps propre, si l'on ne trouble rien témérairement, comme en donnant les *gouttes de Tirlington*, le *baume de miel*, l'*élixir parégorique*, et autres prétendus spécifiques.

Quelquefois il paraît une fièvre intermittente réelle, avec des accès réguliers bien caractérisés, et un degré considérable de froid, d'horreur et de rigueur. Dans ce cas, le médecin doit examiner soigneusement l'effet que produit chaque accès sur la fausse péripneumonie, qui est la maladie principale; la fièvre d'accès ne méritant son attention qu'après, et n'étant peut-être qu'un effort

de la nature, lequel tend à abréger la maladie.

Si nous faisons attention à l'histoire naturelle de cette maladie, nous la trouverons accompagnée de toutes les circonstances qui la peuvent rendre très-longue. Le malade en général est vieux, tant par les années que par sa constitution, gras et gros, d'un tempérament flegmatique; ses solides sont relâchés; il a le pouls mou; il est attaqué durant les temps humides, et les premiers froids de l'année. Il est donc évident qu'une fièvre d'accès sera avantageuse pour cuire et expulser la matière morbifique en cette saison dans une telle constitution : en effet, l'expérience le prouve. L'accès avec froid ou le frisson est bien désagréable pour le malade, vu la crainte qu'il a d'être suffoqué; mais, dans un grand nombre de cas divers, je n'en ai jamais vu de mauvaises conséquences, avec les apparences même les plus menaçantes. Dès que ce frisson est passé, le pouls et la respiration se rétablissent; le flegme sort plus aisément, d'une couleur et d'une consistance plus louable: ce serait certainement une pratique bien condamnable que d'arrêter une telle fièvre, car les remèdes qui l'auraient arrêtée, arrêteraient probablement aussi l'expectoration; et si le malade n'en était immédiatement suffoqué, il serait au moins attaqué de goutte au printemps : j'en ai vu plusieurs exemples; peut-être aussi arriverait-il des obstructions opiniâtres aux poumons, aux viscères, aux

articulations, et quelquefois une hydropisie de poitrine incurable. Les ignorans font donc bien du tort dans cette maladie, en employant mal-à-propos des fébrifuges.

Mais il faut soigneusement distinguer cette fièvre intermittente salutaire (qui soulage la respiration, cuit la matière de l'expectoration), d'une fièvre d'accès qui paraît quelquefois fort tard dans la maladie, quand les forces sont très-épuisées, les poumons flasques et fatigués. Ce que le malade expectore alors, est délayé, jaune, acrimonieux, et il semble que les glandes se déchargent excessivement d'un flegme catarrheux cru. Dans ce cas, chaque accès augmente la quantité du flegme, qui, en même temps, devient d'un jour à l'autre plus ténu, plus jaune; le pouls devient aussi plus petit; l'estomac ne veut plus de nourriture; le malade est plus languissant, a l'air tout défait; la peau prend une couleur blanche terne; les yeux sont gris-perlés, et tout le corps est leucoflegmatique. Dans ce cas, je dis que le quinquina est le meilleur remède pour la toux et la fièvre. J'ai vu même le quinquina arrêter la fièvre en peu de jours, laissant cependant un crachement aisé, bien cuit, jusqu'à ce que la maladie eût été parfaitement guérie. En ces occasions, j'ai donné le quinquina seul ou en décoction avec la réglisse, évitant les médicamens alcalins et échauffans, de peur d'augmenter l'acrimonie.

Quoique ces médicamens puissent être utiles en quelques cas pour faciliter l'expectoration quand le flegme est clair et tenace, cependant ils ne réussissent pas quand le flegme est ténu, jaune et acrimonieux : on risque, en usant trop librement de ces drogues, de convertir la fausse péripneumonie en un catarrhe opiniâtre et de mauvais caractère.

Quand la maladie est guérie, la moutarde et le raifort, comme partie de la diète, sont assez utiles à quelques personnes sujettes à cette maladie : on peut leur permettre les liqueurs spiritueuses et fermentées. Ils peuvent prendre aussi une cuillerée ordinaire de graine de moutarde (1) entière, de temps à autre, pour se tenir le ventre libre : mais surtout ils doivent éviter la graisse et le beurre. Il leur faut aller à cheval; s'accoutumer à manger du miel s'ils le peuvent; prendre des fruits bien mûrs, avec du pain, du petit-lait, du lait de beurre avec du sucre et du pain, et avoir attention d'aller

(1) Il faut être prudent sur l'usage du remède; j'en ai vu deux fois des *superpurgations* très-violentes : aussi M. Grant suppose qu'on ait égard à l'état des sujets. Quoique le principe acrimonieux et poignant de cette graine soit enveloppé par une huile insipide et abondante, il se développe cependant assez dans les premières voies pour causer de grands troubles dans les sujets délicats, et qui ont la fibre fort sensible. Il est d'autres moyens plus sûrs pour répondre aux vues de M. Grant.

se coucher sans souper ; s'ils peuvent aller à la mer dans l'été, s'y baigner et en boire de l'eau, cela leur pourra être très-avantageux, surtout s'ils sont sujets aux maladies atrabilieuses quelconques, comme je l'ai observé en bien des cas, que je n'ai pas la liberté de rendre publiques. Ils doivent se lever de bon matin, prendre de l'exercice avant leurs repas, manger des viandes maigres avec beaucoup de légumes, à dîner seulement, et ne jamais faire d'excès de fortes liqueurs, ni d'acides austères.

Durant la saison de la constitution putride, ou même quand la bile est jaune et délayée, un sujet bilieux peut hasarder les acides austères et les fruits peu mûrs, comme des tourtes de groseilles et semblables. Mais, septembre une fois passé, ils doivent préférer les fruits mûrs ou gardés, et éviter les pruneaux durs, grossiers, non mûrs, les coings, les nèfles : ces fruits doivent être laissés à part pour les médicamens antiseptiques puissans, et ne sont pas convenables à une diète ordinaire. Nos douces racines, nos légumes, nos pêches, nos melons, sont plus propres, si on les prend avec du pain pour repas, et bien délayés par une bonne dose d'eau fraîche, ou avant les repas, mais non pas par forme de dessert après les repas; car alors ils surchargent l'estomac déjà rempli de solides et de liqueurs fermentées, le distendent, et coagulent l'huile.



Telles sont les maladies ordinaires atrabilieuses fort communes ici, mais bien rarement comprises, et conséquemment mal traitées pour la plupart.

Horresco referrens !

RÉCAPITULATION.

JE vais présenter, sous un point de vue plus raccourci, un détail des diverses maladies qui sont le produit et tiennent des constitutions régnantes, lesquelles se succèdent les unes aux autres pendant la révolution de l'année : je parlerai aussi de leurs complications mutuelles, et des différentes intentions qu'il faut remplir dans la cure. Cet abrégé me paraît d'autant plus nécessaire, que les momens pendant lesquels j'écrivis cet ouvrage, ne me permirent pas d'observer une méthode aussi exacte qu'on aurait pu l'attendre, et que j'ai été obligé de faire de fréquentes digressions. Je ne voulus pas laisser de côté plusieurs observations importantes, jusqu'à ce que j'eusse le temps de les rédiger dans un ouvrage : ce que je pourrai peut-être faire par la suite. Je les ai donc insérées dans ce traité comme elles se sont présentées sous ma plume, pendant les courts intervalles que me laissent mes occupations. Voilà le motif qui me les a fait publier ici. Si ce petit ouvrage paraît contenir quelques connaissances intéressantes, je ne m'inquiéterai plus de la méthode avec laquelle il est exécuté. Je ne ferai pas non plus d'excuse pour les répétitions inévitables de cette récapitulation.

Toutes les fièvres sont, pendant quelques jours,

précédées de quelques petites incommodités que les Grecs appellent φοβερα, et que Celse rend par *terrentia morbi*, les *avant-coureurs* de la fièvre, ou les *préludes*. Ils sont suivis d'un degré de rigueur, ce qui fait le commencement de la fièvre *déterminée*, et est le premier jour d'où doit dater la maladie. Après cela, paraissent les autres symptômes fébriles, comme le pouls fréquent, la chaleur de la peau, la sécheresse de la bouche, etc. Ceci augmente par degrés plusieurs jours de suite, et suit enfin un train régulier, de manière que chaque jour et près de la même heure, il paraît quelques-uns de ces mêmes symptômes sans aucun changement sensible. C'est pendant ce période que l'ignorance fait le plus grand tort aux malades : agissant sans considérer que la nature est occupée à cuire la matière morbifique, et à la préparer pour l'expulser, ces ignorans croient faire quelque chose de bien important, d'échauffer dans un temps, de rafraîchir dans un autre; d'augmenter beaucoup trop la fièvre ou de la diminuer à un trop grand degré, prenant tantôt une route, tantôt une autre; semblables en cela à une personne qui, placée dans un labyrinthe, chercherait à en sortir sans connaître la véritable route. Quand la nature a eu le temps de préparer cette matière pour l'expulser, et qu'elle l'a fait en grande partie, tous les symptômes, ou la plupart, tombent par degrés, et la maladie ne mérite plus enfin le nom

de fièvre. Mais il reste toujours quelques incommodités qui sont la conséquence de la fièvre. L'ignorance est encore trop officieuse dans ces derniers momens, en procurant des évacuations assez considérables pour épuiser les facultés naturelles, et retarder le parfait rétablissement.

Toute fièvre peut être divisée en ces périodes suivantes : les préludes, le commencement, l'accroissement, l'état, le déclin et les suites. Chacun de ces termes a différens degrés, tant par rapport à la violence qu'à la durée, selon la nature de la fièvre; car toute espèce de fièvre est d'une nature particulière, en conséquence de laquelle elle parcourt ses périodes avec plus ou moins de promptitude que d'autres. Il est donc besoin d'avoir une connaissance particulière de chaque espèce, de manière à distinguer telle fièvre de toute autre, et déterminer la durée de ces périodes.

Pour exposer ici ce que je sais sur cette matière, je divise les fièvres en deux classes : 1.º celle des fièvres ordinaires, parce qu'elles paraissent régulièrement tous les ans, et semblent être une production de notre climat, et de la manière de vivre que nous avons suivie, au moins depuis ces vingt dernières années-ci ; 2.º celle des fièvres que j'appelle extraordinaires ou pestilentielles, parce qu'elles ne sont pas une production constante et naturelle de notre climat; mais, ou elles nous ont été apportées du dehors, ou elles sont la consé-

quence d'une combinaison extraordinaire, et engendrées dans un hôpital, dans une prison, ou par de mauvaises eaux, de mauvaises provisions, ou quelque autre cause qui coopère avec le climat et la manière de vivre accoutumée.

Ces fièvres en général sont contagieuses, et les fièvres ordinaires ne le sont pas, à moins qu'on n'en altère la nature et qu'on ne les rende malignes par de mauvais traitemens. Toutes les fièvres communes sont accompagnées d'une grande variété de symptômes qui sont dus aux variations des saisons et du temps, à l'idiosyncrasie des sujets, et à d'autres circonstances du malade. Ces divers symptômes ont aussi donné lieu aux différentes dénominations qui ont servi à distinguer ces fièvres. En effet, je pense, après mon expérience et mes lectures, qu'on peut réduire les fièvres communes à sept espèces, classes ou constitutions ; et que, selon qu'elles proviendront de la saison de l'année, elles affecteront certain nombre de sujets, et seront conséquemment épidémiques; savoir : la fièvre inflammatoire, humorale, catarrheuse, putride, bilieuse, atrabilieuse et intermittente.

1.° La fièvre inflammatoire ou celle qui vient d'un sang d'une ténacité visqueuse, que j'ai nommée καυσος, *causus*, ou ardente, ou fièvre chaude, se termine toujours lorsqu'elle est abandonnée à la nature, en formant un pus dans les vaisseaux, lequel est ensuite évacué par les émonctoires or-

dinaires, s'il n'est pas en trop grande quantité, et c'est ce qui fait la plus parfaite hypostase des urines. Mais si la quantité en est considérable, et que les progrès de la fièvre se fassent rapidement, alors il se forme des flegmons et certains dépôts auxquels la nature pousse une partie du pus, pour l'évacuer ensuite par un ulcère formé à quelque partie interne ou externe du corps; et cette évacuation coopère avec l'hypostase des urines.

Comme les ulcères se forment souvent dans les organes vitaux ou auprès, et qu'ils peuvent en détruire les fonctions, il est plus avantageux de prévenir ces flegmons, en évacuant de bonne heure la matière offensive par les saignées, selon l'avis de Sydenham, que d'attendre la coction et l'expulsion; et j'ai vu des exemples sans nombre du succès de cette méthode.

Cette fièvre peut avoir lieu dans les sujets vigoureux, pleins de santé, jeunes ou vieux, en toute saison, surtout dans les pays élevés et secs, où l'on mange beaucoup de pain et de végétaux. Mais elle paraît le plus fréquemment ici depuis Noël jusqu'au mois de juin inclusivement, c'est-à-dire, après que le froid de l'hiver a duré assez long-temps pour resserrer les solides et condenser les fluides du corps. Voilà pourquoi la plupart des vraies inflammations et les plus violentes arrivent au mois de février et de mars, surtout si le mercure est haut dans le baromètre, et que le

vent vienne d'entre le nord-ouest et l'est. Ainsi, toutes les fièvres qui arriveront entre Noël et juin seront plus ou moins compliquées avec l'inflammation, selon l'idiosyncrasie et autres circonstances des sujets, et demanderont un traitement antiphlogistique proportionné. De là vient que nous voyons que la fièvre catarrheuse et l'humorale, qui arrivent pendant ces cinq mois, sont en partie inflammatoires, et cèdent, en grande partie, au régime antiphlogistique; que quelques-unes même en sont guéries en entier, et toujours irritées par un traitement contraire.

2.º La fièvre humorale ou synoque non putride, que Sydenham appelle la plus commune des fièvres, *la grande fièvre de la nature*, ou la fièvre *dépuratoire*, peut avoir lieu en différentes saisons dans quelques constitutions. Nous ne la voyons guère que quand les jours augmentent beaucoup, et que le printemps ou la végétation est fort avancée. Outre l'inflammation que cette fièvre a de commun avec la précédente, il y a aussi une fluxion de flegme épais que la nature dépose à l'estomac et aux intestins dans cette saison, et qui doit être évacué : de sorte que quand on a domté en partie l'inflammation par les saignées et par une diète rafraîchissante, on doit aussi évacuer la matière contenue dans l'estomac et les intestins, aussi souvent que les symptômes de turgescence dans l'un ou dans les autres nous dénoteront son existence.

Ceci suffit souvent pour faire cesser toute la maladie; mais il peut aussi arriver que la matière ne soit pas toute anéantie, parce qu'elle demande plus de temps pour être cuite dans les vaisseaux, et ne passera pas alors convenablement par aucune autre issue que par la peau. En effet, il n'y a presque aucune fièvre ordinaire dans laquelle les sueurs douces et modérées durant tout le cours de la maladie soient plus avantageuses. Mais si l'on pousse ces sueurs avant que la viscosité du sang ait été détruite, l'inflammation deviendra plus considérable; si d'ailleurs on le fait avant que la matière turgescente dans les intestins ait été évacuée, on atténuera et l'on exaltera une quantité de matière morbifique, qui pourra dès-lors être résorbée et mêlée avec le sang, de manière à produire une fièvre miliaire, irrégulière, dangereuse, laquelle, si le malade vit assez long-temps, finit souvent par une très-mauvaise espèce de dysenterie.

Cette fièvre est rémittente presque du premier abord; et si elle est bien traitée, la rémittence devient plus longue de jour en jour, enfin se change en intermittence; et la maladie disparaît ensuite; c'est pourquoi elle ressemble beaucoup à quelques fièvres d'accès du printemps, et tous les flux du printemps participent de sa nature.

Quand la fluxion du flegme tenace tombe sur les intestins, sans être accompagnée d'évacuations,

ou sans une fièvre assez considérable, elle cause des obstructions et des indigestions, des constipations opiniâtres, des coliques sèches, la jaunisse, selon l'idiosyncrasie de chaque individu. Toutes ces affections sont très-fréquentes en cette saison-ci, et peuvent se guérir, comme l'expérience le prouve, par les mêmes moyens à peu près, parce qu'elles ont presque la même cause que la fièvre.

3.° L'autre grande maladie du printemps est le catarrhe, ou une fluxion de sérosité qui se jette sur la *membrane* de *Schneider*, et sur les poumons, avec éternument, crise, angine et toux. Il y a deux choses à considérer par rapport à cette fièvre : 1.° le degré d'inflammation ; 2.° la quantité d'acrimonie de la fluxion. Cette fièvre arrive rarement avant Noël, le plus communément en février, et donne naissance à la vraie consomption ou phthisie des poumons ; elle est fort longue de sa nature, et dure jusqu'à la fin de juin. Pendant ce cours, elle se complique quelquefois avec la fièvre humorale ; les vomitifs et les purgatifs de l'une soulagent également dans l'autre. Mais quand elle est simple, elle fait sa crise naturellement par l'expectoration surtout. Il ne faut pas employer de vomitifs ni de purgatifs réitérés, à moins qu'il n'y ait des signes évidens de matière turgescente dans l'estomac et les intestins.

Mais la fluxion qui se jette, dans cette fièvre-ci, sur la membrane de *Schneider*, n'est pas un vrai flegmon qui décharge du pus; c'est plutôt un flegmonoïde, lequel décharge une lymphe déliée et âcre. C'est pour cette raison peut-être qu'on y a remarqué quelque contagion par rapport aux jeunes gens.

Quand une péripneumonie parvient à une abondante expectoration après la coction, la fièvre tombe tous les jours, et le malade crache un pus épais, blanc, louable, pur ou marqué de petits filamens sanguins, semblable à celui qui s'épanche d'un abcès qui vient à s'ouvrir; au lieu que, dans le catarrhe, il paraît, après de fréquentes saignées et un traitement rafraîchissant, une pituite claire, âcre, mordante, qui cause du prurit à tout ce qu'elle touche, laquelle pituite se décharge des poumons et de la gorge avec abondance; le pouls continue d'être fréquent, malgré ces décharges considérables des parties affectées; de sorte que l'acrimonie semble entrer pour beaucoup dans cette fièvre, et que plusieurs de ceux qui y sont sujets, le sont aussi aux bourgeons, boutons, et aux pustules dartreuses de la peau qui précèdent la maladie des poumons, et dont le retour est le signe du rétablissement. Bien des gens ont donné lieu à un catarrhe, en tâchant de guérir ces éruptions. Je dois observer encore, que si l'on répercute un érysipèle du

printemps dans un jeune sujet, il en résultera probablement un catarrhe, au lieu que, dans la moisson, le résultat en sera une dysenterie.

Outre les évacuations ordinaires, il faut encore la diète la plus sévère pour traiter un catarrhe durant la violence de l'inflammation, comme les sucs des fruits mûrs, l'eau d'orge, l'eau panée, les infusions de pommes, et semblables. Mais lorsque le pouls cesse d'être dur, il faut mettre en usage des alimens doux et plus nourrissans, comme les concombres, la laitue, toute espèce de farineux, le pain, les racines douces, les fruits secs, le lait de présure et le lait de beurre. J'ai quelquefois pensé que la mauvaise pratique, qui fait tant de mal dans cette maladie, était due à l'idée qu'on avait qu'elle était de la même nature que la fausse péripneumonie du mois de novembre, ou plutôt que la toux et la fièvre que Sydenham appelle la fièvre d'hiver.

Les ignorans ayant vu que les vésicatoires faisaient beaucoup de bien dans ces maladies, en ont attendu les mêmes effets dans le vrai catarrhe, et ont été fort surpris de voir qu'un simple vésicatoire appliqué mal-à-propos, mais remède innocent suivant eux, avait irrité l'inflammation et l'acrimonie à un tel point, que le catarrhe en était devenu presque incurable. Si cependant l'on compare ces maladies, on verra qu'elles ont une cause tout opposée.

La fausse péripneumonie est la maladie des sujets gras et replets, quand ils ont passé quarante ans : elle succède à la constitution bilieuse, est compliquée avec l'humeur atrabilaire ; les poumons sont chargés d'un flegme tenace, visqueux, froid, sans beaucoup d'inflammation ; au lieu que le catarrhe est la maladie des sujets jeunes, pléthoriques, au-dessous de trente ans ; il succède à la constitution inflammatoire, se complique avec elle, la membrane de *Schneider* étant enflammée comme d'un érysipèle, et jetant une lymphe âcre, délayée : de sorte que tout médicament qui fait du bien dans l'une par sa qualité incisive et pénétrante, fait beaucoup de tort dans l'autre.

Quand il s'est passé plusieurs jours, il se fait une digestion ou coction dans les vaisseaux, comme on le voit par le changement de l'urine : le pus ainsi formé, se décharge par les émonctoires ordinaires et par l'expectoration, sous la forme d'une matière cuite. Mais si, au lieu de cette expectoration, il se forme un grand abcès aux poumons, et que le pus y soit déposé, ou qu'il se forme divers petits flegmons, appelés tubercules, dans la surface interne, alors la maladie change de face ; il s'ensuit une fièvre hectique, accompagnée de symptômes particuliers : 1.° d'une vomique occulte, bien connue et bien décrite par les auteurs ; 2.° d'un ulcère réel, ouvert, jetant du pus, et qui se guérit difficilement ; ce qui est dû en partie à la structure

des poumons, et en partie à leur mouvement perpétuel, et au contact continuel de l'air libre auquel cette partie est nécessairement exposée : de là la grande difficulté, et même l'impossibilité morale de guérir cette maladie à ce période.

Mais, lorsque les choses ont été bien traitées, que la coction et la crise se sont faites sans précipitation, que toute la maladie a été réduite par le temps du mois de juillet, ne laissant que de la faiblesse et du relâchement dans les poumons, cette suite de la maladie ne peut se guérir que par le même air, les mêmes exercices et les mêmes remèdes qu'on trouve les plus efficaces pour rétablir la fibre faible et lâche, comme un air léger, sec, l'équitation, un régime sec, nourrissant, de l'espèce antiseptique ; les eaux chalybées, le quinquina, les bains froids : traitement et régime qu'il faut suivre depuis août jusqu'en décembre, et ainsi jusqu'à la fin de la constitution catarrheuse ; car il faut employer tous les moyens pour fortifier la constitution, sans causer de pléthore. Sans ces précautions, les rechutes sont souvent certaines parmi les jeunes gens et dans nos climats, dès que la constitution catarrheuse reparaît. Quoique ces remèdes fortifians deviennent nécessaires pour prévenir les rechutes, quand la fièvre a été totalement domtée, on doit cependant toujours se souvenir qu'ils sont pernicieux durant la fièvre, et que l'air de la Hollande sera alors plus salutaire que

celui de Montpellier. Mais, le plus sûr moyen que j'aie trouvé jusqu'ici pour prévenir les rechutes dans cette dangereuse maladie, c'est d'aller résider dans les Indes occidentales, jusqu'à ce que l'on ait passé les vingt-cinq ans (de son âge.)

Ces trois constitutions, savoir, l'inflammation, l'humorale et la catarrheuse, aussi-bien que leurs complications mutuelles, comprennent toutes les maladies ordinaires du printemps. Mais, dès que l'été est assez avancé pour produire tout son effet sur le corps, les solides sont relâchés, les sels et les huiles exaltés, et quelques-unes des parties les plus fluides du sang sont exhalées, et le reste devient susceptible de cet état que les anciens appelaient putride : la sérosité du sang est plus jaune, l'urine plus chargée, la bouche plus sale et le pouls plus petit : les sécrétions de la peau sont plus abondantes, le ventre plus resserré ; on a plus d'envie de boire et moins de manger ; on devient plus mou, plus indolent, et l'on a peine à se lever le matin.

De là résulte un assemblage de maladies toutes différentes des précédentes : elles sont d'une espèce plus putride, mais nullement inflammatoires par elles-mêmes. Voici les symptômes qui les précèdent : Disposition à suer au moindre mouvement, haleine forte avant d'avoir mangé, bouche sale le matin, urine chargée, jaune, douleurs légères passagères, vents dans les intes-

tins, suivis par de petites selles fétides et amères.

Tels sont les avant-coureurs de la fièvre que les anciens appelaient synoque putride, ou *typhus*, τυφωδης πυρετος d'Hippocrate, que Sydenham appelle fièvre varioleuse, parce qu'il avait observé que la constitution qui la produisait, augmentait et irritait la petite-vérole.

C'est la seule fièvre qu'il faut distinguer par le nom de putride. On n'avait pas encore attaché, ces dernières années-ci, d'idée juste à la signification de ce mot. On s'en servait pour désigner toute fièvre de mauvais caractère, de quelque espèce qu'elle fût. Si, par exemple, un jeune sujet est attaqué d'une *angine maligne* au mois de février, on dit qu'il a une esquinancie putride, quoique l'angine maligne dans un tel sujet soit plutôt inflammatoire que putride. Cet abus des termes doit donc produire des erreurs bien funestes.

Il est vrai que la peste, la petite-vérole et l'angine maligne auront plus aisément lieu, s'augmenteront, s'irriteront par la constitution putride, et que chacune de ces maladies est infiniment plus contagieuse et plus maligne, quand elle se manifeste dans cette saison que dans toute autre; et qu'ainsi elles semblent tenir de la nature de cette constitution. Mais il est également vrai que chacune de ces maladies se rencontre aussi durant la constitution inflammatoire, et qu'alors on ne doit pas les considérer en entier comme des maladies pu-

trides, mais les traiter d'une manière un peu différente que dans les jours caniculaires, et sous l'influence de la constitution qui produit la synoque putride, ou la vraie fièvre putride. La rougeole et la coqueluche sont des maladies inflammatoires, et irritées par la constitution inflammatoire : et cependant je les entends appeler putrides.

Quand ces préludes, *terrentia*, ont duré quelques jours, la nature se soulage souvent elle-même en évacuant la congestion morbifique, *colluvies morbida*, par haut et par bas; mais il est encore plus souvent nécessaire de faciliter au moins ces évacuations, si on ne les opère pas entièrement; car les solides étant relâchés, les nerfs trop mous, ils ne peuvent plus répondre que faiblement à ces effets, souvent même cela leur est absolument impossible. Si donc il ne se fait pas d'évacuations spontanées, et qu'on néglige ces symptômes, il prend une espèce de crampe et une douleur fixe au creux de l'estomac, avec un abattement d'esprit considérable, douleur à la tête et aux lombes; le malade frissonne un peu; le pouls s'abat, est fréquent; il vient des sueurs symptomatiques, gluantes, abondantes, colliquatives, sans soulagement, et les urines deviennent troubles, également symptomatiques, et il n'en résulte rien d'avantageux. Telle est la vraie synoque putride, plus ou moins dangereuse par la manière de la traiter.

En comparant cette maladie avec la synoque non putride, on verra que l'origine, les progrès, les symptômes, et la méthode curative en sont bien différens. L'abattement d'esprit qui arrive dans la synoque non putride n'est pas si grand; le spasme et la douleur au creux de l'estomac n'y sont pas si ordinaires, ni le pouls si languissant; les rémittences sont plus sensibles, l'urine n'est pas si jaune, la langue si sale, si chargée, ni les sueurs si fétides au commencement, ni si abondantes. Les rémittences sont considérables après les premières évacuations; et quand on a persévéré dans le traitement convenable autant qu'il le faut, la maladie aboutit à une coction et à une crise qui se fait en une fois par la peau, ou à plusieurs reprises, par accès réguliers, ordinairement après neuf, onze, ou quatorze jours; au lieu que la synoque putride n'a pas, à beaucoup près, ces rémittences, et devient à peine intermittente: elle ne demande pas de grandes et de fréquentes saignées, quand même le sang paraîtrait couenneux, parce que la disposition à l'inflammation est passée dans la saison qui produit cette fièvre: la sérosité du sang est plus jaune que de coutume, et le fond du caillot est en général très-peu lié, même quand il y a une couenne ou peau à la superficie.

Il faut saigner tous les sujets pléthoriques au commencement de toute fièvre, pour préparer les

voies aux vomitifs et aux purgatifs ; mais, *cæteris paribus*, il faut moins les saigner dans cette fièvre que dans la plupart des autres. La chaleur de la fièvre raréfie le sang, surtout dans les sujets pléthoriques ; ils supportent plus aisément les secousses des vomitifs et des purgatifs, quand ils ont perdu assez de sang pour relâcher la tension des vaisseaux.

La synoque non putride se manifeste comme une fièvre inflammatoire, et les signes de matière turgescente dans l'estomac et les intestins ne paraissent pas ordinairement au premier abord; au lieu que, dans la synoque putride, on les voit de bonne heure.

Pendant les premiers jours de la synoque non putride, le malade est généralement resserré ; il faut des vomitifs et des purgatifs un peu vifs pour mouvoir le flegme ; et le second vomitif en emporte ordinairement plus que le premier. Dans la synoque putride, la matière est plus aisément remuée ; et il n'est pas rare de voir un cours de ventre, ou une espèce de dysenterie, suivre la fièvre dans tout son cours. Il paraît que c'est pour cette raison que Sydenham l'a appelée *fièvre dysentérique ;* mais la maladie, accompagnée de ce cours de ventre, ne demandait pas d'autre traitement que lorsqu'il n'existait pas.

Il y a une différence analogue entre la colique du printemps et celle que Sydenham appelle coli-

que bilieuse du mois de juillet et de la canicule : la colique du printemps, tenant de la nature de la synoque non putride, est en partie inflammatoire, et conséquemment demande la saignée à certain degré ; et après ces fomentations, les bains, les émolliens, il faut des purgatifs actifs pour évacuer ce flegme visqueux et lever les obstructions ; au lieu que, dans la colique bilieuse, la saignée n'est pas toujours nécessaire, et qu'il suffit de donner de doux purgatifs pour enlever la congestion putride quand on a mis en usage les fomentations et les bains convenables.

Une fièvre de printemps peut demander les opiats et les vésicatoires vers sa terminaison ; quand elle est bien traitée dès le commencement, elle dure souvent depuis neuf jusqu'à quatorze, ou vingt-et-un jours : une fièvre de printemps mal traitée est toujours longue, et peut répondre à la description donnée des fièvres miliaires, fièvres lentes, fièvres nerveuses, de la fébricule, etc. ; mais une fièvre d'été bien traitée dès le commencement, ne demande jamais d'opiats, ni de vésicatoires : quatre jours suffisent pour l'enlever ; rarement il en faut plus de neuf. Si elle est mal traitée dès l'abord, elle devient aisément pétéchiale, maligne et fréquemment fatale en peu de jours. En d'autres occasions, elle devient anomale, aphtheuse et très-longue.

5.° Le mois d'août change la constitution putride

en bilieuse, laquelle commence par le *colera-morbus.* La fièvre qui accompagne cette constitution, et que l'on appelle ordinairement *fièvre bilieuse*, est la même que la nouvelle fièvre de Sydenham, ou la fièvre de Lausanne de Tissot. Cette fièvre ressemble à la synoque putride, en ce qu'elle semble venir d'une matière âcre, jaune, qui se trouve dans le sang, laquelle ne peut être aisément évacuée que par les intestins. Elles diffèrent cependant à quelques égards : la fièvre bilieuse ressemble même, à d'autres égards, à la synoque non putride ; la rémittence s'aperçoit dans la fièvre bilieuse dès le commencement ; quand elle est bien traitée, ces rémittences deviennent toujours plus longues, et quelquefois se terminent par une vraie intermittence. Quand la partie bilieuse a été évacuée par des vomitifs et des purgatifs réitérés, ou corrigée par un régime convenable, il se fait, au onzième ou quatorzième jour, une coction et une crise, à l'aide d'une transpiration nocturne spontanée, aux heures que le malade est accoutumé de dormir quand il se porte bien, et on s'en aperçoit toujours par le soulagement que l'on voit le jour suivant ; de sorte que, quoique la sueur des premiers jours de la fièvre ne donnât pas de soulagement, et dût par cette raison être arrêtée, plutôt que soutenue, on ne doit cependant pas le faire après le onzième ou quatorzième jour qu'on a donné les vomitifs, les purgatifs, les acides, selon

le besoin. Il faut même fortifier la diète, y ajouter les acides minéraux et le vin ; ce que l'on ne peut accorder avant que les parties grossières de l'*épaississement morbifique* aient été corrigées ou évacuées par les intestins.

Le diaphorétique dont je me sers dans ces occasions est ordinairement le camphre, l'esprit de *Minder*, l'eau de menthe, le sirop de safran et la chaux d'antimoine. Quand la langue a paru bien nette, et que le malade a été plutôt agité que brûlant pendant la nuit, j'ai ajouté un peu d'opium à la potion de la nuit, et avec succès. Telle était aussi la pratique de Sydenham, quand une plus longue expérience lui eut appris que ni les opiats, ni le quinquina ne réussissaient qu'après le quatorzième jour.

Cependant il ne faut pas pousser la transpiration pendant le jour, mais on fera lever le malade tous les jours avant midi.

La fièvre putride demande souvent les acides les plus forts et les plus astringens, au lieu que la fièvre bilieuse s'accommode au mieux des acides savonneux, depuis le commencement jusqu'à la fin; comme sont les sucs des fruits mûrs, l'oxymel commun, et semblables, qui, suivant mon opinion, sont les plus généraux des remèdes dans les fièvres ordinaires. J'ai vu quelques jeunes personnes délicates sujettes aux acides des premières voies, lesquelles ne pouvaient, pendant plusieurs

années, s'accommoder du miel, du sucre, des fruits, de l'oxymel, et qui par-là étaient obligées de vivre principalement de substances animales, de vieux fromage, et même de viandes un peu mortifiées: ces gens, plus avancés en âge, ou dont les fièvres avaient changé la constitution, s'accommodaient cependant alors de tout cela, prenaient même du lait de beurre aigre, sans aucun inconvénient.

Si j'osais me livrer ici à mon idée, je dirais que la chaleur de l'été ferait fondre le flegme tenace du printemps, et en ferait la matière âcre et jaune de la synoque putride, et que la diète de substances animales, et un régime échauffant durant la constitution humorale, pourrait faire quelque chose de semblable; au lieu que les soirées longues et froides de la moisson corrigent en partie la disposition morbifique des humeurs qui proviennent de la chaleur de l'été et de la canicule, et les ramènent, à certain point, à ce qu'elles étaient durant le printemps précédent: elles sont alors seulement un peu plus jaunes, plus acrimonieuses, et réellement plus animalisées; de sorte que si l'on suppose qu'une fièvre flegmatique ou humorale se trouve compliquée avec une synoque putride, cela nous donnera quelqu'idée d'une fièvre bilieuse et de la manière de la conduire.

La constitution bilieuse épidémique consiste dans le *colera-morbus*, la dysenterie bilieuse, la fièvre bilieuse et l'érysipèle bilieux. Toutes ces

maladies sont du même temps, ou à peu près ; on peut donc dire qu'elles composent la constitution de la moisson, surtout si l'on y joint la fièvre d'accès. Mais, en considérant mon journal, je vois que l'érysipèle était plus commun vers les commencemens de la constitution du printemps, c'est-à-dire, durant la disposition catarrheuse ; au lieu que, dans la moisson, l'érysipèle était plus fréquent vers la fin de la constitution bilieuse, quand l'humeur atrabilaire commençait à se manifester ; de sorte que je ne sais si je dois appeler l'érysipèle de la moisson une maladie bilieuse, ou atrabilieuse.

Sydenham compare l'érysipèle à une fièvre pestilentielle, 1.° parce que quelquefois c'est une maladie qui règne beaucoup ; 2.° les nerfs sont prodigieusement affectés avant l'éruption ; 3.° après la saignée, *pro re natâ*, le traitement diaphorétique y convient pour quarante-huit heures ; 4.° ensuite elle cède aux purgatifs et au régime antiseptique. Cependant on ne peut l'appeler pestilentielle ; car, quoiqu'elle s'accommode d'un traitement analogue à celui de la fièvre pestilentielle, et lui ressemble en quelques-uns des premiers symptômes, elle n'est cependant jamais contagieuse, autant que j'ai pu l'observer. Mais je dois rappeler ici que l'érysipèle de la moisson diffère essentiellement de celui du printemps, et demande un autre traitement, d'autant que le pre-

mier est compliqué avec la bile, et le second avec l'inflammation.

Quand la fièvre bilieuse tombe, on voit paraître les symptômes de la constitution atrabilieuse. Souvent ces maladies ne sont accompagnées d'aucune fièvre régulière ; et le pouls dans ce cas est plus lent qu'en santé, et au-dessous de l'état naturel. Le courage est abattu, le sommeil interrompu, le ventre flatulent et obstrué, la langue sale le matin, mais sans chaleur et sans soif extraordinaire. La constitution atrabilieuse est la vraie cause de la maladie *hypocondriaque avec matière*, et de la *tristesse sans sujet* dans les hommes ; et dans les femmes, d'une espèce de *passion hystérique*. Il est toujours fort difficile de délayer et d'évacuer la matière morbifique de cette constitution, quand il n'y a ni toux, ni fièvres, ni hémorrhoïdes, ni goutte, ni éruption en même temps. Un mauvais traitement, un mauvais régime l'irritent aisément. Elle produit facilement des éruptions à la peau ; telles que l'impétigie, l'herpe, la goutte-rose, le lichen, et semblables. Si cela paraît copieusement, le malade en est soulagé ; mais il n'est pas guéri tout-à-fait ; et même on ne peut guérir ces éruptions avant que l'humeur atrabilaire soit bien atténuée, délayée et évacuée. Quand cette constitution est accompagnée de fièvre, cette fièvre est le plus souvent lente et ennuyeuse, même quand elle est bien conduite, et peut devenir mortelle,

si l'on tente de faire cesser les affections spasmodiques par les médicamens prétendus anti-hystériques et antispasmodiques. Quelquefois elle cause une colique semblable au *colera-morbus*, ou plutôt à la colique bilieuse, que l'on attribue souvent au spasme, à des concrétions de bile, et semblables, à cause de ses fréquens retours. On peut faire aisément cesser cette colique, mais non la guérir radicalement et sans retour, que par une longue diète désobstruante, et de semblables médicamens.

Les toux du commencement de l'hiver sont souvent compliquées avec cette constitution épidémique, et produisent en même temps la fausse péripneumonie de Sydenham. Cette péripneumonie est plus immédiatement dangereuse que toute autre maladie atrabilieuse, mais de plus courte durée que plusieurs d'entr'elles ; car ce travail de la toux et l'évacuation du flegme qu'on expectore, facilitent l'expulsion de l'humeur atrabilaire qui embarrassait les viscères, et obstruait les intestins. La fausse péripneumonie passe rarement quarante jours, quand elle est bien traitée ; au lieu que d'autres maladies atrabilieuses sont bien plus longues. J'en ai vu durer deux ans avant d'obtenir une cure complète, quoique les malades observassent un régime désobstruant, et usassent de remèdes semblables, le plus régulièrement. Quelques-uns même passèrent six semaines de l'été aux

eaux de Cheltenham, et six autres semaines à la mer, s'y baignant, et en buvant de l'eau : tous à la fin se rétablirent.

J'ai vu une fièvre d'accès dans les uns, et une espèce d'éruption dartreuse favoriser les effets des remèdes désobstruans. On fit peu d'attention à ces affections; on suivit le même régime et les mêmes médicamens désobstruans comme auparavant, sinon qu'on ajouta pour les dartres l'essence antimoniale de Huxham, en prenant les bains et buvant de l'eau de mer. Le changement d'air et l'exercice furent recommandés pour la fièvre d'accès.

La constitution atrabilieuse dure tout le mois de novembre, de décembre et de janvier, dans des hivers sereins (comme en 1769); et, comme elle est compliquée avec les maladies inflammatoires de cette saison-là, elle en rend la cure plus difficile et plus longue que quand le temps est à la gelée et sec : voilà pourquoi Sydenham observe que les vraies inflammations n'étaient pas si fréquentes pendant les hivers sereins avant le mois de mars. L'espèce de fièvre qui est produite par l'influence que la constitution atrabilieuse peut avoir sur les maladies de l'espèce inflammatoire, nous a été indiquée par Sydenham, sous le nom de *fièvre d'hiver*. Elle mérite beaucoup d'attention, parce que la manière de la traiter est différente de celle qui convient à la vraie inflammation, proprement dite. Voici les symptômes distinctifs.

1.° Dans la vraie inflammation, la langue est blanche ; 2.° l'urine de couleur de flamme, et ne devient pas bourbeuse quand elle est froide, avant le temps de la coction ; 3.° après la première rigueur, les yeux étincellent, le visage est bouffi et rouge, et même assez généralement toute la peau l'est aussi ; mais, quand la disposition atrabilieuse s'y joint, 1.° la langue est jaune et chargée ; 2.° l'urine est bourbeuse et trouble au commencement ; 3.° le malade a l'air embarrassé ; 4.° le courage abattu ; 5.° très-souvent il a une toux et une respiration gênée, avec sifflement.

Quand l'inflammation est simple, la saignée procure un soulagement prompt et permanent, il ne faut pas de vomitifs ; on doit absolument s'en abstenir ; on peut tout au plus donner de doux purgatifs et incapables de causer une forte irritation. Quand l'inflammation est compliquée d'humeur atrabilieuse, la saignée soulage à l'instant ; mais on voit aussitôt paraître les symptômes de plénitude à la tête, de turgescence dans les intestins : il faudra des purgatifs, et peut-être un vomitif avant de les pouvoir faire cesser. La grande plénitude et douleur de tête, quelque toux assez notable, ou une difficulté de respirer, indiquent quelque chose de plus qu'une inflammation, quand les symptômes ne sont pas soulagés par la saignée seule.

On fera souvent cesser en peu de jours une fièvre inflammatoire atrabilieuse peu considérable,

par la saignée, les vomitifs, les purgatifs, si l'on s'y prend à temps; mais, en général, elle dure vingt-et-un jours, si le degré du pouls et de la chaleur s'est assez long-temps soutenu pour produire beaucoup d'*épaississement* phlogistique; de sorte que le sang fort couenneux, et de la couleur d'un suif sale, présage une longue fièvre. Si cependant les symptômes ne sont pas violens, il vaut mieux attendre patiemment, que de vouloir arrêter ses progrès par aucun médicament. J'ai souvent vu faire ces tentatives, et la fièvre en prit un mauvais caractère, sans devenir plus courte: au lieu que quand on fait bien attention aux symptômes urgens, et qu'on n'a rien entrepris de violent, la fièvre est, il est vrai, assez souvent fort longue, mais le rétablissement du malade est enfin complet; car la fièvre tombe au vingt-et-unième jour, ou avant, ne laissant qu'une toux et une expectoration critique salutaire, par laquelle le malade rend une matière épaisse bien cuite. Cette fièvre devient aussi rémittente, immédiatement après les premières évacuations; quelquefois se termine par une fièvre d'accès, ce qui arrive rarement dans une vraie inflammation. Celle-ci tend toujours à une coction parfaite, aboutit à une crise en peu de temps, sans rémittence considérable, régulière et durable, que ce qu'on en peut apercevoir après les évacuations qui ont eu lieu dans l'état de crudité; au lieu que la fièvre compliquée a bientôt une rémittence sensible.

La dernière des fièvres communes est la fièvre d'accès; elle paraît avoir son siége dans les grands viscères. On voit rarement des fièvres d'accès durant le plus haut période des constitutions inflammatoires ou putrides; mais elles sont fréquentes au printemps, durant la constitution flegmatique, et pendant les constitutions bilieuses et atrabilieuses de l'arrière-saison, quand la congestion qui s'est faite dans l'estomac et les intestins obstrue les excrétions des viscères de l'abdomen. Les fièvres d'accès du printemps cessent pour la plupart au mois de juillet, peut-être parce que le flegme est alors atténué, et n'obstrue plus si considérablement les viscères en cette saison.

Les fièvres d'accès de la constitution bilieuse, arrêtées avant que *l'épaississement morbifique* bilieux ait été évacué, produisent une fièvre continue, de la même manière que les fièvres d'accès du printemps quand elles sont arrêtées avant que le flegme ou la pituite ait été évauée. Mais, quand le flegme a été évacué au printemps, et la matière bilieuse dans la moisson, la fièvre d'accès cède ordinairement au quinquina donné à dose convenable entre les accès.

La fièvre d'accès compliquée avec l'humeur atrabilaire, c'est-à-dire, avec un *épaississement morbifique* d'une nature plus visqueuse que la bile, plus hors de la portée des médicamens évacuatifs, demande plus de patience, et il faut beaucoup de dextérité pour la bien manier; car le quinquina

et les médicamens toniques guériront rarement la fièvre, tandis que les viscères sont ainsi obstrués: quelquefois ils l'arrêteront, mais confirmeront l'obstruction, ou pousseront toute l'humeur atrabilaire à toutes les parties du corps, de manière à produire diverses maladies chroniques, ou donner à la peau cette couleur de cire si bien connue. Mais si ces médicamens arrêtent la fièvre dans ces circonstances, ce ne sera que pour peu de jours, après quoi elle reviendra avec le double de forces. Dans ce cas, il faut toujours se rappeler que la cause d'une telle fièvre d'accès, est l'humeur atrabilaire qui occasionne une maladie très-longue, presque toujours de quarante jours, ou même de plusieurs mois; qu'il ne faut, dans ces fièvres, que tâcher de modérer là violence des accès, soutenir le malade comme il faut pendant les jours d'intervalles, et diriger le régime, l'exercice et les remèdes, de manière à attenuer, délayer et évacuer l'*épaississement* atrabilieux, comme s'il ne s'agissait pas de la fièvre d'accès.

Il résulte deux avantages de cette pratique : 1.° en bien des cas on n'expose pas la vie du malade, quand la fièvre même irait jusqu'au mois de juillet; 2.° quand l'*épaississement* atrabilieux a été corrigé ou évacué, ce que les accès réitérés de la fièvre facilitent, la fièvre s'arrêtera peut-être radicalement d'elle-même, sans danger de rechute, ou cèdera aisément au spécifique en très-peu de temps, et comme il convient.

Deux symptômes doivent faire distinguer une vraie fièvre d'accès de toute autre fièvre: 1.° *Frigus, rigor*, *et horror febrilis*, le froid, la rigueur et le frisson au commencement de tout accès; 2.° une apyrexie absolue entre les accès; ce qui n'arrive pas dans la fièvre *hectique purulente*, ni dans la maladie que Boërhaave appelle *hectica anglicana*.

La migraine ressemble assez à une fièvre intermittente. Cette maladie, qu'on regarde communément parmi nous comme une fièvre de la tête, ou plutôt de la face, paraît en différentes saisons, quoique plus fréquente au printemps; et, par cette raison, demande un traitement différent: voilà peut-être pourquoi ce qui a réussi en un cas, manque souvent dans les autres. La vraie migraine est régulièrement périodique, et sans autre fièvre que celle que cause la violence de la douleur. On la distingue aisément par-là de tout autre mal de tête chronique, nerveux et hystérique, qui sont moins réguliers, et de toute douleur qui provient d'un désordre des solides, et de celle qui accompagne les fièvres continues, rémittentes et intermittentes.

Après ces détails bien circonstanciés, il sera plus aisé de comprendre l'histoire des vraies fièvres malignes et contagieuses, de rendre raison de la variété des symptômes qu'on y observe, et d'établir la meilleure manière de les traiter.

ÉTAT

DES POIDS DONT SE SERT M. GRANT.

(Je prends cet état dans le nouveau Dispensaire anglais de M. Lewis.)

La livre. . . .	pèse	douze onces.
L'once. . . .	pèse	huit drachmes.
La drachme. . .	pèse	trois scrupules.
Le scrupule. . .	pèse	vingt grains.
Le grain. . . .	pèse	un grain moyen de blé.

La pinte anglaise pèse seize onces ; c'est à peu près la chopine de Paris.

La livre médicale anglaise pèse . . . . . 5760 grains.
L'once . . . . 480 grains.
La drachme . . . . 60 grains.

Il sera aisé, par ce petit état, de faire les réductions nécessaires dans les ordonnances, par rapport aux poids de Paris, en se rappelant que la livre médicale est actuellement de seize onces, et que le scrupule pèse vingt-quatre grains.

RECETTES

Dont M. GRANT *se sert dans le traitement des maladies exposées dans cet ouvrage, et dont les numéros répondent à ceux qui y sont placés.*

N.° 1.

Émético-cathartique de M. Tissot.

℞ *Tartre émétique*, un grain et demi.
Manne choisie, une once.
Eau chaude, une livre.

« On en prendra *un verre* à chaque demi-heure,
» jusqu'à ce qu'il opère par le vomissement ou
» par les selles. »

Vomitif ordinaire.

℞ *Vin d'ipécacuanha*, une once.
Vin d'antimoine, demi-once. M. F. P.

Vomitif en lavage.

℞ *Tartre émétique*, quatre grains.
Eau chaude, une livre.
Faites la solution.

« On en prendra *un (petit) verre tiède*, le réi-
» térant aussi souvent qu'il le faut pour nettoyer
» l'estomac. »

N.° 2.

MIXTURE DE STORCK, POUR NETTOYER LES INTESTINS, ET CHASSER LES VERS ET LE FLEGME VISQUEUX QUI Y RÉSIDENT.

℞ *Sel polycreste*,
Jalap en poudre,
Valériane sauvage en poudre, de chaque une drachme.
Oxymel scillitique, quatre onces. M.

« On en prendra *une cuillerée ordinaire* le matin, » à midi et au soir, pendant plusieurs jours de » suite, jusqu'à ce qu'on ait vu l'effet qu'on en » attend. » *On en peut donner plein une cuillère à café à un enfant.*

N.° 3.

MIXTURE D'OPIUM DE VAN-SWIÉTEN, POUR LE COLERA-MORBUS.

℞ *Eau d'orge*, huit onces.
Extrait d'opium (ou *thébaïque*), trois grains.
Pierres d'Écrevisses, une drachme et demie.
Eau de cannelle, une once.
Sirop diacode, une once et demie. M.

« On en prendra *une cuillerée ordinaire* toutes » les huit ou dix minutes, jusqu'à ce que le vo- » missement cesse. »

N.° 4.

POUR LACHER LE VENTRE DANS LES COLIQUES DES PEINTRES, DE POITOU, SÈCHES, ET DE DEVONSHIRE.

℞ *Sucre blanc*,
Teinture de Jalap, de chaque une drachme.
Broyez-les ensemble, et ajoutez :
Manne choisie,
Huile de pignons d'Inde, de chaque une once.
Sirop solut. s. q. M.

« On en prendra *plein deux cuillères à café* à » chaque demi-heure, buvant par-dessus une » cuillerée ordinaire de la mixture suivante n.° 5, » jusqu'à ce qu'il vienne une selle. »

N. B. M. Grant ordonne ici la teinture de jalap, de la pharmacopée de Londres. Je la joins ici.

℞ *Racines de Jalap*, huit onces.
Esprit de vin, noyé dans une égale quantité d'eau, une chopine de Paris.
Faites digérer cela convenablement, et filtrez.

N.° 5.

℞ *Sel de Seignette*, une once.
Eau de Menthe poivrée, six onces. M.

« On en prendra *une cuillerée* chaque demi- » heure, jusqu'à ce qu'il vienne une selle : après » quoi, l'émulsion suivante suffira pour tenir le » ventre libre, jusqu'à ce que les symptômes » diminuent. »

℞ *Manne choisie*, une once et demie.
Tartre soluble, demi-once.
Amandes douces pelées, seize.

Écrasez bien cela ensemble, et ajoutez peu à peu :

Eau-rose, douze onces.
Jus de Limon, deux onces. F. Émuls.

« On en prendra *une tasse à thé*, de manière » à tenir le ventre libre. »

N.° 6.

MIXTURE DÉSOBSTRUANTE DE VAN-SWIÉTEN.

℞ *Oxymel scillitique*, deux onces.
Sel polycreste, deux drachmes.
Tartre vitriolé, une drachme.
Eau de fontaine, huit onces.
Eau de Menthe spiritueuse, une once. M.

« On en prendra *quatre cuillerées ordinaires* » toutes les trois heures, à proportion de l'effet; » buvant par-dessus quatre on cinq onces de la dé- » coction suivante : »

℞ *Chiendent frais*, huit onces.
Pissenlit avec la racine, quatre onces.
Eau de fontaine, deux livres et demie.

Faites cuire pendant une demi-heure, passez et jettez-y :

Bon miel, trois onces.

N.° 7.

POUR TENIR RÉGULIÈREMENT LE VENTRE LIBRE, QUAND LES OBSTRUCTIONS SONT LEVÉES DANS LES COLIQUES ORDINAIRES.

℞ *Savon de Venise*, demi-once.
Rhubarbe choisie, une drachme.
Sirop de chicorée, avec rhubarbe. s. q.

Faites-en soixante pilules.

« On en prendra *cinq*, matin et soir; » *mais, pour un sujet d'un tempérament bilieux, la recette suivante vaut mieux.*

℞ *Savon de Venise*,
Sel polycreste,
Rhubarbe choisie,
Aloès très-pur,
Extrait de fleurs de Camomille, de chaque une drachme.
Huile essentielle de fleurs de Camomille, douze gouttes.
Élixir aloè. s. q.

Faites-en de petites pilules.

« On en prendra *trois* ou *quatre*, chaque
» soirée, pour tenir le ventre régulièrement libre,
» en novembre et décembre. »

PURGATION EFFICACE POUR ENLEVER LE FLEGME TENACE, OU LA BILE NOIRE TURGESCENTE DANS LE BAS-VENTRE.

℞ *Sel polycreste*, une demi-drachme,
Crême de tartre,
Poudre de jalap, de chaque un scrupule. M. f. p.

N.° 8.

TISANE PURGATIVE, PRESQUE LA MÊME QUE CELLE DE SYDENHAM.

℞ *Tamarin*, une once et demie.
Eau de fontaine, douze onces.
Tartre soluble, demi-once.

Faites bouillir cela jusqu'à ce que tout soit fondu ; passez et jetez-y aussitôt :

Manne choisie, une once et demie.
Teinture de Séné, une once.

« On en prendra *six cuillerées* chaque heure, » jusqu'à ce qu'elle purge convenablement. »

N.° 9.

PURGATION FORTIFIANTE DE TISSOT APRÈS LES FIÈVRES.

℞ *Rhubarbe choisie*,
Crême de tartre, de chaque deux scrupules.
Sucre, une drachme.

Broyez le tout ensemble, et ajoutez-y :

Eau de pouliot, deux onces. M. f. p.

« On prendra cela en allant au lit. »

ÉLECTUAIRE FORTIFIANT ET LÉGÈREMENT ASTRINGENT APRÈS LE COURS DE VENTRE.

℞ *Conserve de Menthe*,
Marmelade de Coings, de chaque une once et demie.
Racine d'Aulnée confite, demi-once.
Rhubarbe choisie, une drachme. M. f. él.

« On en prendra *la grosseur d'une muscade*, le
» matin, à midi et le soir. »

N.° 10.

LAVEMENT DE VAN-SWIÉTEN POUR L'EXCORIATION DU RECTUM, APRÈS LA DYSENTERIE.

℞ *Thérébenthine*, une drachme.
Jaune d'œuf, un.
Thériaque, demi-once.
Lait nouveau, cinq onces. M.

« On le prendra *tiède* le soir en allant au lit, » *le réitérant au besoin.*

N.° 11.

POTION ORDINAIRE ANTIPUTRIDE.

℞ *Jus de limon*, demi-once.
Eau de menthe simple, une once.
Sirop d'écorce d'orange, une drachme. M. f. p.

« On en prendra toutes les trois, quatre, cinq
» ou six heures. »

MIXTURE ANTIPUTRIDE DE STORCK.

℞ *Eau de coquelicot*, une livre.
Sirop diacode, une once.
Esprit de soufre per camp., une drachme.
M. f. m.

« On en prendra *une cuillerée* toutes les deux
» heures. »

N. B. *Dans les cas de grandes faiblesses j'ajoute à chacune un peu de camphre bien dissous*, *avec des* amandes, *et délayé dans de* l'eau de *menthe poivrée.*

N.° 12.

POTION DIAPHORÉTIQUE.

℞ *Julep de camphre*,
Esprit de Minder, de chaque trois drachmes.
Eau de menthe simple, une once.
Chaux d'antimoine non lavée, dix grains.
Sirop de safran, une drachme et demie.
M. f. p.

« On en prendra toutes les quatre heures. »
Souvent j'ajoute à la potion de la nuit, depuis dix jusqu'à quinze ou vingt gouttes de laudanum.

AUTRE.

℞ *Poudre contrayerva, composée*,
Confection cardiaque, de chaque un scrupule.
Eau alexit. simple, une once.
Esprit de Minder, demi-once.
Sirop de safran, une drachme et demie.
M. f. p.

« On la prendra comme la précédente, quand » la chaleur manque. »

N.° 13.

MIXTURE ANTIPUTRIDE DE TISSOT.

℞ *Sirop de violette*, deux onces.
Esprit de sel marin, deux drachmes.

« On aiguisera toutes les boissons avec un peu » de cette mixture. »

N.° 14.

DÉCOCTION DIAPHORÉTIQUE DE QUINQUINA.

℞ *Quinquina en poudre*, une once.
Baume de Tolu, une drachme.
Eau de fontaine, deux livres.

Réduisez, en faisant cuire, à *une livre ;* passez et ajoutez-y :

Confection alkermès, une once.

« On en prendra *trois* ou *quatre cuillerées ordi-*
» *naires*, toutes les trois, quatre, cinq ou six
» heures. »

N.° 15.

PILULES DÉSOBSTRUANTES DE RUTHERFORD.

℞ *Extrait de suie*,
Savon de Venise, de chaque trois drachmes.
Gomme ammon., une drachme et demie.
Aloès succotrin, une drachme.
Sirop simple, s. q. f. pilules de cinq grains.

« On en prendra *trois*, toutes les six heures,
» buvant par-dessus six cuillerées de la décoction
» suivante. »

N.° 16.

℞ *Sommité de petite centaurée*, une poignée.
Sommité d'absinthe,
Sommité de rue, de chaque une pincée.

Faites cuire cela dans *trois livres d'eau de*

fontaine, et jetez-y, vers la fin de la cuisson :

Semence de Carvi,
Semence d'anis, de chaque trois drachmes;
et passez.

N.° 17.

MIXTURE DE VAN-SWIÉTEN, POUR LA FIÈVRE.

℞ *Sel polycreste*, deux drachmes.
Tartre vitriolé, une drachme.
Eau d'orge, huit onces.
Eau d'écorce de Citron, deux onces. M. f. m.

« On en prendra une cuillerée toutes les deux
» heures. »

N.° 18.

ÉLECTUAIRE DE LECAT.

℞ *Quinquina en poudre*, deux onces.
Thériaque Androm., demi-once.
Sel d'absinthe, deux drachmes.
Rhubarbe choisie, une drachme.
Sirop de safran, s. q. f. é.

« On en prendra *la grosseur d'une muscade*,
» toutes les trois, quatre, cinq ou six heures. »

N. B. *L'ordonnance de Lecat est composée avec le sirop de longue-vie, ou de Calabre, de la pharmacopée de Paris.*

N.° 19.

Le *decoctum nitrosum*, ou la décoction de nitre, de la pharmacopée d'Édimbourg, est un bon moyen d'administrer le nitre, donnée depuis trois jusqu'à dix cuillerées, et fréquemment, soit pure, soit mêlée avec d'autres médicamens, ou avec la boisson ordinaire.

Comme M. Grant ne donne point cette décoction, je la joins ici à ses recettes.

℞ *Nitre purifié*, demi-once.
Sucre blanc, deux onces.
Cochenille, un scrupule.
Eau, deux livres et demie.

Réduisez, en cuisant, *à deux livres*. Laissez reposer la décoction, et décantez quand la liqueur est claire.

M. Lewis dit qu'on en peut prendre *deux ou trois onces* à chaque dose.

N.° 20.

Électuaire pour la Migraine.

℞ *Racine de Valériane sauvage en poudre*, deux onces.
Quinquina en poudre, demi-once.
Sel volatil, *c. c.*, deux drachmes.
Sirop de safran, s. q. M. f. é.

« On en prendra comme il est dit en son lieu » dans cet ouvrage. »

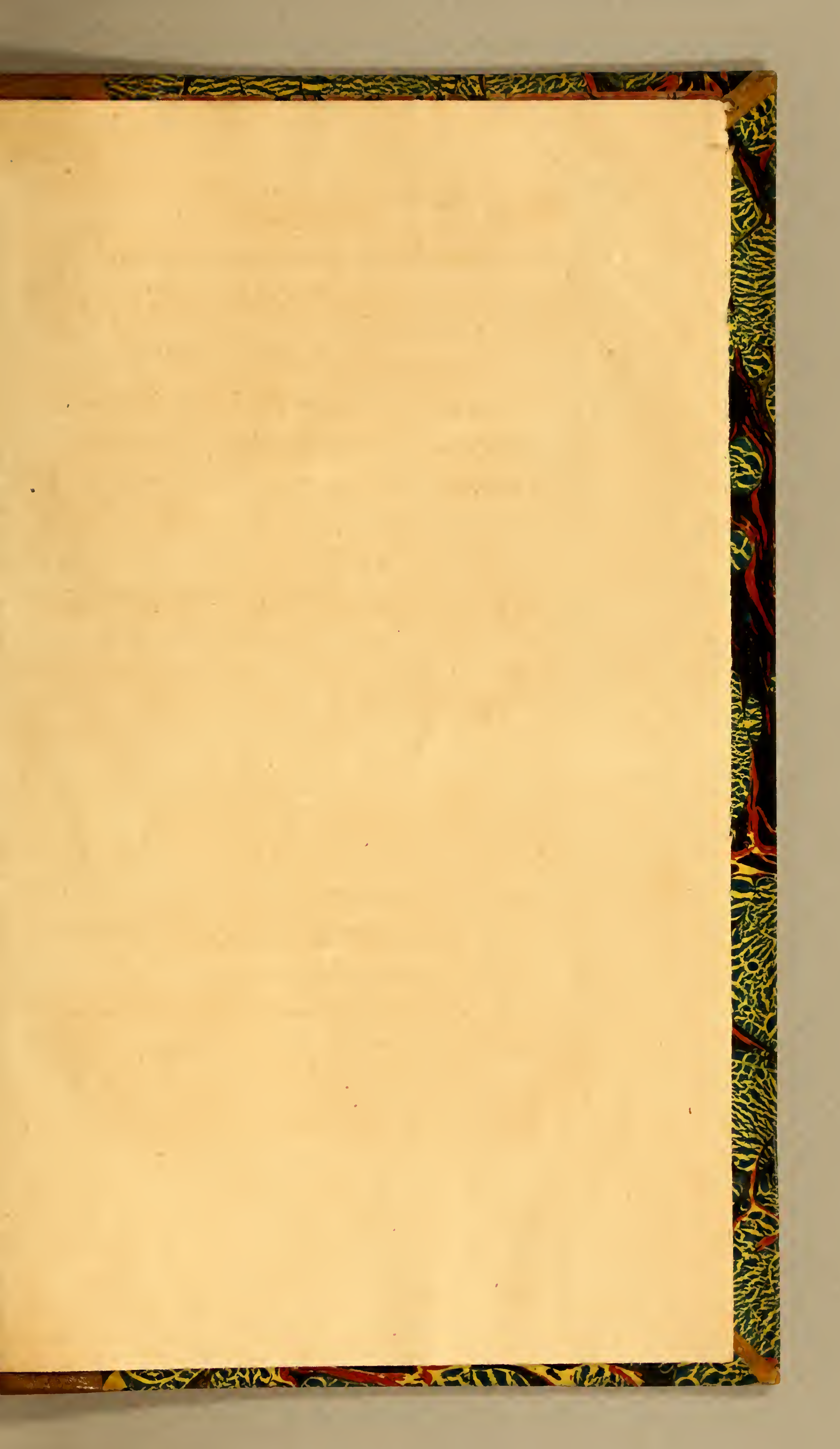
FIN DU PREMIER VOLUME.

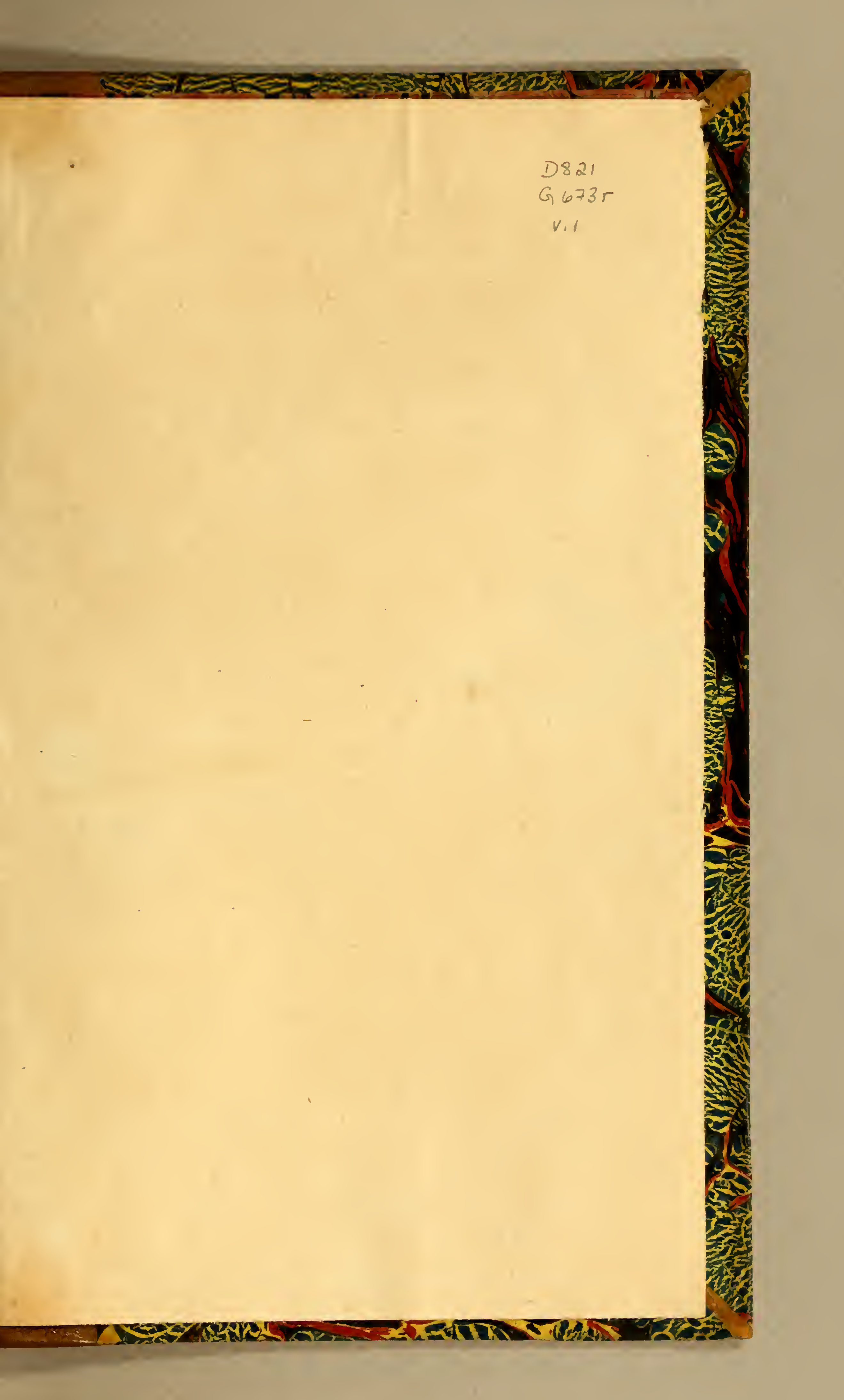
TABLE SOMMAIRE

DU PREMIER VOLUME.

C7-148

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE DU PREMIER VOLUME.




D821
G673r
v.1

